N° 737 — 40e Année — Tome CCX — 1er Mars 1929

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Étranger....... 4 fr. 50

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

INFORMATIONS FINANCIÈRES

BANQUE DE FRANCE

L'assemblée générale des actionnaires s'est tenue, le 31 janvier, sous la présidence de M. E. Moreau, Gouverneur, qui a donné lecture du compte rendu des opérations pour l'exercice 1928 Ce compte rendu contient un rapide exposé de l'évolution du marché monétaire, en 1928, et notamment des circonstances qui ont précédé et déterminé, à la fin du premier semestre, la fixation légale de la valeur du franc par rapport à l'or et le retour à la convertibilité du billet de la Banque. Depuis le 25 juin 1928, les réserves d'or de la Banque se sont accrues d'environ 2.900 millions, et ses approvisionnements de devises, d'environ 6.200 millions de francs. Le compte des avances temporaires à l'Etat a été soldé et définitivement clos le 25 juin 1928. Les versements à l'Etat, à titre d'impôts généraux ou spéciaux, de redevance ou de superdividende, et à la Caisse Autonome d'Amortissement, en exécution de la convention du 23 juin 1928, ont atteint, pour l'année, le total de 283 millions Le dividende de l'exercice 1928 a été de 63.875.000 francs, soit 350 francs par action. M Charles Petit a présenté, en son nom et au nom de ses collègues, le rapport des Censeurs L'assemblée a réélu Censeur M. Camille Poulenc. Elle a réélu Régents MM. Félix Vernes et Edmond Gillet M. le Baron Hottinguer, banquier, a été élu Régent, en remplacement de M. Georges Heine, décédé. M. William d'Eichtal, banquier, a été élu Régent en remplacement de M. le Baron de Neuflize, décédé.

CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT
EMISSION D'OBLIGATIONS 4,50 0/0

Obligations de 1.000 francs nominal, émises à 935 francs, et exemptes de toutes taxes spéciales sur les valeurs mobilières. Amortissables au pair, en 40 ans, par tirages au sort semestriels ou rachats en Bourse. La Caisse Autonome s'interdit toute conversion avant le 1er avril 1934.

En tenant compte de la prime de remboursement, le taux réel de ces obligations n'est pas inférieur à 5.05 o/o. Sans tenir compte de cette prime, il s'établit à 4 89 o/o.

Leur souscription est réservée aux porteurs d'obligations 1926 de la Caisse Autonome qui, en échange de deux titres de 500 francs, recevront une obligation nouvelle de 1.000 francs, ainsi qu'une soulte en numéraire de 305 fr. 50 représentant les primes d'émission et de remboursement et le coupon du 1er avril. Les obligations 1926, non présentées à l'échange avant le 31 mars 1929 seront remboursables le 1er avril 1929 et cesseront de porter intérêt à partir de cette date.

Une partie de l'émission était également réservée aux porteurs de Bons de la Défense Nationale, qui étaient repris pour une valeur calculée d'après leur date d'échéance. La souscription en Bons a été close le jour même de l'émission.

On peut souscrire chez les comptables du Trésor et dans les Banques.

Caisse autonome des monopoles du Royaume de Roumanie
EMPRUNT DE STABILISATION ET DE DEVELOPPEMENT EN 1929

L'emprunt de la Caisse autonome des monopoles du royaume de Roumanie, dont le placement oé la tranche française a commencé avant-hier 12 février, s'annonce comme un succès.

Cet emprunt fait partie d'un plan de stabilisation de la monnaie roumaine patronné par la Banque de France.

C'est le premier grand emprunt international où le nouveau franc français figure pour sa valeur or à côté des dollars, des livres sterling, des florins hollandais, etc., et qui assure ainsi aux souscripteurs l'avantage de « l'option de change ».

L'emprunt est gagé sur le produit des monopoles en particulier le monopole des tabacs, et sur les redevances à payer par la Compagnie suédoise des allumettes.

Il est, en outre, garanti inconditionnellement par l'Etat roumain.

Les négociations relatives à cette opération financière ont été menées par la Banque de Paris et des Pays-Bas. pour le compte d'un groupe d'Etablissements français comprenant notamment : la **Banque de Paris et des Pays-Bas, MM. Louis Dreyfus et Cie**, le **Comptoir National d'Escompte de Paris**, la **Société Générale pour favoriser le commerce et l'industrie**, le **Crédit Lyonnais**, la **Banque Nationale de Crédit**, la **Banque de l'Union Parisienne**, le **Credit Industriel et Commercial**, le **Crédit Commercial de France, MM. Bénard frères et Cie.**

COMPTOIR LYON-ALEMAND

Augmentation du capital de 157.500.000 francs à 206 millions, par l'émission à 1.000 francs de 200.000 actions ordinaires nouvelles de 250 francs, réservées jusqu'au 27 février aux porteurs actuels à raison de 1 action O nouvelle pour 3 actions O anciennes sur remise du coupon n° 38.

La Société procède en même temps à l'émission, à 450 francs, de 10.000 actions à vote plural dites P, réservées à raison de 1 action nouvelle pour 3 anciennes aux propriétaires des 30.000 actions P anciennes.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Bessarabie, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS, 259-31* ; celles qui n'ont pas de compte courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS.— Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

UNE POLITIQUE D'APRÈS KIPLING

—

Préliminaires.

Nous ne saurions nous dispenser de faire au moins une allusion à l'impérialisme de Kipling : c'est un lieu commun que des lecteurs s'attendent à rencontrer dans une étude comme celle-ci : faute de quoi, ils nous accuseraient probablement d'oubli. Etant donné cependant que nous essayons d'extraire quelques principes politiques de l'œuvre de Kipling, nous aurions pu négliger tout à fait cette question de l'impérialisme, qui est légèrement excentrique à notre sujet.

Qu'est-ce, en effet, que l'impérialisme ?

Ce terme a désigné d'abord cette inquiétude anglaise de maintenir et d'amplifier le domaine colonial du Royaume-Uni.

Mais aujourd'hui sa signification s'est élargie. Sans doute, le magnifique orgueil britannique accepterait de revendiquer, non seulement la paternité, mais encore le monopole de cet état d'esprit dont le moins qu'on puisse dire est qu'il constitue un bel exemple d'égoïsme national ; mais, qu'il lui en déplaise ou non, l'impérialisme a cessé d'être quelque chose de spécifiquement anglais. D'abord, il ne désigne plus, simplement, un système de colonisation rationnelle : il comporte aussi un besoin général de domination, aussi bien commerciale et industrielle que territoriale, et encore artistique : enfin il s'applique désormais à toute

nation qui essaie de développer sa puissance et son activité aux dépens des autres. C'est une sorte de nationalisme exaspéré, qui a trouvé son expression la plus typique dans le *Deutschland über alles* des Allemands : quelque bonne foi que nous y mettions, il nous est impossible de trouver une formule équivalente en français.

Il s'ensuit que l'impérialisme n'est pas un système de gouvernement ; c'est un état d'esprit parapolitique, si je puis dire, qui se peut manifester aussi bien à l'intérieur d'une monarchie qu'au sein d'une organisation démocratique : et cela est si vrai que les deux peuples les plus impérialistes du monde sont justement la République des Etats-Unis et le Royaume-Uni de Grande-Bretagne. S'il fallait prouver plus solidement encore que l'impérialisme n'est pas le chancre particulier des monarchies, nous citerions le cas de la Russie soviétique, en spécifiant seulement que son impérialisme ne s'appuie pas uniquement, comme celui de l'Amérique et de l'Angleterre, sur les nécessités du business.

Nos lecteurs comprennent maintenant pourquoi nous n'avons pas à examiner longuement si Kipling est, ou non, impérialiste. Qu'il l'ait été n'est que trop apparent : qu'il le soit encore, la chose est beaucoup moins sûre : mais, laissons cela : avoir décidé dans un sens ou dans l'autre ne nous renseignerait pas sur sa doctrine politique : et c'est elle que nous voulons tenter de mettre en évidence.

Pourquoi étudier la politique de Kipling?

Parce qu'il est toujours intéressant de pénétrer en tous ses replis la pensée de ces écrivains qui se sont haussés à ce que les sportifs appellent *la classe internationale*. Sans doute Kipling est Anglais, d'abord : et il a raison de l'être, parce qu'un artiste ne renie pas sans dommage la dette de reconnaissance qu'il a contractée envers son pays natal.

Mais il y a en Kipling autre chose qu'un Anglais loyalement attaché aux institutions de sa patrie : il y a en lui un homme sensible, disons mieux, un émotif qui réagit, avec

violence presque toujours, devant toutes les expressions de l'activité humaine. Le problème politique ne l'a pas laissé indifférent plus que les autres : et s'il n'a jamais été examiné, sous une forme précise et concrète, dans les contes et nouvelles de Kipling, du moins il apparaît très souvent sous la pensée et sous les gestes de plusieurs de ses personnages.

On nous opposera peut-être que nous n'avons pas le droit de rechercher quelle peut être la doctrine politique d'un conteur dont les œuvres sont en apparence descriptives ou romanesques. Nous répondrons que ce n'est pas la première fois qu'un artiste se sert de la fiction, des dehors fabuleux, de l'éloignement dans le temps et dans l'espace, pour exprimer en la voilant (si peu !) son opinion sur des sujets actuels. *Candide* et *l'Ile des Pingouins* ne sont pas de simples romans d'aventure ; et leur importance nous permet de ne pas chercher d'autres exemples. Kipling, lui aussi, dans plusieurs de ses contes, a usé d'un stratagème permis pour exprimer ses idées sur l'organisation de la machine sociale. Dans ces conditions, il est parfaitement licite d'examiner la série complète de ses ouvrages et d'en extraire quelques principes de politique générale.

Pour atteindre ce but, nous aurions pu nous poser l'une après l'autre les trois questions suivantes :

Kipling est-il monarchiste ?

Est-il républicain ?

Est-il partisan d'un système oligarchique ?

On nous excusera de ne pas avoir adopté ce plan, qui semble avoir pour lui l'attrait de la simplicité. Au vrai, il est moins simple que simpliste. En effet, il nous paraît impossible de répondre catégoriquement, par oui ou par non, à aucune de ces trois questions. A chaque interrogation, nous serions obligés de répéter : cela dépend, — et d'expliquer naturellement de quoi cela dépend. Cela nous aurait entraîné vers des digressions trop nombreuses.

Nous préférons poser ainsi le problème :

Dans l'évolution d'une entité ethnique, il y a trois stades : le passé, le présent, l'avenir.

Nous classerons dans l'histoire du passé les manifestations initiales de l'esprit grégaire qui a présidé à la naissance et aux premiers gestes du jeune organisme. Bien entendu, le passé se limite à des époques différentes selon la psychologie particulière et les réactions personnelles de chaque peuple. Il y a, même en Europe, des nations dont le passé se situe à courte distance de leur présent (Italie, Russie) ; d'autres sont arrivées depuis longtemps au degré d'évolution ou elles sont installées actuellement (France, Angleterre, Allemagne). Ce principe étant posé, nous rechercherons dans l'œuvre de Kipling le nom et les apparences du régime politique qui conviendrait le mieux, *théoriquement*, à ce peuple en enfance.

Nous le supposerons ensuite parvenu à l'état adulte, engrené dans le monde moderne, et nous nous demanderons encore s'il existe pour lui un système *optimum* de gouvernement qu'il doive préférer aux autres.

Enfin nous imaginerons que ce peuple est arrivé au dernier stade de son évolution politique, dans un nombre x d'années. On nous objectera aussitôt qu'il est imprudent de fixer une limite à cette évolution et de croire qu'elle se stabilisera un jour. Nous prendrons alors nos responsabilités et nous répondrons que nous avons cru discerner, à nos risques et périls, dans l'œuvre de Kipling, une croyance très nette à la fixation relativement prochaine de la doctrine politique des hommes.

Ceci posé, nous séparons donc notre étude en trois chapitres : Passé, Présent, Avenir. Et nous allons tenter d'établir quelques principes généraux sur le problème politique qui a provoqué, depuis la fin de l'époque préhistorique, l'agitation des foules humaines, inquiètes de découvrir le définitif lieu de repos où elles pourront se délasser de leurs fatigues séculaires.

§

Le passé.

Quelle formule politique doivent adopter les peuples enfants ?

Devant pareille question il n'est pas besoin d'hésiter longtemps : et la solution donnée par Kipling s'ajuste avec aisance aux enseignements fournis par l'histoire.

Le seul régime qui convienne aux sociétés embryonnaires est le régime monarchique. Absolu, naturellement. Car cette machine étrange qui s'appelle une monarchie parlementaire ne saurait exécuter rapidement les gestes vitaux et décisifs qui constituent et affermissent les jeunes organismes en formation : ceux-ci réclament impérieusement la concentration du pouvoir entre les mains d'un chef unique.

Ce postulat, nous ne dirons pas que Kipling l'a découvert. Voltaire n'a-t-il pas écrit dans *Mérope* :

> Le premier qui fut roi fut un soldat heureux ?

Mais Kipling nous soumet une glose intéressante de cet axiome dans le conte intitulé : *L'Homme qui voulut être roi*. C'est l'histoire de deux aventuriers qui installent une monarchie dans des peuplades non encore organisées, semblables par conséquent à ces groupements amorphes qui évoluèrent aux premiers âges de la Terre. Nous ferons une courte analyse de ce récit.

Disons d'abord que Kipling n'a pas écrit ce conte pour établir directement la nécessité occasionnelle du système monarchique ; mais les circonstances elles-mêmes dans lesquelles il a placé ses aventuriers l'ont par force amené à ceindre leur front de la couronne royale.

Voici l'histoire. Deux individus, Daniel Dravot et Peachey Carnehan, se présentent un soir à l'auteur. Enumérant leurs avatars : soldats, marins, typos, photographes, correcteurs d'épreuves, pêcheurs en plein vent, ajusteurs

de chaudières, conducteurs de locomotives, petits entrepreneurs, et le reste ; un beau jour ils ont décidé que l'Inde n'était pas assez grande pour des gens de leur acabit. Donc, ils déclarent qu'ils vont être rois, rois du Kafiristan. Le Kafiristan est un territoire sauvage au nord est de l'Afghanistan, situé lui-même au nord-ouest de l'Inde.

Leur plan est simple, simple comme doit l'être celui de tous les fondateurs d'empire. Il est fondé sur la force.

Or, partout où l'on se bat, un homme qui sait dresser des hommes peut toujours être roi. Nous irons dans ce pays, et au premier roi que nous trouverons, nous dirons : « Voulez-vous battre vos ennemis ? » et nous lui montrerons à instruire des recrues, car c'est ce que nous savons faire le mieux. Puis nous renverserons ce roi, nous saisirons le royaume, et nous fonderons une dynastie (1).

C'est le processus naturel des fondations d'empire. Comme les conquérants primitifs, Dravot et Carnehan vont arriver au milieu d'un groupe d'individus non encore établis dans un ordre social solide, divisés au surplus par des querelles de clan, prêts par conséquent à subir la domination d'êtres plus puissants qu'eux.

Ils emploient donc tout ce qu'ils ont d'argent à acheter des armes : vingt fusils et des munitions en conséquence. Puis ils se mettent en route. Les voici en Kafiristan. Une occasion se présente. Ils aperçoivent une bataille entre deux petits groupes d'indigènes. Ils prennent parti pour le moins nombreux. Ils ont tôt fait, avec leurs fusils, d'assurer leur victoire sur des demi-sauvages, armés seulement d'arcs et de flèches. Après quoi ils imposent leur autorité sur leurs protégés. C'est Dravot qui prend la direction de l'affaire, car, dans les grandes occasions, le commandement doit être unique.

Dravot tire en l'air et ils tombent tous à plat ventre. Alors il marche dessus en leur donnant du talon de botte, et après les

relève et distribue des poignées de main à la ronde pour s'en faire des amis (1).

Le calcul de Dravot est absolument juste et conforme aux enseignements de l'histoire. Tout homme qui arrive dans un pays neuf et qui sait manifester sa puissance supérieure peut imposer son autorité. Cela lui permet, au sein d'une société primitive, de s'attribuer les caractères d'une divinité, les dieux, chez les hommes d'autrefois, étant d'abord des êtres qui punissent durement si l'on n'obéit pas à leurs commandements.

Dravot, pour imprégner ses nouveaux sujets de cette idée qu'il descend littéralement du ciel, s'en va frayer avec leurs idoles de pierre et les salue comme s'il était leur égal. Ceci achève d'affermir la situation des deux aventuriers. Leurs sujets pensent avoir affaire à des dieux, et c'est une des nécessités des monarchies primitives que l'idée de divinité soit toujours associée à celle de commandement.

Voici nos deux hommes rois, rois par la force ; mais leur force, pour être brutale dans ses manifestations, est cependant organisée : *ordre et force*, nous retrouverons toujours ces deux éléments dans la politique de Kipling.

Dravot, en conséquence, crée d'abord une force au service de sa force, c'est-à-dire une armée.

Lui et Carnehan choisissent vingt gaillards solides et leur apprennent à charger un fusil, à doubler par le flanc, à marcher alignés.

Ils assurent le recrutement méthodique de cette armée.

Désignez un homme sur dix par tribu comme garde de frontière et envoyez-en deux cents à la fois dans cette vallée pour se faire dresser.

Après quoi tout est organisé et la puissance de ces deux hommes ne peut que se dilater. Nous avons déjà remarqué que, par nécessité, leur duumvirat s'est transformé en mo-

(1) Nous avons pris nos citations de Kipling dans les traductions de MM. Louis Fabulet, Robert d'Humières, Arthur Austin-Jackson et Guillaume Lerolle.

narchie, tant le commandement, pour être effectif, a besoin d'être concentré en la personne d'un chef unique. De son plein gré, Carnehan s'est déclaré le sous-ordre, l'exécuteur de Dravot. Naturellement cette abnégation, qui se peut rencontrer chez un petit nombre d'individus, disparaît dans les organisations démocratiques où chacun, invoquant, non sans apparence de logique, le principe d'égalité, entend participer à son tour à l'exercice du pouvoir.

Et les jours s'écoulent. Les deux hommes n'ont plus qu'à maintenir dans sa voie le royaume organisé par la force. Leur rêve a pris corps : et, ce qu'il faut noter, c'est que Dravot, chef incontesté de plusieurs peuplades, obéit lui-même aux règles d'une organisation supérieure. Il reste le fidèle sujet de la reine.

Une fois tout dégrossi, je remettrai ma couronne, celle-là même que je porte aujourd'hui, je la remettrai, un genou en terre, à la reine Victoria, et elle dira : Levez-vous, sir Daniel Dravot.

Cela réussirait peut-être si une maladresse ne venait tout gâter. Dravot veut prendre femme : ce n'est pas illogique en soi, puisqu'il entend fonder une dynastie. Mais il commet cette erreur — lui qui est un dieu pour ses sujets — de choisir sa femme parmi les indigènes : or, un Dieu n'épouse pas une mortelle. Les notables du pays, qui se doutent maintenant que Dravot n'est qu'un homme, donnent des indications à la femme élue : celle-ci, au moment où Dravot veut l'embrasser, le mord au visage : le sang coule, et les prêtres hurlent dans leur baragouin : « Ni Dieu, ni diable, un homme ! »

L'aventure se termine : les indigènes forcent Dravot à s'aventurer seul sur un pont de cordes et coupent l'attache. Dravot s'écrase au fond du précipice. Puis ils crucifient Carnehan ; mais comme il ne meurt pas au bout de vingt-quatre heures, ils le détachent et le laissent aller, parce qu'ils jugent que sa résistance au supplice le classe parmi les êtres supérieurs.

Cette catastrophe n'infirme en rien la valeur des principes qui avaient permis à Dravot et à Carnehan d'établir leur autorité : ces principes étaient bons, et seule une erreur de psychologie a rompu le cours de leur étonnante aventure. Dravot devait logiquement, par la seule adaptation aux circonstances, parvenir à administrer le royaume qu'il avait su créer. La révolution provoquée par une maladresse occasionnelle ne détruisait pas le principe monarchique : elle ne renversait que le monarque : et ces peuplades sauvages révoltées demeuraient prêtes à subir la domination d'un nouveau chef, sous la condition que ce dernier gardât les apparences divines et mystérieuses dont s'enveloppent et se masquent les fondateurs des monarchies primitives.

Le présent.

Nous avons donc trouvé, dans *l'Homme qui voulut être roi*, les bases d'une doctrine politique adaptée aux besoins des peuples embryonnaires. Rencontrerons-nous chez Kipling des indications aussi précises lorsque nous envisagerons le sort des peuples adultes ? En un mot, discernerons-nous dans son œuvre des préférences marquées pour un régime politique défini, classé, pour la monarchie, pour la république, pour un système oligarchique ?

Non.

Kipling, en ce qui concerne l'époque actuelle, n'a jamais mis en cause l'un ou l'autre de ses mécanismes politiques. Il ne les a ni approuvés ni critiqués à priori. Mais nous trouverons quand même dans ces contes des suggestions très nettes et très utiles concernant la vie intérieure des peuples modernes.

De ces suggestions, les unes sont prohibitives. Kipling a traité durement, non pas certains régimes, mais certains faits qui peuvent se produire à l'intérieur de tous les régimes. Nous nous proposons de mettre en avant quelques textes qui prouvent sa violente antipathie contre la démo-

cratie, contre le suffrage universel et contre les politiciens qui tirent leur subsistance de l'exploitation des passions populaires.

Nous dégagerons ensuite quelques grands principes généraux dont la nécessité s'impose à tous les organismes sociaux : et ce sera la partie positive de la politique de Kipling.

KIPLING ET LA DÉMOCRATIE

Dissipons immédiatement une équivoque. On nous dira : La démocratie, c'est la république. Si Kipling la repousse, il rejette *ipso facto* le système républicain.

Nous répondrons que c'est par suite d'une confusion (volontaire, la plupart du temps, et d'inspiration démagogique) que l'on assimile Démocratie et République.

Ces deux termes ne s'accouplent pas le moins du monde. Ils ne sont pas de même famille. La Démocratie n'est pas un système politique. Utilisant de nouveau l'épithète que nous avons employée pour qualifier l'impérialisme, nous dirons que la démocratie est un état d'esprit parapolitique, dont se peut inspirer n'importe quel régime. La preuve, c'est qu'une monarchie comme la Belgique et une République comme la France sont placées l'une et l'autre sous le même signe démocratique.

Nous répéterons donc qu'en condamnant la démocratie, Kipling ne condamne pas la République. Il blâme seulement un état d'esprit qui se rencontre d'ailleurs, il faut le reconnaître, beaucoup plus fréquemment en république qu'en monarchie.

Pourquoi Kipling repousse-t-il la démocratie ?

Lisons le conte intitulé *Aussi simple que B. A. C.* L'histoire se passe en l'an 2065. A cette époque, l'état social de l'humanité a complètement changé. Il n'y a plus de démocratie.

La Planète en a eu plein le dos, du gouvernement populaire.

Elle souffre d'une agoraphobie héréditaire. Elle ne veut plus des Foules.

Les hommes, instruits par l'expérience, ont la terreur et le dégoût des Foules, des Foules dont la masse elle-même est la cause fatale des guerres. Et voici que des troubles éclatent en Illinois. Le B. A. C. (Bureau Aérien de Contrôle) va voir ce qui se passe. Le chef du bureau, de Forest, questionne le maire de Chicago : et celui-ci déclare qu'un petit groupe d'individus ayant essayé de restaurer un gouvernement populaire, il a été obligé de les emprisonner pour qu'ils ne se fassent pas massacrer par les femmes.

— Eh bien, après, fit de Forest avec lassitude, de quelle bêtise vous plaignez-vous ?

— Trop de leur satanée démocratie, fit le Maire en posant sa main sur le genou de de Forest.

— Vrai ? Je croyais que l'Illinois en avait par-dessus les épaules.

— En effet, et c'est là la raison : Blut, qu'avez-vous fait de nos prisonniers de la nuit dernière ?

— Enfermés dans le château d'eau pour empêcher qu'ils ne soient tués par les femmes, répondit le chef de Police.

Le maire de Chicago appelle ces démocrates des *Serviles*.

— ... et ils ont une tendance à être tuberculeux.

— Parfaitement, fit l'homme qu'on appelait Mulligan. « Transport égale Civilisation » et « Démocratie égale Maladie », je l'ai prouvé par analyse du sang, à chaque occasion.

Or, les *Serviles* ont essayé de rétablir la Démocratie à Chicago : et le maire parle de cette tentative comme d'une chose folle et invraisemblable (nous sommes en 2065...).

Vous me croirez si vous voulez, ils parlèrent de ce qu'ils appellent le « Gouvernement populaire ». C'est comme je vous le dis. *Ils auraient voulu revenir à la vieille histoire du suffrage, avec les bulletins de vote et les urnes et les hommes saouls de paroles et les affiches et les journaux.*

... Ils disaient tout cela, à notre époque, à des hommes et des

femmes maîtres d'eux-mêmes, en cet endroit. Enfin ils parlèrent (il baissa la voix) du « Peuple ».

C'est pourquoi les gens de l'Illinois se sont révoltés. Ils se sont rassemblés sur la place du Vieux-Marché, à Chicago, et ils crient :

Assez des Foules ! Nous ne voulons pas revenir aux Anciens Temps ! Chargez-vous de nous ! A bas les Serviles ! Administration directe, ou nous les tuons ! A bas le Peuple !

Une femme s'avance à son tour et déclare, en désignant les *Serviles* :

Nous, les femmes, nous ne voulons pas donner nos enfants aux Foules. C'est peut-être notre instinct. Les foules font du mal. Elles ramènent l'Ancien Temps, La Haine, la Peur, le Chantage, La Publicité, le « Peuple ».

On voit les raisons qui incitent Kipling à rejeter le gouvernement populaire. Pour lui, une démocratie, réunion de *foules* livrées à leurs passions que rien ne saurait refréner, est incapable d'effectuer un travail utile et permanent. Les assemblées trop nombreuses opèrent dans la fièvre, dans le tumulte anarchique des appétits soulevés. Elles provoquent la Haine, et, par conséquent, la Guerre.

Déformant à peine les expressions elles-mêmes des champions de la Démocratie, Kipling a montré l'utopie de cette doctrine qui voudrait construire un monde meilleur *basé sur la Sainteté de la Foule, de la Majorité et sur la dépravation de l'Individu*... La Démocratie nie l'individualisme, et c'est au fond ce que Kipling lui reproche avec le plus de véhémence. L'extinction de l'unité brillante par la masse obscure est un de ces crimes contre l'esprit qui ne comporte pas de pardon, parce que sa brutalité s'aggrave d'une sottise exceptionnelle et d'une méconnaissance totale des véritables intérêts de la collectivité.

KIPLING ET LE SUFFRAGE UNIVERSEL

Nous avons souligné, dans l'une des citations précédentes, une phrase concernant le suffrage universel. Kipling a souvent fait allusion à cette institution qui consiste « à inscrire certains signes sur des bouts de papier, qui seraient ultérieurement comptés dans une cérémonie mystérieuse accompagnée de serments solennels ». Il en a souligné l'illogisme, et la fondamentale injustice. *Une tête, un vote* ! s'exclame-t-il ironiquement. Dans ce même conte que nous sommes en train d'analyser, la narration de Kipling, d'abord tragique, devient ensuite d'une joyeuse férocité. Après avoir inspiré la haine du gouvernement populaire, elle en montre le ridicule.

Les hommes du Bureau de Contrôle Aérien se demandent en effet où ils vont transporter les *Serviles*. Ils ne peuvent débarquer ces gens-là nulle part, sous peine de les voir massacrer. Le Japonais Takahira suggère de les laisser tomber par la trappe de l'avion : mais les chefs du B. A. C. ne veulent pas tuer. Alors, ils décident de les emmener à Londres et de les remettre entre les mains de leur ami Vincent, imprésario de plusieurs music-halls, qui les exhibera dans ses établissements à titre de curiosité : des *Serviles* on fera des pitres.

— Vous pouvez vraiment m'assurer qu'ils savent voter ? demande Vincent. Ils peuvent donner la représentation du vote ?

— Représentation ? Mais c'est leur vie même ! Et vous n'avez jamais vu de figures pareilles ! L'Envie, la Haine, la Méchanceté sont peintes sur leurs figures ravagées !... Ils peuvent chanter des vieux chants de guerre dans les rues et se saouler de mots, et faire une foule, et se mêler des affaires des autres, tout cela à la vraie mode de l'ancien temps, et ils se mettront à voter dès que vous leur poserez une question.

En effet, Vincent ayant demandé aux *Serviles* s'ils consentiraient à s'exhiber dans ses établissements :

Ils le remercièrent et demandèrent (nous entendions Vincent

frémir de joie) un peu de temps pour discuter la chose et voter. Le vote, fait solennellement en comptant les têtes — une tête, un vote — fut favorable.

Les pitres sont donc engagés : et ils donneront aux gens du XXIe siècle le spectacle de la vie politique menée par leurs frères inférieurs du XXe, à cette époque où l'on croyait encore aux vieux principes démocratiques, au gouvernement du peuple par le peuple, à l'égalité des individus, aux bienfaits du suffrage universel — *une tête, un vote !*

On trouvera encore d'amusantes notations sur le suffrage universel dans : *Le Village qui vota que la Terre est plate.* Nous en détachons ce court passage :

Que s'est-il passé à Huckley (*petit village anglais*) ?

Oh ! Huckley était saoul... Bat Mascurat en a fait sa base d'opération. Il y envoya le banquet sur deux camions automobiles ; dîner pour cinq cents et à boire pour dix mille.

Huckley a voté merveilleusement, il n'y a pas d'erreur ; pas de vote, pas de dîner. Le vote a été à l'unanimité...

Nous pensons avoir indiqué suffisamment, par ces quelques citations, les sentiments de Kipling envers le suffrage universel. Nous nous garderons de les interpréter de manière à en extraire un éloge du suffrage restreint. Ce dernier, en ses différentes modes, contient des injustices flagrantes ; elles ont été remplacées par une iniquité nouvelle. La seule façon de résoudre le problème serait d'examiner quel est le système de suffrage qui occasionne le moins de dommage à la chose publique. Mais ceci est une autre histoire.

KIPLING ET LES POLITICIENS

Le plus grand méfait du suffrage universel, indiscutable, celui-là, est de multiplier le nombre des individus qui vivent sur le fonds commun : nous voulons dire : les politiciens.

En de nombreuses occasions, Kipling s'est montré très

dur pour eux : il a également manifesté son antipathie pour l'institution à l'intérieur de laquelle ils peuvent à leur aise perpétrer leur mauvaise besogne.

Kipling est anti-parlementaire et cette constatation nous autorise à renouveler une de nos affirmations précédentes. Nous avons écrit, au début de ce chapitre, que Kipling ne manifestait aucune préférence pour aucun régime politique. Or, la répulsion qu'il affiche envers le système parlementaire appuie cette constatation, puisque ce système a fini par s'installer dans toutes les organisations politiques modernes, aussi bien républicaines que monarchiques. Précisons d'ailleurs que Kipling condamne bien moins le Parlement que les hommes qui le composent.

Il n'a jamais perdu l'occasion de décocher, en passant, un trait contre les politiciens démagogues. Nous prendrons cette épithète dans son sens le plus large, étant admis que les partis *avancés* n'ont point du tout le monopole des manœuvres démagogiques.

Dans le *Livre de la Jungle*, Kipling a placé, parmi les animaux qui obéissent, d'abord aux lois particulières de leurs clans, ensuite aux lois générales de la Jungle, un peuple indiscipliné, sans chefs, sans lois, le peuple des Singes, les Bandar-log.

Ils n'ont pas de loi. Ils n'ont pas de patrie... Ils n'ont pas de chefs. Ils n'ont pas de mémoire. Ils se vantent et jacassent et se donnent pour un grand peuple prêt à faire de grandes choses dans la jungle... Ils sont nombreux, méchants, malpropres, sans pudeur, et ils désirent, autant qu'ils sont capables de fixer un désir, que le peuple de la jungle fasse attention à eux.

Le défaut de continuité dans la politique, l'énorme outrecuidance des rêveurs et des bavards qui espèrent illuminer le monde des fumées de leur cerveau...

Toujours sur le point d'avoir un chef, des lois et des coutumes à eux, ils ne s'y résolvaient jamais, leur mémoire étant incapable de rien retenir d'un jour à l'autre, aussi arrangeaient-ils les

choses au moyen d'un dicton : « Ce que les Bandar-log pensent maintenant, la jungle le pensera plus tard ».

L'instinct de destruction des démagogues, leur furieux appétit d'abîmer, leur impuissance à rien reconstruire sur les ruines qu'ils accumulent, et, par-dessus tout cela, leur vanité incommensurable sont impitoyablement dénoncés par Kipling.

... Ils criaient, se chamaillaient en foule ; puis cessant tout à coup, se mettaient à jouer, de haut en bas des terrasses dans les jardins du roi, dont ils secouaient les rosiers et les orangers pour le plaisir d'en voir tomber les fruits et les fleurs,... puis... criaient...

— Nous sommes grands. Nous sommes libres. Nous sommes étonnants. Nous sommes le peuple le plus étonnant de toute la jungle ! Nous le disons tous, aussi ce doit être vrai, criaient-ils.

... Et les singes se rassemblèrent par centaines et centaines sur la terrasse pour écouter leurs propres orateurs chanter les louanges des Bandar-log, et, toutes les fois qu'un orateur s'arrêtait par manque de respiration, ils criaient tous ensemble : — C'est vrai, nous pensons de même.

En écrivant l'histoire des Bandar-log, Kipling n'a pas oublié la sanction que la justice des choses réserve fatalement aux sociétés anarchiques. Le peuple des singes est durement châtié pour avoir insulté Kaa, le grand serpent python, dont la force colossale symbolise la violence raisonnée du dictateur qui ampute délibérément une société de ses membres pourris, ou la brutalité aveugle de l'événement social (révolution, guerre) qui achève d'abattre l'édifice que les démagogues ont commencé de démolir.

Dans un autre conte, *La Ruche Mère*, Kipling a mis en évidence, de façon plus frappante encore, les méthodes de propagande employées par les politiciens parasites.

Une teigne, utilisant l'inattention d'une sentinelle, s'insinue dans une ruche d'abeilles et s'installe dans un cadre de couvain où les novices, « qui n'avaient pas encore vu ni le vent souffler ni se balancer les fleurs, causaient politique ». Elle se met aussitôt à la besogne.

Elle pondit un œuf. C'était pour cela qu'elle s'était introduite...

— Mais on ne pond pas ici, s'écria Mélissa. Vous n'êtes pas reine.

— Ma chère petite, je vous donne ma parole d'honneur la plus solennelle que ce ne sont pas des œufs. Ce sont mes principes et me voilà prête à mourir pour eux... S'il vous plaisait de me tuer, vous savez, ne vous gênez pas.

La Teigne, qui connaît son métier, sait bien que l'on ne fait jamais appel en vain à la sentimentalité populaire. Elle se fait donc admettre dans la société des jeunes abeilles ignorantes et les engage aussitôt à refuser le travail. La sentinelle ayant ordonné de rétrécir l'entrée de la Ruche pour empêcher une invasion des Têtes-de-Mort, les ouvrières récitent les arguments que la Teigne vient de leur souffler.

Bêtises que tout cela !... repartit une duveteuse abeille d'un jour. D'abord je n'ai jamais entendu parler de Têtes de Mort entrant dans une ruche. Les gens ne font pas de ces choses-là ! Fiez-vous au Tête-de-Mort, il se fiera à vous. La construction des piliers indique le manque de confiance. Notre chère sœur en gris (la Teigne) le dit bien.

— Oui, les piliers n'ont rien d'anglais, ne sont qu'une provocation et constituent une perte d'une partie de cette cire nécessaire à des fins plus hautes et plus pratiques, dit la Teigne, du fond d'une cellule à provisions vide.

Croirait-on pas entendre le discours d'un orateur démagogue réclamant à la Chambre la réduction du budget de la défense nationale ?

Installée dans la Ruche, la Teigne continue sa besogne de destruction. Elle fomente une grève générale ; certaines abeilles, paresseuses et trop bien nourries, répondent avec enthousiasme à son appel... « Je suis pourvue d'un magnifique appétit et le travail n'est pas mon fort », proclame l'une d'elles. Voici donc la Ruche en plein désordre. La sanction ne se fait pas attendre. Le propriétaire des apiers

se décide à enfumer les cadres contaminés. La flamme s'élève et consume la société pourrie.

Kipling n'a pas toujours utilisé l'allégorie pour émettre des pronostics sur l'évolution sociale. Il a prévu sous une forme concrète le bouleversement qu'amènerait avec soi l'application, poussée à l'extrême, des méthodes démagogiques. Il a entrevu le communisme, qui n'est que la conclusion logique et inévitable de la millénaire utopie du partage universel et du travail collectif. Il a même été jusqu'au bout de ses déductions, et, dans *L'Homme qui fut*, écrit en 1890, il a laissé apercevoir que l'expérience, pour s'étaler à son aise, choisirait le champ immense de la Russie, de la Russie où s'agite le peuple le plus ignorant de l'Europe, le moins apte à prévoir les conséquences des réformes où sa brutalité le peut entraîner.

L'Homme qui fut est l'un des contes les plus impressionnants de Kipling. Vers l'année 1883, des officiers anglais, au mess de Peshawer, dans l'Inde, reçoivent un collègue russe, Dirkovitch. A la fin du repas, un sergent de garde pousse dans la salle un vieux vagabond presque idiot, que l'on soupçonne d'être un voleur de fusils. On finit par découvrir que c'est un ancien lieutenant de l'armée anglaise, fait prisonnier autrefois devant Sébastopol et condamné à la déportation en Sibérie, pour avoir insulté un officier russe et refusé de faire des excuses. Il s'est évadé du bagne, et, après avoir erré longtemps, échoue par hasard à Peshawer.

Le martyre de ce camarade indigne les officiers anglais, qui jettent de mauvais regards au russe Dirkovitch. Mais celui-ci, qui a bu effroyablement, se dresse avec peine au milieu de la salle, et lance la prophétie suivante :

Compagnons d'armes, loyaux, glorieux, hospitaliers amis. Ce fut un accident, un déplorable, tout à fait déplorable accident. (Ici il promena le plus suave des sourires circulaires autour de la table.) Mais pensez à une petite, petite chose. Si petite, n'est ce pas ? Le Tzar ? Peuh ! Je m'en soucie comme de..... (il fit cla-

quer ses doigts). Est-ce que j'y crois ? Non. Mais en nous autres Slaves qui n'avons rien fait encore, en nous autres je crois. Soixante-dix, combien ? soixante-dix millions qui n'ont rien fait, pas la moindre chose. Napoléon ? Bah ! Un épisode ! (Il frappa la table du poing.) Entendez-vous, vieux peuples, nous n'avons rien fait dans le monde. Toute notre besogne est à faire : et on la fera, vieux peuples... Allez-vous-en ! (Il brandit la main d'un geste impérieux et désigna l'homme.) Vous le voyez. Il n'est pas beau à voir. Il ne fut tout juste qu'un petit, oh ! si petit accident, dont personne ne se souvient. Maintenant c'est... ça... Ainsi serez-vous, compagnons d'armes si braves, ainsi serez-vous. Mais vous ne reviendrez jamais. Vous irez où il est allé, ou bien...

Il désigna l'ombre en forme de grand cercueil au plafond et murmurant :

— Soixante-dix millions... allez-vous-en, vieux peuples... Allez-vous-en ! — il tomba endormi.

L'Homme qui fut a été publié en 1890, dans *Macmillan's Magazine*. On reconnaîtra que les événements n'ont pas manqué de confirmer les prédictions de Kipling, faites à une époque où, sous le règne d'Alexandre III, la Russie ne laissait rien deviner de sa destinée. Ce que nous retiendrons de cette œuvre étrange, ce n'est pas surtout l'hypothèse d'une invasion slave dans les Indes ; en lui donnant corps, Kipling n'a fait sans doute que reproduire des conversations entendues dans les mess militaires ou dans les clubs civils des colons anglais de la péninsule. Ce qui nous intéresse particulièrement dans la tragique apostrophe de Dirkovitch, c'est l'annonce de la transformation intérieure du peuple russe, de la décomposition de la monarchie des tzars en gouvernement populaire.

Le Tzar ! Peuh ! Je m'en soucie comme de... (Il fit claquer ses doigts.) Est-ce que j'y crois ? Non. Mais en nous autres Slaves qui n'avons rien fait encore, en nous autres je crois.

Cette évolution a suivi son cours logique. Il est seulement probable que Kipling ne le prévoyait pas si rapide.

Les analyses et les citations précédentes nous renseignent sur l'attitude adoptée par Kipling devant la démocratie, le suffrage universel et les politiciens qui évoluent dans le cadre du Parlement. Nous répétons que Kipling n'apparaît pas comme un ennemi des institutions parlementaires : mais il n'a jamais perdu l'occasion de ridiculiser les hommes qui en utilisent les points faibles ; il a souligné l'*ébullition oratoire* des assemblées populaires (*ils veulent parler et quand les hommes se font orateurs par métier, on ne sait pas où cela peut s'arrêter*), les formalités sous quoi s'abritent les combinaisons politiciennes (*il aurait dû présenter son exaspération sous la forme d'une interpellation*), et cette fureur sacrée qui pousse les représentants du Peuple à étendre leur contrôle jusqu'en dehors de leur compétence. Il faut lire à ce sujet la merveilleuse histoire de M. Lethabie Groombride (*Les Petits Renards*), membre de la Chambre des Communes, qui s'en va faire en Egypte une enquête sur des exactions imaginaires, « poussé à sortir de son pays par Demoh-Kraci, qui est un diable habitant les foules et les assemblées ».

Voici donc les indications négatives que nous pouvons extraire de l'œuvre de Kipling, si nous l'examinons dans le but d'y chercher des directives générales, applicables à la politique moderne. Elles suffiraient à elles seules à poser des conclusions pratiques, puisqu'elles représentent un pessimum dont il serait aisé, par simple antithèse, de dégager un optimum. Mais nous n'aurons aucune peine à trouver d'autres textes, dont nous pourrons déduire des indications positives, concernant l'art de conduire les agglomérations humaines.

Kipling, nous l'avons dit, n'a jamais formulé de préférence pour aucun système politique, mais il a fortement posé un grand principe de gouvernement, valable pour n'importe quelle machine sociale ; et il en a si souvent renou-

velé l'expression qu'il surgit de la symphonie de son œuvre comme un véritable leit-motiv.

Ce principe est celui-ci : chaque individu a sa place : et cela veut dire que toute organisation, publique ou privée, exige pour son fonctionnement :

des chefs qui savent commander ;

des subordonnés qui savent obéir.

Si Kipling a montré, dans l'histoire des Bandar-log, à quelle anarchie étaient voués les peuples qui ne savent pas se donner un chef, il a aussi mis en valeur, dans le même *Livre de la Jungle*, les avantages que retire un groupe social qui se soumet aux ordres d'un pouvoir suprême. Le peuple des Loups obéit à un maître, qui tient son autorité de la puissance de ses crocs, mais qui l'utilise pour le plus grand bien de la communauté. Le grand loup Akéla conduit rigoureusement son clan et l'empêche de se lancer dans les aventures dangereuses: et cette union complète du chef et des subordonnés assure la prospérité du groupe : *car la force du clan, c'est le Loup, et la force du Loup, c'est le clan*. Aussi, quand les circonstances suppriment pour un temps la monarchie d'Akela, le peuple Loup souffre-t-il dans chacune de ses unités.

...Et quelques-uns boitaient, pour être tombés dans des pièges, et d'autres traînaient une patte fracassée par un coup de feu, d'autres encore étaient galeux pour avoir mangé des nourritures immondes, et beaucoup manquaient... et l'un d'eux, tout déchiré de blessures, hurla :

— O Akéla ! conduis-nous de nouveau... nous en avons assez de vivre sans lois, et nous voulons redevenir le Peuple libre.

Quittant l'allégorie, nous rencontrerons dans les récits de Kipling des exemples de sociétés bien organisées dont les chefs et les exécutants connaissent les uns et les autres leurs devoirs. Nos citations pourraient être nombreuses, car l'œuvre presque entière de Kipling est un poème consacré aux bienfaits de l'ordre et de la hiérarchie. Mais

nous trouverons tous les textes suffisants dans *les Bâtisseurs de Ponts.*

L'Ingénieur civil Findlayson construit un grand pont à Kashi, sur le Gange. Il y travaille depuis trois ans, avec son adjoint Hitchcock, et l'œuvre est sur le point d'être terminée. Les deux hommes ont dû faire preuve, non seulement d'intelligence, mais encore de caractère.

Findlayson se remémora les choses depuis le commencement, les calculs préalables de plusieurs mois ruinés d'un coup lorsque le gouvernement de l'Inde, au dernier moment, avait ajouté deux pieds à la largeur de la construction, sans doute avec l'idée qu'un pont, cela se découpe dans du papier... les retards désespérants avant la signature du contrat en Angleterre... puis il y eut le choléra... et après le choléra la petite vérole. Quant à la fièvre, elle ne les quitta jamais,... orages, crues soudaines, la mort sous toutes ses formes... sécheresse, hygiène, administration, naissances, mariages, décès...et les désespoirs mornes sur lesquels on se couche, heureux que son fusil soit démonté dans sa boîte.

L'homme qui possède déjà l'intelligence et la force morale nécessaire pour donner des ordres doit y joindre une puissance de travail exceptionnelle...

Findlayson enfourcha son cheval et trotta jusqu'au hangar d'un bungalow qu'il partageait avec son adjoint. L'endroit lui était devenu un véritable home depuis trois années. Il avait grillé dans les chaleurs, sué par les pluies, et frissonné de fièvre sous le chaume grossier : le plâtre contre la porte était couvert de dessins ébauchés et de formules, et l'usure qui traçait comme un chemin de factionnaire sur la natte de la véranda montrait où il s'était promené seul. Il n'y a pas de journées de huit heures pour le travail d'un ingénieur.

Ces qualités, le chef les complète par la plus indispensable de toutes, l'initiative, l'esprit de décision, qui permet de surmonter l'épreuve inattendue qui menace de ruiner l'œuvre entreprise. Un télégramme annonce à Findlayson une crue subite des affluents du Gange : le flot arrivera dans une quinzaine d'heures, arrachant tout sur son passage. Il

s'agit de faire vite. A cette occasion, le duumvirat de Findlayson et de Hitchcock se résout en monarchie, tout comme la double autorité de Dravot et de Carnehan, dans *l'Homme qui voulut être roi*, se transforma en une seule au moment critique. Findlayson donne rapidement ses ordres, et c'est alors que les subordonnés, accomplissant strictement leur devoir qui est d'obéir, permettent aux ordres du chef d'obtenir leur plein effet.

Nous citerons ce beau passage en entier; il résume admirablement les résultats auxquels peut parvenir un organisme où chaque cellule accomplit sa besogne.

Tout près de la véranda pendait un gros gong de nuit qui ne servait qu'en cas d'inondation ou d'incendie dans le village. Findlayson, s'armant du bâton enveloppé de chiffon, se mit à frapper de grands coups traînés, de manière à faire rendre au métal son plein tonnerre.

Le dernier grondement n'était pas éteint que depuis longtemps tous les gongs de nuit du village avaient repris le tocsin. A cela vint s'ajouter le rauquement des conques dans les petits temples, le battement des tambours et des tam-tams, tandis que du quartier européen où habitaient les riveurs le clairon de Mac Cartney, instrument de persécution les dimanches et jours de fête, braillait un boute-selle désespéré. Les machines qui rentraient l'une après l'autre le long des môles, après leur journée, se mirent à siffler ensemble jusqu'à ce qu'on répondît à leurs sifflets de la rive opposée. Puis le gros gong sonna trois fois pour dire qu'il s'agissait d'inondation et non d'incendie; conques, tambours et sifflets répétèrent l'avertissement, et le village tout entier frémit au bruit mat des pieds nus courant sur la terre molle. La consigne, en tout cas, enjoignait de se rendre au lieu de la tâche commencée et d'y attendre les instructions. Un flot d'équipes se rua dans le crépuscule ; des hommes s'arrêtaient pour nouer un pagne ou rattacher une sandale ; des contremaîtres criaient des ordres à leurs subordonnés, comme ceux-ci couraient ou s'arrêtaient auprès des hangars d'outils pour y prendre des barres et des pioches; des locomotives rampaient sur leurs rails jusqu'au moyeu dans la cohue dont le torrent cuivré se déversait dans le lit noir de la rivière, des formes couraient sur les pilotis, grouillaient en

essaims le long des treillages, pendaient en grappes autour des grues ; *puis tout resta là, sans bouger, chaque homme à sa place.*

Cette union dans l'effort permet à Findlayson d'accomplir pendant quelques heures un travail considérable et d'assurer l'existence de l'œuvre commune.

Ces considérations générales sur les obligations respectives du chef et des subordonnés valent aussi bien pour une administration publique que pour une affaire privée.

Dans un Etat, le pouvoir central, qu'il soit exercé par un monarque, par une assemblée de représentants du peuple ou par un conseil d'oligarques, réclame de ses tenants les mêmes qualités dont ont fait preuve Findlayson et Hitchcock. Il réclame aussi de la foule des citoyens l'obéissance passive aux ordres ; faute de quoi le régime disparaît pour céder la place à l'aventure révolutionnaire.

Nous avons dit que Kipling n'avait jamais marqué de préférence pour un système quelconque de gouvernement. Pour lui, un appareil politique est recommandable dans la mesure où il maintient chaque individu à sa place.

Nous imiterons donc la réserve du grand conteur anglais et ne chercherons pas à décider quel peut être (de nos jours) le meilleur des régimes dans le meilleur des mondes possible. Une intuition vague nous permet d'ailleurs de soupçonner que nos conclusions, quelles qu'elles fussent, risqueraient d'éveiller des contradictions aussi nombreuses que passionnées.

§

Le Futur.

Les systèmes politiques actuellement en exercice sont-ils susceptibles de se confondre en un seul ? L'avenir nous apportera-t-il l'apaisement des luttes intestines dont la fureur semble encore aujourd'hui aussi ardente qu'il y a trois mille ans ? L'humanité inquiète cessera-t-elle de se retour-

ner sur sa couche, dans ces gestes impulsifs qui calment pour un instant ses crises, mais qui se révèlent incapables d'abattre sa fièvre aiguë et permanente ?

S'il nous était permis de poursuivre la métaphore, nous écririons que les tentatives diverses effectuées par les peuples en souffrance se peuvent comparer à ces remèdes empiriques qui suggestionnent le malade, mais ne suppriment pas le mal. Les révolutions politiques, qui sont davantage le fait de l'instinct que celui de la raison, s'effectuent le plus souvent sous le signe de l'impulsivité et de l'illogisme : et c'est pourquoi on assiste à ce paradoxe, d'une nation optant de toute son âme, en moins d'un siècle, successivement pour la république, pour le césarisme, pour la monarchie, pour la république, encore pour le césarisme et finalement pour la république, faute d'une voix pour ramener la monarchie.

Il n'y aurait pourtant rien de plus désirable que cette *stabilisation* des formules politiques. Un choix où l'on saurait se tenir supprimerait d'abord les guerres civiles et peut-être encore les conflits internationaux, tout au moins, si l'on adoptait le système suggéré par Kipling.

Nous en discernerons les lignes principales dans *Aussi simple que B.A.C.* Ce conte nous a fourni déjà les textes qui appuient les arguments de Kipling contre la démocratie et le suffrage universel. Il débute par une constatation originale, sur laquelle évolue le récit tout entier.

L'histoire se passe en 2065, en somme tout près de nous. Kipling prévoit qu'à cette époque l'état social de l'humanité aura complètement changé, par suite de la transformation profonde de la mentalité générale.

Les hommes ne veulent plus vivre en masses compactes. L'esprit grégaire a disparu, chacun veut vivre chez soi, parce que les foules amènent avec elles « la Haine, la Peur, le Chantage,... le Peuple... En vérité, nous nous méfions des Foules et des méthodes basées sur les Foules. »

Les hommes ont réduit volontairement le chiffre des naissances :

Quel est aujourd'hui le chiffre de notre population ? On espère six cents millions ; on croit cinq cents, mais... si le recensement de l'an prochain donne un chiffre supérieur à 450 millions, je consens à manger à moi tout seul tous les gosses en excédent.

Cette crainte raisonnée des Foules (raisonnée parce que l'Histoire a enseigné aux hommes de quoi une Foule était capable, a inspiré des réformes radicales. Les fortes agglomérations n'existent plus : il ne demeure que de petites municipalités ; elles sont composées, il est vrai, d'un maire et des services administratifs indispensables, mais la vie publique n'existe plus : les citoyens se désintéressent complètement des affaires.

Je vous affirme, Monsieur, que nous quatre, nous avons fait à Chicago, pour soulever le peuple, des choses dont Néron n'aurait pas été capable. Ah bien oui. Savez-vous ce qu'ils disaient : « Très bien, Andy. Fais comme tu veux, mon vieux ! » Tout plutôt que la Foule, aussi « je m'en retourne à ma Terre ». Que voulez-vous faire à des gens qui ne demandent rien d'autre sur la terre du Bon Dieu que d'avoir leur liberté ?

Les hommes, passionnés d'isolement et de liberté individuelle, ont inscrit dans leur code des pénalités contre quiconque essaiera d'attenter à l'une et à l'autre.

Je vais prendre les preuves de l'accusation de rassemblement d'une foule et de pénétration dans le Privé, si vous voulez, mais les membres du Bureau peuvent en témoigner.

Grâce à ces mesures, la notion elle-même de ce que peut être une Foule a disparu :

Ils ne furent tirés qu'avec peine des mains d'une foule hurlante... si vous savez ce que c'est ?

— Non, je ne sais pas, répondit le Grand Vincent avec simplicité.

L'humanité vit donc heureuse, en petits groupes séparés. Chaque individu a acquis le droit de vivre tranquille et de

ne voir personne pénétrer dans son domaine privé ; notons en passant que cette formule emporte la condamnation du socialisme d'Etat, qui est à base d'inquisition et de perquisition.

Enfin la vie humaine, grâce à une découverte de la médecine, dépasse maintenant la centaine d'années ; et dans de telles conditions :

> ... nous sommes tous riches et heureux, parce que nous sommes peu nombreux et que nous vivons longtemps.

Cependant, qui donc relie ces municipalités entre elles et qui leur permet de communiquer pour les échanges nécessaires ?

C'est ici que nous voyons apparaître le système politique, qui gouverne le monde en 2065.

> Le Bureau aérien de contrôle (B.A.C.) est ce groupe de quelque vingt personnes, partie élu, partie désigné, qui surveille la Planète... Pratiquement, le B.A.C. confirme ou annule tous les arrangements internationaux.

En 2065, la Terre est donc soumise au régime de l'oligarchie internationale, car le B.A.C. contient des représentants de plusieurs pays. C'est un ministère mondial des Transports : il possède le pouvoir absolu pour régler la circulation planétaire, qui a pris naturellement une importance exceptionnelle à cette époque où *Transport égale Civilisation*. A l'abri de son autorité, les petits groupes humains dispersés sur la surface du globe agissent comme il leur plaît, *à condition de ne pas intervenir dans la circulation*. Il exerce sa dictature débonnaire avec d'autant plus d'aisance que personne, sur la Terre, ne se soucie plus d'assurer les fonctions publiques.

> ... Notre petite Planète, tolérante, paradoxale et paresseuse, n'est que trop portée à se décharger sur lui de tout le poids de l'administration.

Le voici pourtant obligé d'entamer son action : en effet, le district d'Illinois-Nord s'est séparé brusquement du

système circulatoire et refuse de rétablir les communications. Motif : *il y a trop de monde et l'on n'est plus chez soi.*

Donc, le 26 août 2065, quelques membres du Bureau, de Forest, Dragomiroff (Russie) Takahira (Japon) et Pirolo (Italie), s'embarquent dans leur avion pour aller voir ce qui se passe. Ils mobilisent leur matériel de police, c'est-à-dire une escadre aérienne, pourvue des moyens de coercition grâce auxquels le B. A. C. peut contraindre sans tuer. En 2065, les hommes ont renoncé à se massacrer, car « c'est une chose terrible que de priver un homme de cinquante ou soixante années de bonne vie ». Le B. A. C. dispose en conséquence d'un rayon lumineux qui éprouve le système visuel, et d'un diapason grave qui martyrise le système auditif.

Ils arrivent à Chicago. Nous avons vu dans le chapitre précédent pourquoi les gens de l'Illinois avaient réclamé l'assistance du B. A. C. Leur domaine privé a été violé par un groupe d'individus qui voulaient rétablir la démocratie et le suffrage universel. Pour que ces délinquants ne soient pas massacrés par *une foule hurlante*, ils demandent au B. A. C. de les prendre en charge.

Celui-ci, après avoir empêché par la force la punition des Serviles, en débarrasse le District d'Illinois-Nord, qui connaîtra de nouveau le calme où il vivait avant leur apparition. Et la Planète continuera de tourner sous la direction bienveillante des oligarques du B. A. C.

Kipling envisage donc, pour un avenir assez rapproché, l'installation d'une oligarchie qui prendra le Monde en charge, à la satisfaction générale.

Cette hypothèse est-elle invraisemblable ?

Nullement. Nous dirons même qu'elle n'est pas extrêmement originale. Elle est contenue dans les réalités que nous avons actuellement sous les yeux ; et, de même qu'il est aisé de déduire toutes les conséquences d'une découverte scientifique, ainsi est-il facile de prévoir les aboutissements

d'un état d'esprit qui se trouve déjà en plein développement.

Le principe de l'oligarchie est en effet mis en œuvre depuis longtemps dans les sociétés modernes.

Nous soulignions, il y a peu d'instant, ce qu'il y avait d'extraordinaire dans la succession des différents régimes politiques que la France a adoptés depuis 1792.

Peut-être avons-nous exagéré notre étonnement ; car, si l'on y regarde bien, on s'apercevra que, depuis la Révolution, nous n'avons pas cessé de vivre sous le signe de l'oligarchie.

Oligarchie des bourgeois intellectuels de la Révolution, oligarchie des soldats du premier et du second empire, oligarchie des aristocrates des deux restaurations et de la monarchie de Juillet, oligarchie des bourgeois capitalistes de la troisième République.

L'oligarchie est, au fond, le système politique inéluctable de tous les peuples qui ne sont pas soumis à la monarchie absolue. Son nom change parfois, des mains impatientes retournent l'étiquette, mais la marchandise reste la même.

Kipling se montre donc logicien correct en supposant que les hommes consacreront un jour une situation qui existe depuis longtemps. Et il place le futur organisme sous le signe de l'Internationale, parce que l'humanité, éprouvée jusqu'aux limites de sa résistance par la dernière guerre, a marqué de façon très nette le désir de supprimer tout conflit par un accord mondial.

Quelles seront les causes de ce changement radical de la mentalité humaine ?

D'après Kipling, il y en aurait deux.

D'abord une lassitude physique, motivée par la surexcitation nerveuse de l'existence en commun. La vie dans les grandes agglomérations soumet à trop rude épreuve la résistance du corps humain. Aussi, pouvons-nous constater dès maintenant une tendance très nette à l'isolement : les individus que leurs occupations retiennent dans les grandes

villes essaient de se libérer de leur emprise en installant leur demeure dans les banlieues où ils retournent chaque soir, après leur travail. Il est à prévoir que cette tendance s'affirmera lorsque les moyens de transport (*Transport égale civilisation*) seront plus rapides et moins dispendieux. La conséquence politique de ce nouvel état de choses sera une difficulté de plus en plus grande d'entretenir le régime démocratique, qui vit de la foule et des passions de la foule. Il faut remarquer que ces passions se réchauffent et s'alimentent tous les soirs, dans les grands centres urbains, au moyen de ces petites réunions locales qui se tiennent dans tous les quartiers, surtout dans les quartiers populaires. Que les clubs cessent d'entretenir une agitation factice et malsaine, et les régimes politiques évolueront fatalement vers des solutions moins brutales et plus stables.

Enfin une seconde tendance, d'origine à la fois sentimentale et intellectuelle, semble indiquer une transformation radicale de l'esprit public. Nous voulons parler de ce dégoût que commencent à inspirer les luttes politiques, telles que les mènent les chefs de clans dans les Assemblées représentatives.

Une élite, dans chaque classe de la société, semble en apercevoir la vacuité et la nocivité. Bien plus (et ceci nous apparaît comme un symptôme décisif) on constate déjà, au moins dans la Chambre française des députés, qu'un certain nombre de représentants du peuple ont refusé de s'inscrire à aucun groupe, et ont formé un véritable parti de « sans parti », qui tente au moins de se libérer des vieilles formules politiciennes.

Telles sont les constatations qui nous semblent appuyer les hypothèses de Kipling concernant la future organisation sociale de l'humanité : nous insisterons sur le caractère international qu'il lui attribue. Si elle n'eût pas marqué très nettement cette particularité, l'anticipation de Kipling se fût entachée d'illogisme. En effet, *sentimentalement*, l'idée internationale a déjà fait d'immenses progrès.

Nous entendons par là que les élites de chaque nation se montrent de plus en plus disposées à collaborer avec les élites étrangères dans tout ce qui concerne l'échange des idées : mais dans celui-là seulement ; car dans l'ordre commercial et industriel, le nationalisme se manifeste encore sous la forme d'institutions douanières : nous faisons exception, naturellement, pour quelques grands cartels bancaires et métallurgiques, qui constituent, certes, une internationale, mais une internationale oppressive et génératrice de conflits.

Cependant, à quelque stade que nous soyons parvenus de la future entente mondiale, il est spéculativement certain que l'évolution atteindra un jour son terme. Kipling suppose qu'elle sera complète et qu'elle aura produit tous ses effets en 2065. Souhaitons que cette hypothèse optimiste reçoive la consécration des faits.

§

Conclusion.

Essayons, pour finir, de classer les idées générales que nous avons pu recueillir dans cet examen rapide de l'œuvre de Kipling.

1°) La monarchie absolue est morte, après avoir mis au monde les jeunes organismes politiques et réglé leurs premiers gestes malhabiles. Elle a disparu au moment où les peuples adultes ont réclamé des vêtements plus larges où ils pussent remuer plus aisément leurs membres plus vigoureux. Il n'est pas téméraire d'affirmer qu'elle a désormais accompli sa tâche et qu'elle ne ressuscitera pas.

Kipling n'a admis d'ailleurs son existence que dans le cas précis et rare où il n'est pas possible d'envisager un autre système politique. Daniel Dravot, dans *l'Homme qui voulut être roi*, est monarque par la nécessité des faits ; on ne conçoit pas qu'il puisse organiser un Parlement, ni

même un conseil d'oligarques, dans la peuplade sauvage dont il veut faire une nation organisée.

2° La disparition de la monarchie absolue laisse la place à un petit nombre de systèmes, entre lesquels l'humanité n'a pas encore fait son choix. Kipling s'est gardé d'indiquer le sien (1). Il a seulement rejeté certains principes (la démocratie) et certaines méthodes (le suffrage universel) parce qu'il dénie à la Foule la faculté de se gouverner elle-même. Mais il n'a point supposé qu'il pût exister un régime *excellent*. S'il y en avait un, il faudrait admettre, *ipso facto*, qu'un peuple se vouerait à disparaître à l'instant même où, l'ayant adopté jusqu'alors, il le quitterait pour en essayer un autre. Hypothèse dont l'histoire a démontré la fausseté : des nations ont oscillé, en un laps de temps relativement court, entre des systèmes très différents, et ne sont point mortes pour si peu. Il est encore utile de constater que deux formules opposées peuvent donner des résultats également favorables : il y a de bonnes monarchies parlementaires (Angleterre), il y a de solides républiques (Etats-Unis). C'est affaire de tempérament national ; et ce sont des contingences de lieu et de temps qui imposent les méthodes dont s'accommodent provisoirement les exigences variées des peuples modernes.

3°) Mais ces exigences se modifient et semblent préparer les voies à des formules nouvelles. Nous assistons déjà, hommes de 1929, à des changements radicaux dans l'orientation de la technique politicienne. Nos contemporains aperçoivent le factice de certaines formules dont l'apparition avait naguère soulevé l'enthousiasme des réformateurs. Une évolution se dessine. A quoi aboutira-t-elle ? Nous

(1) Il va sans dire que nous raisonnons dans l'absolu, et que nous n'avons pas l'intention de déterminer l'opinion intime de Kipling vis-à-vis du gouvernement britannique. Au surplus, cela ne nécessiterait pas de longs développements Kipling est loyaliste et traditionaliste, comme tous ses compatriotes, et ne souhaite évidemment pas un changement dans la Constitution de la Grande-Bretagne, qui correspond actuellement aux aspirations et aux besoins du peuple anglais.

venons de constater que Kipling envisageait pour un avenir assez proche la création d'une oligarchie internationale. La planète se soumettrait alors au contrôle d'un petit nombre d'individus choisis dans les élites nationales.

4°) L'oligarchie serait-elle donc la panacée (le mot, ici, s'impose) qui guérira l'humanité de son malaise chronique ?

Nous répondrons : Théoriquement, oui ! Rien n'apparaît plus souhaitable qu'une oligocratie d'individus capables et désintéressés. (Notons que Kipling n'a pas manqué d'attribuer ce dernier caractère aux membres du B. A. Ç. « Il y a des jours où le Bureau tout entier donnerait sa place à celui qui voudrait bien le chasser à coups de pied et lui prendre les rênes des mains. »)

Pratiquement, ce système ne nous a pas encore révélé les bienfaits dont il contient peut-être le germe.

Pourquoi ?

Parce que les oligarchies actuelles sont des organisations de parti, qui ne ménagent que les intérêts de la fraction, au lieu de servir ceux de l'entier. Ce sont des dictatures de classe, aussi nuisibles les unes que les autres ; le même jugement les doit toutes envelopper, car la dictature du prolétariat est aussi méprisable et aussi égoïste que celle des bourgeois d'affaires.

§

Et voici qui nous amène à exprimer les motifs qui nous ont incité à chercher une politique dans les œuvres de Kipling.

Nous y avons découvert, très nettement exprimé, un appel au calme. C'est de quoi les hommes semblent avoir le plus besoin. Il faut espérer que les disputes auxquelles nous assistons marqueront les derniers sursauts et la fin d'une controverse millénaire, entretenue par des gaspillages inouïs de sommes d'argent et de vies humaines, dont se sont trouvés retardés les progrès matériels et intellectuels de l'humanité.

On parle beaucoup, en ce moment, de réalisme. Soit. Acceptons le mot, bien que les politiciens en aient singulièrement abusé, tout comme des enfants qui manipulent et détraquent un amusement nouveau.

Si les hommes modernes sont réalistes, ils doivent donc, et d'abord, se débarrasser de tout parti pris, et ne pas affirmer par conséquent, à priori, que tel système est excellent et tel autre détestable.

Un réaliste n'a pas le droit de se déclarer monarchiste impénitent ou républicain irréductible. Il doit examiner le problème politique avec le sang-froid et l'indifférence sentimentale du mécanicien qui se penche sur un moteur récalcitrant; comme lui, encore, il doit posséder les instruments nécessaires pour effectuer son plan de travail. Cela revient à dire que les conducteurs de peuples ont besoin d'une force pour rendre leurs arrêts exécutoires.

Kipling a constamment défendu le principe d'autorité. Nous ne pensons pas qu'il faille l'en disculper comme d'une tare. Nous signalerons seulement que ce culte raisonné de la force intelligente se concilie parfaitement avec le respect de la personne humaine, puisque les membres du B. A. C. n'utilisent, comme agents de contrainte, que des appareils susceptibles de *convaincre sans tuer* : ce qui constitue un perfectionnement appréciable aux méthodes modernes de coercition.

Nous situons cette remarque à la fin de cette étude, dans le désir qu'elle contribue à modifier une opinion défavorable sur le grand romancier anglais. Parce que Kipling a fréquemment dessiné des soldats en action, des esprits superficiels ont tendance à ne le considérer que sous le simple et commode aspect d'un peintre militaire. Ils renouvellent à son endroit le jugement de l'incompréhensive Maisie sur Dick Heldar, dans *la Lumière qui s'éteint* : « Du sang, du carnage, des ossements brisés, voilà ce qu'il vous faut. » C'est un arrêt injuste et sommaire. Les très grands artistes qui se sont penchés sur le problème humain ont

toujours laissé une place à la pitié. Kipling ne fait pas exception à la règle : et l'on devine, sous la rudesse extérieure de la description et sous l'indifférence voulue du conteur, une compassion réelle pour l'incessante inquiétude de l'homme qui marche vers sa destinée : sans doute faut-il se donner la peine de la découvrir, mais Kipling serait-il Anglais, s'il n'adaptait pas sur l'expression écrite de sa pensée ce masque impassible que les enfants d'Albion appliquent dès leur jeunesse sur leur visage immobile ?

ANDRÉ V. PIERRE.

BOUILLOTTE

I

Un petit chat noir.

Bien qu'il n'ait absolument rien de féminin, ses maîtres,... appelons-les M. et Mme Modeste,... lui ont donné ce nom, à cause de son ron-ron perpétuel, évoquant la bouillotte qui bout.

Le matin, à l'heure du déjeuner, le soir, à celle du dîner, comme s'il possédait une montre intérieure, il apparaît dans la salle à manger de leur petite villa suburbaine, miaulant à fendre l'âme pour être servi le premier, sautant sur la table, trempant son museau dans les plats.

— Filou!... Canaille!... Saltimbanque!... s'emporte violemment M. Modeste, lui tirant la queue pour l'en empêcher. — Laisse-le, mon ami!... Tu vas lui faire du mal!... s'ingénie Mme Modeste. — Laisse-moi, toi!... rugit-il... D'abord, je lui tirerai la queue chaque fois qu'il mettra ainsi son sale museau à souris et à rats dans les plats!

— « Son Maîmaître » est méchant!... fait alors celle-ci... il a tiré la queue au bébé noir, à « Sa Fifille »!... à son petit caniche noir!... à son petit Jésus noir!... Aussi, elle va le prendre sur ses genoux pour le consoler, le pauvre petit porte-bonheur de Paradis!

Elle l'y prend. Et, en échange, « le pauvre petit porte-bonheur de Paradis » lui frotte de la tête joues, menton, bouche, nez, front. « Son Maîmaître », devant tant d'accolades, embrassades émues, sent peu à peu sa fureur se

calmer, tomber, et ne répète plus que faiblement, par acquit de conscience :

— Filou!... Canaille!... Saltimbanque!...

Puis, tous deux,.. de plus en plus modestes,... se mettent à penser, sans trop oser encore, par respect humain, se l'avouer, que, comme à leur douleur profonde, croissante, inconsolable, ils n'ont, ainsi que quelques tristes ménages des environs, jamais eu d'enfants!... et, peut-être n'en auront jamais!... fini!... fini!... évanoui!... « Bouillotte », ainsi que chaque chat de ces ménages... (ne le dites pas, surtout!... c'est leur secret enfoui!... scellé!... jalousement gardé!...) leur est une manière de fils,... un peu velu, hélas!... venu charmer leur solitude!

Et, attendris, ils le regardent s'endormir sur le giron de sa maîtresse, retourné, perdant sa tête, pattes en l'air, l'une si éperdument tendue le long de sa poitrine qu'elle semble lui tâter le cœur.

II

Déjeuner et dîner terminés, M. Modeste quitte la salle à manger, pour se clore dans son bureau, à ses importants travaux.

Aussitôt, Mme Modeste donne gentiment sa petite tape d'amitié sur l'oreille du chat, qui, redressé, yeux rouverts, saute sur la table, rafle tout ce qui demeure encore dans les assiettes, les plats, boit le lait qu'elle lui verse à même la tasse à café de M. Modeste :

— Lappe!... Il n'y a plus de danger!... « Son Maî-maître » est parti!... Lappe!... l'excite-t-elle... Râpe avec ta petite langue rose à présent!... Il ne te grondera plus!... Râpe!... Seulement, arrête-toi, vilain!... Tu vas enlever le vernis!

Et quand M. Modeste, contre son habitude, quitte ses importants travaux, pour remplir ses devoirs conjugaux — fumer sa cigarette auprès de son épouse! — celle-ci

attire d'un bref geste le chat, retourné soudain contre elle, reperdant sa tête, relançant ses pattes en l'air, l'une plus éperdument tendue encore le long de la poitrine de sa maîtresse.

Or, un jour que M. Modeste, rentré à l'improviste, s'est assis en face d'elle sans qu'elle l'ait entendu venir, un bruit de porcelaine fêlée retentit, et il aperçoit « Bouillotte », museau encore blanc du lait qu'il vient de lapper à même sa tasse à café brisée. — Filou !... Canaille !... Salt...! lui crie-t-il furieux, allongeant déjà la main pour lui tirer la queue comme il le mérite. Mais, au lieu de s'enfuir, le chat traverse la table vers lui, file en anguille sous cette main, saute sur ses genoux, où, de même que sur le giron de Mme Modeste, il se renverse d'un coup, pattes en l'air, l'une plus éperdument tendue encore... jusqu'à la cravate,... à l'épingle de cravate de « Son Maîmaître » :

— Quel chat !... ne peut-elle s'empêcher de murmurer, ravie... Quel chat !... Il te demande pardon, tu vois !... sait qu'il a mal fait !... se repent !... se repent !... Ah !... Si tous les hommes avaient un aussi beau moral que lui, mon ami !

Et pour prouver « qu'il a un aussi bon moral que lui » !... M. Modeste, également ravi, consent à le garder sur ses genoux, à l'y flatter, à l'y caresser, tandis qu'il ronronne de plaisir sous ses caresses. — C'est vrai !... convient-il... Il a un beau moral, je le reconnais !... Et se rappelant que, puisqu'ils n'ont, hélas ! pas d'enfants, il n'aura sans doute jamais que celui-ci à tenir ainsi sur ses genoux : Peut-être même,... conclut-il,... arriverons-nous, comme tu le désires, à lui donner un peu de cette haute éducation que nous réservions jadis, avec tant de joie, à notre rejeton !... Mais ne lui apprends pas au moins à lapper son lait dans ma tasse à café !... dans ma tasse à café !...

III

« Bouillotte » est un matou.

Dès la fin de décembre, chaque nuit, malgré les exhortations de M. et Mme Modeste, cherchant à lui faire apprécier la douceur et la tranquillité du chez-soi, il file en catimini, prend la poudre d'escampette.

C'est tragique!... Après avoir parcouru, avec son falot, jardin, hangar, buanderie, vérandah, pièces d'en-haut, d'en-bas, pour voir s'il ne ferait pas par hasard sa « bouillotte » dans le dodo, Mme Modeste, en désespoir de cause, revient vers son mari : — Encore allé à ses affaires, hein?... fait celui-ci sceptique, sarcastique. — Je t'en prie!... lui répond-elle larmes aux yeux... Ce n'est pas le moment de plaisanter!... J'ai assez de peine!... de tristesse!...

Le lendemain, naturellement, « Bouillotte » n'est pas revenu. — Toujours à ses affaires, hein?... refait-il, plus sarcastique. — Non!... Non!... D'abord, je sais où il est!... Chez les deux demoiselles, qui l'ont, selon leur habitude, renfermé dans leur cave à souris!... C'est inouï!

Le surlendemain, pas de « Bouillotte » :

— Je sais où il est!... Dans le jardin du voisin, dont le jardinier a dû encore lui allonger un coup de binette, parce qu'il y faisait ses petits besoins, si proprement!

Au bout de trois jours, pas de « Bouillotte » :

— Je sais où il est!... Chez les assassins de l'avenue de la République, qui raflent tous les chats du quartier, pour les réduire à l'état de civets!... C'est eux, qu'une véritable justice devrait par représailles y réduire!.. — A l'état de civets?... — Parfaitement!... — Es-tu folle, voyons?... — Moi?... — Oui, toi!... — Sans cœur!... Sans cœur!... qui ne comprends même pas qu'ils nous l'ont tué!... charcuté!... saigné!... notre pauvre aimé!

Généralement, à ce moment, un miaulement subit, péremptoire, retentit.

C'est « Bouillotte », ressurgi on ne sait d'où, qui réclame à manger sur l'heure? dans l'instant?

En joie de le retrouver, M. et Mme Modeste lui offrent, faute de mou, qu'encore sens dessus-dessous de sa fugue récente ils ont oublié d'acheter, nerf de gigot, peaux de saucisson, pain mastiqué, qu'il happe, enfourne, avale,... lait qu'il lappe, lappe, lappe...

Mais bientôt ses miaulements reprennent, plus insistants, persuasifs, modulés, de même que s'il s'efforçait de leur expliquer que ce n'est pas tout ce qu'il désire. — Il a encore faim, soif, après avoir tant trotté, le bébé?... l'interroge-t-elle. Les miaulements, afin de l'émouvoir, raclés du fond de la gorge,... afin de l'amadouer, en petites flûtes de nez,... redoublent, s'exaspèrent. — Qu'est-ce qu'il lui faut? — Qu'est-ce qu'il lui faut, au mimi?... Ne comprends-tu pas?... clame M. Modeste... Ce n'est pourtant pas sorcier!... — Quoi?... s'étonne-t-elle. — Retourner à ses affaires, donc!... fait-il. — Jamais!... Jamais!... Il a trop de délicatesse pour cela!... devient trop notre enfant d'abord!... tu dois le remarquer!... nous a sentis trop inquiets tout à l'heure!... nous voit à présent trop heureux de le retrouver!... Jamais!...

— Tiens?... ouvre-t-il la porte toute grande.

Et déjà, tête baissée, oreilles couchées, queue allongée, « Bouillotte » a filé, n'est plus qu'une fine silhouette indécise, imprécise, estompée au fond du jardin, volatilisée.

— Hein!... Comme il nous aime!... cet enfant!... ton enfant!... notre enfant!... Quelle reconnaissance il nous a de l'éducation progressive que, pour l'élever peu à peu,... il est encore loin, le malheureux!... au niveau de ce rejeton que depuis si longtemps nous espérions,... nous ne cessons, en parents qui n'ont pourtant rien à se reprocher à son égard, de lui donner!... Jusqu'à nous traiter en hôtel garni!... en auberge!... en estaminet!

IV

A force d'avoir couru,... c'était fatal,... « Bouillotte » a attrapé la gale des chats.

Toutes sortes de petites croûtes, croûtelettes, lui sont poussées sur le cou, la tête, le museau, le nez, les oreilles.

Mme Modeste croit d'abord à des rixes, suivies de coups de griffes. Que ne l'a-t-elle recouvert d'une armure, comme Henri II? ou M. de Montgomery?... Trop tard!... Atone, veule, vague, déprimé, affalé, jour, nuit, il ne sort plus, reste couché.

Si elle téléphonait au vétérinaire!

Dans sa superbe torpédo écarlate, ce jeune praticien, grand, brun, cosmétiqué, arrive.

— Où est le malade?... s'enquiert-il, souriant de ses blanches dents qui ravagent tant de cœurs aux environs.
— Dans la brouette de la buanderie!... gémit Mme Modeste désolée. — Pas de doute!... diagnostique-t-il. — Il va mourir?... s'effondre-t-elle. — Non!... Non, Madame!... Je vais même tenter de le sauver!... Seulement, comme il a la gale, la plus terrible des gales... celle des chats,... au lieu de rédiger une ordonnance très chère chez le pharmacien, je cours jusqu'à ma torpédo, chercher un des si utiles petits flacons que j'y ai apportés...

Et revenant :

— Voici... Agiter longuement avant de s'en servir... Trois fois, à cinq jours d'intervalle chaque fois, frictionner une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure, de ce produit.... Essuyer même temps... Poison violent... Le patient bavera, crachera, éternuera, écumera, vomira, sera de plus en plus malade, aura l'air de trépasser... ne trépassera pas... A l'avantage de vous revoir, Madame... C'est vingt francs...

Sans hésiter, Mme Modeste se conforme à ces prescriptions.

Trois fois de suite, à cinq jours d'intervalle chaque

fois, elle frictionne une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure, essuie même temps.

Régulièrement, le patient finit par lui échapper, court, bave, crache, éternue, écume, vomit dans le jardin. D'effrayants sursauts l'y prennent... Elle appelle à l'aide M. Modeste... Tous deux bondissent à sa suite par-dessus allées, pelouses, massifs, plates-bandes, cordons de pommiers, presque à la hauteur des poiriers...

La troisième fois, il paraît enfin se calmer, retrouver ses esprits, son sang-froid, recommence même à se laver des heures durant, comme le font les chats. Ses yeux à iris vert-jaune, à pupilles en fentes de volets, revêtent une lueur aiguë, perçante, semblant leur demander pourquoi, puisqu'ils prétendent lui donner une éducation si convenable, soignée, distinguée, ils cèdent au cruel plaisir de le faire ainsi courir, baver, cracher, éternuer, écumer, vomir, bondir par-dessus allées, pelouses, massifs, plates-bandes, cordons de pommiers, presque à la hauteur des poiriers;... pire que lui, sûrement, quand il lance en l'air, puis rattrape avec tant de dextérité,... ou que, couché à terre, il enlace avec tant d'amour, avant de les croquer,... mais c'est jeu permis,... jeu de chat,... les souris!

V

Le lendemain, assis sur son séant, au milieu de la table de la salle à manger, il continue de ses iris vert-jaune, à pupilles en fentes de volets, avec plus d'acuité encore, à le leur demander :

— Sauvé!... Sauvé!... Sauvé!... halette Mme Modeste, contemplant son poil redevenu soyeux, luisant, lustré, dont les ultimes croûtes,... croûtelettes,... telles de petites escadrilles d'aéroplanes,... se sont envolées.

— Sauvé!... Sauvé!... l'imite M. Modeste, devant ce poil miroitant, éclatant, restauré.

Et ils se sentent si contents, heureux, d'avoir empêché

ce petit peu de vie qu'est leur chat de succomber, qu'ils ne cessent de s'en remercier, de s'en féliciter tout bas, corps à corps, bouche à bouche, en étreintes, effusions touchantes, succession de petites succions, de petits baisers.

Et que, comme la toilette de celui-ci n'est pas encore terminée, ils s'éloignent sans bruit jusqu'à l'extrémité de la salle, enfouis au fond d'une bergère, elle sur ses genoux, lui l'y faisant sauter, poursuivant ces étreintes, effusions, succions si consolantes et toniques, à la campagne, pour meubler les journées :

— Notre fils!... Il n'y a plus de doute!... Tu vois!... Notre fils!... y chavire-t-elle,... que grâce à notre patience, à notre courage, à notre héroïsme,... nous avons eu de l'héroïsme, mon ami!... nous venons de tirer de sa maladie affreuse!... répugnante!... de sauver!

— Notre fils!... Il n'y a plus de doute!... acquiesce-t-il,... qui, grâce à notre empire sur nous-mêmes, à notre énergie à ne point céder à la contagion de vomir comme lui,... continuera longtemps,... longtemps encore,... il faut l'espérer,... à respirer!

— Ça sera sûrement « quelqu'un!... » va!... « quelqu'un!... » ainsi que le dit de ses hommes politiques Mme Céleste,... quand nous aurons réussi à l'élever vers les sphères, où il faut un jour coûte que coûte,... malgré sa race,... qu'il atteigne!... à mettre en relief ses hautes qualités de réflexion!... de raisonnement!... d'intelligence!... à parachever son éducation!

— Certes, il n'entrera pas encore à Polytechnique, de même que s'il eût été un fils plus admis!... Mais entre ceux qui y rentrent et lui, quelle différence... au bicorne près... dans cent ans d'ici!

A ce moment, dans le rêve exquis, enivrant, étoilé, où les plonge cette certitude d'avoir accompli leur devoir de solidarité, de bonté, vis-à-vis d'un petit être — devenu un peu leur égal, puisqu'ils l'aiment — voici qu'ils sen-

tent un frôlement insidieux, léger, s'aventurer, rôder, glisser, à fleur de peau, à extrémité de duvet, le long de leurs joues, de leurs tempes, de leurs cous, les rafraîchir, les alanguir, les éventer.

Et, alors qu'au-dessous de leurs yeux appesantis par leur rêve, leurs paupières alourdies réussissent cependant à se lever, ils voient deux iris vert-jaune, avec, au lieu de pupilles en fentes de volets, deux énormes escarboucles noires, les surplomber, les fixer :

— « Bouillotte »?... Non?... « Bouillotte »?... s'étonne-t-elle... Qu'est-ce qui lui prend au bébé?... Qu'a-t-il à se promener ainsi sur nos épaules... de même qu'un capitaine de navire sur sa dunette?... braquant jusqu'au fond de nos êtres ses grosses jumelles noires, avec l'air de nous commander?

— Qu'a-t-il, en effet, ce capitaine sur sa dunette?... à braquer ses grosses jumelles noires?... prêt à ordonner la manœuvre contre la tempête... quand il ne s'agit que d'une tempête de baisers?

Et comme le saisissant, l'empoignant, il le lance adroitement sur la table, lui enjoignant d'avoir à se borner à ses léchages, nettoyages, toilette accoutumés; et que l'écoutant, lui obéissant, le chat recommence aussitôt à se laver; tous deux reviennent de façon plus idéale, ineffable encore, à leurs étreintes, reprenant leur kyrielle d'effusions, succions, baisers.

Or, au bout d'à peine quelques minutes qu'ils se croient ainsi à l'abri, protégés, assurés contre toute nouvelle incursion, voici qu'ils sentent derechef l'insidieux frôlement, voient les deux escarboucles, plus noires, énormes encore, filtrer, descendre, s'installer au fond d'eux-mêmes, avec toujours l'air de leur commander :

— Ces prunelles mystérieuses?... envahissantes maintenant, regarde?... s'exclame-t-elle... Vers quelle région de ténèbres prétend-il nous mener?

— C'est le cas de le dire!... « Vers quelle région de té-

nèbres »?... D'ailleurs, pourquoi y songer, au milieu de notre bonne tempête de baisers?

Et comme l'empoignant, le ressaisissant, il le relance sur la table, lui signifiant, une fois pour toutes, d'avoir à se mêler de ses affaires de chat, voici qu'à peine reprise leur séance... obstination et incompréhension inadmissibles véritablement!... ils revoient les mêmes prunelles-escarboucles les imprégner, les imbiber, les submerger :

— Excessif!... Effarant!... se lève-t-elle excédée... Qu'est-ce qu'il nous veut à la fin, ce fils?... cet extraordinaire fils?... Qu'est-ce qu'il nous veut?

— Ça devient immoral... inconvenant de sa part... de poursuivre ainsi ses parents de ses regards équivoques!... impératifs!....

— Enigmatiques!... électriques!...

— Du moment que ceux-ci sont deux à s'aimer d'abord,... ont-ils besoin d'être trois?... Et,... en auraient-ils besoin,... se figure-t-il par hasard,... que lui...?

— Mon ami!... le supplie-t-elle, mains jointes, yeux affolés... S'il allait passer quelqu'un dans la rue!... Fais attention!... Je te prie!

Mais le chat, relancé définitivement sur la table, s'y renverse cette fois, s'y tourne, s'y retourne, s'y berce, s'y dorlote, s'y goberge, de droite à gauche, de gauche à droite, avec, sous ses paupières tirées, bridées, chinoises, des escarboucles tellement rapetissées, amenuisées, malicieuses, volubiles, qu'elles ont l'air de leur rire... de leur rire sans arrêt.

— Ah!... souffle-t-elle en un revirement subit, charmé, ravi... Qu'il est drôle, quand même!... Qu'il est drôle, notre ami!... Depuis qu'il a quitté ses airs de capitaine sur sa dunette!... et nous invite à nous coucher... tout simplement, tu vois,... sur cette table, avec lui!

— Comment?... « Je vois »?... Comment?... « Tout simplement »?... Comment?... « A nous coucher sur cette

table, avec lui?... C'est pour le coup... « que s'il passait quelqu'un dans la rue... »!

— Puisque nous ne ferions que nous y tourner!... retourner!... bercer!... dorloter!... goberger,... tout doux, comme lui!... Pour lui prouver à quel point il reste... quoi qu'il ose!... quoi qu'il tente!... tu auras beau hocher la tête... prendre tes grands airs,... c'est ainsi!... notre aimé!... notre bébé!... notre mémé!

— Ah ça!... proteste-t-il furieux.... Est-ce nous qui faisons son éducation, ou lui qui fait la nôtre, décidément?... décidément?... Et si c'est nous,... ainsi que je le présume pourtant,... afin d'arriver à lui inculquer par notre sagacité,... notre opiniâtreté,... notre longanimité,... notre héroïsme,... parfaitement!... toujours!... et il en faut, de l'héroïsme!... ces notions, principes, devoirs, que nous eussions été si heureux,... si fiers,... d'enseigner à un fils plus avoué!... plus normal!... moins fourré!... allons-nous nous abaisser jusqu'à pratiquer sa morale de chat?.. sa morale de chat?

VI

La semaine suivante, revenant de Paris, la nuit, sous les rafales de pluie, qui font de leur villégiature suburbaine un éden si moisi, ils sont tout stupéfaits de voir derrière la porte de leur jardin une petite ombre frêle, inquiète, falote, qui les guette, les attend, les espère, « Bouillotte » trempé de pluie aussi, qui se met à gémir à leur vue, des affreux abandon, solitude, dans lesquels ils l'ont laissé :

— Singuliers parents!... Singuliers parents!... a-t-il l'air de dire,... et dans son jargon, évidemment, il le dit... le dit... ses intonations le leur prouvent assez,... ils s'adressent déjà les mêmes reproches que lui,... qui, non contents de ne point prévenir leur rejeton de leur dé-

part... s'oublient jusqu'à rentrer à vingt-deux heures et demie!... à vingt-deux heures et demie!

— Que veux-tu!... pauvre chéri!... se précipite sous la vérandah Mme Modeste, y secouant ses vêtements ruisselants, y fermant, y rouvrant, y égouttant son parapluie... Il fait un si sale temps!... un si sale temps!...

— Et moi,... continue toujours le chat, tragique, sévère, confrontant... ils en ont trop l'impression aussi... leur conduite à la sienne... qui, soucieux de mettre leurs hauts enseignements et préceptes en pratique, n'avait pas bougé de cette vérandah, toute la journée!... toute la soirée!

— Que veux-tu!... pauvre chéri!... réitère M. Modeste... On est contraint à tant de marches!... démarches!... contre-marches!... obligations!... corvées de toutes sortes dans notre race!... Ce n'est pas comme dans la tienne!... Il faut nous excuser!

— Qui m'étais même conformé de façon si stricte, décisive, à leur morale!... Tuant sans hésiter mulots, musaraignes, souris, rats,... *puisque c'est le bien!...* m'ont-ils dit... Et évitant de toucher aux petits oiseaux du ciel,... *puisque c'est le mal!...* à leur gré!

— Félicitations!... Re-félicitations!... de te conformer enfin à cette haute distinction *du bien et du mal,* qui mène tout ici!... Que tant d'hommes, persécuteurs impénitents d'âmes innocentes, éthérées, célestes, et vautrés jusqu'à l'aplatissement devant les rongeurs sociaux, ne l'imitent-ils pas!... La vie serait si belle!... D'ailleurs, forcés à une foule d'emplettes que nous ne pouvions plus différer, *notre seul bien* aujourd'hui,... était de courir les magasins de nouveautés!

La clef est tournée dans la serrure, la suspension de la salle à manger allumée; chapeaux, paletot, manteau, sont installés sur des chaises pour les faire sécher; bottines boueuses, humides, échangées contre chaussons, pantoufles; colis, paquets, déficelés, défaits; tandis que le

chat s'agite, frémit, se dresse, espérant chaque fois en voir sortir du mou.

— Pourquoi veux-tu que ce soit sans cesse du mou?... de la rate?... des rognures, que nous rapportions, voyons?... raisonne M. Modeste... Tu sais bien qu'on n'en débite pas,... pas encore du moins,... dans les magasins de nouveautés!

— Qu'est-ce qu'on y débite, alors... dans ces magasins?... miaule-t-il dépité.

— Pourquoi veux-tu que ça soit du lait?... insiste sa maîtresse... En passant tout à l'heure devant la laiterie de Mme Monal, toutes ses vaches, tu penses bien, étaient déjà couchées!

— Qu'a-t-elle à les coucher comme des poules, ses vaches?... miaule-t-il, plus dépité.

— Nous-mêmes nous sommes trouvés à tel point pressés, harcelés, bousculés, que nous avons dû renoncer à acheter quoi que ce soit pour dîner...

— Et que comme... ici... nous n'avions rien laissé...

— C'est bien simple, tu vois!... Nous n'avons plus qu'à danser devant le buffet!

— Qu'à y danser!... déplore « Bouillotte » en un « maoû » défait, terminé en hoquet.

Au bout de quelque temps, cependant que, pour tromper sa faim, Mme Modeste s'efforce d'essayer devant une glace les robes, écharpes, combinaisons, tricots, soutien-gorge qu'elle a rapportés, elle s'arrête, comme si un vague rappel... souvenir... la hantait :

— Mais non!... Je ne me trompe pas, mon ami!... fait-elle... Il me semble que sur la dernière planche de la cuisine... là-haut... se trouve encore une boîte de conserves de petits pois...

— Une boîte de conserves de petits pois?... sursaute M. Modeste... Pourquoi ne le disais-tu pas en rentrant?

— J'en suis sûre, à présent... Monte sur cette chaise... Elle est là...

— En effet... en redescend-il triomphant... La voilà...

— Pcht!... lui montre-t-elle le chat, endormi pour tromper sans doute sa faim, lui aussi... Inutile de le réveiller!... Il n'en mangerait pas!... n'est pas encore végétarien!

Avec le plus de douceur possible, le fer blanc de la boîte est soulevé... Les petits pois sont chauffés sur le fourneau à gaz de la cuisine... Le couvert mis sur la table de la salle à manger...

Averti par l'odeur, « Bouillotte » y a déjà sauté.

— Qu'as-tu à sauter sur cette table?... l'en dissuade-t-elle afin de lui éviter le supplice de Tantale prochain... Tu sais bien que tu n'aimes pas les petits pois!

— Que nous t'en aurions déjà offert, si tu les aimais!... appuie M. Modeste.

Feignant de ne rien entendre, il rapproche... flaire... flaire...

— Inutile de flairer, puisque tu ne les aimes pas!

— Je vais t'en verser dans cette soucoupe, si tu tiens absolument à y mettre le nez.

Allongé sur la table, museau incliné vers la soucoupe, le chat n'a plus l'air de bouger, de remuer, figé. Et comme, tout étonnée de son silence, Mme Modeste se penche pour voir, elle aperçoit l'extrémité de sa langue rose, qui pointe, rentre, re-pointe, palpite, frétille, papillote, et, de même qu'on envoie des balles dans une cible, envoie avec une vélocité vertigineuse chaque petite bille vert-tendre au fond de son gosier.

— Oh!... Mon ami!... Mon ami!... s'écrie-t-elle stupéfaite... Il mange des petits pois!... Il mange des petits pois!

— Il mange des petits pois!... Il mange des petits pois!... répète-t-il, stupéfait lui aussi.

— Et c'est d'autant plus extraordinaire!... admirable!... s'extasie-t-elle... que c'est par oubli de lui-même, désintéressement, abnégation, j'en suis sûre, qu'il le

fait!... Pour témoigner seulement de son désir de nous tenir compagnie!... éviter de nous froisser en nous refusant!... nous prouver qu'il ne nous en veut plus de notre trop long séjour dans les magasins de nouveautés!

— Tu crois?

— Puisqu'il a déjà adopté notre théorie *du bien et du mal!*... tuant tous mulots, souris, musaraignes, rats, épargnant les petits oiseaux!... Qu'il commence même à aller vers *son bien personnel,* en restant ici toute la journée, et en ne découchant pas encore cette nuit!... Qu'il renoncera bientôt... ça ne tardera pas, tu verras... au riz-de-veau de la voisine,... dont il ne manque jamais, *par délicatesse,* de nous apporter sur le paillasson la moitié!... mais que,... *par délicatesse aussi,*... car on ne s'arrête plus *lorsque la délicatesse est en jeu,*... nous sommes bien obligés de refuser!...

— Tu crois?

— Plus de doute!... Plus de doute!... C'est nous!... nous!... c'est réglé!... couru, va!... qui, comme tu l'as décidé, assurerons désormais son éducation!... Tous les espoirs,... les ambitions nous sont permis!... de même qu'aux parents de ce jeune Russe,... tiens,... dont tu me lisais l'autre jour qu'il venait de remporter le premier prix de Discours français au Concours général!... Comme il est incontestablement plus difficile à un félin de manger des petits pois qu'à un Russe, ayant le don des langues, de s'exprimer dans celle qu'il voudra,... nous sommes dès aujourd'hui fondés à décerner à ce fils, qui montre une telle nature, de si hautes dispositions, de si éminentes facultés d'assimilation,... si supérieures à celles des fils russes en particulier!... et ça ne sera pas plus étrange que tous ces prix grotesques, funambulesques, tintamarresques, dont chaque matin les journaux sont pleins,... « le premier prix de Petits pois »... pardonne-moi, mon ami?... pardonne-moi?... « au Concours général des Chats »!

VII

L'éducation que M. et Mme Modeste donnent à leur fils est décidément en train de le transformer, de le métamorphoser, de le régénérer.

Comme s'il en avait pris avec lui-même l'engagement formel, il ne quitte plus de jour la vérandah, y reste des heures sans remuer, broncher, stupéfiant de renoncement, de patience, de tranquillité,... de sagesse, de mystère, d'imperturbabilité,... assis, couché, sur le banc de square à lames vertes qui l'orne,... véritable héritier de la la maison,... attendant sa réception. Et la nuit, dès qu'y est installée, pliée en huit, la couverture à repasser qui lui sert de lit, avec le petit bol de lait obligé, insensible aux confrères de tous sexes, poils, rôdant, crachant, froufroutant, faisant leur infernale musique de stupre, d'assassinat, à ses côtés; même à son ex-angoratte hors d'âge, à laquelle il abandonne, ainsi que ça se doit à une vieille maîtresse, le reste de sa pâtée; décidé à rompre à tout prix avec ses fréquentations, compromissions, découchages de jadis, et à gravir, échelons par échelons, la haute échelle humaine que lui tendent ses parents, il apparaît de plus en plus héritier de la maison...« se préparant presque »,... clignent-ils des yeux pour s'amuser en se le confiant, «à la députation! »

— D'ailleurs,... à parler franc,... note chaque soir Mme Modeste, lorsqu'ils le laissent sous sa vérandah,... les chats sont-ils si loin des hommes,... en réalité?... S'ils ne raisonnent pas encore comme... des membres du Bureau des Longitudes,... le font-ils bien différemment de tous les Français,... — même ministres de la République — moyens?... N'est-ce pas le champ habituel de leurs réflexions, plutôt que leur portée, qui diffère?... Quand ils sont restés quelque temps à méditer, n'aboutissent-ils pas, comme ceux-ci, à une décision?... Passant avec une rapidité plus grande si possible, de la sensation à l'objet

qui la provoque?... du nez, au plat qui l'a flatté?... Et en dehors de leurs facultés de discernement, de promptitude, d'exécution, n'ont-ils pas de même un cœur?... une sensibilité?... Pourquoi les taxer d'égoïsme, prétendre qu'ils ne nous caressent, que pour se sentir à leur tour, en nous caressant, caressés?... N'est-ce point nous, au contraire, qui, n'en finissant pas de passer et de repasser les mains au long de leurs échines souples, onduleuses, électriques, ne pouvons plus, par une sorte de retour d'électricité, nous en détacher?... Lesquels, les plus égoïstes?... Lesquels, en caressant, les plus avides de se faire caresser?... Lesquels, susceptibles du plus de cœur, des deux?

Un autre soir :

— Et à parler toujours franc,... ne nous faut-il pas aussi,... égal,... inférieur,... affectueux,... ingrat,... quel qu'il soit au fond, quel qu'il soit,... un petit être,... afin de l'entendre, comme chacun, bouger, respirer, vivre à nos côtés?... Afin de nous y attacher,... de nous y dévouer,... ainsi que chacun s'attache,... se dévoue,... ici?... Du moment qu'une nature marâtre, parcimonieuse, nous a privés de la consolation qu'elle donne sans compter à tant d'autres, ne sommes-nous pas justifiés à chercher cette consolation, hors des sentiers battus, que veux-tu?... Nous n'ambitionnions certes pas une de ces familles nombreuses, père, mère, enfants en escalier, encombrant également tous les journaux de leurs prix!... Rien qu'une marche de cet escalier!... Mais puisque nous ne l'avons pas, la marche, nous n'allons pas rester uniquement victimes de ces phrases de moquerie : « Ah?... Vous n'avez pas d'enfants?... Vous ne connaissez pas tout votre bonheur!... tout votre bonheur, allez!... » des impôts iniques, excessifs, dont un fisc ironique, qui trouve que ce qui n'existe pas surtout doit rapporter, nous accable, pour nous consoler!... de nos bras éperdus, frénétiques, fantastiques, tendus tels ceux des sémaphores vers l'hori-

zon... faisant signe à tous les petits qui y passent, repassent!... les suppliant, les adjurant, les conjurant d'accourir!... d'entrer!... de nous laisser respirer leur candeur!... leur fraîcheur!... de jasmin!... de violette!... de muguet!... Ils s'enfuiraient, les embaumés!... Trop vite, leurs parents le sauraient!... Quelle affaire!... Quel scandale dans la contrée!... Alors, il faut bien nous rabattre sur ce petit être un peu fruste!... primitif!... instinctif!... y déverser le trop-plein de tendresse et de dévouement dont nos âmes débordent!... ce petit être qui ne divulguera pas nos baisers, une fois la porte fermée!

Un dernier soir enfin :

— Puisque nous n'avons pas pu mener la vie ordinaire,... force nous est bien,... ainsi que tous ceux qui, pour d'autres raisons, ne la mènent pas non plus,... de mener celle à côté!... celle à côté devenue désormais pour nous l'ordinaire!... Puisque nous n'avons pas pu serrer entre nos bras le fils d'élection dont nous brûlions... force nous est bien de nous satisfaire d'un fils un peu diminué!... déguisé!... maquillé!... de celui, qu'en secret, nous avons élevé à ce piédestal improvisé!... et dont il nous semble chaque soir entendre si convulsivement battre, trembler, palpiter l'obscur petit cœur, derrière le mur de cette vérandah,... le long de cet escalier,... jusqu'à notre chambre à coucher,... que mur, vérandah, escalier, chambre, villa, nous-mêmes,... tout, tout, tout,... car, quoique obscur, c'est un cœur aussi!... se met aussitôt à battre!... à trembler!... à palpiter!

Rentrés dans cette chambre, ils y reprennent leurs habitudes; revenant, c'est leur lot, à leur ordinaire succession d'étreintes, succions, baisers.

— Si l'existence nous a renoncés, nous ne la renonçons pas, tu vois, nous, mon ami!... Nous en restons quand même dépendants!... solidaires!... Et si nous n'avons pas pu accomplir notre grand devoir de recréer,...

du moins avons-nous fait tout notre possible!... gardons-nous notre conscience pour nous!

Un peu attristée néanmoins :

— Ah!... Dame!... C'est certain!... Nous n'aurons pas les petits enfants rêvés!... Toi, ta fillette à yeux de myosotis, à tête d'ange, à cheveux blonds de séraphin, ta future avocate... ta doctoresse... Edwige!... Moi, mon garçonnet à regards sombres, intenses, profonds, à front de volonté têtue, mon futur mathématicien,... Roger!... Qu'est-ce que tu veux!... On fait ce qu'on peut!... Nous avons « Bouillotte »!

— Nous avons « Bouillotte »!... la couve-t-il de baisers plus tendres, plus chauds, pour lui prouver qu'il leur suffit... Et nous sommes heureux!... Nous sommes heureux!

— Nous avons « Bouillotte »!... reprend-elle plus bas, si étonnée que ce nom bizarre,... qu'elle a pourtant inventé,... puisse contenir tant de bonheur, qu'à peine ose-t-elle l'articuler...

— Et nous sommes heureux!... heureux!... l'embrasse-t-il plus tendrement, plus chaudement, afin qu'elle n'en doute plus...

— Nous avons « Bouillotte »!... reprend-elle tout bas,... si bas,... qu'il l'entend de moins en moins,... qu'il ne l'entend pas... Et que, tandis que ses yeux s'ouvrent larges,... grands,... il les voit qui se mettent tout doucement... à pleurer,... à pleurer...

Elle se couvre en hâte la figure de ses mains :

— Ne me regarde plus!... Ne me regarde plus!... Je ne veux plus!... s'affole-t-elle... Je vais souffler la lumière!... Nous nous déshabillerons tous deux dans l'obscurité!... dans l'obscurité!

Elle la souffle; et dans l'obscurité ils se déshabillent, jetant pêle-mêle effets, vêtements, sur les meubles, les chaises, le parquet... Elle étouffe ses plaintes, ses soupirs, pour qu'il ne puisse se douter d'où ils partent, ne la

retrouve pas. — Puisque nous sommes heureux!... heureux!... s'efforce-t-il de la rejoindre quand même, de la consoler, tendant les bras... Elle est déjà de l'autre côté, étouffant plus encore ses plaintes, ses soupirs, comprimant sa poitrine, pour que les coups qui la soulèvent ne la trahissent pas — Puisque nous sommes heureux!... heureux!... s'y efforce-t-il toujours... Chaque fois qu'il espère la saisir, il n'étreint que le vide,... la nuit... Mais, comme il n'entend plus rien,... qu'il pense qu'elle a peut-être réussi à se déshabiller,... a dû se réfugier dans le lit,... s'y blottir,... s'y cacher,... il y court, l'y trouve, s'y jette,... l'enlève, la caresse, l'embrasse,... et de toute sa force de persuasion, de conviction, de certitude — puisque nous avons « Bouillotte!... Bouillotte »!... répète-t-il... « Bouillotte »!...

A l'instant, un bruit de perles qu'on égrène,... de sequins qui résonnent... de grelots de folie,... de rires qui partent,... fusent,... retentit... Non!... Non!... C'est impossible!... Il a mal entendu!... se trompe!... Elle est trop affligée!... désolée!... elle a le cœur trop gros!... ses yeux sont trop trempés!... Si!... Si!... C'est possible!... Et plus nettes, pressées, irrésistibles, d'autres fusées de perles,... sequins,... grelots,.. de rires,... de rires,... repartent,... crépitent,... ne s'arrêtent plus...

— Qu'as-tu?... l'étreint-il avec plus de passion, d'emportement, de frénésie encore, devant un revirement si brusque, si inouï...

— C'est comme ça!... Pardonne-moi?... repart-elle en nouvelles fusées.

— Comment?... « Te pardonner »?... Quand tu étais si désespérée,... désemparée tout à l'heure,... que tu te sauvais?... te cachais de moi?.., partout?... partout?...

— A force de rire, les femmes pleurent!... à force de pleurer, elles rient de nouveau!

— Il y a une cause à leurs pleurs, à leurs rires?...

— Nulle cause!... Je t'assure!

— Dis-la?

— Nulle!

— Dis?

— Eh bien,... recule-t-elle, prise d'une crise de rires plus irrésistibles encore, jusqu'à l'autre bord du lit... J'ai cru que tu me chatouillais, mon ami!... que tu me chatouillais!

— Que je te chatouillais, moi?... s'indigne-t-il... Quand j'éprouvais tant de peine à te voir pleurer, que je m'en sentais aussi le cœur tout gonflé!

— Si!... Si!... Tu me chatouillais!... rit-elle de plus en plus fort, penchée sur ce bord.

Il croit qu'elle va tomber, la saisit, la ramène.

— Pas par les épaules!... Pas par les épaules!... Je ne veux pas!

— Pourquoi « pas par les épaules »?... Pourquoi?

— Pas de ce côté du lit non plus!... Pas de ce côté!

— Pourquoi « pas de ce côté »?... Qu'est-ce qu'il y a dans ce lit?

— Nous deux!... Tu vois bien!... Nous deux!... s'efforce-t-elle de rire plus doucement,... tranquillement,... de s'apaiser...

— Oui?... Mais derrière nous deux?... dans l'ombre?... là?... dans l'obscurité?

— Encore nous deux!... Toujours nous deux!...

— Oui?... Mais derrière tes rires?... que tu ne peux plus arriver à refréner?

— Comment?... « Derrière mes rires »?... C'est à n'y pas croire, vraiment!... Tu deviens jaloux?... jaloux?... maintenant?

— Jaloux!... Oui!... C'est cela!... Jaloux d'une chose que je sens trop, ce soir, que tu me caches!... Or, comme il ne doit jamais rien y avoir de caché entre nous!... et que c'est là-dessus uniquement,... pour toi comme pour moi... qu'est basée notre entente!... notre union!... je

veux savoir cette chose que tu me caches!... et je la saurai!...

D'un bond il s'est levé, a couru à la cheminée, saisi la boîte d'allumettes, braque sur elle la lampe allumée :

— « Bouillotte!... Bouillotte!... Bouillotte!... » éclate-t-il affolé à la vue du chat, douillettement installé contre elle, sur le lit blanc, immaculé, oreilles dressées, queue allongée, tête couchée entre les deux pattes de devant, qui a l'air de le narguer.

— Figure-toi que juste comme tu me disais : « Puisque nous avons « Bouillotte »!... il a sauté sur mes épaules!... là!... là!...

— C'était lui, qui te chatouillait?

— Avec ses moustaches !... là!... là!...

— Lui, qu'à mon insu, tu avais fait monter dans cette chambre,... où tu sais pourtant que je lui interdis absolument d'entrer?

— Il se faufile partout!... a dû se faufiler le long de l'escalier, sans que je m'en sois aperçue!

— Tu t'en es aperçue dans la chambre, alors?... Tu l'y as caché?

— Il s'y est bien caché tout seul!

— Tu l'y as aidé?

— Puisque j'avais soufflé la lumière!

— C'était pour que je ne l'y voie pas?

— Puisque j'ignorais qu'il était là!...

— Mais non!... Mais non!... Tu ne l'ignorais pas!... Tu ne l'ignorais pas!... se monte-t-il... Je te connais, va!... Je vous connais tous deux!... Tout le temps, vous vous entendez!... vous concertez!... Comme quand il se promenait l'autre jour au-dessus de nos têtes!... avec ses airs de « capitaine sur sa dunette »!...

— Laisse donc « ton capitaine sur sa dunette »!

— Qu'il se couchait sur la table de la salle à manger!... s'y retournait de droite à gauche!... de gauche à droite!...

s'y berçait!... et que tu émettais la prétention de nous y coucher avec lui!

— Laisse donc!...

— Enfin?... Voilà?... Tu trouves naturel,... normal,... toi,... se monte-t-il davantage,... tout à fait rationnel,... convenable,... recommandable,... qu'il reste indéfiniment ici,... entre nous,... dans notre lit,... nos couvertures,... nos draps,... quand nous sommes en train de nous y isoler?... de nous y embrasser?... de nous y aimer?...

— Puisque ce n'est pas moi qui l'ai fait monter!...

— Qu'il assiste à nos apartés les plus intimes?... à nos étreintes les plus privées?... à nos épanchements les plus secrets?... ne cessant, sans nul doute, de nous examiner?... de scruter?... de nous juger?... Eh bien, je ne le trouve pas naturel du tout, moi!... Et ça commence même à me crisper singulièrement, de penser que nous allons encore être l'objet de ses appréciations!... de ses approbations!... de ses critiques!... contraints de subir,... au lit,... son éducation!... son éducation!...

— Toujours « son éducation »!...

— Si c'était, au moins, un chat,... revu et corrigé par le vétérinaire!... Comme son frère « Cricq »!

— Que vas-tu chercher « Cricq »!

— Mais lui, un matou!... un matou!... un matou!... qui a tellement grainé de petits « Bouillottes » tous les environs, qu'on en voit germer à chaque pas!... lui, le grand Repopulateur!... l'Etalon en chef de la contrée!

— Que vas-tu chercher!

— Est-ce que tu crois que c'est agréable à la fin, de le voir à tout bout de champ sous-entendre que nous n'avons rien repeuplé du tout, nous!... Que nous en sommes dans l'impossibilité!... incapables!... que nous en resterons toujours au *b. a. ba,* et au *un* et *un* font *deux,* des écoliers!... Quand ils font *trois!... cinq!... dix!... vingt!... trente!... quarante!...* etc!... il se charge assez de nous le prouver, lui!... et que c'est la seule

Raison d'Etre!... l'éternelle Arithmétique de la Vie!...

— Je le disais bien!... Tu es jaloux!... jaloux!... Et de « Bouillotte » encore!... de « Bouillotte »!... de « Bouillotte »!... Ça devait arriver!

— Parfaitement!... de « Bouillotte »!... de « Bouillotte »!... de « Bouillotte »!... Tu y penses trop tout le temps!... t'en occupes trop tout le temps!... Il n'y a trop tout le temps que lui pour toi!... Dès qu'il fait la moindre chose, tu te mets trop à l'admirer!... à t'extasier!... « Est-il assez charmant!... gentil!... exquis!... ce bien-aimé!... ce chéri des chéris!... » Tandis que j'ai beau faire, moi, plus jamais je ne serai charmant!... gentil!... exquis!... bien-aimé!... chéri des chéris!... comme je l'étais pourtant!... Dieu sait!... et comment!... il n'y a pas encore si longtemps!... à peine treize ans!... jour, nuit!... nuit surtout!... lors de notre voyage de noces en Normandie!... à Saint-Jouin!... chez « la belle Ernestine »!...

— C'est notre fils!...

— Tais-toi!... C'est ton confident!... ton complice!... ton chenapan!... ton chenapan!... Un petit être que tu as tout le temps près de toi, pour te plaindre de moi!... te monter contre moi!... te gausser de moi!... lui donner à chaque instant raison, quand je lui donne tort!... l'aider à contrecarrer mes décisions!... mes volontés!... le caresser d'autant plus doucement que tu sens qu'il m'exaspère!... le serrer d'autant plus tendrement entre tes bras!... contre tes seins!... sur ton giron!... l'y câliner!... l'y bercer!... de même qu'un poupon!... un poupon!... que si tu allais l'allaiter, ce fantastique bien-aimé!... cet éternel peloté!...

— C'est notre fils!

— Est-ce que tu crois qu'il t'aime seulement, allons!... qu'il a le moindre goût!... le moindre attachement!... la moindre reconnaissance pour toi!... Il t'aime juste... comme un de ces coussins,... tiens!... Plus que moi,

ça va de soi,... parce que malgré tes bas roses,... ta robe écourtée,... tu fais plus coussin que moi!... Moins que ce lit, ça va de soi aussi,... puisque coussins,... canapé,... fauteuils,... divan..., sopha,... toi,... moi..., ferons toujours moins coussin que lui!.... qui restera le coussin complet!... le roi!... l'empereur des coussins!

— C'est notre fils!

— Mais non!... Mais non!... Ça ne l'est pas!... Tu te trompes totalement!... absolument!... Et puis,... j'en ai assez,... assez,... de vivre ainsi sous le Signe du Chat!... Puisque l'occasion s'offre,... je m'en sers!... j'en use!... je prends ma décision!... Oh!... Ne t'impressionne pas!... Rassure-toi!... Je ne lui ferai pas de mal!... Je ne recommencerai pas à lui tirer la queue!... même à y attacher une casserole!... une poêle!... une louche!... seulement, comme ta conduite à son égard devient de plus en plus inexplicable, absurde, folle, d'acceptation!... de laisser faire!... de pardon!... et que toute folie est contagieuse!... je ne veux pas que nous devenions bientôt tout à fait fous tous les deux!... tout à fait fous!... Aussi, tu vas te lever bien tranquillement de ce lit,... descendre bien tranquillement cet escalier,... le serrant contre ta poitrine!... Et tandis que je vous accompagnerai en bas avec cette lampe, bien tranquillement aussi,... tu iras le replacer sur le banc à lames vertes et la couverture à repasser de la vérandah,... qui constituent,... me semble-t-il,... la chambre à coucher,... naturelle et suffisante,... d'un chat!

Elle baisse la tête.

— Tu constates que je suis on ne peut plus accommodant, raisonnable, gentil, n'est-ce pas?... Tu vas donc être à ton tour gentille, accommodante, raisonnable?... sortir de ce lit?... descendre cet escalier?... Je vais te glisser ce plaid,... que tu n'attrapes pas froid?... Tu le glisseras un peu plus bas,... qu'il n'attrape pas froid non plus, lui!... Je ne m'y oppose pas!

Elle baisse encore plus la tête.

— Allons!... Allons!... Dépêche-toi!... Lève-toi!... Puisque j'ai irrémédiablement décidé de mettre chacun à sa place, ici, cette nuit!... les gens chez les gens!... les chats chez les chats!... tu ne vas me laisser plus longtemps ainsi,... en chemise,... en bannière,... cette lampe à la main,... moi aussi,... à attraper froid?

— Oh!... murmure-t-elle, tête de plus en plus baissée vers le chat, qu'elle serre violemment, ardemment, intensément contre elle... Et pleurant, suffoquant, l'embrassant, lui parlant... « Nous sommes deux pauvres petits « Bouillottes »!... deux pauvres petits « Bouillottes »!... tu vois!...

— Comment?... « Vous êtes deux pauvres petits « Bouillottes »!... sursaute-t-il... Qu'est-ce que tu insinues-là?... Est-ce que je t'ai jamais traitée en « Bouillotte », d'abord, moi?

— Il l'avoue!... Il l'avoue!... Tu l'entends!... suffoque-t-elle plus fort... Il t'a traité en « Bouillotte »!... en « Bouillotte »!... mon pauvre chéri!

— Je l'ai traité en « Bouillotte », lui?... Ah ça!... Ça devient incompréhensible!... effarant, à la fin!... De quelle façon devais-je faire?... Il fallait l'appeler autrement, si tu voulais que je le traite autrement!

— Il t'a traité en « Bouillotte »!... en « Bouillotte »!...

— Oh!... Et puis, flûte!... flûte!... flûte!... flûte!... flûte!... tiens!... clame-t-il brandissant à chaque exclamation la lampe qu'il tient à la main... Puis, la reposant sur la cheminée... D'ailleurs, si tu le prends ainsi!... après tout,... c'est bien simple!... Je ne suis pas un monstre!... un sicaire, moi!... J'aime mieux y renoncer!..

— Tu aimes mieux y renoncer?... C'est vrai?... relève-t-elle vers lui la tête,... espérant...

— Naturellement!... En quoi veux-tu que ça me touche d'abord, qu'il couche ici ou là!... en haut ou en bas!... Je supposais que c'était mieux pour toi!... pour moi!... pour lui!... pour notre tranquillité!... pour sa santé!...

Tu n'es pas de mon avis?... Mettons que je n'ai rien dit!

— Tu n'as rien dit?... C'est vrai?... la relève-t-elle davantage,... espérant encore plus.

— Nous n'allons pas, au bout de treize ans d'union parfaite, sans reproches,... sans anicroches,... nous disputer à propos d'une question de couchage comme ça!... En somme, c'est peut-être l'existence normale, voulue, nécessaire pour nous,... dans notre cas,... puisque nous n'avons pas d'enfants,... que cette vie côte à côte, perpétuelle, avec... ce fils!... Rien ne nous empêche donc si tu y tiens, de la continuer encore cette nuit!... ici!...

— De la continuer encore toute cette nuit?... ici?...

— Puisque je te le dis!

— C'est vrai?

— Seulement, pas entre nous deux!... pas entre nous deux, n'est-ce pas!... Ça,... à aucun prix!.... jamais!... jamais!... le lui prend-il des bras. Et le reportant à l'autre bout du lit... Comme c'est un fils déjà grand,... il a six ans,... presque sept,... ça ne serait ni moral!... ni convenable!... ni décent de la part de ses parents!... A nos pieds!... A nos pieds!...

MAURICE BEAUBOURG.

(*A suivre.*)

POÉTIQUE DU CIEL

—

I

URANIE NE DIT PAS...

Uranie ne dit pas que la nuit pâle tient,
En tournant sur les cieux, de lune couronnée,
Une gerbe mouillée de légères rosées,
Ni que, tout ce qui brille en ce décor lointain,
La nébuleuse bleue et l'étoile étonnée,
Peut-être ce n'est rien qui, près de nous, ne soit
Une rose, une fleur, défaite et retombée,
Quand la nuit danse avec son bouquet dans les doigts.

—

II

CARTES DU CIEL

Déesse qui, dans l'ombre, a tissé tous ces pièges,
Chaque soir, Uranie, aux yeux légers, épelle :
Véga, Cassiopée, Alcyone, Le Cygne,
Des mots comme pour dire : « Etoile tu es prise ».

—

III

LA LUMIERE S'ENDORT

La lumière s'endort, chaque soir, comme nous.
Cependant, à minuit, quand, au ciel solitaire,
Les étoiles, enfin, percent un noir remous,
La lumière, assoupie, entr'ouvre ses paupières,
Et, pareille à l'enfant qui passe des ruisseaux,

Par le gué périlleux des beaux astres complices,
On la voit s'en aller, vers l'aube, vers l'oiseau,
A peine réfléchie dans l'eau de la nuit lisse.

—

IV

PAREILLE A CES RAMEAUX

Pareille à ces rameaux de fruits et de feuillages
Que Colomb vit, un soir, paraître sur les vagues,
Quand, au flot de la Nuit, tu passes, douce branche
De cette Voie Lactée, avec tes grappes d'astres,
N'est-ce pas pour signer d'une promesse blanche
Ces paradis perdus que cherche l'Espérance?

—

V

ALCYONE...

Alcyone, l'étoile immense et pâle, qui
Porte ce nom léger comme un mouvement d'aile,
Je l'imagine, au ciel, sur de noirs infinis,
Telle une ange penchée... Et vers elle, lointaine,
Mes songes ont monté, mêlés à mes soupirs.
Alcyone, au beau nom digne d'une mortelle,
Alcyone, en qui tremble on ne sait quel désir,
Alcyone, qui n'est, peut-être, que lumière,
Lorsqu'un jour je serai parmi tes nuits, là-bas,
Où ton nom, comme un nom de harpe morte, sonne,
Alcyone, dis-moi, ne trouverons-nous pas
Des pas pour se mêler et des baisers, Alcyone?
Ou ton nom prometteur et de caresses plein,
Ton nom chaud, ton nom frais, qui vibre comme un songe
Et qui, du fond du ciel, m'appelle, n'est-il rien
Qu'un nouveau, mais toujours délicieux, mensonge!

—

VI

L'ANNEAU FRAIS DE VENUS...

L'anneau frais de Vénus, ce songe de cristal,
Et le rouge Mercure et le pâle Saturne
Qui laisse graviter, autour de son métal,
Les sept astres rivés à son rêve nocturne,
Les constellations aux mots désassemblés,
Le diamant perdu d'un nom comme Alcyone,
Et, lettres dispersées de l'immense Alphabet,
Les étoiles menues sur cette page énorme,
Sont-ce là, dans les airs, suspendus sans effort,
Tous les secrets perdus de la genèse insigne :
Débris des testaments écrits avec de l'or
Et dont la Nuit aurait rongé les autres lignes.

GUY LAVAUD.

LE NOUVEL ESTHÉTISME

En démontrant que la civilisation n'a modifié, dans l'homme, que l'extérieur, mais n'a pas touché à ses instincts, la psychanalyse se flatte d'aboutir à reconstituer :

le mécanisme psychologique et secret de la composition littéraire, d'un tableau... voire même d'une vocation artistique tout entière. Et cela, par la mise en lumière des goûts, désirs, souhaits de l'auteur, en particulier de ses souvenirs d'enfance, et aussi de ses aspirations intimes, contrariées par la vie, dont l'œuvre d'art est comme une compensation...

La psychanalyse cherche les raisons cachées de notre admiration... pour le talent et le génie dans cette expression fondamentale des tendances instinctives qui apparaît d'autre part dans le rêve et dans la névrose, et qui est la grande loi de toute création humaine, la Réalisation des désirs (1).

Des cliniciens comme MM. A. Borel et Gilbert Robin étudient les rêveurs « éveillés », qu'ils partagent en deux catégories : les imaginatifs délirants ou mythomanes d'une part et, de l'autre, les rêveurs schizoïdes, c'est-à-dire des « dissociés » dont l'activité est tiraillée entre leur « vie réelle » et leur « vie imaginative », celle-ci finissant par absorber celle-là.

Ce sont les rêves que les schizoïdes préfèrent au monde réel : « rêves du sommeil, rêves de l'état de veille » (rêvasseries, rêveries, songeries), en un mot « tous les modes de relâchement qui vont permettre aux idées, aux images, souvenirs, de défiler, plus ou moins pêle-mêle, sur le

(1) Dr A. Hesnard : *La Psychanalyse*, Paris. 1928, pp. 145 et 147.

champ de la conscience ». Freud voit dans les rêves « l'expression symbolique de l'inconscient », ou encore « l'effet de réalisation de désirs que la censure, à l'état de veille, a refoulés.

Ayant eu sous les yeux le fameux *Manifeste du Surréalisme*, par André Breton, les docteurs Borel et Robin ont été frappés par

cette évasion du réel que tente l'auteur pour s'enfermer (ou plutôt s'élargir) dans un monde imaginaire extrêmement étendu, à la formation duquel concourent tous les modes d'expression de l'inconscient et tout ce qu'il y a de merveilleux et de féerique dans l'individu (2).

Laissons d'ailleurs la parole à l'oracle lui-même :

Je crois à la résolution future de ces deux états, en apparence si contradictoires, que sont le rêve et la réalité, en une sorte de réalité absolue, de *surréalité*, si l'on peut ainsi dire.

En somme, le Surréalisme se définit ainsi :

Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale (3).

« Automatisme psychique... » Toutes ces machines-là, tous ces démontages d'âme semblent petits jeux pour habitués des cabanons. Non certes que je me gausse des recherches de la science, dont la portée va plus loin que les tics et les manies de quelques narcisses du pinceau ou du stylo.

Il serait peut-être souhaitable que M. Ghyka, l'auteur de l'excellent livre : *Esthétique des proportions dans la nature et dans les arts*, étudiât quelque jour l'esprit mathématique à travers la peinture, depuis Giotto jusqu'à Picasso. Ce dernier ne joue-t-il pas un rôle dans la pensée

(2) A. Borel et Gilbert Robin : *Les Rêveurs. L'Evolution Psychiatrique.* Paris, 1925.

(3) André Breton : *Manifeste du Surréalisme.* Paris, 1925, pp. 23-24 et 42.

moderne, au même titre que Freud ou que Lévy Bruhl ? A l'instar de ces deux savants, qui ont démonté, pièce à pièce, le mécanisme mental de l'individu ou de la société primitive, il tient, lui, toutes les ficelles de l'illusion et de la magie dans l'art préhistorique, historique et sauvage. Seulement, on n'est pas sûr de la vertu incantatoire de ses fétiches, magots et signes cabalistiques. Leur diablerie est épigonale, moins farouche, partant moins sincère, mais plus espiègle, plus roublarde — ainsi qu'il sied à un artiste du XXe siècle après J.-C. — que chez le troglodyte, le nègre ou le Papou.

§

Faut-il rééditer ce truisme que la pensée religieuse des peuples, ou la passion sublime de quelques génies isolés en qui s'incarne une race ou une civilisation, ont toujours inspiré les grandes formes ? Les différentes philosophies de l'art ne sont, au fond, que les expressions des époques et des styles. Quand M. Jacques Maritain expose la doctrine esthétique d'Aristote et de saint Thomas, il évoque, pour ainsi dire, la structure d'une cathédrale gothique.

Toute forme, dit-il, est un vestige ou un rayon de l'intelligence créatrice imprimé au cœur de l'être créé. Tout ordre et toute proportion d'autre part est œuvre d'intelligence. Et ainsi, dire avec les scolastiques que la beauté est le resplendissement de la forme sur les parties proportionnées de la matière, c'est dire qu'elle est une fulguration d'intelligence sur une matière intelligemment disposée.

Le philosophe thomiste observe non moins judicieusement que le mensonge dans l'art est toujours illogique ; que, par contre « la vérité de l'art se prend *per ordinem et conformitatem ad regulas artis* », ce qui revient à dire que « toute œuvre d'art doit être logique ». Mais je crois que l'auteur d'*Art et Scolastique* fait un faux pas lorsque, après avoir proclamé que « Notre-Dame de Chartres est une merveille de logique autant que la *Somme* de saint

Thomas », il éprouve le besoin de compléter sa pensée dans une note au bas de la page 84 :

... Et dans un ordre qui n'a plus rien de rationnel, d'où l'idée est délibérément évincée pour faire place à la seule architecture du rêve, Pierre Reverdy aussi est logique, d'une logique nocturne inconsciente d'elle-même, incarnée dans la spontanéité du sentiment. Les poèmes d'un Paul Eluard n'échappent pas à cette loi, ni les « textes surréalistes » eux-mêmes, quand ils ont une valeur poétique.

S'agit-il ici, suivant M. Maritain, de cette « logique ouvrière, toujours mystérieuse et déconcertante, celle de la structure du vivant, et de la géométrie intime de la nature » ? Je ne veux nullement rabaisser la pensée élevée de M. Maritain ; je ne mésestime pas non plus le poète Reverdy ni les « textes surréalistes » (4) ; je me suis aussi demandé, comme l'auteur, si le cubisme ne représentait pas, « malgré ses énormes déficiences, l'enfance encore tré-

(4) Je trouve même ces « textes » fort désopilants. Témoin ce petit « poème » d'Aragon, réputé comme un des plus doués parmi les écrivains surréalistes. Le morceau, qui est intitulé : *Réfractaire*, est déjà du Jarry, sinon du Max Jacob pompier :

Pour me faire faire pipi
Piss piss disait ma nourrice
pour me faire faire pipi

Pour me faire faire caca
Kak kak disait l'infirmière
pour me faire faire caca

Pour me faire faire à droite alignement
Brouf brouf disait la moustache
pour me faire faire à droite alignement

Mais je ne fais plus jamais à droite alignement
Ni pipi ni caca. C'est fini.

(*La Révolution surréaliste*.
Paris, 15 mars 1928.)

Quant à la prose du même, elle dégage un lyrisme de lycéen dégourdi : « ... Un livre est excellent si le lecteur, déchirant son mouchoir inutile, laisse tomber soudain l'exemplaire parcouru, puis avec une expression céleste tourne vers le ciel un regard de reconnaissance tandis que ses lèvres murmurent : Papa, Maman. Noms sacrés, noms charmants qui gardez votre saveur jusqu'au fond des bordels spéciaux, jusqu'aux bafouillantes minutes du soixante-neuf, cher aux conscrits... » (*Traité du style*, p. 39. Paris, 1928. Ed. de la *Nouvelle Revue Française*.)

buchante et hurlante d'un art de nouveau *pur* » ; et peut-être avant lui j'ai étudié la question de l'*imitation dans l'art* posée par le cubisme. Mais, ainsi que je l'ai fait remarquer à [illegible] des esthétiques répondant aux époques et aux sty[illegible]ctrine de saint Thomas ne reflétait que la subli[illegible] des constructions médiévales ; quant aux tendances actuelles dénommées *cubisme*, *surréalisme*, etc., je ne pense pas qu'on puisse leur appliquer la méthode syllogistique de l'Ecole, mais bien plutôt les arguments de l'ethnologie et de la psychanalyse. Sinon, ce serait confondre Notre-Dame de Paris avec le « Bœuf sur le Toit » ou le bar de la « Coupole ». Certes, il faut louer M. Maritain d'illustrer sa démonstration d'exemples pris non seulement dans l'histoire de l'art, mais aussi dans l'actualité artistique et littéraire, en quoi il diffère des savants officiels qui, dans leurs traités d'esthétique, montrent une ignorance crasse de tout l'art contemporain. Il a raison de citer Max Jacob comme l'exégète rêvé des tendances modernes. Non que ce penseur ait découvert une vérité, lorsqu'il écrivait dans son *Art poétique* :

> Quelle erreur de croire que le dessin c'est l'exactitude ! On entend par dessin la volonté d'une forme : plus la volonté est puissante et raisonnée, plus le dessin est beau. Et c'est tout : les meilleurs primitifs valent non par leur naïveté, comme on le répète, mais par un souci d'ensemble qui n'est que du dessin. Les meilleurs cubistes leur ressemblent (5).

Cette lapalissade est rabâchée depuis longtemps par toutes les esthétiques. Toutefois, l'écrivain fantaisiste et mystique qu'est Max Jacob a des talents si nombreux et si divers que celui d'émettre une vue philosophique originale peut bien lui manquer. Apollinaire, encore plus dépourvu de ce côté, mais poète et anecdotier charmant, ne faisait que s'inspirer de l'idéologie ubuesque de Max. L'emprise de ce dernier, le meilleur disciple d'Alfred Jarry, sur l'esprit

(5) Jacques Maritain : *Art et Scolastique*, Paris.

de Picasso ne fut pas moins forte. Une mentalité nouvelle était née place Ravignan. Max peut être regardé comme l'animateur du picassisme dans les arts et dans les lettres. Il a plus désiré qu'il n'a réalisé. Il m'est toujours apparu comme une espèce de *Charlot* voulant concilier l'intelligence, la niaiserie et le mystère.

Le but de ces pages n'est pas de nous demander si telle forme de l'art contemporain est bonne ou mauvaise. Question oiseuse, en vérité. Ce qui importe, selon nous, c'est de dégager le sens de ces manifestations hétéroclites où se confondent les applications absconses de la psychanalyse, — laquelle ne voit que l'évasion dans l'art, — de l'ethnographie — qui ne s'attache qu'aux naturels de l'Afrique ou de l'Océanie — et de la mystique religieuse ou révolutionnaire.

L'Américain Léo Stein a suivi en France tout le mouvement artistique contemporain. C'est peut être l'homme qui a le plus médité sur le problème de l'esthétique, tel qu'il se pose aujourd'hui. Il s'affirme, en cette matière, nettement antidogmatique. Il discerne, dans un ouvrage récent (6), certains traits communs entre le psychanalyste, — qui ramène la valeur de l'art à un refoulement, — et les mystiques transcendants, — qui sont affamés du réel dans sa totalité. La seule différence entre le psychanalyste et le mystique, c'est que le premier « tient la réalité sentie pour une illusion dont la valeur est toute compensatoire », tandis que le second « considère la réalité sentie comme effective ». L'ethno-psychologie a établi que l'homme, dans la période pré-scientifique, usait toute son énergie à trouver des formes artistiques pour exprimer et ordonner ses idées. Aujourd'hui, l'art, « abandonné à lui-même, a recours aux simplifications perdues, aux états primitifs de la sensation, qui ont été recouverts par des inventions complexes. L'art

(6) Leo Stein : *The A. B. C. of Æsthetics*. New-York, 1927.

crée davantage par un retour en arrière qu'en allant de l'avant;... dans notre civilisation, il appartient spécialement aux jeunes gens et aux vieillards, à ceux qui ne se sont pas encore lancés dans l'action et à ceux qui en ont passé l'âge».

§

Il arrive à des critiques pénétrants, ainsi qu'à de grands peintres, de se trouver désemparés devant certaines formes d'art qui leur paraissent insolites. Le cas n'est pas nouveau. Il s'est produit aussi bien pour l'art ancien que pour des expressions artistiques récentes. L'homme a toujours été plus ou moins prisonnier du goût de son époque.

Le Président des Brosses était certes l'un des esprits les plus éclairés de la première moitié du XVIIIe siècle. Nous retrouvons, dans ses *Lettres Familières d'Italie*, une foule d'impressions fraîches et de judicieux aperçus sur les peintres de la Renaissance. Mais les maîtres primitifs, ceux de Sienne, par exemple, lui échappaient totalement. Il nous représente le Palazzo Publico comme « un vieux bâtiment qui n'a rien de recommandable, ou du moins de curieux, que quelques peintures plus antiques encore et plus laides que lui ». Et voici l'arrêt rendu quelques lignes plus bas :

> La manière de cette peinture est la même que celle de Cimabue, sans dessin, sans rondeur, sans coloris, fade et misérable de tout point.

De nos jours, un Camille Mauclair a pu écrire, sur les grands peintres impressionnistes, les pages les plus sensibles, et demeurer d'autre part absolument réfractaire à Cézanne. Je trouve moi-même celui-ci inférieur à un Corot ou à un Renoir. Je ne suis pas non plus idolâtre de Matisse, que M. Mauclair voue aux gémonies. Cependant, je n'opposerai pas à Cézanne ou à Matisse les professeurs de l'Ecole des Beaux-Arts, ni son directeur, M. Albert Besnard.

L'esthétique cézannienne semble bien avoir orienté la peinture moderne vers un cérébralisme forcené. Jusqu'au

début du siècle, l'artiste peignait, plus ou moins, comme il voyait ; il s'est mis depuis à peindre comme il conçoit. A la représentation objective des choses a succédé leur interprétation toute subjective. Faire un tableau, ce n'est plus traduire sur la toile, au moyen de formes et de couleurs, selon les lois de l'optique et de la perspective, des sensations visuelles, telles qu'elles ont été enregistrées par l'observation directe de la nature ; c'est renvoyer l'impression concrète dans le laboratoire du cerveau, l'y décomposer, l'y décanter, l'y soumettre aux traitements de l'analyse et de la synthèse, puis la projeter, ainsi déformée et transformée, sur la toile, c'est-à-dire sur une surface plane où des taches colorées s'assembleront dans un certain ordre, où des volumes abstraits se cadenceront suivant un certain rythme... Mais alors, que devient, dans tout cela, le sujet du tableau ? Une figure de femme, un animal, un meuble, des fleurs ou des fruits: autant de prétextes à des constructions mentales, à des combinaisons décoratives. C'est le carton de tapisserie qui détrône le tableau de chevalet. Alors que romantiques ou classiques, naturalistes ou impressionnistes, se contentaient de regarder au dehors, le peintre, aujourd'hui, regarde encore en lui-même. Non content d'avoir vu, de sa porte, le paysage, la rue ou les gens qui passent, il se retire dans l'arrière-boutique de l'abstraction et c'est là, dans une atmosphère trouble de rêve, que, tortionnaire de la forme et alchimiste de la couleur, il procède à ses évocations picturales.

On peut se demander si tout cet esthétisme ne représente pas un art dégénéré. Le talent raffiné d'un Matisse anime les surfaces par des colorations réduites au minimum et ses savantes simplifications ne réalisent qu'une peinture amorphe. Son œil a beau être un brasier qui rallume, au soleil de Nice, d'intenses polychromies, ses teintes et ses arabesques engendrent une vibration sensorielle et un effet décoratif plutôt qu'une véritable émotion. Un Braque n'aboutit, lui aussi, qu'à l'ornement précieux en décompo-

sant les harmonies intimes d'un Vuillard. Le même artifice abâtardit ses dessins, dont l'emphase graphique ne fait que parodier la grande écriture rodinienne. Quant à Fernand Léger, les inventions de son constructivisme décoratif ne sont parvenues qu'à influencer l'art de l'affiche.

Toutes les formules issues de Matisse, comme de Picasso, de Braque et de Léger, avec leurs belles prétentions au symbole ou à l'abstrait, ne donnent que des formes altérées, hybrides qui, une fois démodées, se déclasseront au sein de l'art appliqué, sinon de l'art populaire. C'est l'histoire de tous les mythes qui se noient dans le folklore.

§

Nous ne nous dissimulons pas que notre siècle ressemble étrangement à toutes les époques de gestation, celles-ci exaltant le caractère expressif et une discontinuité dynamique des formes, au lieu de l'harmonie et de l'équilibre statique propres aux courtes périodes de l'histoire où la raison domine les passions déchaînées. Ce penchant pervers pour le baroque est un phénomène qui se répète constamment. L'esthétique allemande, pour trouver un parrainage à un expressionnisme désespéré, a identifié l'exotisme avec le baroque. Le philosophe espagnol M. Eugenio d'Ors oppose également sa conception du *baroquisme* expressif au rationalisme classique. M. Ghyka, lui, appelle le baroque une alternance ironique du factice et du réel, « évoquant tantôt, suivant l'expression de Fechter, le décor précieux d'un « théâtre métaphysique, tantôt les rêves d'un mathématicien opiomane ».

Mais sommes-nous en droit d'appliquer cette définition à l'art d'aujourd'hui ? Nous partagerions plutôt l'idée d'un Spengler qu'il n'y a qu'un art de civilisation, dont les styles successifs n'altèrent pas le caractère unique. Ses vues sur la morphologie historique et l'histoire de l'art ont déjà été ressassées par tous les esthéticiens de circons-

tance. Il s'agit là de formules improvisées plus séduisantes que persuasives. Ainsi, d'après Spengler :

L'art grec est *euclidien* : il ignore l'infini, la perspective, le portrait. L'art occidental exprime, sous forme imagée, dans le domaine du sentiment, les conceptions qui ont présidé à la genèse de l'analyse mathématique. Ses aspects les plus caractéristiques sont le contrepoint et la *fugue*... L'eurythmie de l'art grec exclut le devenir, le mouvement, la dynamique : elle est d'ordre statique et relève de la stéréométrie. Le rythme d'une fugue implique la répétition dans le temps, le devenir, la succession : elle relève du chronomètre (7).

Quand le philosophe d'outre-Rhin envisage l'écroulement de la civilisation occidentale, sa vision spécieuse rejoint les intuitions de certains quant à la culture artistique d'aujourd'hui. Nous pouvons bien assister, en effet, si l'on ne considère que quelques manifestations bruyantes, à l'épuisement d'une civilisation, à la décadence de son art.

Ne doit-on pas attribuer à la disparition du provincialisme le fait que l'artiste ne se rattache plus à rien, ni à une tradition ni à une idée ? Est-il permis d'assimiler la pensée universelle qui prédominait dans les siècles précédents, — où un principe directeur animait les particularismes nationaux et régionaux, — à l'anarchie cosmopolite où nous vivons, avec sa confusion et son absence de tout critère ? Le Paris actuel n'est-il pas le tohu-bohu de toutes les tendances, de toutes les fantaisies insolites, le carrefour, la Babel artistique où se rencontrent tous les illuminés et tous les dévoyés de la terre ? Spengler oppose, non sans raison, le caractère inorganique, l'anonymat, le nihilisme — que Nietzsche annonçait déjà — auxquels aboutit la vie déspiritualisée et mécanisée des civilisations concentrées dans les grandes cités démocratiques, à la spiritualité intense des anciens petits milieux culturels, à la

(7) André Fauconnet : *Oswald Spengler* (*Le Prophète du « Déclin de l'Occident »*), Paris, 1925, pp. 115, 117.

hiérarchie sacerdotale ou féodale dont l'organicité ne subsiste plus, de nos jours, que chez les paysans (8).

Lorsque les campagnes se dépeuplent, lorsque, semblables à d'énormes tumeurs, les villes mondiales (*Weltstädte*) absorbent, par une expansion continue, les forces vives d'une société, lorsque le cosmopolitisme des cités géantes annonce le retour à l'état primitif ou amorphe, annonce le déclin de l'hiver, lorsqu'en un mot une culture, devenue civilisation, agonise, elle cesse d'être métaphysiquement créatrice (9).

La philosophie spenglérienne domine sans doute les autres philosophies catastrophiques nées en Allemagne pendant ou après la guerre. Ainsi le dadaïsme, colporté en France par M. Tristan Tzara, sortit d'un groupe d'intellectuels et d'artistes allemands que la guerre exaspérait et qui se réfugièrent en Suisse. Un des fondateurs de cette école, Hugo Ball, mort récemment, a résumé sa doctrine dans un livre ayant pour titre *l'Evasion hors du temps* et pour sous-titre *Fuga sæculi*. Il assimilait son groupement à une secte gnostique destinée à bouleverser toutes les valeurs et à inaugurer une ère nouvelle.

Le dadaïsme, a-t-il écrit, aime l'extraordinaire, et même l'absurde. Il sait que la vie ne s'affirme que dans le contraste et que l'époque actuelle envisage, plus qu'aucune autre époque antérieure, l'anéantissement de ce qui est généreux. Les masques de toute sorte, tout jeu de cache-cache, tout ce qui, en un mot, est capable de tromper, lui est bon. Tout ce qui est direct et primitif lui apparaît, au milieu de l'énormité dénaturée, comme le comble de l'incroyable.

La faillite des idées, ayant effacé l'image de l'homme, fait ressortir pathologiquement les instincts et les mobiles obscurs. Comme aucun art, aucune politique ni aucune conviction ne peuvent empêcher la digue de se rompre, il ne reste que la blague et la pose sanglante (10).

(8) Oswald Spengler : *Der Untergang des Abendlandes*, 1924, Vol. I. p. 449.

(9) Cf. André Fauconnet, *loc. cit.*

(10) Hugo Ball : *Die Flucht aus der Zeit*. Munich et Leipzig, 1927, p. 98.

Le dadaïsme a conduit l'auteur aux études théologiques et, en mourant, Hugo Ball a laissé deux importants ouvrages : *Les Conséquences de la Réforme* et *Christianisme byzantin (Trois vies de saints)*. Un des critiques les plus autorisés déclare, dans la *Neue Rundschau*, la plus sérieuse des revues allemandes, que ce dernier volume est « le livre le plus sublime qu'il ait lu depuis des années, le livre d'un croyant, rempli d'esprit catholique ».

Le surréalisme, à son tour, est un dérivé du dadaïsme. Nous en avons, plus haut, donné le programme. Il exploite, à tour de bras, la neurologie. Les données de la pathologie et de la psychanalyse deviennent le baril de poudre avec lequel jouent les enfants.

La psychanalyse, en tant que démontage du mécanisme psychologique, nous mènera peut-être au contrôle de la sincérité ou de l'authenticité des pensées et des actes humains ; elle ira même jusqu'à modifier le principe de l'éducation, frayant ainsi la voie à une civilisation plus rationnelle (11). Mais n'étant point demeurée, par malheur, une science d'initiés, elle n'a pu échapper aux dangers de la vulgarisation. Des profanes, esthètes et intellectuels sensitifs, ont été conduits, par le système de Freud, au renoncement à l'illusion — au nihilisme.

Un jeune philosophe allemand, Alfred Seidel, a tenté un sauvetage de l'intelligence contemporaine dans un livre très significatif : *La Conscience en tant que fatalité*. Cette œuvre posthume, parue en 1927, — l'auteur s'était suicidé en 1924 à l'âge de 29 ans — devait être, à l'origine, une étude critique de la « reconstruction idéologique » selon Marx et de la théorie du « refoulement » freudien. Seidel avoue les influences de Nietzsche, Dostoïewski, James, Spengler, etc. Il fréquenta les milieux philosophiques et notamment un père Jésuite au savoir étendu, ce qui ne fit, d'après son biographe, qu'aiguiser sa sensibilité juvénile.

(11) Leo Stein *dixit*. Il convient de citer ici un ouvrage de Sigm. Freud *Die Zukunft einer Illusion*. Leipzig, Vienne, Zurich, 1927.

La manie d'analyser les phénomènes psychiques peut conduire, dit-il, comme aux travaux forcés de la réflexion. Dans cet état, où la pensée est mise à la torture, le savoir et la fièvre du savoir paralysent, à chaque instant, l'activité. Les actes délibérés sont alors étouffés dans le germe, tandis que les impulsions grossières se livrent passage en toute liberté.

Et Seidel ajoute que l'usage s'est par trop répandu, dans la jeunesse actuelle, des parlotes où l'on discutaille, à moins qu'on ne les analyse, sur les relations homosexuelles et entre sexes différents. Ce qui se passe en Allemagne chez les jeunes, animés d'un esprit nouveau, comme par exemple au sein du groupe des *Wandervogel*, a son pendant, parmi les surréalistes français, dans ces débats dont le procès-verbal remplit sept pages de leur revue, avec ce titre : *Recherches sur la sexualité. Part d'objectivité, déterminations individuelles, degré de conscience* (12).

Le problème freudien est abordé par Seidel dans un chapitre qu'il intitule : « Contribution à la théorie de l'effet dissolvant du mécanisme de la conscience ». Pour lui, « la psychanalyse consiste à rendre conscientes les impulsions refoulées dans l'inconscient, autrement dit les désirs...» (13).

Du point de vue clinique, la psychanalyse est sans doute susceptible d'expliquer les formes de la perversité. Celles-ci, constituant les manifestations les plus élémentaires de l'instinct sexuel, recherchent, à l'origine, un maximum de jouissance. Elles se traduisent dans les civilisations élevées par l'érotisme et par le luxe.

Avant la connaissance scientifique du monde extérieur, il y avait une surestimation des forces psychiques, laquelle s'est maintenue dans le domaine de la fantaisie et dans la création artistique. C'est l'*auto-érotisme* ou l'*autisme*, c'est-à-dire la complaisance de l'individu dans son monde intérieur, imaginatif. Mais la psychanalyse, en fait d'art, est incapable de discerner la qualité. Freud avoue lui-même

(12) La « Revue surréaliste », *loc. cit.*
(13) Alfred Seidel : *Bewusstsein als Verhdengnis*, Bonn, 1927, p. 93-97.

que l' « essence » de la « fonction artistique » nous reste,... psychanalytiquement, inaccessible » (14).

Toute la théorie freudienne tient dans la *libido*. L'histoire de l'humanité, selon l'exégèse de Seidel, est la névrose de l'animal humain aux tendances morbides. Toute sublimation que produit une civilisation est un essai d'évasion pour échapper à l'hypertrophie des instincts : c'est par quoi l'homme se différencie de l'animal. Si donc Freud « base la civilisation sur la régression de la *libido* », il devrait, comme l'en requiert Alfred Seidel, concéder lui-même que le procès du mécanisme de la conscience — lequel atteint son point culminant dans la psychanalyse — pourrait contribuer à la décomposition de la culture, à moins plutôt qu'il ne soit considéré que comme un symptôme de cette décomposition. Et Seidel ajoute qu'une civilisation qui subit les effets dissolvants d'une telle doctrine paie bien cher la guérison de quelques névrosés.

Psychologiquement, les sublimations authentiques et durables n'ont jamais été des phénomènes conscients. Par contre, les tendances artistiques de notre époque portent l'empreinte d'une volonté crispée, d'une violence intentionnelle et, pour tout dire, du mensonge. Ce qui rend si « faiblard » l'expressionnisme moderne, ce n'est pas sa pathologie ou sa schizophrénie, — car telle serait aussi la faiblesse de l'art gothique ou de l'art bouddhique, de la peinture d'un Grünewald ou d'un Van Gogh, en un mot, de tout art sincère, primitif ou non, sortant des profondeurs de l'âme, — mais c'est bien plutôt la non-authenticité, la recherche voulue des éléments schizophrènes, qui sont fatales à cet expressionnisme. La forme d'un Van Gogh jaillit vraiment du génie psychopathologique du peintre, tandis que les expressionnistes n'adoptent qu'une pose (15).

Nous connaissions déjà « la clinique des poètes », titre

(14) Sigm. Freud : *Un Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (trad. Marie Bonaparte). Paris, 1927, N. R. F. éd.
(15) Alfred Seidel, *loc. cit.*, p. 182.

que donne Charles Maurras à un chapitre de son livre : *Barbarie et Poésie*. Cette « clinique des poètes », il la fait remonter à Rimbaud : « ... Et c'était le symbole même de la poésie d'aujourd'hui, vagabonde, exilée, loin des lois, des usages, des civilisations. » De même, c'est à Van Gogh que l'on pourrait faire remonter la « clinique des peintres ». Mais la folie sublime, l'ivresse d'un génie n'est pas à identifier avec le maniérisme et le mensonge des suiveurs. Seul M. J.-E. Blanche, qui sait tout, mais ignore l'ivresse dans l'art, peut mettre sur la même échelle un Chirico ou un Soutine et un Van Gogh. Or, le brillant peintre écrivain n'est-il pas lui-même un « génie » qu'André Derain situe « entre Michel-Ange et Jean Béraud » ? *Honni soit qui mal y pense* ! M. J.-E. Blanche, qui entend si bien l'anglais, comprendra ce que cela veut dire... C'est le plus réjouissant des critiques d'art, surtout quand il se chamaille avec le pédagogue révolutionnaire André Lhote. On croit assister à des scènes entre un inspecteur d'académie et un petit instituteur aux idées très avancées...

Cette digression nous a entraîné un peu loin du problème soulevé par Seidel. C'est en raison de l'universalité de ce problème que nous avons invoqué le témoignage de ce jeune Allemand. Nous voulions rechercher, jusque dans ses plus lointaines ramifications, un esthétisme qui, parti de France, y revient sous les formes hybrides de l'expressionnisme germano-russe et du nihilisme surréaliste.

Contre les ravages de ce nihilisme, Seidel, porte-parole d'une jeunesse contaminée par le démonisme de l'analyse, lance un appel suprême pour la réhabilitation des idées absolues, qui — telle l'idée religieuse — retenaient au bord de l'abîme les sociétés prises de vertige.

Mais le nihilisme, surtout quand il est programmatique, n'a qu'un temps. Ce n'est qu'une attitude. L'arrivisme dévergondé, issu des formes sociales actuelles, est plus antipathique. Le cynisme du premier est franc du moins dans sa puérilité foncière. Par contre, l'impudence du second

porte un masque révolutionnaire fabriqué en série. Tous deux, la publicité et le snobisme aidant, contribuent à rendre académique ce qu'on regardait comme insolite hier encore.

M. André Breton a beau écrire : « L'œuvre plastique, pour répondre à la nécessité de révision absolue des valeurs réelles sur laquelle aujourd'hui tous les esprits s'accordent, se référera donc à un *modèle purement intérieur*, ou ne sera pas » (16) ; il a beau invoquer Lautréamont, Rimbaud, Mallarmé en poésie, et Piccasso en peinture, comme les créateurs d'une nouvelle esthétique : il y a aussi loin, hélas, des peintres surréalistes à un Picasso, ou à un Odilon Redon si l'on veut, que d'un André Breton à Lautréamont, Rimbaud ou Mallarmé. Autrement dit, la pathétique outrance du premier, le paroxysme du second ou l'idée intense du troisième peuvent s'aplatir dans un langage pédant, insensible comme la mort. Ce n'est pas le choix d'un modèle extérieur ou intérieur, ce n'est pas l'anecdote réaliste ou surréaliste qui ont la vertu de conférer à une œuvre d'art la qualité rare ou l'inepte banalité.

On a standardisé la folie, l'infantilisme, à l'instar de toute industrie lucrative. On a fait rentrer le *merdre* d'Alfred Jarry dans les « mots de la tribu ». On pourra bientôt réciter aux matinées poétiques, où les jeunes filles conduiront leurs mamans, des vers comme ceux de l'*Angelus* d'Aragon :

Ce sont nos pères Messieurs nos pères
Qui trouvent que nous ne leur ressemblons pas
Honnêtes gens qui
Eux ne se sont jamais ... qu'en dehors du foyer conjugal
Ah ils en connaissent des trucs ces vieux-là
Ils ne respectent que
Ce qui est respectable
Regardez dans leurs doigts les putains qu'ils manient
Leurs yeux comme des loteries

(16) André Breton : *Le Surréalisme et la Peinture*. Paris, 1928, N. R. F., éd., p. 15.

Leurs yeux immenses où saute à la corde
Un cygne noir devenu fou
Il va chanter mais ce qui tourne
Ce moulin à café chantant
Déroule un paysage étrange où sommes-nous (17).

Où sommes-nous ? C'est Fernand Léger qui va nous le dire : « Plus rien pour voir, pour regarder. Pour voir quoi? Le paysage? Fini paysage. Demandez à un peintre moderne ce que c'est qu'un paysage, Connaît pas. Il connaît un arbre, une branche, une feuille. Il connaît les objets du paysage, c'est tout. L'automobiliste est moderne, il a un objet parfait qui l'emmène vite à ses buts. Il s'enferme dedans. Il va à son but et, chose curieuse, à mesure que l'auto s'allonge, s'aplatit, perd « ses regards ». La publicité, elle, monte, grandit automatiquement, elle devient verticale ; elle isole les routes comme un mur vivant, éclatante de ses lettres colossales jaunes et rouges.

«... Fini Paysage (18). »

Mais non ! C'est le géométrisme anecdotique qui est fini. Les clichés constructivistes paraissent déjà aussi *coco* que le style métro. Il faut du neuf pour les colonnes de publicité. Les graphies surréalistes amuseront un instant l'œil des badauds, puis s'en iront, à leur tour, historier calicots et percales aux Galeries Lafayette. C'est là que viennent finir bourgeoisement tous les mythes laïques, toutes les philosophies de fin du monde, toutes les artisteries catastrophiques.

Quant à Picasso, c'est Corot qui est son idole. Trop tard, hélas, pour son talent pervers que l'esthétisme a entraîné, après maintes cabrioles, jusqu'à la sophisterie sinistre d'un académisme tarabiscoté ou d'un arbitraire exaspéré. Mais le malin ensorceleur ibérique doit être fort vexé de voir toutes ses pratiques éventées et contrefaites par les petits apprentis d'art « révolutionnaire », qu'on est bien obligé

(17) *La Révolution surréaliste*, loc. cit.
(18) Fernand Léger : *Gloire du métal*, «L'Intransigeant », 8 octobre 1928.

de suivre si l'on ne veut pas être vieux jeu. Certes, il doit se rendre compte que c'est son art maléfique qui a projeté l'immense ennui qu'est l'esthétisme moderne. Nul ne sait mieux que ce nécromant que les gros bouquins en ont menti, qui vantent son génie du diable. Mais aussi, nul peut-être plus que ce prince du mensonge n'aura servi à précipiter l'avènement du vrai. Car enfin, n'est-ce pas un signe que la fortune inattendue faite aujourd'hui à Corot vienne non seulement d'une jeunesse éprise de vérité, mais aussi de toutes sortes d'imagiers déliquescents ? Comme elle semblait désuète, l'esthétique de ce maître de la sensibilité, esthétique qui tient en ces quelques mots : « Le beau dans l'art, c'est la vérité baignée dans l'impression que nous avons reçue à l'aspect de la nature.» Et voici que ces paroles reprennent un éclat tout juvénile. Ne sont-elles pas l'augure qu'une fois passée la vague de cafard, ce siècle verra encore les beaux jours où la nature aura cessé de l'emm... ?

ADOLPHE BASLER.

LES ASSURANCES SOCIALES
ISSUES DU SUFFRAGE UNIVERSEL

—

Le suffrage universel est issu du *Contrat Social.*

Les idées de Rousseau ont été d'ailleurs singulièrement déformées dans leurs applications.

Ainsi Rousseau admet (Livre II, chap. 6) que « la loi peut faire plusieurs classes de citoyens, assigner même les qualités qui donneraient droit à ces classes ». En effet, à priori, les droits des citoyens ne paraissent pas devoir être égaux. Dans les sociétés civiles, les droits des sociétaires sont équitablement proportionnés à leurs apports. Or, dans les sociétés politiques, les apports des jeunes gens, à leur majorité sont, indépendamment de toute question de fortune, très inégaux au point de vue de la force, de l'intelligence et du caractère. Cependant, aujourd'hui, en Europe, on admet partout que le droit de suffrage soit le même pour tous. C'est qu'il est très difficile de trouver une base de différenciation. Ni la richesse, ni les diplômes n'ont de valeur à ce point de vue. Les meilleurs citoyens, sous réserve d'une instruction élémentaire, se distinguent par l'énergie du caractère, la rectitude du jugement et le dévouement à l'intérêt public : ce sont là des qualités qu'aucune loi ne peut définir.

Le contrat ou, plus exactement, le quasi-contrat social ne semble valable que pour les affaires qui sont nécessairement communes aux habitants d'un même pays : diplomatie, armée, marine, grands travaux publics, etc. Cette idée est celle de Rousseau (Livre II, chap. 4) :

On convient que tout ce que chacun aliène par le pacte de sa

puissance, de ses biens, de sa liberté, c'est seulement la partie de tout cela dont l'usage importe à la communauté.

Cependant on ne refuse pas au suffrage universel le droit de s'occuper de quoi que ce soit. On n'aperçoit pas du reste quelles limites on pourrait établir et surtout faire respecter. Dans tous les cas, une minorité peu nombreuse serait obligée de subir la volonté générale, même injuste, ou de s'expatrier. Aucune constitution ne pourrait longtemps faire obstacle aux abus, parce que la génération vivante ne peut pas être liée par celles qui l'ont précédée.

En résumé, le droit de suffrage est devenu sans conteste universel, égal de compétence illimitée.

Rousseau, confiant dans l'exemple de Genève, sa patrie, qui était entraînée à l'exercice de la liberté, ainsi que dans ses réserves quant à l'égalité du droit de suffrage, a affirmé (Livre III, chap. 6) que « la voix publique n'élève presque jamais aux premières places que des hommes éclairés et capables qui les remplissent avec honneur ». En réalité, le suffrage universel a valu ce que comportait le degré de culture sociale de chacun des peuples qui l'ont adopté, sans que la culture artistique, littéraire ou abstraitement philosophique ait joué un rôle utile.

En France, où le pouvoir des élus n'est pas contenu par un chef héréditaire ou choisi directement, ni par une justice indépendante, ni par le referendum, il s'est montré très défectueux. Les dernières élections législatives montrent que l'esprit public n'a fait aucun progrès appréciable au cours des cent quarante années écoulées depuis la première révolution. Appliquée aux politiciens du jour, la phrase de Rousseau serait ironique.

Partout où le suffrage universel a été établi, il a eu une conséquence capitale, qui s'est montrée bienfaisante ou pernicieuse suivant les cas : c'est la reconnaissance du droit de tout citoyen à recevoir de la communauté ce qui est nécessaire à sa subsistance, dans la mesure où il n'est pas en état d'y pourvoir lui-même. Il eût été choquant, en effet,

de voir de pauvres gens, reconnus membres du Souverain, abandonnés à la misère. Il était fatal qu'à l'instigation de ceux qui sollicitaient ses suffrages, le peuple ne se fît pas faute d'imposer tout ce qui pouvait assurer son bien-être, sans beaucoup s'inquiéter de distinguer ce qui était possible de ce qui était simplement désirable. On a recherché, pour y remédier, toutes les causes de détresse. On est déjà entré largement dans la pratique des assurances, avec ou sans la participation des intéressés, contre le chômage, la maladie, la vieillesse, les accidents du travail, etc. Suivant une autre méthode, on a eu recours à des allocations en nature gratuites ou à prix réduits. Ainsi, reconnaissant le droit de chacun à un logement convenable, on a provoqué la construction de logements à loyer réduit. Il est évident que si la communauté accepte d'assurer le logement, elle ne pourra pas se refuser à assurer, sous une forme ou une autre, la satisfaction des besoins essentiels de nourriture et de vêtements.

Le nouveau principe de l'obligation pour la Société d'assurer une vie convenable à tous ses membres constitue la plus grande révolution morale qui se soit produite depuis l'établissement du christianisme. Jusqu'à présent les citoyens n'avaient les uns envers les autres aucune obligation contractuelle relativement à leurs besoins personnels. La charité, devoir moral ou religieux, était limitée, et, si insuffisante qu'elle fût, donnait droit à la reconnaissance de celui qui en bénéficiait. Désormais, la communauté n'est quitte envers ceux qui souffrent, même sans sa faute, que si elle fait tout le nécessaire ; une dette ne s'éteint que lorsqu'elle est entièrement acquittée. La charité matérielle n'aurait donc plus de raison d'être si le nouveau principe était appliqué intégralement. Le tableau légendaire du riche qui tend une pièce de monnaie au pauvre serait anachronique ; il ne devrait subsister que des libéralités en faveur des œuvres d'utilité publique. Dans quelle mesure est-ce possible ?

En général, on se fait une idée très exagérée des revenus des nations (revenus cumulés du capital et du travail), parce qu'ils s'expriment par des nombres impressionnants de milliards. En divisant ces nombres par ceux des habitants, on reconnaît qu'ils sont très inégaux et, en général, très modestes.

Il n'est pas étonnant que la richesse moyenne soit médiocre, malgré les admirables progrès techniques de l'industrie et de l'agriculture. En effet, le nombre des hommes a beaucoup augmenté, la destruction des arbres a rendu stériles de vastes contrées et diminué la fécondité de beaucoup d'autres ; la durée du travail a été réduite ; enfin l'abondance des produits a servi à développer le parasitisme autant qu'à récompenser le travail utile. D'autre part il s'est créé de nouveaux besoins. Notons, depuis quelques siècles seulement, d'abord les alcools, le tabac et le café, puis, tout récemment, l'auto, le cinéma, l'avion, etc. C'est en partie au détriment des besoins essentiels de logement, de nourriture et de vêtement que se satisfont les nouveaux besoins (1). Les organismes sociaux deviennent plus fragiles à mesure qu'ils se compliquent.

Comme l'intérêt personnel est de beaucoup le facteur le plus important dans la formation des richesses (2), les revenus individuels ne sauraient être égaux. C'est donc seulement une fraction du revenu moyen qui pourrait être garantie à tous. Nous admettrons à priori qu'en général cette fraction serait un tiers environ. Bien entendu, dans chaque cas, après avoir établi le nombre des participants, on déterminerait le montant des allocations d'après les impôts compatibles avec la situation économique.

Comparons les Etats-Unis et la France. Le revenu total des Américains est approximativement de 80 milliards de

(1) Dans un article paru en septembre 1909 dans la *Nouvelle Revue*, j'ai démontré que rien ne permet de croire au progrès général et indéfini de l'humanité.

(2) J'ai traité cette question dans un article de décembre 1910 de la *Nouvelle Revue* : XXX. *Le collectivisme en France.*

dollars pour 120 millions d'habitants, soit par habitant 700 dollars ou 3.500 fr. or d'avant-guerre dont le tiers est environ 1.200. En France, le revenu n'est que de 220 milliards de francs pour 40 millions d'habitants, soit par habitant 5.500 fr. ou 1.100 fr. or d'avant-guerre. Cette énorme différence, qui résulte en partie de la guerre, tient à la fois aux habitants et au territoire.

Aux Etats-Unis, les salariés reconnaissent qu'ils doivent employer utilement le temps de travail convenu. La richesse n'excite pas l'envie parce qu'elle est accessible à tous, les carrières n'étant pas encombrées par toutes sortes de gens à diplômes et les chefs étant tenus par l'esprit public de montrer autant de capacité qu'ils ont d'autorité. Enfin, ceux qui ont acquis de grandes fortunes ne se croient pas obligés de les transmettre intégralement à leurs familles et en usent généreusement par donations ou legs à des œuvres d'utilité publique et non de vanité.

Avant tout, les Américains ont la bonne fortune de disposer d'un magnifique territoire, cinq fois moins peuplé que la France par rapport à sa superficie et doté d'un sous-sol plus riche. Leur domination sur l'Amérique latine, affirmée par la doctrine de Monroe et appuyée par leurs avances d'argent, leur donne de plus en plus les mêmes avantages que de vastes colonies, sans les charges correspondantes.

Ils sont assez puissants pour ne pas se laisser envahir, et pour éviter ainsi le sort des Indiens, qui formaient un peuple très beau, mais peu nombreux et mal armé. Ils sont assurés aussi de pouvoir mettre leur pays largement en valeur, au fur et à mesure de leurs besoins, grâce aux progrès de l'industrie et de l'agriculture. Après avoir beaucoup restreint l'immigration, ils peuvent longtemps encore laisser la population s'accroître sans restrictions légales. C'est au point de vue de la qualité de la race que nombre d'Etats interdisent le mariage aux individus physiquement tarés.

En France, le revenu moyen de 5.500 francs ou 1.100 d'avant-guerre est très médiocre. Puisqu'un grand nombre de Français jouissent d'un revenu supérieur (le traitement minimum des agents de l'Etat est de 8.000 francs), il faut que, par compensation, beaucoup d'autres subissent de dures privations. La puissance des syndicats professionnels et politiques étant prépondérante, toute la misère retombe sur ceux qui n'ont rien à vendre, ni marchandises, ni travail, ni influence, c'est-à-dire sur les enfants, sur les vieillards, sur les invalides, sur beaucoup de femmes et aussi sur les possesseurs de valeurs mobilières qui ont été impuissants jusqu'ici à organiser efficacement leur défense. Heureusement, plusieurs des colonies de la France ne sont pas en état de se passer de tutelle et sont susceptibles de lui procurer un notable appoint de ressources, si elles viennent à être bien administrées.

Grâce à leurs magnifiques colonies, la Belgique et la Hollande semblent en état de réaliser d'importantes améliorations sociales. Toutefois, les ressources totales apparaîtraient moins abondantes si l'on envisageait les groupements entiers formés pour les métropoles et leurs colonies.

Une brève comparaison du Vénézuela avec la Suisse est frappante. Le Vénézuela a un territoire pourvu d'un sous-sol très riche et vingt fois plus grand que la Suisse. Lorsqu'il aura complété son outillage et que la population se sera élevée de 2 millions 1/2 à une dizaine de millions d'habitants, les Suisses seront tenus à beaucoup plus d'application et d'ingéniosité dans leur travail que les Vénézueliens pour maintenir le même niveau de vie.

La Suisse étudie un projet d'assurance vieillesse et survivants. Les vieillards recevraient 200 francs suisses par an à partir de 65 ans. Il est prévu que la rente de 200 francs pourra se trouver augmentée, à condition que la subvention de l'Etat ne soit pas versée aux personnes aisées. Si la rente se trouvait ainsi portée à 500 francs

suisses, elle serait à peu près égale au tiers du revenu moyen.

Peut-être l'Angleterre aurait-elle pu, il y a trente ans, assurer à ses citoyens une vie comparable à celle des Américains ; mais elle vient de perdre la prépondérance que lui donnait le monopole du combustible industriel, l'aviation lui enlève en grande partie le bénéfice de sa position insulaire ; ses dominions et l'Inde acquièrent peu à peu leur indépendance économique. Aujourd'hui elle est obligée, pour lutter contre l'amoindrissement de sa situation, de reporter ses efforts sur les activités où elle excelle, par exemple sur la marine, le grand commerce et la banque. Le revenu moyen est d'environ 2.000 fr. or d'avant guerre et la rente-vieillesse du tiers.

Le gouvernement suédois vient de publier un ouvrage intitulé *L'œuvre sociale en Suède*. Dans l'introduction, on trouve cette très sage remarque :

> Le niveau en bien des points fort élevé atteint par les institutions sociales suédoises ne saurait évidemment se concevoir si l'évolution rapide d'une vie économique actuellement très prospère n'avait réalisé les conditions matérielles premières.

La partie nord de la Suède, peu peuplée, contient de grandes richesses en fer et en bois, avec l'énergie électrique nécessaire pour les exploiter, et constitue pour la partie sud, bien peuplée et comparable au Danemark, une abondante source de richesse supplémentaire.

Le revenu moyen atteignait récemment 1.300 fr. or d'avant-guerre. Cependant les pensions de vieillesse et d'invalidité sont peu élevées. Elles comportent une pension de primes constituée par les versements des intéressés entre 16 et 66 ans ; il s'y ajoute une pension additionnelle servie par l'Etat avec un maximum de 225 couronnes pour les hommes et 210 couronnes pour les femmes. Dans l'ensemble, on peut admettre que le minimum de la pension totale atteint au plus 300 couronnes, soit 420 fr. or d'avant-guerre.

Sur un budget total de 800 millions de couronnes, les versements de l'Etat montent à 50 millions de couronnes et seront probablement bientôt augmentés.

Pour toutes les rentes viagères constituées par les particuliers ou l'Etat, il faut prévoir que la rente considérée comme suffisante à l'époque du premier versement sera devenue insuffisante quarante ou cinquante ans plus tard, au moment de l'entrée en jouissance. Car le prix de la vie s'est accru constamment depuis plusieurs siècles et rien ne permet de croire qu'il en sera autrement à l'avenir. Heureusement, les salaires ainsi que les revenus publics s'accroissent aussi en proportion de l'avilissement de la monnaie, ce qui donne le moyen de résoudre cette difficulté par une révision périodique des versements et des pensions.

Tirons de ces quelques exemples les conclusions suivantes :

1° Les revenus des pays les plus fortunés apparaissent modestes lorsqu'on les divise par le nombre des habitants et qu'on considère la fraction de ces revenus disponible pour des œuvres de solidarité sociale.

2° Les revenus moyens dans les divers pays sont très inégaux. En général, dans l'Europe centrale et occidentale, ils ne permettent pas l'adoption d'un programme étendu à tous d'aisance présente et de sécurité de l'avenir : il faut se contenter d'une aide partielle.

3° Le cas de l'Angleterre montre qu'il y a lieu de tenir compte, dans l'élaboration des programmes sociaux, non seulement de l'état économique présent, mais de ses modifications présumables dans un avenir prochain. Comme les pays producteurs d'un grand nombre de matières premières (laine, coton, cuivre, etc.) tendent à les ouvrer eux-mêmes, l'Europe est menacée d'une crise industrielle par réduction de ses exportations et tenue à la plus grande prudence.

En France, les salariés se trompent lorsqu'ils s'imaginent que tous pourraient bien vivre en se partageant les revenus

totaux confisqués par les impôts. Un grand surcroît de misère résulterait au contraire de ce que la formation actuelle des richesses par l'activité des intérêts privés serait supprimée.

La partie la plus généreuse de la bourgeoisie a aussi une vue utopique de la situation lorsqu'elle croit, de bonne foi, pouvoir promettre au peuple un sort satisfaisant tout en conservant sa richesse comme prix de la qualité de son effort. Le total des revenus disponibles serait insuffisant.

Si l'on envisageait le partage du capital, les conclusions seraient bien pires, puisqu'on perdrait le revenu du travail dont l'organisation serait détruite, et qui est très supérieur à l'intérêt du capital ; celui-ci diminuerait énormément dans un bouleversement social, parce que les conditions de vente ou d'affermage seraient de beaucoup inférieures à celles des transactions conclues dans les rapports ordinaires de l'offre et de la demande. Peu de temps après une révolution totale, un petit nombre d'hommes seulement jouissent d'une vie large, en tenant la multitude asservie. En Russie, les prétendus bénéficiaires de la dictature du prolétariat mènent l'existence la plus misérable au profit de quelques centaines de milliers de bolchévistes aux ordres des vrais maîtres.

Avant d'entreprendre des œuvres de solidarité sociale largement conçues, il est indispensable d'élever le revenu moyen à un taux suffisant et, pour cela, de réduire le nombre des participants et d'augmenter le revenu total.

Pour diminuer le nombre des participants, trois mesures sont à considérer.

La première consiste à empêcher de se reproduire ceux dont les descendants auraient toutes chances d'être à la charge de la communauté. Ainsi déjà dans mains Etats on interdit le mariage à ceux qui ont des tares physiques. Dans le canton suisse de Vaud, on songe à les rendre sté-

riles. Aux Etats-Unis, sept mille personnes ont été ainsi opérées légalement. La procréation des enfants tend à n'être plus laissée au caprice des particuliers et à devenir en quelque sorte un acte social, du moment que la société se reconnaît responsable de ceux qui naissent. Cette idée, contraire à nos sentiments, s'imposera dans l'avenir sous une forme encore impossible à préciser. Sans une sélection rigoureuse, l'Europe, privée par l'émigration de ses éléments les plus énergiques, s'encombrera de déchets.

La seconde mesure à prendre, beaucoup plus importante que la première, consiste à supprimer sans merci le parasitisme des fonctionnaires inutiles et celui des intermédiaires superflus dans le commerce et l'industrie. Car, alors qu'un infirme ne coûte à la communauté que quelques centaines de francs, un parasite coûte souvent dix ou cent fois plus. Dans le même ordre d'idées, s'il est néfaste de limiter les richesses particulières légitimement acquises, l'enrichissement ne doit pas dépasser la valeur des services sociaux.

Enfin, s'il n'y avait ni infirmes ni parasites, les habitants pourraient encore être trop nombreux par rapport au territoire et aux débouchés de l'industrie. L'action des lois paraît encore bien délicate pour limiter les naissances: heureusement, les mœurs se chargent de l'affaire. Une difficulté se présente pour l'Europe, qui est incontestablement trop peuplée. Les Allemands et les Italiens cherchant à être aussi nombreux que possible, leurs voisins se voient obligés de se mettre en défense et de demeurer plus nombreux que ne le voudrait leur intérêt économique.

Le seul moyen efficace d'accroître le revenu total de la nation est d'augmenter la qualité et la quantité du travail. Les chefs doivent être en état de bien remplir leur tâche à tous les degrés de la hiérarchie. Les ouvriers doivent, après un apprentissage sérieux, employer consciencieusement le temps de travail.

Un dernier moyen d'accroître les ressources disponibles

est de réduire les besoins factices. Les Etats-Unis ont donné l'exemple en renonçant aux boissons alcoolisées. Sans aller aussi loin et sans faire intervenir la loi, on se trouverait bien de plus de sobriété.

Malheureusement, si la société s'engage à assurer à tous des ressources suffisantes dans le présent et dans l'avenir, il risque de s'ensuivre une nonchalance générale difficile à combattre.

On sera moins enclin à restreindre les naissances, si l'éducation des enfants doit être assurée par la communauté lorsque la charge sera trop lourde.

Il ne faut pas s'attendre à ce que des efforts égaux soient récompensés partout par des résultats équivalents.

Les richesses de la terre étant inégalement réparties, une véritable paix ne pourra pas régner avant un partage équitable réalisé, par exemple, par l'émigration. Or, la confiance dans la paix est le prélude indispensable de toutes les assurances sociales, parce que des sacrifices en vue d'un profit éloigné ne peuvent être consentis que si l'avenir n'inspire pas d'inquiétudes.

Conclusion. — Le suffrage universel égal et omnipotent a fait naître et triompher l'idée que la société a le devoir d'assurer à tous ses membres la satisfaction de leurs besoins essentiels dans la mesure où ils sont incapables d'y pourvoir eux-mêmes. Mais, en général, les nations n'ont que des revenus insuffisants. Il en sera ainsi tant qu'elles n'auront pas réalisé de profondes transformations dans leur structure morale et économique. L'interdépendance des individus s'est développée plus vite que leurs sentiments de solidarité ; ceux-ci se rencontrent moins souvent dans les cœurs que sur les lèvres (1). En attendant, les sociétés ne peuvent payer que de modestes acomptes sur

(1) Dans un article publié le 15 décembre 1919 dans le *Mercure de France*, j'ai montré les graves dangers d'une transformation économique trop rapide pour que les idées et les sentiments aient le temps de s'y adapter.

la dette qu'elles se reconnaissent. Aucune, sauf peut-être les Etats-Unis, ne pourrait sans témérité prendre l'engagement d'assurer à tous un vrai bien-être défini à priori, quels que doivent être dans l'avenir le nombre des habitants et la situation économique.

G. BAUCHAL.

CRISTALLINE BOISNOIR
OU LES DANGERS DU BAL LOULOU[1]

—

DEUXIÈME PARTIE
CHEZ LES NEG'S-HABITANTS

XIV

Popo Adilas tourne autour de la case de sa belle. Cristalline boude et se renfrogne, comme une chatte. La jeune fille voile sa prochaine défaite par de capricieuses dérobades et son orgueil féminin est sauf.

Mais, l'amoureux exhibe un hochet pour Mano, puis un mouchoir gorge-pigeon, puis l'anneau des fiancées. Cette fois, Cristalline tend son doigt, un peu par politesse, un peu par lassitude. Elle ne sait pas trop si elle est contente ou fâchée. Elle pense qu'elle ne va plus travailler. Elle deviendra une paysanne éloignée du monde. Tout cela au fond est un peu triste.

Lorsque Popo s'en vient la courtiser, elle l'accueille distraitement. Il arrive le samedi, à la vêprée. Sa face réjouie a l'air d'une boule d'ébène bien encaustiquée. Ses dents sont très blanches. Il a soin de les frotter avec des fibres de canne à sucre. Popo se dandine devant elle, satisfait de jouer un rôle Quand elle fait la moue, il rit; quand elle daigne parler, il jubile. Souvent, tous deux se taisent. Les minutes sont lourdes d'un tas de souvenirs. Le *neg'-bitaco* est patient, rien ne le rebute. Il sait attendre, et pour conserver son inaltérable bonne humeur, il se dit tout bas :

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 734, 735 et 736.

— Grimace à ton aise, jolie mamzelle. Bientôt je serai ton maître. Je frapperai sur la table de mes poings solides en commandant très fort : Fouick-là! servez-moi ma soupe...

★

Ils se sont mariés sans carillons ni falbalas. La ville n'était pas encore réveillée. A l'église, Popo, engoncé dans sa redingote, avait l'émotion rogue. Il polissait, d'un geste machinal, son chapeau *bizebonde* à huit reflets. Mme Toinette soupirait, regrettant le cortège et le festin. Un homme qui donne son nom à une doudou n'ose pas se montrer. Il redoute les mauvaises plaisanteries, les charivaris burlesques sur des casseroles, les chansons ironiques où l'on prédit au coinjoint les *cornes papa-bœuf*. Il risque, pendant le repas, d'éternuer cent fois dans une pimentade. Enfin, une amie futée peut frotter le visage de l'épousée avec une pommade au genipa, qui teint la peau en noir pendant toute une semaine. Certaines accordailles n'ont pas besoin du *tambouyé* (1) pour distraire les invités. Les étourdies, *qui ont brûlé roseau et pis bambou,* n'ont plus droit au *chaudeau,* la boisson nuptiale, que les filles et les garçons apportent, en grande pompe à la nouvelle mariée, le lendemain de ses noces.

Cristalline n'aura pas à rougir en dégustant le lait mousseux parfumé de cannelle. Cristalline cache humblement son bâtard dans sa robe. Son mariage ressemble à un enterrement de charité, bâclé sans façon, entre deux cierges éteints.

Lorsqu'elle ferme son logis, elle voudrait bien pleurer sur la détresse de sa chambre. Les murailles sont blessées par toutes les images arrachées. Le lit en bois de Cayenne, débarrassé des matelas et des couvertures, gît dans un coin. Tout est bouleversé. Les meubles ont pris la pauvreté lépreuse des choses abandonnées. Seul, un

(1) Joueur de tambour.

porte-manteau, fabriqué dans une racine, où Yves accrochait son casque, tend vainement son moignon inutile. Les ravets, chassés de l'armoire, trottent en quête d'une cachette. La liane de Mai va sécher à la fenêtre.

— Es-tu prête, Cristalline?

Le mari s'impatiente, soudain impérieux. Il a hâte d'emmener sa femme, bien loin, vers les confins de l'horizon, par le courrier des Trois-Ilets.

Le courrier des Trois-Ilets est une pirogue étroite et longue, qui glisse rapide, sur les lames courtes. Popo retire sa veste pour aider les marins. Cristalline, étalée au fond de la barque, couvre ses paniers sous ses amples jupons. Mano jase des histoires incompréhensibles que le doux clapotis des vagues accompagne.

Fort-de-France fuit dans la brume.

Les collines resserrent la baie. Des îlots jaillissent hors de l'eau. Une plage moirée s'enroule autour du rivage. Un morne dresse sa bosse verdoyante. Sans bruit, auprès d'un palétuvier qui plonge son tronc dans la mer, la pirogue se pose comme un pigeon voyageur.

Cristalline traverse le bourg. Il y a une rue, bordée de cases rousses. Une paix dormante, monotone et lourde, écrase les toits envahis par les herbes folles. Là-bas, les champs coupent de larges taches claires la broussaille épaisse. Sur le seuil d'une porte, une bonne femme agite son foulard. C'est la vieille maman de Popo. Cynotte est une aïeule ratatinée. Elle n'a plus que trois dents pour rire; ses bras ont la sécheresse grêle des fagots. Elle noue son madras à la *tout bonnement* et accueille sa bru par l'antique souhait de bienvenue des négresses :

— Bonjour, ma fi! Tiens bien ton cœur.

Cristalline sourit. Elle sait que son cœur ne s'échappera plus. C'est Mano qui le garde entre ses menottes de petit enfant.

Et la vie s'égrène sans hâte, dans la torpeur blonde de la campagne tropicale.

C'est à peine la vie. C'est quelque chose de lent, une succession d'heures frustes où l'esprit se disperse. L'ardent soleil l'absorbe tout entier.

La jeune femme a rangé ses robes de gala dans une commode. Ce n'est pas la peine d'être riche aux Trois-Ilets; il n'y a pas de boutique pour gaspiller son argent. La doudou est tout de même heureuse. Elle perd son temps délicieusement.

Cynotte est active, en dépit de son âge avancé. Elle épluche les pois d'Angole, pile le manioc, cueille les fruits du jardin. Popo cultive les légumes par boutades. Quand il sarcle les choux-Caraïbes, affublé de son habit de travail, coiffé de son chapeau *bacoué,* il ressemble à un épouvantail à moineaux. Cristalline souffre dans sa vanité de citadine. Elle se rappelle un refrain que fredonnaient ses compagnes, où il était question d'une mamzelle mariée à un *z'habitant qui pas connaître aimer.* Popo, malgré ses phrases savantes, ressemble au héros de la chanson. Il ignore le badinage sentimental et les compliments. Sa passion est taciturne. Il contemple la mulâtresse avec une tranquille satisfaction. Elle est son bien. Il éprouve le même contentement admiratif devant son lopin de terre. Sa langue se délie mieux au *Piment-z'Oiseau.* C'est une *graisserie* qui tient lieu d'auberge. Mme Alexine Bonbon y débite aux piroqueurs toutes sortes de boissons *chauffe-la-gueule.* Les coudes sur la table, Popo entame des discussions avec les notables : le charron, l'instituteur, Siméon de Montaigne le cordonnier. Un drôle de type, ce Siméon de Montaigne! Il se vante d'appartenir à une famille dont les quartiers de noblesse remontent au célèbre auteur des *Essais.* Il est très fier de sa particule, tout en détestant les aristocrates. C'est un sang-mêlé, déteint, minable, qui vide silencieusement des litres de grappe-blanche. Popo ne boit guère. Ce sont les idées qui l'exaltent. Pourtant, quand il rentre chez lui, il roule des prunelles de cacatoès. Parfois ses mains

tremblantes laissent échapper la gargoulette. Popo est ivre de politique.

Cynotte, qui voit sa belle-fille froncer les sourcils, supplie à mi-voix :

— Ramasse ton courroux, ma ché, si tu ne veux point danser le *caleinda-marré.*

Cristalline se tait en maugréant. Sous le régime des rois, la cravache du commandeur faisait danser de féroces *caleindas-marrés* aux nègres et aux négresses. Maintenant, les missiés noirs sont tirés d'affaire; mais les ingrats oublient les principes égalitaires qu'ils ont réclamés à grands cris, et fustigent sévèrement leurs épouses afin d'imposer leur autorité. Popo Adilas entend qu'on le respecte. Depuis le jour où sa femme est allée le chercher à la mairie, elle comprend son importance et renonce à l'intéresser aux fariboles.

Hier, un chasseur-chou, vous savez, un de ces galvaudeux qui s'en vont dans *les hauts* couper des pousses de palmistes, s'est présenté à la maison, remorquant un cochon-marron par la queue.

— Madame Adilas, vous n'avez pas envie de manger des andouilles, et du boudin, et du lard bouilli dans la marmite?

Cristalline s'empresse d'aquiescer. Cynotte reprend en tâtant le cochon terrifié :

— Combien cette failli bestiole-là?

— Li pas bestiole, li grosse bête ka valoir trois tites *gourdes* de cinq francs.

— Ouaï ma mère! trois belles *gourdes* de cinq francs pour un paquet d'ossements, passez votre chemin!

Le chasseur-chou s'entête. Cynotte et lui entament une violente palabre, cependant que la victime glapit son angoisse aux échos.

Les voisines accourent.

— Eh bé! ces Adilas, ils ne se refusent rien. Ils se

paient un animal tout entier pour mettre en pâté. Que l'indigestion les étrangle!

— Ah! Ah! ces Adilas, ils dédaignent une écuelle de *matété* (2) et ils marchandent une vilaine bête sauvage. Riches-là trop avaricieux!...

Pour sauver la situation, Cristalline bondit à la mairie, quérir Popo. Il fera taire les bavardes, le *chasseur-chou* et on tuera le cochon-marron.

Elle entre, en coup de vent, et s'arrête interdite devant la porte.

Popo remplit majestueusement ses fonctions de secrétaire, assis devant un pupitre boiteux. Il est seul, au milieu d'un décor d'une rigidité officielle. Les murs, blanchis à la chaux, sont honnêtement démocratiques. Une Mariane en plâtre a perdu son nez au cours d'une querelle électorale. Un récent portrait du Président de la République fait pendant à une lithographie de Napoléon III.

— Qui vous permet de violer cette enceinte? s'écrie Popo.

— C'est pour le cochon-marron.

— Taisez-vous, ignorante!

Conscient de sa mission, il continue à rédiger un procès-verbal en termes pittoresques.

A pas de loup, elle s'approche et lit, en retenant son souffle, par-dessus l'épaule de son mari :

« A cet avis, nous nous sommes transportés sur les lieux « et nous sommes arrivés après les plus grandes difficultés, « gravissant plus de trois kilomètres de montées inexorables, « où ne passent que les gens habitués dans les bois. Nous « avons trouvé le cadavre d'un individu dont les vêtements « consistaient en un pantalon gris et un paletot de coton « blanc, ce qui annonce une situation perspective peu for- « tunée. Malgré son état de putréfaction avancée, nous avons « fouillé les poches, et avons trouvé deux petits morceaux de

(2) Mets composé de farine manioc et de mélasse.

« bois de goyavier et un bout de ficelle que nous avons saisi, « si besoin sera. »

Flatté de la soumission de sa femme, Popo Adilas s'humanise.

— Les soucis domestiques ne doivent pas franchir cette demeure, Cristalline. Je succombe sous le poids de responsabilités inéluctables. Je dois trancher les différends, engager ma parole, savoir *passer saindoux* (3) aux notoriétés...

— Oui, mon ami. Mais n'entends-tu pas le cochon-marron qui t'appelle. Les voisines se moquent de nous et le *chasseur-chou* nargue ta mère.

Popo consent à suivre Cristalline. L'honneur des siens est en jeu.

Il accable de bourrades le *chasseur-chou*, conclut le marché à moitié prix et les commères, matées, se retirent avec des courbettes. Les deux hommes partent se désaltérer au *Piment-z'Oiseau*. La grappe-blanche embaume encore le vesou.

Missié Adilas claque la langue.

— Voilà un liquide grandiose, madame Bonbon. Un liquide qui vous console de la fripouillerie du monde, et vous apprend la manière d'arracher proprement les tripes aux ennemis du peuple. A votre santé!

Les verres se choquent. Le tafia coule. Popo se découvre une âme vengeresse. Il tonne contre les abus du régime. Son poing solide ébranle la table. Il réforme la patrie, il entre en guerre. Il traque les traîtres, les têtes tombent, la vertu triomphe... Il est Bonaparte, Toussaint-Louverture et Premier Consul des Trois-Ilets.

Tapi dans son échoppe, Siméon de Montaigne raccommode une savate en épiant les moindres gestes du futur croque-mitaine municipal avec la ténacité féroce d'une araignée à jeun.

(3) Flatter avec obséquiosité.

XV

Les pirogues, qui paressaient la quille en l'air sur le sable, croisent dans la baie depuis le matin. Il n'y a plus un seul filet à sécher devant les maisons. Les hommes sont partis pêcher la bonite. Popo les a suivis dans son canot *Rien-sans-Peine.*

Dans le petit cimetière en face la rade, Cristalline et Cynotte attendent le retour des barques. Elles se rapprochent lentement. Pas de vent. La mer est plate. Il semble qu'elle fume, mais ce n'est qu'un peu de brouillard qui flotte. La terre est pâmée, les feuilles n'osent pas bouger. L'arbre à miel répand très loin à la ronde son arome musqué. La grande coulée fauve de l'occident pâlit. Les nuages se fanent et la côte s'estompe dans un mirage mauve. Déjà, un puits d'ombre creuse la vallée. L'île s'éteint.

Mano s'amuse avec les coquillages qui entourent les tombes. On est dans un jardin naïf et doux semé de croix de bois. Les plantes envahissent les allées et la mort charitable étouffe son néant sous la mousse.

Les femmes jasent, assises sur le tertre. Elles s'entendent très bien toutes les deux. La vieille négresse a été *da,* autrefois, chez des créoles de Saint-Pierre. Elle s'est réfugiée aux Trois-Ilets, son coin natal, et n'en sort jamais depuis la disparition de ses maîtres dans l'éruption de la Pelée.

Les histoires de Cynotte remplissent les journées. Les défunts vivent dans sa mémoire. Ils sont restés auprès d'elle pour l'empêcher de s'ennuyer. Lorsqu'elle muse au cimetière, elle ne manque pas de les saluer amicalement. Sous cette pierre rongée par les pluies repose son aïeule, la pâtoure. Elle a gardé les moutons pour le compte de Messire Tascher de La Pagerie, père de Sa Majesté l'Impératrice Joséphine. Mais, pour les serviteurs de l'habitation, celle que Paris surnomma Notre-Dame de Bon-

Secours resta tout simplement Mamzelle Yeyette, une enfant qui trottinait de la purgerie à la vinaigrerie, et s'en venait quérir *un ti brin sirop batterie* pour sa collation.

Cynotte évoque toutes sortes de silhouettes oubliées : forbans en peine d'un brick, cinglant vers les Guyanes, planteurs en habit de nankin, *neg's-bitation,* qui baisaient les mains de M. Schœlcher en l'appelant cher papa.

Tandis qu'elle radote, Cristalline regarde dans la direction de Fort-de-France.

— C'est l'instant, songe la jeune femme, où la Savane s'anime. Les doudous et les soldats de la coloniale s'embrassent derrière les manguiers. Les matelots lancent au passage les insolences qui font plaisir et les lampions du Petit-Casino s'allument rue des Amours.

Pressentant sa nostalgie soudaine, Cynotte désigne la place du village.

— Fafa Larivière, le *tambouyé,* a promis de mener le bal jusqu'à minuit.

La mulâtresse hausse les épaules.

Elle n'aime pas les réjouissances villageoises. Les mamzelles ne quittent pas leurs goles d'indienne, les garçons ne prennent pas le temps de quitter leur costume de travail. On se trémousse sans orchestre au son du *tambouyé,* que Fafa Larivière martèle en cadence. Ce n'est pas cela! Et puis, elle ne sait pas les danses des *z'habitants : le bélé, le guiouba, le pas du cosaque, le bouéné,* toutes sortes de rigodons désuets dont elle se moque.

Elle affecte, désormais, un profond dédain envers toutes les distractions frivoles.

— J'ai fini avec ça, dit-elle, sans avouer qu'elle ajoute pour elle toute seule :

— Quand donc aurai-je la résignation de man-Cynotte, qui s'ajuste au miroir sans avoir à regretter sa jeunesse inutile?

Et, pour essayer de conquérir la sérénité de l'aïeule, elle ne la quitte plus, s'efforçant de suivre docilement ses conseils. Peut-être qu'à force de bonne volonté Cristalline parviendra à comprendre toutes sortes de choses ignorées dans les villes, qui tiennent compagnie aux paysans : la pensée des bêtes et les présages du ciel.

Cynotte annonce les orages ou la sécheresse d'après les formes des nuées et le trémolo des *cabris-bois* (4). Elle souhaite le bonjour à la poule qui promène ses poussins; elle a un mot de pitié pour *l'oiseau-coulavicou* au bec tors.

— Crie ta soif, crie ta soif, pauv' *coulvicou!...*

Elle murmure à la source vive :

— Belle ti l'eau claire.

Lorsqu'elle passe devant la prairie, elle complimente les lys-poincillade qui embaument la brise.

Les sources, les fleurs et la brise lui répondent, parce qu'ils ont reconnu leur sœur.

★

Popo est rentré, traînant dans ses effets des odeurs de marée. Une saine fatigue l'engourdit. Il se vautre sur un tas de foin, accoté à la case, et mâche béatement une feuille verte de tabac.

Le village ne se décide pas à dormir. Le *tambouyé* scande un *bélé,* la jeunesse s'agite. L'écho apporte des bouffées de rires et des clameurs aiguës de filles poursuivies. Mais, les très jeunes et les très vieux n'ont pas envie de jouer à s'enlacer sur la place. Les tout petits et les anciens sont plus sérieux. Ils se rendent passer la veillée chez Cynotte. Elle est conteuse de contes et transforme les événements quotidiens en romans merveilleux. Il y a des conteuses de contes de profession. Elles font payer leurs récits un sou ou deux par personne. Cynotte est riche; elle conte par plaisir, assise

(4) Grillons géants des Antilles.

sur un banc, devant sa porte. On a un peu peur et c'est très amusant. Les bocages prennent l'air sournois. On s'attend à voir surgir *la bête à Madame Hubert*, qui vole les enfants méchants. Cristalline boude en cajolant son fils. Fafa Larivière l'agace. Il n'arrête pas de taper. Elle voudrait bien ne pas entendre les vocalises de la *chanterelle* (5) qui improvise une chanson. La joie des autres est un peu triste. Des lumières brillent à Fort-de-France. La doudou s'hypnotise sur les lueurs immobiles et prête une oreille distraite aux propos de sa belle-mère.

Cynotte a tout un répertoire. Elle narre l'aventure du compère lapin, qui représente la ruse, et du compère Zamba, qui symbolise l'innocence. On frémit aux exploits du *chasseur-chou*, égaré dans la forêt à la recherche du colibri *dont le plumage a la couleur des jours passés.* Hélas! le *chasseur-chou* ne revient pas. Il a été mangé par le *crapaud-bœuf* qui bave du feu à l'entrée de la grotte où la princesse Rose languit depuis cent ans. La voix de Cynotte devient grave. Un frisson court dans l'auditoire quand elle répète :

— *Chasseur-chou, chasseur-chou, crapaud-bœuf l'a croqué tout!*

Les spectateurs applaudissent.

— Trois fois bel conte!

Mise en verve, Cynotte reprend aussitôt, sans omettre la formule d'usage :

— Comme dit conte-là, il y avait une fois, un *fatras-blanc,* un homme de couleur et un *neg-Guinée.*

Le *fatras-blanc* débarquait sans sol ni maille d'une corvette, qui portait, amarré à sa corne d'artimon, le pavillon des rois de France.

L'homme de couleur était un bâtard qu'un négociant de Saint-Pierre n'avait point reconnu.

Le *neg'-Guinée* avait, gravée dans sa chair, la marque au fer rouge des anciens esclaves.

(5) Femme qui improvise des chansons dans les bamboulas.

Tous trois, le blanc, le mulâtre et le noir, devisaient tristement dans le quartier du port. Le soleil de midi tapait sur leur tête, la saison des mangots était finie. Le *fatras-blanc* dit :

— J'ai grand'faim.

L'homme de couleur grommela :

— J'ai grand'faim.

Et le *neg'-Guinée* soupira :

— Les temps sont durs et les gens de qualité sont avares.

Une femme d'âge qui passait par là entendit leur détresse et chuchota :

— Suivez-moi, chés z'amis, je m'en vais vous conduire tout droit vers la fortune.

— C'est la Sainte Vierge, songea le blanc.

— C'est la maman-Zombi, fit le mulâtre.

Le *neg'-Guinée* hocha sa caboche crépue :

— Moin pas save!

Et. il suivit ses compagnons.

— Marchez, marchez, chés z'amis...

Le *fatras-blanc* faisait de longues enjambées et suait à grosses gouttes. L'homme de couleur cheminait tout doux, époussetant ses souliers et sifflotant un air. Le *neg'-Guinée* rattachait sa culotte avec un bout de ficelle. Ses pieds nus saignaient.

Ils arrivèrent, très haut, en l'air la montagne, dans un champ qui disparaissait sous la *z'herbe-ma-misère et le pied-poule.*

— Bêchez, boucanez, s'écria la mystérieuse créature en s'envolant dans un tourbillon. Vous trouverez dans le mitan d'une motte une bourse pleine de *gourdes* d'argent.

Le *fatras-blanc* retroussa les manches de sa veste sur ses bras pâles et enfonça rudement la bêche dans le sol. L'homme de couleur coupa une feuille de papaye afin de s'éventer et chercha un coin d'ombre pour s'allonger à

l'aise. Le *neg'-Guinée* cracha dans ses mains, saisit une pioche et demanda timidement :

— Que faire, missié là?

— Retourne le sillon, bourrique, et obéis promptement.

Les heures s'ajoutèrent aux heures. Le mulâtre, qu'un moustique avait réveillé, tira nonchalamment quelques brins de chiendent. Il encouragea ses compagnons par ses discours, flattant le blanc, raillant le noir. Il furetait partout, comme mangouste dans grenier, en assurant :

— Le trésor est par-ci, par-là...

Et il tournait, papillonnait, pirouettait.

Et le noir et le blanc bêchaient, bêchaient...

Tant et si bien qu'au dernier son de l'*Angelus*, le *neg'-Guinée* creva, dans le ventre d'une motte, la bourse pleine de *gourdes* d'argent.

— Ah! ah! s'exclama l'homme de couleur, si vous aviez suivi mon conseil, il y a belle lurette qu'on aurait fouillé par là.

Il ramassa vivement les écus, les réunit en deux parts, en prit une pour lui et tendit la seconde au *fatras-blanc*.

— Et moi, gémit le *neg'-Guinée,* j'ai les os rompus, la gorge sèche, que me baillerez-vous en récompense?

Les compères, qui comptaient les pièces sonnantes, se détournèrent surpris.

— Ah! ça, macaque, perds-tu la raison! Voilà pour ta peine. Et, d'un violent *pare-à-virer,* ils l'envoyèrent rouler de ravine en ravine jusqu'au bas de la montagne.

Il se retrouva dans un fourré d'aloès, tout étonné de respirer encore.

Il se frotta les paupières, pansa ses bosses, pleura :

— Hi! hi! hi! Moin bien sacrifié tout alentour du monde.

Et il s'enfonça marronner dans les bois.

Ses poches sont restées vides. Les chiques dévorent ses talons. La fourmi-folle le pique quand il dort parce qu'il n'a pas de lit pour se reposer.

Le *fatras-blanc* est devenu un fier seigneur.

Le mulâtre s'est ruiné à force d'acheter des cravates pour aller danser, des bagues et des colliers à ses doudous.

La conteuse de contes conclut en dodelinant pensivement son madras :

— *Neg'-Guinée,* c'était un pauv' chien malheureux. Ça vrai!

Les bonshommes se plaignent de la froidure; les bambins se frottent les yeux.

— Bonsoir, Madame Cynotte!

Les très vieux et les tout petits s'égrènent par le chemin. Leurs silhouettes se noient dans les remous bleus de la nuit. La bonne femme, attardée sur son banc, n'a plus pour l'écouter que trois matous du voisinage.

C'est l'heure où *l'oiseau-colibri, couleur des jours passés,* mène au sabbat les mouches-à-feu.

XVI

La grande fête verte du renouveau tropical absorbe le village. Il y a trop d'azur, trop de clarté, trop d'effluves. La jeunesse se cherche. Les ramiers sauvages s'accouplent. Leur roucoulement accompagne le calme étincelant des midis. On dirait que c'est le soleil qui chante au-dessus des mornes.

Aux champs, les travailleurs se couchent dans *l'herbe-bonhomme.* Les papillons s'égarent sur la mer. Les fougères *crosses-d'archevêque* s'ébouriffent. Les lianes dévergondées s'enlacent. La végétation est folle.

Prise d'une activité soudaine, Cristalline commence mille choses à la fois. Mais, capricieuse, elle délaisse sa besogne et part, sous le prétexte de pêcher la *cribiche* et la *zangui,* errer au bord des ruisseaux. Etendue auprès de Mano, elle le bouscule ou le câline, tour à tour langoureuse et emportée. Revenue au logis, elle se plaint

d'avoir la fièvre, une petite fièvre lente, que les maringouins, en tourbillonnant au-dessus des feuilles *chapeau-d'eau*, propagent.

Quant à Cynotte, cette ardeur éparse la brise. Elle semble de plus en plus vieille, de plus en plus maigre et sèche, comme un pauvre arbre privé de sève. Elle tend ses membres gourds à la chaleur et demeure inerte sur son banc. Enhardies par sa torpeur, les sauterelles bondissent sur ses pieds nus. Lorsque les grappes de *l'acajou-bois-sept-ans* neigent par rafales, elle n'esquisse pas un mouvement pour secouer les pétales accrochés dans ses cheveux.

Un jour, elle ne peut plus quitter son lit bateau en bois divin. Elle marmotte sans manifester d'amertume :

— C'est la fin !

L'après-midi, elle commence à délirer doucement. On met les ciseaux en croix au-dessus de sa tête. Son fils égorge un pigeon qu'il pose, pantelant, sur sa poitrine. Cela ne suffit pas à remuer sa raison. La mort voltige par la case. Elle frôle la conteuse de contes; elle immobilise déjà ses jambes dans son étau. Les voisines disent :

— C'est la paralysie !

Cristalline fait bouillir de l'écorce de roseau d'Inde et des feuilles de barbadine pour soulager la patiente. Les tisanes ne guérissent pas toujours. Le sorcier, appelé en hâte, s'avoue vaincu. Au dernier coup de l'*Angélus*, un crabe *c'est-ma-faute* se sauve en zigzaguant : c'est l'esprit du mal qui renonce à sa proie. Un oiseau-mouche jette un cri aigu. Popo et sa femme se rapprochent, pris d'angoisse. L'invisible visiteuse se penche sur l'agonisante et lui parle tout bas. Cynotte se dresse sur ses oreillers et tend les bras vers l'inconnu.

Elle voit, dans une divine prairie, les saints des images et les célestes processions. Sa mère, la pâtoure, l'attend avec les nourrices qui ont allaité des générations de bébés créoles. Les ombres lui font signe et lui mandent

des nouvelles du monde. Cynotte sourit. Elle s'avance dans un grand rêve et murmure :

— Me voici, chés z'amis.

Puis, elle retombe, éblouie par Dieu.

Alors, les deux époux manifestent leur douleur par des lamentations prolongées. Un chien hurle dans le voisinage. La mort s'est posée sur la case et sa présence emplit les vivants d'une mystérieuse épouvante.

Lorsque la défunte repose, parée de sa plus belle toilette, Popo prend sur l'étagère une corne de lambi et pousse des plaintes rauques dans le coquillage pour avertir les villageois qu'il y a, cette nuit, une trépassée à veiller.

— Taisez-vous, *neg's-habitants,* ne vous attardez plus sur la place! Tambouyé, cessez la danse! Pleurez, *mamailles* dans vos berceaux! La conteuse de contes a emporté au paradis les légendes de la Martinique.

Longtemps, l'appel funèbre trouble la campagne, évoquant le souvenir lointain des Caraïbes. Ils gémissaient ainsi dans les lambis, afin de prévenir qu'un des leurs s'en était allé boire l'ouycou chez les Ichéris (6).

★

Cynotte a pris sa place au cimetière sous la tombe usée de sa grand'mère. Déjà, l'herbe germe sur la terre fraîchement remuée; la couronne de raisiniers marins se fane. Les choses se flétrissent vite et les hommes oublient. Ils vident leur chagrin d'un trait et reprennent hâtivement leurs travaux. Ils savent bien que leur destin est court.

Popo a consacré une semaine à se désoler, mais les prochaines élections le préoccupent. Il se doit à ses ambitions et prépare sa conquête en trinquant avec ses partisans.

Si sa mère était encore présente, elle saurait l'empêcher

(6) Dieux Caraïbes.

de fréquenter autant les buveurs de rhum du *Piment-z'Oiseau.* Cristalline ne s'en donne pas la peine. Elle flâne par la chambre d'un air vague. La féerie passionnée du printemps l'oppresse. Sa gole de deuil lui pèse. Elle ne s'intéresse plus aux projets de son mari. Quand il disserte sur les intrigues politiques qui divisent le canton, quêtant une réponse admirative, elle se blottit sur ses genoux.

— Tu ne m'embrasses pas, mon chéri?

Lui, imperturbable, poursuit son idée, tandis qu'elle écoute les bruits du dehors : le glissement d'une couleuvre dans les citronnelles, le vent dans les tamariniers. Lorsque l'alizé nocturne passait, Cynotte avait coutume de dire :

— Ouvre la fenêtre, ma fi. Laisse entrer la respiration du ciel.

Cette bonne femme ignorante créait autour d'elle une atmosphère merveilleuse qui aidait à vivre. Depuis sa disparition, la mulâtresse éprouve une impression grandissante de solitude. Elle se sent étrangère dans cette bourgade où les paysans continuent fidèlement les habitudes de leurs pères. Elle pense, en surveillant la marmite :

— J'ai été l'esclave d'un missié blanc; pour finir, me voici la servante d'un gros nègre. Pas ni chance!

Que faire lorsqu'on ne fréquente pas les bamboulas? Les romances vous restent dans la gorge. On espère en vain les mots d'encouragement d'un mari, indifférent aux menues besognes qui lui tissent une quiétude. Alors, insensiblement, on devient une *moune chimérique.* C'est très dangereux. M. le Curé Tiretaine le sait bien. En rentrant de sa promenade, il ne manque pas de lever les yeux de son bréviaire et de répéter à Cristalline, qui s'ennuie, les bras ballants :

— Eh bé! ti madame, êtes-vous changée en tortue? L'oisiveté est mauvaise conseillère, venez m'entendre

prêcher, ma ché. La religion, c'est le refuge des mères de famille!

Le curé reçoit depuis vingt ans les confidences des filles de couleur. Il n'ignore pas qu'elles ont besoin de miracle et d'effroi pour rester sages. Popo n'est pas de son avis. Il redoute l'influence du prêtre et ronchonne tout bas :

— La *boite-confession,* c'est un endroit perfide. Les commères y apprennent toutes sortes de raisons pour endêver les hommes.

Popo Adilas se vante d'être libre penseur. Il gronde sa femme quand elle s'avise de fréquenter les offices du carême. Par esprit de contradiction, elle se précipite à l'église dès qu'il a le dos tourné. C'est une façon de narguer son autorité. Les disputes rompent la monotonie et les réconciliations font toujours plaisir.

Le Jeudi-Saint, Cristalline s'empresse de suivre la procession des négresses qui *battent Judas* sous le porche de l'église.

A l'heure où l'on chante *Ténèbres,* les dévotes, qu'un pieux délire exalte, frappent sur des futailles des tambourins, des calebasses. Les casseroles crèvent sous les coups. Les gamins enragés trépigent : « *Crasez Judas!* » Les vieux, ragaillardis par tout ce tapage, font des moulinets avec leurs *bâtons-moudongue* (7).

Popo ricane, les bras croisés, à la porte de la mairie. Siméon de Montaigne se tient coi dans son échoppe. M. le curé Tiretaine se frotte les mains. Il n'est point ennemi du symbolisme bruyant de ses paroissiens et leur enseigne l'Evangile en s'inspirant de la familiarité goguenarde des Mystères du Moyen-Age.

Le soir, tandis que son mari pérore, Cristalline se faufile au sermon. Il y a foule : les mamzelles recueillies

(7) Le mot créole *moudongue* est la corruption de *Mandinguel,* tribu cannibale de l'Afrique. Un esclave Mandingue était redouté de ses compagnons. Le nom de cette race s'est transformé en qualificatif pour désigner tout ce qui est terrible, féroce.

dans leurs robes roses, les matrones convaincues de leur importance, les *z'habitants* las de leur journée de travail.

L'église a été bâtie autrefois avec les dons des flibustiers et des cadets. M. de la Pagerie, capitaine des dragons de sa paroisse, s'est incliné sur ce banc vermoulu, en uniforme de camelot rouge, brodé d'or. Le décor n'a pas changé; les bonnes gens non plus. Lorsque l'abbé Tiretaine monte en chaire, ses ouailles poussent un soupir de soulagement. Un prédicateur, n'est-ce pas, c'est un très beau conteur de contes. Le curé s'exprime en patois, sans reculer devant les termes à la fois débraillés et candides, qui caractérisent le langage local.

« C'est malheureux ça, mes frères, s'écrie l'orateur, c'est « malheureux d'être obligé de grommeler continuellement. « Les uns ka prier la Vierge sans goût. Les autres ka pas « comprendre que c'est l'âme qui est le maitre. Z'autres en- « têtés comme bourrique, z'autres fainéants comme manicou. « Moin ka parlé, mes frères, pour tous les mounes en général, « tant pis pour celui qui se reconnaîtra... La femme vent « bien promettre fidélité au mari. Hélas! moin ka voir pas « plus tard qu'hier, une mâtine bailler fameux coup de « canif dans son contrat. Tout ça fait pleurer Notre- « Seigneur, ka passer quarante jours et quarante nuits dans « le mitan des bois. Ecoutez bien :

« Le Bon Dieu dit à garçon li : Tant pis, mon fils, descends « sur la terre, mais méfie-toi, le diable, c'est une bête mal- « faisante. Prends garde ka pas badiner li!

« Jésus réponds : Oui, papa! Et il descend dans les forêts.

« Li marché longtemps, longtemps! Passé rivières, monté « montagnes. Pieds à li, mains à li en sang à force de tra- « verser piquants raquettes, cros-à-chien, z'herbes coupantes..

« Pendant ce temps-là, le diable ordonne à garçon li : « Compère Satan, mon fi, le bon Dieu té ka battre les champs, « en bas, pour nous empêcher de tenter les hommes. Allez « mon fi, fermez gueule li!

« Satan part faire le faraud, fourrant queue li dans cu- « lotte, un chapeau à claques sur ses cornes pour que Jésus « ne le reconnaisse pas. Ce bougre-là est bien savant! D'un « bond, le voilà rendu en l'air le Morne-Rouge où le Seigneur « méditait, le front dans la poussière.

« — *Bonjour, compère Jésus, murmure le tentateur, vous* « *devez avoir bien faim, bien soif?*

« — *Passez votre chemin, fit Jésus en lui montrant le* « *poing.*

« *Vous croyez Satan rebuté? Pas ni! Li ka virer, ka tourner* « *autour du divin maître en bougonnant :*

« — *Si vous êtes le fils à Bon Dieu, changez les rochers* « *en gros jambon, les fontaines en bon vin. Venez souper* « *avec moi, pour proclamer tout partout : C'est moi, l'enfant* « *au Bon Dieu!*

« *Mais, Jésus, qui voit tout, aperçut les cornes de Satan* « *qui dépassaient de son chapeau, et répondit :*

« — *Papa moin ne veut pas qu'on défie sa puissance!*

« *Alors, le démon rit très fort et, tenace, suivit Jésus en* « *rabâchant son antienne.*

« — *Compère Jésus, changez les cailloux en bon manger,* « *les calebasses en bananes-figues!*

« *Le Seigneur ne tourna point la tête. Il chassa le Malin en* « *criant : « Va-t-en, Maudit! Bave de crapaud! Saloperie!... »*

« *Et dans ces moments-là, six paniers sambouras descen-* « *dirent du ciel, portés par des anges, Jésus trouva sa ré-* « *compense. Il mangea la saucisse en pile et se désaltéra* « *avec coco d'eau.*

« *Tout ça veut dire, mes frères, qu'il faut supporter la* « *faim, la soif, toutes sortes de malédictions plutôt que d'écou-* « *ter les conseils du démon. Ça veut dire, mes frères, qu'il* « *faut croire vos parents, regretter vos fautes et prendre* « *votre mal en patience, si vous voulez recevoir la bénédic-* « *tion du Très-Haut...*

« *Mais, avant de finir, chés z'amis, par grâce ne mêlez ja-* « *mais l'odeur patchouli à l'huile carapate. Tonnerre! il n'y* « *a pas moyen de résister quand vous venez dans ma boîte-* « *confession...* (8) ».

Cristalline, en regagnant sa case, échange ses réflexions avec ses voisins : Ulysse Panier et Zéphirine Fantaisie.

— Curé-là ka bien causer, mon ché!

— Ça vrai, ma ché. Tous les scélérats feront leur soumission.

— Pas tous les scélérats, riposte Mme Adilas. Jamais, vous m'entendez, Martin Bauregard n'avouera ses larcins.

(8) Traduit du créole.

— Si fait, Martin Bauregard s'agenouillera dans la boîte-confession et mandera à Missié curé :

—Hélas! mon Père, j'ai défailli un brin.

—Comment cela, mon enfant?

—J'ai volé la corde, mon Père.

— Ce n'est pas grave, mon cher garçon...

—Eh bé! pauv' saint homme, il ne saura point qu'au bout de la corde, il y avait un bœuf!...

Ulysse Panier et Zéphirine Fantaisie se réjouissent : « Ah! Ah! Ah! »

Et ils se donnent des tapes retentissantes sur les cuisses.

La mulâtresse plaisante à l'unisson. D'avoir entendu un sermon, côte à côte avec les *z'habitants*, l'a rendue soudain un peu pareille à eux.

Le Samedi-Saint, elle ne manque pas la cérémonie du *Gloria*. Lorsque les cloches reviennent de Rome et font le tour de l'île, pèlerines joyeuses de chanter leur voyage, les Martiniquais jettent leurs péchés dans la rivière :

— *Gloria! Gloria!* carillonnent les cloches. *Gloria! Gloria* répètent les fidèles.

Les lavandières se précipitent dans les ruisseaux, les négrillons barbottent dans les baquets, les pêcheurs piquent une tête dans la mer. *Gloria! Gloria!* Toutes les négresses sont pures, tous les nègres sont débarrassés de la vilaine poussière des vices.

— *Gloria! Gloria!* clame Cristalline en aspergeant son sein bronzé, les *fautes-polissonneries* sont pardonnées. *Gloria! Gloria!*

Le rite devient un jeu. On rit, on crie, on se dérobe. Les jeunes gens taquinent les filles. L'eau gicle en fumée de lumière. Les palmes des lataniers se balancent. Un voile d'or enveloppe la vallée L'ivresse de vivre éclate comme un fruit mur. *Gloria!*

A demi-nue sous les balisiers, la doudou tend sa chair frémissante à l'apothéose de la terre.

C'est le vieux Pan qui mène *l'Alleluia.*

XVII

Des tourbillons de poussière sur les routes. Les gendarmes passent au galop. Les mairies pavoisent, les drapeaux claquent au vent. Ce sont les élections : le missié nègre est roi. Pieds nus, sa *dibasse* (9) sur l'épaule, il dépose son bulletin de vote dans les urnes. Il a l'air terrible, parce qu'il est convaincu. Il chante la *Marseillaise,* braille l'*Internationale,* acclame les uns, conspue les autres. Son vieux sang africain bouillonne dans ses veines. On lui a donné un jeu très dangereux.

Aux Trois-Ilets, sous l'ombrage des acouas géants, les *neg's-z'habitants* se pressent sur la place. Ils sont tous là : les faucheurs de canne, les pêcheurs et les notables. Les gamins brandissent des palmes de lataniers, les chiens jappent, les coqs s'égosillent. Popo mène le branle. Il se présente comme conseiller municipal. Ses partisans se groupent en troupe docile autour de lui. Affublé d'une ample redingote, juché sur un tonneau, Popo tient de l'ogre et du pantin. Il ouvre une bouche toute grande pour mieux dévorer ses adversaires. Ses dents sont prêtes à mordre.

« — Je suis votre homme, citoyens, s'écrie l'orateur, un « prolétaire que la patrie vous envoie. Je sais mon devoir. Je « me ferai l'écho de vos plaintes, le bras vengeur de vos « revendications, la voix justiciaire qui dénonce l'insalubrité « et la concupiscence. »

Emporté par sa fougue, il reprend dans son jargon familier :

« — Si ou ka pas voter pour moin, vous tous citoyens, devenir des bougres d'andouilles, plus bêtes passés neg's-Guinée. « Moin compatissant, moin ka connaître la misère du pauv' « moune. C'est pourquoi, chés compatriotes, dans un senti- « ment de démocratie fraternelle, je souhaite au travailleur « et à la compagne qui partage sa couche nécessiteuse, d'en-

(9) Matraque.

*« graisser leur ventre de calalous-crabe et de goyaves-con-
« fitures. Oui, camarades, j'ai une ambition, c'est la prospé-
« rité de ma commune. Je veux porter secours aux orphelins,
« distribuer des pensions aux veuves, veiller à l'entretien
« des chemins pour la commodité des voitures et des missiés
« et dames qui n'ont pas de souliers. Vienne un cyclone,
« qui arrache les palissades, crève les toits, mutile les récol-
« tes, je suis là, muni de mon instruction civique et obliga-
« toire. Je parle à compère député. Je lui dis : Baillez l'ar-
« gent, honorable bienfaiteur, pour la consolation des sinis-
« trés. Et, par la vertu de mon éloquence, les catastrophes se
« changent en bénédiction.*

*« Au nom de l'Egalité et de la Fraternité, mes amis, vous
« devez savoir ce qui vous reste à faire. C'est de voter pour
« moin, Popo Adilas, socialiste incorruptible. Tonnerre de
« Dieu! citoyens, j'aurais pour vous le cœur d'un père. »*

On porte Popo en triomphe.

Hélas! ses ennemis arrivent au pas de course, soufflant dans des cornes de lambis. La parade se gâte. On s'envoie des noix de coco. Les *dibasses* assomment les plus faibles. Popo disparaît, avalé par son tonneau. Un antique pistolet pétarade. Les gendarmes *grosses-bottes* tapent dans le tas. Les commères, qui ont risqué un œil curieux aux alentours, s'esquivent. Elles ramassent leurs gosses. Toutes les cases se taisent La tornade politique déferle sur les toits.

Cristalline redoute les bagarres. Elle est restée chez elle, à garder Mano, qui pleurniche pour aller se promener. Les heures semblent longues à la jeune femme. Que fait son mari dans la bataille? Reviendra-t-il triomphant ou bien poursuivi par les quolibets? Toutes ces luttes sont ridicules!

Cristalline comprend très mal les revendications des gens de couleur. Aujourd'hui, ils se souviennent amèrement du Code Noir. Les haines défuntes ressuscitent et les blancs tremblent sans oser se montrer.

La doudou n'a pas de rancune. Elle est toujours prête à écouter les garçons pâles, qui débitent de savants

compliments. C'était ainsi naguère. Les seigneurs, privés de femmes de qualité, enseignaient l'amour et les belles manières aux négresses. Alors, les brunes favorites se détournaient de leur devoir et faisaient la moue aux nègres farouches, qui défrichaient la broussaille campêche en sifflotant des airs du Congo.

Vers le soir, fatiguée d'attendre, cloîtrée à la maison, Cristalline s'enfonce dans la campagne. Elle prend le sentier qui grimpe derrière le verger. Elle se réjouit avec le petit Mano de pouvoir flâner en paix. Quelques rares bûcherons se hâtent à travers les mornes. Ils saluent la mulâtresse bien poliment au passage. La forêt les a préservés des attitudes insolentes et des gros mots qu'on apprend sur les quais en déchargeant les bateaux. Cristalline rejoint la route, c'est le but habituel de ses promenades. Elle gagne une sourde nostalgie à force de contempler cette longue coulée d'argile, qui court entre deux ravines rejoindre l'horizon. Tout est vide, tout est nu. Il n'y a jamais rien. C'est triste et c'est irritant comme un espoir qui ne veut pas mourir.

Pourtant, cette fois, une ombre chemine dans le lointain. Elle se rapproche. C'est quelque chose de gris et puis c'est une gole à pastilles, et finalement, c'est Sapote, la colporteuse. Elle trotte alertement, sa boîte en bois sur la tête. Voilà une bonne aubaine!

— Bonjour, Mamzelle Sapote.

— Bonjour, ma mie. Déchargez-moi!

La marchande s'agenouille. Cristalline lui enlève son fardeau, un ballot qui pèse au moins quarante livres. Mamzelle Sapote étale sa marchandise sur l'herbe. Il y a de tout dans la boîte en bois : des coupons d'indienne, des cravates, des dés en argent, des rubans. On cause.

Sapote connaît les nouvelles du pays. Cela lui aide à débiter trois sous de poudre de riz et dix sous de pommade à la violette. Un jour, elle traverse le bourg Sainte-Marie; le lendemain elle est à la Trinité; le dimanche,

elle entend la messe au Vauclin. Elle s'improvise la messagère des familles et narre des choses surprenantes.

— A l'Anse-à-l'Ane, Virginie Fidélité a mis au monde un *mamaille-zombi*. Il a le ventre d'un *crapaud-bœuf*, les yeux d'un manicou! C'est ça qui est z'affaires!

— Qu'est-ce qu'il y a encore?

— Aux Carbets, Jean Macouba, en rentrant à la brune, a tué avec sa matraque son voisin qu'il prenait pour un revenant.

— A Fort-de-France, Mayotte Beausoleil est à la geôle pour avoir volé des lapins au Juge d'Instruction.

— Et puis, Mamzelle Sapote?

— C'est tout!... Non pourtant, ce n'est pas tout. En passant devant l'habitation Desmasières, Sapote a entendu les violons chanter. Il y a des noces dans l'air.

— Quelles noces? questionne distraitement Cristalline.

— Les noces d'une des jeunes filles. On dit qu'elle s'est mise en tête d'épouser un *békel* établi à la Trinidad. Il l'emmènera côté li, chez les Anglais *comparaison*.

— Ou pas connaître le nom du *békel?*

— Moin pas save! C'est un ancien *fatras* qui tient la succursale de Missié Desmasières... Garçon-là malin!

Cristalline laisse tomber les fanfreluches qu'elle tourne entre ses doigts.

— Ce ruban-ci, pour vous Madame, c'est une pièce d'un franc.

— Pas ni! pas ni!

Il n'y a plus de colifichets, d'histoires à dormir debout. Il y a le retour d'un amant. C'est un ingrat. Il est heureux sans s'inquiéter du sort de sa maîtresse, enterrée dans la cabane d'un rustre pour élever son bâtard.

— Etes-vous devenue une statue en carton, grommelle Sapote; eh bien! adieu.

Ah! Mamzelle, qui vendez des fariboles, vous auriez dû continuer votre chemin sans ouvrir votre boîte en bois. Mais la négresse, indifférente, reprend son

chargement en répétant pour les arbres et les oiseaux :

— La colporteuse, la colporteuse! Z'épingles, z'aiguilles, z'odeur patchouli!

Colporteuse, colporteuse, vous n'avez pas emporté toute votre pacotille. Vous avez jeté au vent des mots cruels, qui blessent comme la pointe de vos *z'épingles-tremblantes.* Cristalline entend bourdonner à ses oreilles vos racontars de vieille radoteuse. Elle n'a plus le courage de regagner le village. Elle s'allonge, sans force, contre la mousse, à l'abri d'un taillis.

Yves est revenu. C'est pour lui les révérences et les musiques. Pour lui les fiancées précieusement attifées et les bouquets de fête. Cristalline voudrait s'élancer d'un trait jusqu'à l'habitation Desmasières, troubler le bal, arrêter les violons et chasser honteusement le *béket.* Il s'en irait, l'échine basse, pareil à un chien qui a perdu son gîte.

Auprès d'elle, las d'être sage, Mano se fâche. Il s'ennuie : il a faim et demande sa soupe. Le jour se retire du taillis, c'est déjà presque la nuit. Les rameaux enchevêtrés semblent à la jeune femme des grands bras fantastiques qui se tordent et se joignent pour l'empêcher de passer. Irritée par la monotonie champêtre, elle gémit :

— Moin pauvre esclave à la chaîne, pauvre esclave!

Elle s'en retourne à pas lents, un peu hagarde, giflée par les branches qui veulent la retenir.

★

Très tard, dans la maison fermée, Cristalline évoque le souvenir de l'étranger, hantée de regrets jaloux. Son mari est retenu à la mairie, elle s'en réjouit. Elle n'aurait pas la patience de s'intéresser à lui. Qu'il soit victorieux ou battu, peu lui importe! Le présent se détache d'elle sans secousses. Seul, l'avenir compte et l'attire en avant à la façon d'un vertige. Sur la place, les clameurs s'apaisent. Le trot des gendarmes *grosses-bottes* ébranle la

porte. Un dernier pochard, chassé du *Piment-z'Oiseau*, rote : *Vive la République*, au fond d'un fossé. Un silence gagne le village par étapes. On n'entend plus que l'imperceptible frisson des feuilles et des vagues.

Popo rentre vaincu. Il s'effondre sur la *dodine*. Ses vêtements sont déchirés Sa bouche pue comme une gourde à tafia. Il marmotte des mots sans suite.

Il a été trahi! Siméon de Montaigne lui a joué un tour. Ce bandit a fait voter les morts. Il a inscrit sur les bulletins de vote les noms des trépassés qui reposent dans le cimetière sous les pierres abandonnées. C'est l'usage, il aurait dû se méfier. Ah! malédiction.

La colère l'empoigne. Il s'excite, ébranle les meubles, écrase la gorgoulette, vocifère :

— Le déshonneur est sur moi!

La mulâtresse se cache dans son tablier. Popo, que cette craintive inertie achève d'exaspérer, lève le poing. C'est un besoin lorsqu'on a été molesté par une horde de fantoches en délire. Il secoue les épaules fragiles, cogne le front buté. Ses ongles s'enfoncent rageusement dans la chair passive, moelleuse sous les coups.

— Danse, Cristalline, le *caleinda-marré,* c'est la danse de tes sœurs.

Quand l'homme n'a plus la force de tempêter, il tombe sur le lit et s'endort, les bras en croix, lourde brute crucifiée d'ivresse.

La nuit baigne le corps brisé de Cristalline dans sa pureté d'eau profonde. Le jardin entre par la fenêtre ouverte. Les senteurs éparses se font légères et frôlent les meurtrissures de la doudou d'un invisible baume. A l'horizon, la mer luit. Elle a pris toute la lumière du ciel. Il n'y a qu'elle et la route pour éclairer la terre. Ah! cette route. Elle se glisse avec des perfidies de serpent dans la campagne immobile. Elle traverse les mornes, côtoie les précipices, elle s'échappe rejoindre la ville. Elle quitte le village, cet humble amas de cases

qui abritent les atomes de bonheurs, les souffrances taciturnes, la résignation quotidienne des paysans.

Cristalline soupire.

— Les violons chantaient!

La route scintille, long reptile fascinateur, la route l'appelle. La chandelle est presque morte; il est temps.

Cristalline ne dansera plus le *caleinda-marré*.

Elle rassemble dans son panier ses bijoux, ses foulards, ses robes, les chemises de Mano. Encore ce madras, ce bout de soie et l'almanach qui donne la clé des songes!...

— *Ou vini, yche moin.*

Le *yche* se plaint, surpris dans son sommeil. Elle l'attache sur son dos, solidement, avec le mouchoir à carreaux qui entoure sa taille quand elle lave à la rivière.

Pieds nus, elle s'en va sans détourner la tête, retrouver la ville en suivant la route.

Et le village, gardé par les manguiers centenaires, s'enfonce au tournant, prostré dans le noir.

XVIII

Elle a marché toute la nuit de son pas élastique de montagnarde. A la pointe du jour, elle s'assied, accotée sur une borne et Mano mange un *pain-mi*.

L'aube éteint les étoiles, elles clignotent, à demi évanouies. La lune attire sa face morte entre les nuages; la brume rampe dans les marigots. Tout est gris, pétrifié dans du rêve. La nature n'ose pas bouger, enveloppée de limbes et hésitante à renaître.

Cristalline plonge ses pieds nus dans l'herbe humide. Elle respire à l'aise, contente d'être libre, déjà loin de sa vie d'hier. Puis, des vapeurs roses tendent l'orient de féeriques banderoles. L'aurore perce les nuées. La chaîne des Carbets s'embrase. Un mansfeni s'envole en quête d'une proie. La joie éclate dans la gloire verte des champs. A califourchon sur son mulet, une marchande

passe. Ses hottes débordent de bananes, de chapelets écarlates de piments. Etonnée de rencontrer si tôt une passante, elle s'informe, toute ronde et franche sous son chapeau de jonc.

— Eh bien! Que faites-vous là, pauv' malheureuse!

— Hélas! moin bien chagrine, rompue, battue comme lambi... Moin ka pati...

Le mulet s'arrête et mâche une fleur-baraguette. La marchande se penche en avant, pressentant une aventure, quelque chose de très sentimental qu'elle pourra conter au marché.

Cristalline narre son histoire, pas toute, juste ce qu'il en faut. Son mari est un brutal. Il la délaisse, il la torture, alors voilà, elle se sauve, emportant son *yche.*

— Pas nì besoin d'un tout ti service, reprend la femme apitoyée.

— Prenez mon panier, vous le déposerez à la case de ma *ché cocotte,* une personne très bien, qui loge sur la Levée. Vous demanderez Sylvanie, la brodeuse. Vous verrez, il y a deux plants de giroflier devant la porte. C'est tout de suite avant la rue des Amours..

La marchande cale le panier dans ses corbeilles.

— Bonne chance!

— Merci à vous!

Cristalline sourit. Elle sait que l'inconnue s'acquittera de sa mission. Les petites gens des Antilles sont compatissants entre eux. C'est pour cela qu'ils parviennent à suivre leur fantaisie sans s'inquiéter du reste. Et, l'insoucieuse fille continue son voyage en monologuant :

— Ah! oui, on saura ce que vaut une doudou. Le *fatras* si orgueilleux de sa réussite, elle l'abattra, elle le piétinera et il rampera à ses genoux.

Cette vision de l'infidèle repentant l'attendrit soudain. Yves n'était pas méchant. Il avait prêté sa vie, sans faire attention, il l'a reprise de même. Quand il verra son fils, il ne pourra pas le repousser. Et, pour occuper Mano

impatienté par la longueur du trajet, elle échafaude toutes sortes de projets.

— Tais-toi, *mamaille*! Tu vas embrasser ton vrai papa, un beau papa neuf qui a des cheveux blonds, un habit gommé, des manières polies. Il dira comme ça : « Oïe mon Dieu! le bel enfant. Je le reconnais. Il a mon nez droit, mes lèvres pincées. Ce n'est pas un vilain *neg' bitaco* qui l'a fabriqué, non!... » Et pis, c'est Mano qui engraissera son ventre avec des *tablettes-cocos*, et c'est Cristalline qui s'achètera des z'agréments : mouchoirs, foulards, esclavages, tout!...

Une allégresse l'entraîne. Elle oublie sa fatigue, et pour rythmer son pas, elle fredonne sur deux notes en poursuivant sa chimère : *Tablettes-cocos,* mouchoirs, foulards, esclavages!

La route déroule ses lieues de cendre. Il faut gravir les côtes, sauter le gué, longer le torrent. Ici, des toits en lattes de palmiers émergent des bois; là, les pétales neigeux des caféiers piquent les haies. Le bref coup de clairon du coq annonce la prochaine bourgade. Le soleil monte. Mano devient lourd, si lourd! Il pleure, surpris de sentir chez sa mère un autre désir que le sien.

Le sol brûle, Cristalline va. C'est une ombre courbée dans un désert d'or. Le soleil l'enveloppe dans son triomphe de feu. Son corps fléchit, sa voix s'enroue. De plus en plus bas, de plus en plus lente, elle soupire :

— Mouchoirs, foulards, esclavages.

Et cela devient presque une plainte, presque une douleur. Elle va, fugitive amoureuse, sans avoir la force de penser pourquoi elle fuit.

A deux heures de l'après-midi, traînant ses pieds gonflés, Cristalline arrive à l'habitation Desmasières. A travers la grille, elle aperçoit les branches entre-croisées audessus de l'allée principale. La maison est silencieuse, les persiennes sont closes.

Man-Dou, béate dans son fauteuil, Plesguen, les jeu-

nes filles engourdies sur un roman, nul ne se doute qu'une passante les guette, avide de détruire d'un mot cette quiétude de riches.

La mulâtresse contemple, indécise, le paisible décor. Elle songe :

— Je vais sonner, entrer, dire : Bonjour, Madame, je viens chercher mon amant. C'est très simple!

C'est pourtant très difficile à réaliser quand on est lasse à mourir et qu'un enfant réclame son lit en gémissant.

Elle s'abat comme une bête fourbue, murmure : « Plus tard, » et se couche dans le fossé.

L'ombre est douce. Un sommeil pesant terrasse la campagne. La brise molle détache les mangots mûrs à point. Cristalline suce un fruit, berce Manot. Lorsqu'elle a jeté plusieurs noyaux autour d'elle, elle s'endort, épuisée d'avoir tendu sa volonté pendant des lieues.

Et cela dure longtemps, cet assoupissement vaincu de la femme et des choses.

Le claquement d'un fouet la réveille. Dans une vague somnolence, elle entend les roues d'une voiture grincer sur le gravier. Le portail s'ouvre et un cabriolet tourne. Derrière le dos d'un cocher débonnaire, des rires fusent, des exclamations se mêlent.

Elle se frotte les yeux. C'est lui, c'est Yves. Elle a reconnu sa voix. Elle se dresse, s'élance, crie :

— C'est moi, c'est moi!

Un instant distraite, Mlle Desmasières se détourne.

— Il y a une mendiante qui essaie de nous rattraper.

Mais le jeune homme ne voit qu'une fourmi égarée sur le cou de sa compagne. Ses doigts s'attardent sur la nuque lisse; sa bouche se pose.

Cristalline court après la poussière qui danse. Ses bras sont tendus en avant. Il lui semble qu'elle poursuit le vent. Au premier carrefour, elle trébuche et s'affaisse sur le talus. Les cabriolets des blancs vont trop vite.

Son espoir, sa rancune, tout cela a fondu. On ne saisit pas le bonheur au galop. Il fait trop chaud pour aller jusqu'au bout de son désir. Cristalline ne sait pas aider son destin. Elle le prend tel qu'il est; c'est une doudou! Trop de fantômes la tiennent. Ils lui ont transmis leur passivité de barbares enchaînés. Ils veillent en elles, innombrables, pour l'empêcher d'être une autre qu'eux-mêmes, et pour qu'elle reflète docilement les gestes de sa race.

Elle regarde le cabriolet disparaître, hausse les épaules : « Ça ka fait moin », et chasse un moustique tenace.

Mano à moitié nu se vautre dans la mousse. Les mangots tombés sont bons. Jusqu'au soir, elle se repose.

Et l'alizé passe en rafales.

L'île, délivrée, frémit. La doudou s'étire. Elle se lève, elle écoute.

Le tam-tam bat. C'est une invite lointaine, toujours pareille, sourde pulsation qui s'exhale de la terre moite. Les dieux païens sont ressuscités. Les sorcières les ont réveillés avec leurs fumées. Une âcre odeur végétale s'échappe des forêts. Les essences aphrodisiaques s'éparpillent dans l'air plus vif et soufflent au visage leur volupté sauvage. Le soleil se couche. A l'horizon, Fort-de-France est un immense buisson ardent.

Il est temps de secouer l'accablement du jour et de désaltérer sa soif de vivre jusqu'au matin.

Cristalline, son bâtard sur le dos, suit la route qui mène à la ville. Le bruit du tam-tam scande ses pas. Légère, semblable à l'oiseau-colibri, elle gazouille dans son jargon d'enfant :

Ça qui meilleu, ça qui plus doux,
Miel-confitu et puis vesou
C'est l'amou, l'amou,
L'amou.

Ça qui voltiger tout partout,
Ça qui guetter sous le bambou,

Chasseur-chou,
C'est l'amou.

L'amou, l'amou, sirop plus doux,
Miel-confitu et puis vesou
L'amou, l'amou...

La peau luisante, l'œil vif, elle lance à pleine gorge son appel passionné :

— L'amou, l'amou!

De la vague au ruisseau, de la source au bocage, l'écho répète en sourdine : L'amou, l'amou!...

C'est la chanson de la Martinique.

Cette nuit, Cristalline dansera la biguine au Bal Loulou.

THÉRÈSE HERPIN

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Princesse Bibesco : *Au bal avec Marcel Proust*, Gallimard. — Noël Santon : *La Poésie de Rachilde*, Le Rouge et le Noir. — Marie-Thérèse Gadala : *Ceux que j'aime*, Figuière. — Alphonse Séché : *La Vie des Fleurs du Mal*, Malfère. — Charles Chassé : *Styles et physiologie*, Albin Michel.

La princesse Bibesco risque un peu de nous induire en erreur sur le contenu de son livre en l'intitulant **Au Bal avec Marcel Proust**. En réalité, une seule rencontre de ce genre. Mais elle sert de point de départ à un ouvrage qui nous apporte de précieux renseignements sur Marcel Proust, et aussi de bien curieux fragments de lettres.

Proust eut d'assez bonne heure le sentiment de sa valeur et l'intuition qu'il était né pour de grandes choses. Il arriva cependant à l'âge de maturité sans avoir donné la preuve de son génie, et sans avoir été deviné par ceux dont l'estime lui eût été chère. Il sentait en même temps que l'œuvre singulière qui germait en lui n'était point faite pour séduire un large public. Il arriva donc à l'âge de maturité dans un état douloureux et privilégié : il se connaissait tout à la fois dénué d'espérance et avide de créer. Un tel état s'est rencontré souvent, je crois, chez de très grands créateurs qui, pour des raisons diverses, n'ont pas été immédiatement portés par ce vent favorable qui, dès leurs débuts, flatte maints esprits médiocres. Un Wagner, tout aussi bien qu'un Nietzsche, vécurent le tourment exquis de connaître avec certitude leur valeur et de savoir avec non moins d'évidence qu'ils ne pourraient faire reconnaître cette valeur. J'estime qu'il faut à quelques génies de choix pareille épreuve. Le désir créateur longtemps contraint éclate alors avec frénésie, le caractère trempé dans l'épreuve se refuse à toute compromission, on devient aussi indifférent à la louange qu'au blâme et l'on est, comme

Eckermann le disait de Gœthe, de ceux qui ne prennent qu'en eux-mêmes leur point d'appui.

A force d'avoir longtemps porté en lui le sentiment qu'il entrerait dans l'innombrable phalange de ceux qui sont nés pour ne point réussir, tout comme Augustin Thierry aveugle avait fait « amitié avec les ténèbres », Marcel Proust prenait un singulier plaisir à trouver sa joie dans l'échec et le plus aigu sentiment de lui-même dans la déception... La conversation qu'il eut au bal avec la princesse Bibesco roula sur ce sujet. Il était consterné de voir la princesse faire d'Alexandre le Grand un homme heureux :

Il commença de m'exposer longuement quelque chose qui me parut l'éloge de l'échec... Il voulait m'expliquer qu'au jeu, l'important c'est de perdre.

Dans une lettre, il complète son explication en disant : « Si je ne cesse de désirer, je n'espère jamais », et il avouait encore prendre sa volupté à jouer sa vie « à qui perd gagne ». Et la princesse Bibesco d'affirmer que la déception et le renoncement furent les forces génératrices de son œuvre.

Mais quelles consolations de choix à cette intime déception !

Tout l'Univers qui devait vivre dans *Le Temps perdu* hante son esprit. Qu'importe de soi ! on n'est plus que la scène où tout un monde de féerie vient se livrer à ses ébats ! Et Proust de voir jaillir du plus profond de lui cent personnages qui demandent de leur donner un corps, « comme ces ombres qui demandent dans l'Odyssée à Ulysse de leur faire boire un peu de sang pour les mener à la vie et que le héros écarte de son épée ». Et dans le renoncement à l'espérance, et même dans le renoncement à « son propre plaisir », voici poindre un nouveau et rare plaisir : « Quand on ne pense pas à son propre plaisir, on en trouve même à constater les lois en vertu desquelles ce qu'on croyait pouvoir garder nous est ravi, et les cœurs eux-mêmes. »

Il semble bien que Proust ait possédé une sensibilité d'une finesse et d'une irritabilité peu communes. Un profond et ombrageux désir d'être aimé, de perpétuels doutes sur la qualité de l'amitié qu'on lui vouait, une sorte de maladie du scrupule dans les choses du sentiment, un impérieux besoin de sentir autour de lui une atmosphère d'affection et la crainte sans trêve renouvelée de ne pouvoir inspirer l'affection ; bref une grande puis-

sance d'amitié et une non moins grande puissance d'insatisfaction dans l'amitié.

Evidemment, je ne l'aimais pas assez, et il s'en était aperçu. D'ailleurs, qui donc l'aima jamais suffisamment, et comme il souhaitait de l'être ?

Il fut « le mal aimé », nous dit la princesse Bibesco. Marcel Proust aimait l'amitié, mais une amitié qui avait besoin de se tourmenter et de s'aviver par l'inquiétude d'elle-même. On saisit mal l'art proustien si l'on n'a point reconnu ce jeu d'une sensibilité de la plus rare délicatesse et d'une intelligence subtile, la sensibilité la plus nuancée s'offrant sans cesse à l'analyse de la plus minutieuse intelligence, les deux facultés s'avivant l'une l'autre.

Je ne puis suivre la princesse Bibesco dans l'examen de toutes les questions qu'elle soulève autour de Marcel Proust et de son œuvre. Que je signale seulement une intéressante discussion sur le prétendu snobisme de Marcel Proust, et des renseignements précieux sur la manière dont se composa dans l'esprit de Proust le personnage de Saint-Loup et aussi la célèbre sonate de Vinteuil.

C'est un essai tout de ferveur que Mme Noël Santon consacre à Mme Rachilde sous le titre **La poésie de Rachilde**. Ce titre un peu ambigu (oh ! la difficulté des titres !) ne doit pas nous laisser supposer que Mme Rachilde a fait œuvre particulière de poète en dehors de son œuvre de prosateur. Poésie désigne ici une certaine manière de sentir et de s'exprimer, qui donne aux mots et aux phrases de mystérieuses phosphorescences et une capacité d'exaspérer nos sens, tout en imposant de longs frémissements à nos esprits. D'ailleurs, Mme Noël Santon précise nettement son point de vue :

Rachilde est l'un de ces prosateurs qui ont mêlé à leur substance le plus de poésie profonde, le frémissement des images, l'incantation des pensées, les prolongements nuancés de la musique intérieure. En ses ouvrages les plus divers, et jusqu'en ses peintures les plus cruellement réalistes, partout, dans la modulation d'une phrase, dans la trouvaille d'une expression, dans l'éclatement d'une pensée, circule avec des violences de tempête et des douceurs de ciel clair une poésie intense, particulière, qui est la vibration même de sa personnalité.

On ne fera aucune difficulté à admettre avec Mme Noël Santon que la prose de Mme Rachilde laisse une étrange, capiteuse et

violente impression de poésie. Barrès n'avait-il point senti quelque chose de cela lorsqu'il appela Mme Rachilde, à l'époque de ses débuts littéraires, Mlle Baudelaire ? M. Maurice Maeterlinck n'a t-il pas reconnu aussi la parenté de l'étrange génie rachildien avec celui de « deux ou trois génies erratiques » qu'il aime entre tous et qui se nomment : Rimbaud, Whitman, Lautréamont?

Le livre de Mme Noël Santon nous apporte une moisson de remarques pénétrantes et nuancées sur la magie poétique des romans de Rachilde. Prises individuellement, chacune de ces remarques est presque toujours judicieuse et suggestive. Peut-être, cependant, toutes ces curieuses observations n'arrivent-elles pas à se nouer avec assez de fermeté et à se lier assez intimement au tempérament créateur de Mme Rachilde. Parfois aussi, Mme Noël Santon est sur la piste d'idées fort intéressantes, mais qu'elle ne pousse pas assez loin jusqu'au point où elles nous donneraient la sensation d'une impérieuse plongée en l'essence même de la poésie.

Ainsi nous voyons Mme Santon tourner autour de cette idée que certains de ces sentiments, qui s'affirment parfois avec tant de violence et comme avec une ivre sauvagerie dans les romans de Mme Rachilde, s'apparentent à ces sentiments « qui dominèrent à l'aube des races ». Excellent, mais il fallait s'avancer plus délibérément dans cette direction. Je n'hésiterais pas à employer pour les romans de Mme Rachilde des expressions comme ingénuité brutale et sauvage...

J'entends par là que, derrière les finesses et les complications de ce cerveau féminin riche d'intellectualité et tout particulièrement apte à démêler le complexe écheveau des perversités les plus raffinées, est demeuré le sens naïf des grandes et violentes forces primitives, des impulsions élémentaires déguisées sous la parure hypocrite et charmante des conventions sociales, des irrésistibles poussées de sève qui brisent toutes les écorces du convenu, des jaillissements terribles de vie qui semblent venir d'un monde d'avant le bien et le mal, et surtout d'avant la modération... « Poèmes de force », nous dit Mme Noël Santon des romans de Rachilde... Oui. Mais la profondeur de suggestion me semble tenir à ce je ne sais quoi de primitiflié à cette sensation de force... Lisez à la page 59 ces lignes dionysiaques où vit je ne sais quelle palpitation brutale et bienheureuse de vie déferlante

et vous sentirez dans cette évocation d'une vigne ce que je dénommerais la poésie de l'exubérance première.

Et cette vision propre à Mme Rachilde ! Il semble que des yeux cruellement ivres de vie s'ouvrent pour la première fois sur le monde. Et tombe tout ce qui tient du convenu ; les sens émoussés par l'habitude se ravivent ; un fragment de paysage est une orgie et l'on dirait que les choses extérieures sont saisies par la tempête sensuelle des Bacchanales. Vision intense, vision hallucinée, vision à neuf... c'est-à-dire poésie... Et quelles audaces dans le jeu spontané du clavier des Correspondances ! Une « voyante » à la Rimbaud, oui c'est vrai ! Poésie encore, cette alliance au plus brutal réalisme d'une « sorte de rêve mystique d'amour et mort ».. Mme Noël Santon a pressenti la structure de l'esprit rachildien, construit, je crois, comme celui de Baudelaire sur le rythme d'une violence contrastée. « Derrière les violences de Rachilde se cachent des tendresses divines. » C'est cela même et c'est pourquoi je dirais qu'à travers cet art si étrangement cérébral qu'est celui de Mme Rachilde, je me grise d'une sorte de fraîcheur ardente qui me semble le parfum d'un monde de jadis, qui vit dans notre Souvenir où se reflète ce qui n'a peut-être jamais existé...

Lorsque Mme de Sévigné ouvrait ses yeux sur les spectacles les plus variés, il lui semblait toujours contempler le plus beau temps du monde, le plus beau soleil du monde, la plus belle lune du monde. Mme Marie-Thérèse Gadala (**Ceux que j'aime**), dont l'esprit ne manque ni de vivacité ni de fraîcheur, pratique l'art de la critique avec tant d'amabilité qu'elle prendrait plaisir, si la chose était possible, à voir dans tout livre le plus beau livre du monde. Par goût propre, on devine qu'elle substituerait volontiers à la critique des défauts ce que Chateaubriand dénommait « la critique féconde des beautés »... Elle aime à donner des louanges, de vraies louanges et non de ces « louanges perfides » où se complaisait Sainte-Beuve. « Faire aimer » les œuvres, tel lui paraît le rôle de la critique. La sympathie de Mme Gadala pour Brunetière est médiocre, mais comme elle sait gré à Jules Lemaître et à Anatole France d'avoir tranformé la critique en « une fée qui sait conter au ralenti comme une grand' mère, mais qui reste toujours jeune quand elle parle d'amour ». Réjouissons-nous de voir la critique élevée au rang d'une dixième et gracieuse Muse ! Cependant la critique des défauts n'est

pas près de disparaître !.. Pour être pénétrante, la critique réclame avant tout de la sympathie et de la générosité... Mais comme les écrivains connaissent eux-mêmes leurs défauts et sont avides de les mieux voir, ils sont étonnés et un peu froissés lorsque les critiques ne les signalent pas et, comme, d'autre part, la critique s'adresse à des hommes et que pour plaire aux hommes il faut flatter leurs mauvais sentiments, il faut bien introduire dans la critique quelques éléments qui la rendent humaine. De la bienveillance, oui, mais une bienveillance un peu ambiguë, comme les yeux étranges de certains personnages de Vinci. Je prends plaisir à relever dans le livre de Mme Gadala quelques jolies formules à propos de Barrès, sur qui j'ai peine à m'exprimer, car je ne peux arriver à savoir si je l'aime ou si je ne l'aime pas (pourquoi après tout le critique serait-il plus sûr que les autres personnes de ses sentiments ? Convention, tout cela). «Enchevêtrement du folklore païen et de la mystique chrétienne», telle serait pour Mme Gadala la substance de la pensée barrésienne, et sa qualité poétique se définirait par « le chant alterné du sacré et du profane». Je dirai aussi que Mme Gadala exprime de jolies pensées sur une bien grave question : celle des cheveux féminins à couper ou à ne pas couper. Dût le monde en crouler, elle opte pour les longs cheveux, ne pouvant imaginer Ophélie « sans la ruisselante chevelure qui flotte sur l'eau comme un linceul d'or, ni Marguerite de *Faust* sans ses nattes... Et moi aussi j'ai la nostalgie des belles aux longs cheveux »... A la religion de volupté il manque maintenant l'un de ses rites les plus émouvants : le mystère de la chevelure dénouée.

J'allais oublier que Mme Gadala n'est pas dépourvue de « tigrerie », mais elle l'a réservée toute pour un article sur un roman de M. Edmond Jaloux et sur un roman de M. Jean Cassou, où les personnages lui semblent des «figures de cire que seul un projecteur électrique fait grimacer ou sourire ».

La librairie Malfère vient d'entreprendre une collection du plus haut intérêt, intitulée les *Grands Evénements littéraires*. L'idée qui préside à cette tentative est de considérer les grandes œuvres comme des êtres vivants qui naissent et grandissent dans une suite de luttes. On voit quels livres riches d'action, de vie et de pathétique, peuvent être écrits sur de tels thèmes. M. Alphonse

Séché (**La Vie des Fleurs du Mal**) avait la partie belle et la possibilité d'un grand livre où exprimer la sensibilité artistique moderne, révélée dans ses diverses attitudes au moyen de ce réactif de choix qu'est le livre de Baudelaire. Sans doute, M. Séché nous a conté maintes anecdotes piquantes, sans doute il nous a apporté une moisson de renseignements curieux dont lui sauront gré tous les baudelairiens, mais en se refusant avec une horreur sacrée « l'analyse psychologique » qui lui paraît ennuyeuse et tout au plus bonne pour « les pédants », M. Séché ne s'est-il pas interdit de pénétrer dans l'intimité d'une question essentiellement psychologique ? La mystérieuse germination des « Fleurs du Mal » dans l'âme de Baudelaire ? Psychologie. L'incompréhension première de l'art baudelairien ? Psychologie. Les manières différentes d'admirer Baudelaire au cours des générations successives ? Psychologie. La conquête de la sensibilité moderne par Baudelaire ? Psychologie. Et puis, M. Séché n'a-t il pas éludé une partie fort intéressante de son travail : les rapports entre la poésie baudelairienne et la jeune littérature ? Et puis, pourquoi cette bizarre forme par questions et par réponses qui fait songer au catéchisme ?

L'ouvrage de M. Charles Chassé : **Styles et Physiologie**, d'une lecture aisée, est emporté assez souvent par une verve naturelle. Il offre de nombreux faits curieux et nous avons le plaisir de nous tenir presque toujours dans le concret. Il y a d'ailleurs une audace méritoire à s'attaquer à un sujet aussi vaste, aussi compliqué, aussi mal exploré, aussi pauvre en certitudes, et si riche en surprises et en déceptions qu'un Remy de Gourmont, fort attiré par un tel problème, en était arrivé à le considérer comme d'une difficulté presque inextricable. Sans doute, M. Chassé nous avertit qu'il faut nous défier de ses généralisations et qu'il ne veut tracer qu'une carte sommaire de cette immense question ; nous n'en restons pas moins balancés entre un sentiment d'estime pour ses recherches et un sentiment de gêne qui tient à la complexité du sujet lui-même, et peut-être aussi à un certain manque de défiance de l'auteur, qui s'est trop laissé aller à d'aimables et faciles développements sur une question qui imposait les plus sévères exigences scientifiques. Les deux dernières parties du livre : « Les styles régionaux » et « les styles politiques », ressemblent trop à de la vulgarisation pour

lecteur moyen et nuisent aux éléments utilisables de la première partie.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Adrienne Blanc-Péridier : *Un Jour de Larmes et de Prières*, « éditions Spes ». — Marthe Frontard : *Légendes et Paysages*, « éditions de la Pensée Latine ». — Mimose Spring : *Des chansons... tout simplement*, « éditions de la Revue du Centre ». — Renée Jardin : *Chansons pour Maryvonne*, Edouard Champion. — Solange Duvernon : *Entre quatre murs*, Marcel Senac. — Suzanne Bloch Boukhomovsky : *L'Ame Pensive*, Messein. — Violette Rieder : *Départs*, « à la Belle Edition ». — Léon Laleau : *Le Rayon des Jupes*, « les Amis de Tristan ». — Charles Guérin : *Œuvres : II, l'Homme intérieur, Derniers Vers*, « Mercure de France ». — Emile Verhaeren : *Œuvres : V, la Multiple Splendeur. Les Forces Tumultueuses*, « Mercure de France ».

Poésie féminine, poésie de femme, d'où vient que, à valeur égale d'exécution, souvent nous en goûtions moins le charme ? D'abord, une réelle valeur d'exécution, le métier, sinon solide, sûr de ses moyens, est plus exceptionnel chez les femmes que chez les hommes, moins surgi ou fortifié d'inventions qui leur soient propres que fléchissant selon leur faiblesse, leur lassitude, leur impatience, et sans doute, en premier lieu, moins naturellement adapté aux exigences intimes d'un lyrisme qui leur soit naturel. Il va de soi que je mets à l'écart de cette observation les très rares poètes femmes que leur génie personnel ou leur tempérament de douceur attentive et modeste ont guidées et élevées jusqu'à dompter en se jouant les difficultés du rythme et de la prosodie, ou qui s'y sont soumises humblement, sans songer à cacher ou à masquer leurs défaillances.

Mme Adrienne Blanc-Péridier a connu la commune aventure. Elle s'était, jeune, fait un cortège ami des divinités païennes et de l'amour. Où elle a cherché le plaisir, elle n'a recueilli que la peine. La découverte et l'adoration du Christ la consolent et la soutiennent. **Un Jour de Larmes et de Prières**, telle est pour elle la vie, désormais, qu'elle accepte et dont elle chante la gloire. Ses poèmes doux, insistants, tendrement pieux et dolents, ne manquent de grâce ni d'adresse, ce sont de jolis poèmes d'ardeur aisée et de quasi souriante tristesse. Nulle platitude, mais non plus nul élan lyrique éperdu. L'idole d'amour est renversée ; le temps menace d'emporter les yeux bleus, les cheveux dorés, l'amour de vivre... et aussi « le brillant écheveau de soie que

dévide ta belle joie », le rire clair, les roses, les rêves, les fièvres, tous les baisers des lèvres, tout le bonheur mis en la femme : « Qu'importe ? Elle se résigne, et tient même à ne garder que sa peine. Voici, du reste, le Consolateur. Sa Grâce adoucit l'amertume des souvenirs qui brûlent et empoisonnent. — Ma foi ! aux yeux bleus, aux cheveux dorés que ravit le Temps, succèdent sans interruption d'autres yeux bleus, d'autres cheveux dorés, et l'homme qui assiste à ce spectacle incessant n'est point à plaindre. Je crains que cette assurance ne soit pas de nature à rassurer la sensibilité féminine, mais il sied, tant que l'on est en vie, de tirer de la vie toutes les ressources de joie, d'émerveillement et d'amour qu'elle est susceptible de nous offrir. Même si les voix, au gré de Mme Blanc-Péridier, s'élèvent contradictoires dans l'âme ou la conscience humaine, ne les étouffons, ne les contraignons jamais. C'est de nos désirs multiples et incessants que se tisse la grandeur humaine. Nous ne sommes pas en exil sur la terre ; elle est notre domaine non moins que, par la naissance, la vie même et la mort, nous aussi d'elle nous dépendons.

Des Légendes et Paysages par Mme Frontard, il n'y aurait que peu de chose à dire et moins encore à penser si elle s'en était tenue à son premier dessein, qui fut, confesse-t-elle, de n'écrire que des vers joyeux, de n'admettre que du rire et des chansons. Heureusement elle s'est ravisée. Ses poèmes joyeux, de rire et de chansons, sont au niveau, tout au plus, du médiocre. Elle y a joint des poèmes paisibles de sentiment très pur et noble, qui méritent, ceux-là, qu'on y arrête son attention. Ils sont d'expression très simple, ne montent pas à des cimes malaisées à atteindre, mais ils révèlent une âme de noblesse farouche et sensible.

Beaucoup de délicatesse, de finesse même, aux petits poèmes que Mme Mimose Spring réunit, vers et prose, en un recueil : **Des Chansons... tout simplement**. Un sentiment très vif de la nature, de l'air, de la lumière, et la grâce très jolie des heures et des fleurs. C'est direct et doux sans subtilités, c'est frais et c'est charmant.

Beaucoup de délicatesse et d'ardeur tendre aux **Chansons pour Maryvonne**, improvisées pour « sa filleule nouvelle-née »... *Nouvelle-née* ? Mlle Renée Jardin, avec votre gracieux nom de printemps et de joie, ignorez-vous que l'expression : nouveau-né, se forme d'un adjectif pris adverbialement

(invariable par conséquent), et du participe passé du verbe naître, ou vous conformez-vous à un usage que des pédagogues inconscients encouragent ? On écrit des nouveau-nés, comme on dit une fille nouveau-née. Pardonnez-moi. Donc, ces *Chansons pour Maryvonne*, que chante pour sa filleule *nouveau-née* Mlle Renée Jardin au nom de fleurs et de lumières, contiennent de fort menues et ravissantes merveilles, et des proses à allure de contes, volontairement naïves, pures et agréables — exemptes d'erreurs de diction ou de grammaire.

Entre Quatre Murs, chante Mlle Solange Duvernon des poèmes à petits vers, à accumulation d'images ténues ou brusques d'où devrait résulter un effet de grandeur. Y a-t-elle réussi ? Qui sait ? Je lis :

L'autobus insensible
à mon état d'âme
nargue le trottoir
doté de quelques jolies femmes.

Qui sait ? J'ai bien mon opinion. Mais une préface brève de M. Joseph Delteil me plonge en pleine perplexité : « La poésie se meurt. La poésie est morte. Non, car voici surgir à l'horizon littéraire un des espoirs du siècle. Solange Duvernon débute à vingt-deux ans par une sorte de chef-d'œuvre. Tous les amants de la poésie ont l'œil fixé sur elle ». M. Delteil pense ainsi. Il se peut qu'il ne soit pas le seul.

Mme Suzanne Bloch Roukhomovsky a l'âme mélancolique et douce, désabusée ; chez elle les sens sont apaisés, **l'Ame Pensive.** Bons poèmes, bien faits, sans grande nouveauté, ni ardeur excessive.

Il y a plus d'art et de talent aux poèmes nouveaux que nous apporte Mme Violette Rieder. Son âme, attristée d'être enclose aux murs de la ville banale qu'elle habite, ne rêve que de **Départs**. Aucun rythme ne lui est étranger, des vers de six aux vers de quatorze syllabes. Et son âme s'élance, musique et poésie, banlieue, paysages marins, non sans regret ni vertige, aux horizons clairs, aux horizons inconnus. Le poète énonce, cependant, ses essors et leur relâchement plutôt qu'il n'en fait au lecteur éprouver l'ivresse.

Série de petits poèmes charmants, **le Rayon des Jupes** où M. Léon Laleau se souvient, enjoué et heureux, de la suite

évanouie de ses amours anciennes, de mille circonstances et du bonheur souriant. Un bon portrait du poète haïtien précède la plaquette, la cinquième de la collection des « Amis de Tristan », publiée selon le vœu du « Jardinier du Parnasse » par les soins de M. Louis de Chauvigny, et la *présentation* lui en est due : « Laleau est bien de sa race et il y tient à juste titre ; il l'évoque avec fierté quand il enregistre le triomphe de ses « bras cuivrés » dans les luttes amoureuses... On sent, dans le cœur et dans l'esprit de ce fils de l'ancienne Saint-Domingue, un attachement indéfectible pour le pays qui fut la métropole de ses pères et c'est bien là ce qu'on peut appeler une belle amitié française, profonde, ardente et douce comme son regard. » Et des treize modèles qui inspirent Léon Laleau, il en est de Montmartre, de Venise, non moins qu'une passagère de transatlantique, et cette Américaine qui lui fait songer, jaugeant ses yeux, ses lignes souples, qu'on l'eût, peut-être, lynché au pays d'où elle est : « elle honnit le noir et le mulâtre... » Telles, diverses et délicieuses à cette grave exception près — et délicieuse, j'en suis bien sûr, malgré tout ! — je vous chante, dit-il :

Vous toutes qui m'avez jadis aimé, vous toutes
Dont le fragile amour m'a harcelé le cœur
D'inutiles serments, d'ironie et de doutes...

Voici, par les soins du *Mercure de France*, complétée la collection en deux volumes des **Œuvres de Charles Guérin: L'Homme intérieur. Derniers Vers.** On sait que Charles Guérin, aux approches sans doute de la maladie qui l'a rongé jusqu'à la mort, s'était cherché un refuge dans les consolations de la plus grave pensée religieuse. Ce retour ou ce renoncement aux frivolités extérieures est exprimé avec une farouche douceur, une discrétion parfaite en ce recueil qu'il intitula l'*Homme Intérieur* et plus encore, peut-être, dans les *Derniers Vers.* Est-ce le moment de songer à ce qu'il restera de l'œuvre ? au rang qui lui sera assigné dans la hiérarchie des poètes ? Quelque part non loin de Samain sans doute sera-t-il situé, tendant la main à Georges Rodenbach qu'il aimait et qui lui fut de parfait conseil, et souriant d'autre part à Francis Jammes... C'est là une destinée enviable ; quel poète d'aujourd'hui ne serait heureux si elle lui était assurée ?

Pour Emile Verhaeren, sa gloire est profonde. Non seulement

il demeure à jamais la voix véhémente, résignée ou formidable, d'un peuple et d'une race parmi les énergiques qui soient, mais il découvre des domaines d'ardeur, de passion et de joie ou de souffrance humaine. Ses poèmes chantent ce que d'autres n'ont jamais chanté ou ne sauraient chanter. **La Multiple Splendeur, les Forces Tumultueuses**, tome V de ses **Œuvres** : *force* et *splendeur*, n'est-ce avec la joie de vivre et d'aimer, n'est-ce avec l'amour de toutes choses grandes et humbles, de tout ce qui est la vie, la beauté, la tendresse et la ferveur, l'expression de son âme, tumultueuse elle-même et splendide en effet, humaine au point qu'elle regorge d'extase et d'élan humain, c'est l'homme tout entier. Et nulle part, à travers l'œuvre, cet amour ne s'aveugle ou ne diminue, mais il s'applique à tout ce qu'on pense, à tout ce que l'on sent. A certain point de grandeur, les imperfections ou les erreurs de détail ne comptent plus, et Verhaeren s'exalte au plus haut point de la grandeur humaine.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Rabette-Fernand Divoire : *Un homme dans la boucle*, Bernard Grasset. — René Bizet : *La petite fille que j'aime*, Editions de la Nouvelle Revue française. — Pierre Humbourg : *Tous feux éteints*. Editions de la Nouvelle Revue française. — J.-H. Rosny aîné : *La fille des rocs*, E. Flammarion — Maurice Renard : *Un homme chez les microbes*, Editions G. Crès. — Jean Schlumberger *Les yeux de dix-huit ans*, Editions de la Nouvelle Revue française. — Thierry Sandre : *Les yeux fermés*, Editions de la Nouvelle Revue française. — Maurice Larrouy: *Trop de bonheur*, Editions de France. — M. Curnonsky et J.-W. Bienstok : *Le café du Commerce*, Albin Michel ; *Le magasin de frivolités*, Editions G. Crès. — Lucien Aressy : *Les nuits et les ennuis du Montparnasse*, Jouve et Cie. — Mémento.

La collaboration est heureuse qui a permis à Mme Charlotte Rabette et à M. Fernand Divoire d'écrire **Un homme dans la boucle**, et de rajeunir ou de renouveler le thème du « démon de midi ». Les auteurs auraient pu se montrer cruels à l'égard de leur héros. Au lieu de le faire sortir la tête haute du « looping » où il s'engage, rien ne les empêchait de le précipiter tout bonnement dans le gouffre ou de le faire descendre « en vrille » les cercles de l'Enfer. Ils ne l'ont pas voulu. Leur M. Reversat, professeur de botanique à l'Université de Genève, se crée seulement des souvenirs— un peu vifs, sans doute, puisqu'il se livre

à la plus folle débauche et commet les pires turpitudes — au cours de la crise à laquelle il est en proie aux approches de la cinquantaine. Il se tire d'affaire là où un autre se serait cassé les reins. Est-ce à dire que, malgré tout, on ne perd jamais le bénéfice d'une vie chaste et studieuse ? Il est possible. Mais encore qu'on puisse penser que M. Reversat paye précisément la rançon d'une telle vie, ce n'est pas une leçon de morale que je me préoccupe de tirer du récit de Mme Rabette et de M. Divoire, qui vaut surtout, à mon sens, par la qualité de son analyse psychologique. Je crois voir la part qui revient à Mme Rabette dans l'élaboration de ce récit (générosité, pitié ?...) et c'est à M. Divoire que j'en attribue la rigueur mathématique et l'ironie. Seul, l'auteur des « Poèmes avec parenthèses » en a dû concevoir les commentaires qui y jouent le rôle du chœur antique. Et comme il se proposait d'illustrer la théorie freudienne, c'est fort bien fait qu'il ait choisi pour sujet un citoyen de la grande cité calviniste. Il y a beaucoup de talent, et du plus distingué, dans l'ouvrage de Mme Rabette et de M. Divoire qui, malgré sa hardiesse, ne choque pas un instant et tient en haleine l'esprit amusé ou ému du lecteur d'un bout à l'autre.

M. René Bizet est un aimable conteur, de la famille de Charles Nodier, de Gérard de Nerval ou, plus près de nous, du regretté Alain Fournier, et qui écrit dans une langue limpide comme l'eau d'une source. L'histoire qu'il intitule **La petite fille que j'aime** ne saurait contenter, certes ! les esprits positifs ; mais elle ravira les autres qui sont plus nombreux qu'on ne pense, car il existe encore heureusement chez nous des lecteurs enclins au rêve, et auxquels il est indifférent qu'un récit prouve quelque chose... Il suffira à ceux-ci, pour leur agrément, de suivre le jeune héros de M. Bizet dans son voyage en Bohême et d'y faire connaissance, en sa compagnie, d'une pépinière de nains... Peut-être même iront-ils jusqu'à éprouver pour Margaret, la fleur la plus troublante d'une aussi étrange pépinière, une inclination égale à celle de ce jeune homme, et jusqu'à se souhaiter son destin d'impresario. Mais je crains d'en avoir trop dit pour que le charme du conte de M. Bizet opère sur eux, comme il a opéré sur moi, grâce, surtout, à la fraîcheur des dons non seulement d'esprit, mais de cœur, de cet écrivain.

J'avais trouvé des qualités au premier roman de M. Pierre

Humbourg : *Escales*. Mais les espoirs que ce roman a donnés à son auteur (on en a beaucoup parlé pour le prix des Goncourt en 1927) ont dû lui inspirer quelque suffisance, si j'en juge par sa nouvelle œuvre : **Tous feux éteints**. Ce récit, où il y avait tout juste la matière d'une nouvelle, trahit, il est vrai, l'improvisation et l'artifice. M. Humbourg a cru suppléer à la faiblesse de son sujet par un verbiage assez cynique où il s'efforce d'imiter le style des réalistes d'aujourd'hui, et de M. Paul Morand, en particulier. Mais il ménage avec habileté le mystère de son drame ou joue avec adresse à en cacher la clef — et il sait retenir le lecteur s'il le déçoit, à la fin, par le peu qu'il lui révèle.

Ce n'est pas la première fois, sans doute, que M. J.-H. Rosny aîné imagine dans un décor sauvage et qui a gardé une physionomie préhistorique, l'existence d'un être aux instincts primitifs dont la farouche et saine beauté s'enveloppe de tout le mystère des âges. Mais ce thème qu'il n'avait jusqu'alors traité que dans des nouvelles — si mes souvenirs sont bien précis — il le développe, cette fois, dans un roman, et c'est une évocation d'une impressionnante grandeur qu'il a réussie dans **La Fille des Rocs**. Tel est l'art du poète de *Vamireh* dont la riche imagination semble contemporaine du passé le plus lointain de la planète, qu'il nous procure l'impression d'un rajeunissement tout le long de la lecture de son livre, pathétique, au surplus, et où il déploie, comme toujours, d'admirables qualités de conteur.

L'intelligence dont fait preuve M. Maurice Renard dans son nouveau roman, **Un homme chez les microbes**, n'est pas seulement, cette fois, brillamment scientifique, mais philosophique. Il s'agit dans ce roman des avatars d'un jeune homme qui se voit refuser la demoiselle dont il est épris, à cause de sa trop grande taille, et qui accepte, pour pouvoir épouser l'objet de ses vœux, de laisser un savant de ses amis le rapetisser... Le voilà, après absorption de certaines pilules de Perlinpinpin, en voie de décroissance rapide. Mais une fois en si beau chemin, le malheureux ne s'arrête plus : il dégringole jusqu'à l'infiniment petit, jusqu'au microbe... Qu'au dénouement il réintègre ses dimensions primitives, il n'importe, puisqu'il a vieilli d'autant plus vite qu'il était plus petit, et qu'il est à présent quasi centenaire. Entre temps, il a vécu dans un monde étrange, et c'est à décrire ce monde qu'il me semble que M. Renard a montré le plus d'originalité. Mais son

récit tout entier, d'une verve endiablée, est plein de talent et, comme je l'ai dit, très philosophique. Au rebours de ce qui se passe dans le prologue de ce récit où l'on voit l'envers plaisant du travail d'un physiologue, on découvre maintes vérités profondes sous la fantaisie de M. Renard qui est relativiste. Musicien, aussi, dans une atmosphère de cirque, de carnaval et de cinéma.

En choisissant la deuxième des cinq nouvelles de son recueil : **Les yeux de dix-huit ans**, pour lui emprunter le titre de celui-ci, M. Jean Schlumberger a fait preuve de discernement, cette nouvelle étant supérieure aux autres, ou ayant sur elles le mérite de la clarté. Non qu'aucune soit indifférente. Toutes, au contraire, attestent les dons de psychologue et de penseur de M. Schlumberger. Mais en les écrivant sous forme de récit à la première personne ou de confession, M. Schlumberger les a fait dérouler leur trame pour un auditeur censément renseigné et qui par conséquent n'exigeait pas les mêmes précisions que nous... Pour cette raison, *Au bivouac* et *Testament* plongent l'esprit dans l'incertitude, s'ils ne lui laissent quelque fatigue. Je le reconnais, cependant : ce n'est pas sans l'avoir ému. Aussi me gardé-je bien d'accuser M. Schlumberger de maladresse. Je trouve son art fort subtil, au contraire, lors même que j'en conteste l'efficacité.

M. Thierry Sandre conte avec beaucoup de simplicité et de délicatesse dans **Les yeux fermés** l'histoire douloureuse, mais tout intérieure d'un aveugle de guerre. Entre une mère qu'il croit que l'attrait de l'amour détourne de lui, à l'automne de la vie, et une jeune femme qu'il se fait scrupule d'enchaîner à sa disgrâce, par crainte de lui inspirer plus de pitié que de tendresse, le pauvre homme souffre et prend un amer plaisir à analyser sa souffrance. Mais il n'aura pas à subir le sacrifice auquel il s'était courageusement résolu, et, sans demander davantage, se contentera du bonheur réduit dont il a la possibilité de jouir. C'est très émouvant.

Le dernier roman que j'aie lu de M. Maurice Larrouy : **Trop de bonheur**, a paru voilà longtemps déjà ; mais je n'ai pas de mon retard à son endroit les regrets que je pourrais avoir s'il s'agissait d'un autre écrivain : c'est que M. Larrouy est aimé du public. Si tôt qu'on parle d'un de ses romans, pour en faire l'éloge, on n'arrive que quand il a victoire gagnée. Cette fois

encore, son succès a dû être grand. Et je m'en réjouis, sinon pour la littérature, du moins pour ses lecteurs, car c'est un auteur sain. Qu'il mette en action des marins dans ses récits optimistes et quelque peu conventionnels, cela rend vraisemblable que l'honnêteté y triomphe. On verra comment, dans *Trop de bonheur*, une jeune fille française bat avec générosité deux aventuriers qui avaient mené avec décision l'assaut contre son amour et ses biens. Ce spectacle est réconfortant et M. Larrouy conte avec beaucoup d'entrain dans une bonne langue.

Comme M. M. Curnonsky et M. J.-W. Bienstock le disent ou le font dire par leur éditeur dans le « prière d'insérer » qui en accompagne l'envoi, leur roman **Le Café du Commerce** n'est pas un chef-d'œuvre. Mais les lecteurs du *Mercure* à qui il a été servi, ici, par tranches, avant sa publication en volume, savent qu'il est amusant. La bonne humeur sans prétention des auteurs fait qu'on serait mal venu de les bouder ou de les chicaner sur ce que leur récit a d'hétéroclite. Mais il abonde en savoureuses observations et ne manque pas d'art, « en outre », comme eût dit Jean Moréas. MM. Bienstock et Curnonsky publient, d'autre part, **Le Magasin de frivolités**, recueil d'anecdotes piquantes et de spirituelles histoires, empruntées à tous les milieux, qui feront la joie des amateurs d'ana.

Je signale à ceux-ci, et aux curieux de la petite chronique des lettres, **Les Nuits et les ennuis du Mont-Parnasse,** de M. Lucien Aressy. Sous ce titre qui rappelle celui de certain livre d'Ernest La Jeunesse, qui fit naguère un certain bruit, M. Aressy a plutôt évoqué la demi-bohème d'hier que la pseudo-bohème d'aujourd'hui. Peu de noms célèbres, mais beaucoup de noms estimés des connaisseurs dans son livre qui est amusant, spirituel et auquel de nombreuses illustrations apportent un supplément de pittoresque.

Mémento. — Après *Les Pollaks*, *Les demi-Juifs*, *Les doubles-Juifs*, M. Jacob Lévy nous présente aujourd'hui *Les Chrétiens* (J. Ferenczi et fils) ; et c'est encore, en dépit de son titre, d'Israélites qu'il est question dans ce dernier ouvrage. D'Israélites, mais en relation avec des Aryens ; et l'on devine que le but de M. Lévy est de montrer que ceux-là valent ceux-ci ou que les uns et les autres ont leurs vertus et leurs vices. On s'en doutait. Tendancieux, le roman de M. Lévy est documenté et il a le mérite de présenter des personnages vivants. — M. Ludovic Naudeau, qui s'est acquis un juste renom comme reporter,

nous donne avec *La jolie fille de Dublin* (E. Flammarion) un bon roman romanesque sur l'agitation « Sinn-feiner ». Si ce roman fait un peu songer à *La chaussée des géants*, du moins son héroïne n'a-t-elle rien de la femme fatale, chère à M. Pierre Benoît. M. Naudeau sait l'art de ménager l'intérêt d'un récit et d'en varier les péripéties. — *La servante sans gages* de M. Jean Yole (Editions de la vraie France) nous introduit dans une vieille demeure provinciale pour nous révéler le drame qui se cache sous son apparence respectable. Il y a de la force dans le roman de M. Yole, qui se révèle expert à étudier l'influence de l'habitude sur une âme, fût-elle ardente.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Procès de Mary Dugan : trois actes de M. Bayard Veiller, adaptation de MM. Henry Torrès et N. de Carbuccia. — *Les trois sœurs*, quatre actes d'Anton Tchekhov, traduction de M. et Mme Pitoëff et Pierre-Jean Jouve. — La Goulue. — *Suzanne* ; trois actes de M. Stève Passeur, au Théâtre Louis Jouvet.

Le procès de Mary Dugan, le sujet de la pièce, la façon dont elle est représentée, c'est, bien au clair, l'un de ces produits de l'invasion dont Paris est la proie. L'absence complète d'un théâtre français, pénétré, en même temps que du suc de nos traditions, de nos pouvoirs, de nos puissances originales rénovatrices, explique et rend légitime que l'étranger tâche à nous mettre en tutelle. Que dis-je ! c'est le public lui-même (et que les directeurs de théâtres suivent) qui dit raca à la troupe lamentable de nos auteurs actuels décevants et trop longtemps supportés et crédités, et demande, ou bien des ouvrages du passé, comme je le signalais au précédent fascicule du *Mercure* à propos du *Retour de Jérusalem*, ou bien des produits exotiques, puisque la source spirituelle et morale qui nous réconforterait généreusement est momentanément embourbée.

La pièce se passe au prétoire américain. Une femme est accusée du meurtre de son mari. Son avocat est son amant. Il est aussi l'assassin, mais elle l'ignore. Le frère de l'inculpée découvre cela, et il force l'aveu du meurtrier. Je passe naturellement les détails péripéties : jeux sans intérêt.

§

Par bonheur cette fois, parmi les innombrables spectacles d'importation, nous avons assisté à une représentation particu-

lièrement intéressante. **Les trois Sœurs** d'Anton Tchekov a trouvé, au théâtre des Arts, la réalisation la plus heureuse, une intelligence, une sensibilité, une homogénéité de la troupe que l'on doit particulièrement reconnaître. L'entreprise est d'autant mieux à signaler qu'elle a demandé, et déjà pour être envisagée, et ensuite pour être menée à excellence, non seulement une foi, mais aussi un courage exceptionnels. Je ne vois guère, même lorsque nous étions dans une époque moins fiévreuse, moins corrompue par la nécessité impérieuse et lancinante d'une vaine agitation, qu'un directeur, qu'une troupe de comédiens aient osé risquer, sur un ouvrage du caractère sévère et triste des *trois Sœurs*, et leur matériel et leurs efforts ; car il n'apparaît pas de prime abord que le succès puisse couronner cette manifestation hors pair d'un grand goût amer et désespéré, et à laquelle le spectateur doit abandonner en partage une fraternité difficile dont l'aveu à nous-mêmes nous met momentanément en déchéance. Les latins n'aiment guère geindre et languir, ni non plus de perdre leur décision réfléchie au juste, leur rapidité d'acte, avec les gens velléitaires qui traînent à soupirer. Ceci est exactement la posture des provinciaux russes peints par Tchékhov dans *les Trois Sœurs*. Mais nous ne pouvons nous empêcher de considérer que le tableau est plus général. Il atteint sans exception tous les êtres qui manquent d'énergie, qui sont incapables de connaître les voies de leur propre nature et d'y construire avec la volonté leur raison d'être, selon leur caractère, leur adresse et les risques meilleurs ou pires où doivent s'affirmer les destins Certes, je ne veux pas dire que la résignation serait en tout cas un relâchement. Somme parfois d'un débat, décision, dénouement d'une étude morale et pratique de nos conditions et personnelles et circulaires, elle peut être au contraire alors une marque et un produit de la véritable force, la force de concentration, bien régie, bien assise. A ce point, il est vrai, ce n'est plus, à proprement parler, de la résignation, mais mieux, c'est une retraite suffisante. Au contraire, ce qui nous apparaît si misérable, si lamentable, chez les *trois Sœurs* montrées par Tchékhov, c'est cette lente consomption parmi un quotidien subi dans les larmes et parmi les appels constants, accueillis, caressés, impuissants, des velléités contraires. Les trois malheureuses créatures, telles qu'elles se présentent, en un admirable groupe de tristesse, appuyées, mêlées,

confondues dans la tendresse mutuelle, seul bien qui leur reste de ce définitif naufrage que représente pour elles tous les incidents du cours de leur vie, les trois malheureuses ne sont véritablement qu'une même chair souffrante, défaite, une matière éteinte, démoralisée, abattue.

Mais quoi donc pourrait jamais réussir au contact de telles neurasthénies ? La fortune suffoquerait à s'approcher de pareilles ruines. A ces provinciales, Moscou apparaît comme un paradis où se transformeraient dans le bonheur leurs vies en détresse. Vain idéal à des esprits chez qui le dommage foncier est incurable.

Dans une série de scènes, étalées sur plusieurs années, nous assistons à la vie terne et languissante d'une famille bourgeoise qui se consume en province. Des officiers d'artillerie en garnison dans la ville y fréquentent assidûment. Comme il sied dans un milieu russe (tel, du moins, que le dépeignent les romanciers), la plupart des personnages civils ou militaires, hommes ou femmes, ont leur petite ou grosse défection : neurasthénie, apathie, ivrognerie, jeu. Ils ont, en outre, le tic de philosopher. Philosophie puérile, innocente : « Dans deux ou trois cents ans, la vie sur terre sera extraordinairement belle, étonnante », dit un colonel optimiste. — « Dans mille ans, comme aujourd'hui, l'homme soupirera : Ah ! qu'il est pénible de vivre ! » réplique un lieutenant pessimiste. Et une des trois sœurs — télégraphiste, puis institutrice — formule en synthèse : « Nous ne sommes pas gais et voyons la vie en noir parce que nous ne connaissons pas le travail physique. — Un temps viendra où nous saurons la raison de tout, pourquoi ces souffrances ; il n'y aura plus de mystères. En attendant, il faut vivre, il faut travailler ».

Dans ces conditions, entre les militaires et les trois sœurs, des tendresses se nouent, des espoirs jaillissent. Mais le régiment est changé de garnison, et tout, de nouveau, retombe dans le néant. Les trois sœurs mourront sans avoir touché Moscou.

Cette fois, M. Pitoëff et sa troupe méritent de grands éloges. Ce n'est plus le moment où, pour le protéger, André Gide m'envoyait le légendaire écriteau : « *Ne tirez pas sur l'acteur, il fait ce ce qu'il peut* ! » La raison de sa réussite à notre goût, dans *les Trois Sœurs*, c'est qu'il traduit là des caractères dont il procède naturellement. Lorsque M. Pitoëff se considère et s'exhibe dans des pièces adéquates à ses moyens, il y réussit, et est l'excellent

patron d'une troupe exotique, au moins pour le principal. A remarquer, d'ailleurs, que la plupart des ouvrages d'auteurs français que, par ailleurs, il joue, participent de ces bizarreries, incohérences, idéalismes puérils et vaporeux, relâchement du sens moral, détachement de la raison, etc., qui s'apparentent aux déconfitures intellectuelles et morales que les auteurs russes prêtent à leurs compatriotes.

§

On a porté en terre, voici peu de jours, une bien curieuse épave, ancienne coryphée des quadrilles réalistes du vieux Moulin-Rouge fin de siècle. Cette fille, surnommée **la Goulue** à cause de son extrême intempérance, fut peut-être l'étoile la plus brillante et la plus pittoresque du Paris d'autrefois. A son grand éclat, fulgurant mais rapide, succéda pour elle une vie très misérable, mais supportée, dans sa dégradation, d'une humeur joviale, paraît-il. Elle s'exhiba longtemps, comme dompteuse dans les foires. Puis un jour vint où l'on ne soulevait plus le rideau dans la baraque que sur une énorme femme, croulante et bestiale, buvant goulûment son litre de vin rouge à même la bouteille. Puis elle échoua définitivement dans la zone des chiffonniers, où on la ramassa un jour pour la conduire à l'hôpital. Elle mourut peu après.

Sa jeunesse s'était passée dans une maison de correction. Aussitôt libre, avec le visage incomparable et l'allure hardie qu'elle avait, elle vécut dans une inconscience puérile et éperdue. Son « can-can » avec un étrange partenaire, Valentin-le-Désossé, avait un piment de soudaineté cocasse, de naturel acoquiné burlesque, cynique, qui ne manquait certes pas d'originalité, ni d'âpreté. Pour ma part, je n'ai jamais rien vu dans le genre qui puisse y être comparé Le Moulin-Rouge était alors une grande salle de bal où, quand venait le moment des quadrilles à jambes en l'air, on faisait cercle autour des filles, tout bonnement comme sur la voie publique on s'assemblait autour des chanteurs ambulants. La Goulue avait de particulier une trivialité, un entrain, qu'elle augmentait encore à l'alcool. Cette juive à la carnation exquise, aux narines frémissantes, aux manières poivrées de gouaille, à la cuisse trop éloquente, gaillarde et canaille, cette juive fut à mon avis, et j'en demande bien pardon à tout le demi-monde encore

présent, la plus belle créature du moment. Indifférente à toute préciosité, à tout guindage, lâchée dans la noce violente, vulgaire ivrogne, elle était regardée par les artistes, ces êtres généreux, comme une fille originale, un extraordinaire pur sang. Imprévoyante, ignorant le lucre, elle était manifestement une pécheresse et une cigale trop impérieusement prédestinée.

Elle fut l'amie et le modèle favori de Toulouse-Lautrec, qui traça d'elle peintures et lithographies où elle se trouve, pour l'avenir, embaumée mieux que les Pharaons.

§

Suzanne mériterait exactement les mêmes remarques formulées ici (15 mars 1927), à propos de *Pas encore* du même.

Comme son collègue M. Pagnol, M. Passeur stagne dans la redite, dans les mêmes étroites inventions, réchauffées un peu différemment.

Dans *Suzanne* comme dans *Pas encore* il s'agit aussi d'une brute sadique, qui mène les femmes à la cravache et au coup de dents. Il convoite la maîtresse de son secrétaire. Elle lui résiste et le contraint peu à peu à devenir, envers elle et envers tous, comme un agneau Malheureusement pour l'opération salutaire, on présente à cette dame la femme divorcée de l'individu. Cette ancienne épouse lui fait le récit des sévices atroces qu'elle supportait. Du coup, voici la dame tranformée et elle se couchera donc sous la botte du goujat. Le rideau tombe au moment où, d'un doigt impérieux, M. Renoir indiquant son nouveau chemin à cette femme (Valentine Tessier), on attend le coup de pied préliminaire qui va ponctuer l'idylle qui commence.

Des bêtises pareilles, où l'auteur d'ailleurs, je l'ai dit, se répète, sont bien spécifiques des troubles imaginatifs érotiques de la jeunesse. M. Stève-Passeur (il a 25 ans) aurait certainement besoin de varier un peu ses pensées qui tournent, et sans art, à la monomanie. Ce sont choses qui se soignent et même qui se guérissent.

Pour ce qui est de la facture proprement dite de la pièce, M. Passeur persiste dans ses défauts coutumiers : 1° Abus de sa facilité ; insuffisance de gestation ; 2° mélange hybride de comédie légère et de vaudeville, dans lequel la comédie n'a pas de sel de vérité, et le vaudeville pas assez de gaîté.

Les jeunes auteurs trouvent aujourd'hui tellement de débouchés qu'ils se livrent à une production hâtive, lâchée. Pour quelques succès matériels, ils gâchent le crédit si large qu'on leur fait et compromettent la formation de ce qui, dans leur lot juvénile, pourrait n'être pas détestable.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Charles Richet : *Apologie de la Biologie* ; collection des Apologies, G. Doin. — Jean Rostand : *les Chromosomes artisans de l'hérédité et du sexe ;* le Roman de la science, Hachette.

Mon ami le Dr J. Gautrelet, un des plus aimables et actifs parmi les jeunes physiologistes, a eu dans ces dernières années un certain nombre d'initiatives heureuses : il a organisé, dans le laboratoire des Hautes Etudes qu'il dirige, des séries de travaux pratiques destinés à initier les débutants aux techniques modernes de la physico-chimie et de la physiologie ; il a été un des promoteurs de ces « conférences-rapports », où des spécialistes exposent à l'Ecole de Médecine des questions biologiques d'actualité ; il a eu l'idée enfin de la « Collection des Apologies ».

Ce ne sont pas des plaidoyers que constitueront les Apologies ;... elles réaliseront plutôt une manière de Chansons de Gestes. Il importe que les Paladins de la science, dont la modestie est le panache, aient leur chantres, que leurs victoires sur la nature impénétrable, sur la matière rebelle, soient glorifiées, enflammant l'imagination de la jeunesse.

M. Gautrelet a demandé à son illustre Maître, le professeur Charles Richet, d'écrire l'**Apologie de la Biologie**.

M. Charles Richet reste toujours jeune et enthousiaste ; il admire sans réserves la science, il a foi dans son avenir.

La science réalise le moindre effort. Quel bienfait incomparable ! L'effort, c'est le travail, la peine, la douleur. Par la science, l'effort est diminué.

La science a rendu les hommes plus heureux, quoi qu'en disent les pessimistes.

Elle marche très vite, cette science, en progression géométrique. D'Hésiode à Léonard de Vinci, 3.000 ans, — de Léonard de Vinci à Fran-

klin, 300 ans, — de Franklin à Pasteur, 100 ans — de Pasteur à aujourd'hui, 60 ans.

Pourtant l'humanité est bien jeune encore, de sorte que, si nous lui accordons quelques milliers d'années (ou de siècles) pour qu'elle continue sa course, nous pouvons concevoir au progrès de la science une courbe qui atteindra des hauteurs prodigieuses.

La vie est un spectacle merveilleux. M. Richet plaint celui qui ne ressentirait pas quelque intime émotion à cheminer dans une forêt majestueuse ; il plaint aussi celui qui, au bord du rivage, ne s'intéresserait pas aux formes multiples et étranges que la mer, en se retirant, laisse sur la roche ou sur le sable. Et quelle source d'émotion dans la lecture de Buffon, de Darwin, de Fabre, de Maeterlinck, de Brehm...

Pour M. Richet, il est certain que « la Nature veut la stabilité des espèces », mais l'Evolution prouve qu'elle ne le veut pas d'une façon absolue.

L'auteur aborde le problème passionnant de l'origine de l'Homme ; il ne le résout pas naturellement, mais il croit fermement au perfectionnement presque indéfini de l'espèce humaine, du moins de la race blanche, car M. Richet, si libéral d'habitude, et optimiste, se montre très sévère vis-à-vis des Jaunes, des Rouges et des Noirs.

Supposons qu'il n'y ait eu sur la planète terrestre ni Nègres, ni Australiens, ni Peaux-Rouges, ni Chinois, rien ne serait changé ni à notre existence, ni à nos sciences. Rien, absolument rien ne serait à retrancher de notre vie civilisée.

Assurément, au double point de vue de l'esthétique et de la philosophie générale, la zoologie et la botanique sont des sciences fort séduisantes. Mais il n'y a pas seulement l'esthétique et la philosophie, il y a encore l'utilité pratique immédiate, *pragmatique* : on sait les résultats qu'ont donnés les méthodes modernes en agriculture, en horticulture, et dans l'élevage des animaux. Bien que, pour M. Richet, la morphologie ait une grande importance, il insiste davantage sur la physiologie : « Mes études personnelles et mes réflexions portent plutôt sur la fonction que sur la forme ». Et puis la physiologie n'est-elle pas la base scientifique des études médicales ?

Ceux qui voient quelque contradiction entre la clinique et la physiologie n'ont rien compris ni à la clinique, ni à la physiologie.

M. Richet montre aussi le haut intérêt de la toxicologie ou pharmacodynamie. Dans l'étude des poisons, il faut tenir compte du phénomène d'accoutumance, mais aussi des faits *d'anaphylaxie*, où la sensibilité aux poisons, au lieu de diminuer, s'accroît au contraire énormément d'une première injection à la suivante. M. Richet a découvert l'anaphylaxie en injectant à des Oiseaux du poison de Méduses. Ceci prouve que des recherches n'ayant en apparence aucune utilité pratique peuvent conduire à des résultats cliniques appréciables et à des progrès thérapeutiques remarquables.

M. Richet dénonce l'alcoolisme comme un des pires fléaux de notre civilisation. Les hommes sont encore assez stupides pour empoisonner leur corps, assez stupides pour se battre entre eux. Cela n'empêche pas l'éminent savant de déclarer que le *but* de l'évolution organique est la formation et le développement de l'intelligence.

Nous sommes conduits à entrevoir comme un vague dessein, comme un effort de la Nature animée, pour aboutir à l'intelligence de l'Homme.

Et celle-ci continuerait à croître.

§

Le problème de l'hérédité est un des plus essentiels, mais un des plus difficiles, de la Biologie. Il paraît chaque année, surtout à l'étranger (Angleterre, Etats-Unis...) pas mal de travaux sur l'hérédité, mais la plupart sont dus à des spécialistes. Or, ceux-ci emploient des notations particulières et un langage spécial, qui rebutent même des biologistes non initiés aux résultats de la génétique moderne. Les faits contenus dans ces mémoires risquent donc de rester ignorés du public cultivé. Le professeur Guyénot, de Genève, a écrit pour ses collègues un livre fort bien fait, *l'Hérédité* ; j'en ai rendu compte ici. Mais l'ouvrage de Jean Rostand, **les Chromosomes artisans de l'hérédité et du sexe**, qui vient de paraître dans « le Roman de la science » chez Hachette, atteindra un plus grand nombre de lecteurs ; il présente l'essentiel des connaissances actuellement acquises dans un domaine qui ouvre les perspectives les plus neuves à la biologie générale et à la philosophie.

M. Jean Rostand n'est pas seulement un écrivain apprécié, il

est encore un jeune biologiste plein d'ardeur, qui s'est initié aux techniques de l'histologie et de la biologie expérimentale, s'est installé chez lui un laboratoire, et a déjà « communiqué » à diverses sociétés savantes. Il a lu les nombreux mémoires sur l'hérédité et sur la sexualité dans les Recueils originaux, il les a résumés et traduits de façon parfaite, sachant dégager le fait important, l'idée importante ; pour faire comprendre aux moins initiés les choses les plus compliquées, Jean Rostand a su trouver des artifices d'exposition remarquables et parfois inattendus. Son livre contribuera à dissiper, ici, l'ignorance au sujet des travaux des biologistes sur le *déterminisme* de notre personnalité, physique et morale.

Les premiers chapitres sont consacrés à ce que l'auteur appelle « le divorce des caractères ». Dans un de mes cours libres de la Sorbonne (1912), j'avais déjà employé ce terme, et j'avais choisi comme exemple le cas des volailles andalouses. Que l'on croise un Coq noir avec une Poule blanche ou un Coq blanc avec une Poule noire, les hybrides obtenus sont tous semblables entre eux et présentent une coloration bleuâtre, intermédiaire entre celle des deux parents. Mais si on fait reproduire entre eux ces hybrides bleus, on voit réapparaître les races pures originelles, dans la proportion de un quart de sujets noirs et de un quart de sujets blancs. — Pour expliquer « ces résultats quelque peu mystérieux, déconcertants par leur précision », il faut admettre que, dans les glandes reproductrices des hybrides, il se fait une séparation des caractères paternel et maternel : moitié des cellules reproductrices prennent le caractère paternel, l'autre moitié le caractère maternel. « Les deux parents divorcent dans les cellules sexuelles de l'enfant. »

Les lois de l'hybridation, ou lois de Mendel, se trouvent avoir beaucoup d'applications chez les plantes, les animaux et chez l'homme ; souvent, chez l'hybride de 1re génération, un des deux caractères, paternel ou maternel, masque l'autre ; il est dit « dominant », l'autre étant « récessif ». L'espèce humaine constitue un matériel peu favorable à l'étude de l'hérédité : elle est peu prolifique ; il ne saurait y être question des unions expérimentales ; enfin elle n'offre pas de lignées dont on puisse garantir la pureté ; cependant, chez l'homme, pas mal de caractères se transmettent incontestablement suivant le mode mendélien. Je parlais

ici récemment des groupes sanguins, basés sur les propriétés agglutinantes du sérum : un enfant du groupe II, né d'une mère I, ne peut avoir un père du groupe I ou du groupe III, etc. ; et voilà qui pourrait être utile à la recherche de la paternité ! Selon Crew, la voix masculine ou féminine de soprano domine le ténor masculin ou contralto féminin. D'après Davenport, l'aptitude musicale serait récessive. Parmi les caractères pathologiques, les uns sont dominants, les autres récessifs.

Les phénomènes de « divorce » des caractères contraignent à admettre l'existence de « parcelles héréditaires » ; celles-ci en se plaçant bout à bout forment des *chromosomes*, sorte de filaments facilement colorables au sein du noyau des cellules. Que sont ces « atomes héréditaires » qui constituent les chromosomes ? Sont-ils des ferments ? des corpuscules électriques ? des « centres de force » ? des virus filtrants ? des substances chimiques. On ne sait pas. En quel nombre sont-ils ? Probablement plus de 2.000, certainement moins de 20.000. Leur volume ? Il correspondrait à un diamètre de 60 millioniėmes de millimètre, diamètre à peine plus grand que celui des plus grosses molécules chimiques.

Les chromosomes ne sont pas seulement les artisans de l'hérédité, mais encore ceux du sexe. M. Rostand consacre une série de chapitres au *Sexe*, à l'*Hérédité liée au sexe*, aux « *Gynandromorphes*, *intersexués* et *supersexués* », aux *Hormones sexuelles*, aux *Etres qui changent de sexe*, à la *Proportion sexuelle*, à la *Parthénogénèse*.

Pour terminer, M. Rostand envisage la question du transformisme dans ses rapports avec les chromosomes, il conclut de la façon suivante :

> Avouons-le, nous sommes présentement enfermés dans un dilemme dont il ne paraît pas que nous soyons près de sortir : l'évolution des espèces est, sans l'hérédité acquise, bien difficilement concevable ; et quant à l'hérédité acquise, non seulement elle est très difficilement concevable, mais les faits lui sont franchement contraires.
>
> Reconnaissons la difficulté et que, si jamais nous n'avons été aussi certains de l'évolution des formes vivantes, jamais nous ne nous sommes sentis moins assurés du mécanisme qui y présida.

GEORGES BOHN.

GASTRONOMIE

Austin de Croze : *Les plats régionaux de France*, Editions Montaigne. — Mathieu Varille : *La cuisine lyonnaise*, Librairie T. Masson, Lyon — Maurice des Ombiaux : *L'art de bien manger et son histoire*, Payot, éditeur ; *Le Vin*, Nouvelle Société d'édition. — Marcellys : *Les recettes de Grand'mère*, Férenczi, éditeur.

Les mois d'été ont été propices à la littérature gastronomique : quelques bonnes œuvres y sont arrivées à maturité et les gourmets auront pu y enrichir leur bibliothèque à la fois de documents historiques précieux et d'inestimables recueils de succulentes recettes.

Le livre d'Austin de Croze, **Les plats régionaux de France**, est assurément l'œuvre d'une vie d'étude et d'expérience. C'est un de ces livres qu'on n'improvise pas. Il faut pour l'écrire s'être promené pendant de longues années dans ce parc enchanté qu'est la province française et y avoir cueilli patiemment les fleurs magnifiques et rares de ses cuisines si diverses et si personnelles. En lisant ces pages, il se levait à chaque chapitre devant mes yeux des souvenirs de tendres matins, des visions de confortables auberges, des évocations de voyages et de promenades, le tout mêlé à des odeurs troublantes de rôtis, de ragoûts et de sauces.

Ce copieux recueil de plus de quatre cents pages constitue une œuvre capitale, une histoire de la Gastronomie française, tant par sa richesse que par sa précision. Il fera assurément plus pour entretenir le culte et la survivance de nos vieilles traditions de table que toutes les journées régionales improvisées à Paris. C'est à la fois un document de premier ordre pour les érudits et une ressource inépuisable pour les gourmets. Que ne lui devront pas aussi les êtres de sensibilité et d'imagination ! Suivant l'état de votre âme et de vos désirs, en vous éveillant le matin vous courrez au chapitre « Provence » ou au livre « Bretagne » et, en vous mettant à table pour déjeuner, vous respirerez dans un bœuf sauté ou dans une soupe aux congres toute l'odeur des pins maritimes du pays de Mistral, ou les rudes parfums des rochers de l'Armorique. Beau livre en résumé et indispensable dans une bibliothèque. Nous n'avons quelques restrictions à faire qu'au sujet de la clarté de la table des matières.

Je me suis littéralement délecté à la lecture de cette **Cuisine**

lyonnaise de M. Mathieu Varille qui a mêlé l'érudition la plus amusante et la gourmandise la plus avertie. J'adore ces évocations des temps confortables et gras, des vieux restaurants et des vieilles auberges qui connurent la grande vogue aux siècles bénis des gourmands et des gourmets. En se penchant sur eux, on respire un arome de vie lente, joyeuse et somptueuse. On y retrouve tout ce qui nous manque aujourd'hui : le plaisir d'exister sans hâte, de déguster à son aise en compagnie de vieux amis, compagnons quotidiens de pipe et de bouteille, de voir arriver sur la table de loyales victuailles préparées par de loyaux artistes. La vie avait alors un sens et un rythme et les Américains restaient chez eux.

Qu'on juge du ton réconfortant du beau livre de M. Varille à ce magnifique morceau « ... Et ce testament du marquis de la Giraudière, que Tancrède de Visan a mis en scène dans son livre *En regardant passer les vaches.* »

« Je lègue à mon filleul mon édition de la *Physiologie du Goût* en deux volumes, afin que dans l'immortel ouvrage de Brillat-Savarin il puise l'honneur, la sagesse, la grâce et la vraie science de la vie. »

« Je demande en échange à mon neveu de célébrer ma mémoire en mangeant, chaque année, et seul, entre le 25 novembre et le 15 décembre, une bécasse de pays, sans truffes, parce que leur parfum absorberait celui de l'oiseau, et sans lard, car les tranches déposées sur les chairs gênent l'égale cuisson. Bien entendu, cette bécasse sera cuite à la broche. Les honneurs tombés de la bête pendant sa rotation seront reçus sur des canapés ouatés de beurre frais. La tête cachée sous une serviette, afin qu'aucun arome ne se dissipe au dehors et que le fumet du gibier combiné au bouquet du Pommard, du Chambertin ou du Clos-Vougeot, dont un grand verre sera posé à côté de son assiette, affecte plus directement son odorat, mon neveu dégustera ce mets sacré, seul, dans le recueillement de la nuit et consommera ce sacrifice gastronomique en commémoration de moi. »

Maurice des Ombiaux poursuit patiemment son énorme labeur gastronomique. Son œuvre prend chaque année une ampleur et un développement magnifiques. Elle est bien près d'englober tout ce qui touche à l'art de la bouche. Après les beaux livres sur le vin, sur le tabac, sur les fromages, voici un **Art de manger et son histoire**, qui ajoute une pierre angulaire au majes-

tueux édifice. *L'art de manger* et le deuxième livre que des Ombiaux a publié cette année : **Le vin**, entretiennent en moi une constante admiration. D'abord par la prodigieuse sensibilité gustative, par l'épicurisme de bon aloi dont ils témoignent. Ensuite Par une érudition générale gastronomique dont peu de gourmands, même dans le passé, ont pu donner un si bel exemple. Surtout et enfin par l'incomparable création verbale que des Ombiaux a à sa disposition pour exprimer avec justesse et précision ces nuances fugitives, ces subtilités prodigieuses de la chair et des vins, que le commun des mortels perçoit quelquefois, mais ne fixe jamais. Vous lirez dans les deux nouvelles œuvres dont je vous parle aujourd'hui des phrases d'une grandeur, d'une noblesse et d'une émotion telles qu'elles classent immédiatement leur auteur parmi les plus beaux écrivains de son temps.

Enfin, j'ai à signaler encore parmi la moisson estivale un livre très utile de cuisine simple : **Les Recettes de Grand'mère**, recueillies par Marcellys, pseudonyme derrière lequel se cache la femme d'un homme politique, qui est une des meilleures « dames de cuisine » de ce temps : elle a réuni dans ce précieux volume, clairement conçu et clairement écrit, un certain nombre de ces recettes dont on a toujours envie et qu'on ne trouve jamais nulle part. C'est vous dire l'intérêt de ce recueil, qui est à recommander à toutes les ménagères.

MARCEL ROUFF.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Stellet : *Haut les mains ! Souvenirs vécus d'un détective français* (Messageries Hachette).

M. Stellet appartient à la Sûreté générale. Il est, actuellement, Commissaire central à Toulouse, mais il a débuté en 1908, dans l'Administration, comme simple inspecteur des brigades mobiles. Ces brigades, destinées à rayonner sur tout le territoire français, venaient d'être créées par M. Hennion, autant pour suppléer à l'insuffisance des polices locales, souvent trop inexpérimentées, que pour en assurer la liaison. On se souvient des bandes de « chauffeurs » qui, à l'époque, terrorisaient les campagnes et qui n'avaient qu'à changer de département ou même d'arrondissement, pour dépister les recherches de la gendarmerie. Trop

de crimes restaient impunis. La création de ces brigades répondait donc à une nécessité.

M. Stellet fut d'abord attaché à la IXe brigade, en résidence à Marseille, puis à la Xe brigade, dont les bureaux étaient installés à Lyon.

Ce sont ses souvenirs vécus d'inspecteur qu'il nous conte dans ce livre : **Haut les mains !** bien propre à lui concilier l'estime de tous les gens sensés.

Il est vrai qu'il n'y est question que de la police judiciaire, qui se justifie d'elle-même et nullement de la police politique ou de la police des mœurs, ces deux pierres d'achoppement du Système, que leurs partisans eux-mêmes n'osent soutenir qu'à la façon d'un « pis-aller » ou d'un « mal nécessaire ».

Les gens que M. Stellet se fait gloire d'avoir maîtrisés sont de ceux qu'aucune société, fût elle socialiste, communiste, ou libertaire, — si tant est qu'il puisse exister une société libertaire, — ne saurait admettre dans son sein sans courir au suicide. Ce ne sont pas des petits délinquants occasionnels, de pauvres diables de malchanceux, poussés au mal par la misère ou les circonstances, des vagabonds inoffensifs qui se laissent cueillir aisément. Ce sont des malfaiteurs conscients, qui ont résolument déclaré la guerre à leurs semblables, et qui sont décidés à faire payer cher leur capture, quand ce ne sont pas des fous sanguinaires, qui, pour si irresponsables qu'on les tienne, n'en méritent pas moins d'être mis hors d'état de nuire, et qu'en vertu du droit de légitime défense, il serait permis au premier venu d'abattre impunément, comme on abat une bête féroce ou un chien enragé. Considérez la sorte de gibier qui figure au tableau de chasse de M. Stellet :

1° Un chef de bande de voleurs internationaux, déjà échappé cinq fois du bagne, et qui se déchaîne, partout où il passe, à la façon d'un cyclone ravageur.

2° Un jeune gredin (nullement besogneux, puisqu'il travaille et qu'il vit chez ses parents), lequel, sur la route, assomme un villageois pour lui voler sa montre en nickel et les quelques sous qu'il lui a vus, tout à l'heure, entre les mains, au cabaret.

3° Deux monstres à face humaine, qui, sans même avoir l'excuse de la misère et de la faim, dans le seul but de se procurer de quoi faire la noce le jour de Noël, assassinent, dans leur masure,

deux vieillards, l'homme et la femme, chez qui d'ailleurs ils ne trouvent qu'une somme insignifiante. Crime commis avec des raffinements de sauvagerie et de sadisme inouïs, puisque les malfaiteurs décapitent leurs victimes et qu'avant de s'en aller, l'un viole le cadavre mutilé de la femme plus que sexagénaire, et que l'autre lui enfourne entre les cuisses un goulot de bouteille.

N'est-ce pas faire œuvre utile que de débarrasser la collectivité de ces gens-là ? Sous quel régime de tels attentats pourraient-ils se flatter d'esquiver leur châtiment ?

Mais ce qui donne plus de prix à ces captures, c'est que toutes furent obtenues par M. Stellet après de rudes difficultés sans nombre, mille péripéties dramatiques, au péril même de sa vie.

C'est pourquoi il a dédié son livre à la mémoire de ses camarades, tombés victimes du devoir.

Les agents de la police judiciaire exposent, chaque jour, leur vie sans autre espoir de récompense, le plus souvent, que la satisfaction du devoir accompli. M. Stellet nous les montre à l'œuvre. Lui-même en résume les principales vertus, de sorte que son livre pourrait passer pour le manuel du parfait détective. On y apprend à tirer parti du moindre indice et à se diriger, sans s'y perdre, dans les affaires les plus embrouillées. Son fil d'Ariane, c'est le bon sens. Il semble même faire bon marché de ce don spécial que nous appelons : le flair. Il met sa confiance ailleurs. Il nous consigne ainsi le fruit de son expérience :

Tout le monde sait que le hasard est un auxiliaire précieux, mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est qu'il y a la manière, l'habileté à l'exploiter, comme il y a aussi la chance, et, dois je le dire encore ? l'habileté à la provoquer et à ne pas la laisser s'égarer lorsqu'on l'a trouvée.

Pour lui, le secret du succès, en matière de recherches judiciaires, c'est : « l'exploitation de sa chance ».

Mais, s'il est passé maître dans l'art d'exploiter sa chance, il excelle surtout dans l'art de la provoquer.

Aurait-il réussi à pincer en flagrant délit, à la gare Saint-Charles de Marseille, les dévaliseurs du rapide Paris-Nice si, mieux inspiré que ses prédécesseurs, qui se bornaient à enregistrer la plainte des voyageurs dépouillés, tant ils estimaient la surveillance impossible dans le tohu-bohu de l'escale, il n'avait pris ses dispositions en conséquence ? L'arrêt du train durait

assez pour permettre aux voyageurs d'aller se restaurer au buffet. Des malandrins de la ville, munis d'un simple billet de quai, leur concédant l'accès de la voie, en profitaient pour s'introduire dans les voitures et y faire main basse sur les bagages abandonnés. Pour repérer ces malandrins, M. Stellet s'avisa d'un stratagème bien simple, mais auquel nul, à part lui, n'avait pensé. Il prit faction sur le quai, avant l'arrivée du train, et se mit à examiner, sans en avoir l'air, ce qui se passait autour de lui. C'était le meilleur moyen de provoquer la chance qui lui advint d'assister à l'entrée en gare de deux jeunes gens sans colis ni pardessus, détail d'autant plus significatif qu'on était en plein hiver et qu'il faisait, ce soir-là, un froid très vif. Il ne les perdit pas des yeux, les épiant à la dérobée, le dos tourné, dans une vitrine de la gare qui faisait glace. C'est ainsi qu'à l'arrivée du train, il vit l'un d'eux pénétrer dans un compartiment de première classe, tandis que l'autre demeurait à faire le guet, et en redescendre avec une valise, emmitouflé dans un splendide pardessus, trop grand pour sa taille, preuve évidente qu'il ne lui appartenait pas. Les deux individus s'empressaient alors de filer, mais pas assez vite pour que M. Stellet, après avoir requis main forte d'hommes d'équipe, n'ait eu le temps de les rejoindre au portillon de sortie et de les arrêter.

La prise était bonne. C'étaient deux spécialistes dans la partie et qui n'en étaient pas à leur coup d'essai, comme le prouva la perquisition pratiquée à leur domicile. La valise contenait six mille francs de bijoux. Elle avait été, ainsi que le pardessus, immédiatement rendue à son propriétaire, déniché au buffet. Et dès ce jour, les vols cessèrent à la gare Saint-Charles, soit que les deux individus arrêtés en fussent les seuls coupables, soit que le bruit fait autour de leur arrestation eût mis la puce à l'oreille de leurs complices.

Une autre affaire où la perspicacité de l'inspecteur Stellet fit merveille est celle du cambrioleur-fantôme, ainsi dénommé parce qu'il demeurait insaisissable, bien qu'il en fût à son 198e cambriolage et qu'il eût commis un assassinat.

Ce cambrioleur mettait en coupe réglée toute la région stéphanoise. M. Stellet venait de passer à la Xe brigade mobile en résidence à Lyon, de qui cette région relevait. On fit donc appel à son concours et il réussit là où ses collègues avaient échoué. On

ne possédait aucun signalement du cambrioleur. Personne ne l'avait vu, sauf un jeune homme qui n'avait pu parler, puisque le cambrioleur surpris l'avait tué d'un coup de revolver. Du seul examen du dossier, M. Stellet tira pourtant cette conclusion qu'il s'agissait d'un père de famille, logeant à Saint-Etienne ou dans les environs. Père de famille, parce qu'il n'oubliait jamais d'emporter des effets d'enfant ; logeant à Saint-Etienne, parce qu'il usait d'allumettes de contrebande de forme ronde, qui ne se fabriquaient que là. C'était peu, c'était déjà circonscrire le champ de ses investigations, mais ce fut un simple parapluie qui le mit sur la piste de l'homme. On avait vu passer sur la route, non loin d'une ferme dévalisée, un individu porteur d'un parapluie, détail sans importance pour tout autre, mais qui fut pour l'inspecteur un trait de lumière parce qu'il faisait beau ce jour-là. Les campagnards ne s'embarrassent guère d'un parapluie sans nécessité. Cet objet prenait donc, dans la circonstance, la valeur d'un signalement et, grâce à lui, M. Stellet finissait, de fil en aiguille, par identifier le coupable, ouvrier cordonnier, père de famille à Saint-Etienne ; mais l'identifier, ce n'était pas acquérir la preuve de sa culpabilité. Une perquisition risquait de demeurer sans résultat. L'homme avait pu faire disparaître le produit de ses vols. Aucune confrontation n'était possible, en l'absence de témoins. Or, M. Stellet imagina la ruse suivante. Il dépêcha au bandit un collègue, déguisé en bimbelotier, qui l'aborda sous prétexte de lui offrir sa camelote, mais en réalité pour lui demander s'il n'avait rien à vendre. L'autre, sans méfiance, se laissa prendre au piège et tira, d'une cachette, des boîtiers de montre et des bijoux de pacotille, raflés au cours de ses nombreuses randonnées. Il n'y avait plus qu'à l'arrêter, ce qui fut fait immédiatement, non sans tumulte ni casse, comme on l'imagine, avec un risque-tout de cette envergure. C'était un nommé Vinoy qui récolta, de son passage en cour d'assises de la Loire, vingt ans de travaux forcés.

Mais il n'y a pas que les parapluies que l'inspecteur Stellet savait faire parler. En voici la preuve :

Dans un chef-lieu de province, un individu se présente, un jour, sous les apparences d'un garçon livreur, au domicile d'une dame, et lui remet, à l'adresse d'un parent absent, un objet enveloppé, dont il exige le prix de facture, soit 15 francs. Le parent, qui n'a rien commandé en ville, s'étonne, à son retour, de cet

envoi. Il ouvre le paquet et n'y trouve qu'une pierre dissimulée dans un amas de sciure. La dame porte plainte en escroquerie. La police locale jette un regard désabusé sur ce paquet, dont elle n'espère aucune lumière. Des pierres et de la sciure, il y en a partout. Ça ne désigne personne, mais M. Stellet, à qui le juge d'instruction soumet l'affaire, plus curieux que les policiers du cru, prend la peine de trier la sciure. Il y découvre de menus fragments de ficelle rouge et de papier plissé, dont les pharmaciens se servent pour lier et chapeauter leurs fioles. La sciure provient donc d'une pharmacie. Pour la pierre, elle provient de la réfection d'un pavage. La ville est grande (200.000 habitants). M. Stellet s'inquiète à la Mairie des rues où le pavage est en cours de réfection. On lui indique la rue du Quatre-Septembre. Il y va. Non loin d'un tas de pierres, absolument identiques à celle du paquet, il aperçoit une pharmacie et ne tarde pas à acquérir la preuve que l'escroc n'est autre que le garçon de laboratoire de l'établissement.

M. Stellet ne mentionne, d'ailleurs, cette affaire sans importance que pour mémoire et en courant. Il ne cherche point à la travestir en exploit à la Sherlock Holmès.

On voit que les aspirants détectives auraient tout profit à se mettre à son école. Il leur enseigne à faire leur devoir avec conscience et à affronter hardiment les risques du métier. Il les encourage, de son exemple, à soutenir de terribles assauts. Il a essuyé plusieurs coups de feu. Il est, d'ailleurs, privilégié sous le rapport de la force physique. C'est ce qu'on appelle un « costaud ». La boxe et le jiu-jitsu n'ont pas de secrets pour lui, mais c'est aussi un homme qui garde, dans toutes ses entreprises, un souci d'humanité et qui ne rougit pas de céder parfois aux inspirations du cœur.

Avec quelle joie il s'applaudit d'être intervenu à temps pour empêcher une erreur judiciaire, et d'avoir fait élargir un innocent, accusé faussement d'un crime, en découvrant le vrai coupable ! Avec quelle énergie il plaide, au tribunal, les circonstances atténuantes en faveur d'un malheureux garçon qui n'a mal agi que par entraînement !

Il fait donner à boire à un redoutable bandit qui vient de décharger sur lui son revolver à deux reprises. Il va le voir dans sa prison. L'homme souffre d'être privé de tabac. M. Stellet lui en

offre. L'homme s'inquiète du sort de sa maîtresse, une honnête fille, une ancienne bonne, qu'il a, depuis peu, séduite, et qui ignore tout de ses méfaits. Demeurée libre puisque innocente, elle va se trouver sans ressources. M. Stellet lui promet de s'occuper d'elle et la place comme domestique chez un chocolatier de Lyon. Il y a mieux encore :

Un matin d'hiver, par un froid de 10° au-dessous de zéro, accompagné de son collègue Preire, M. Stellet, débarquant à Grenoble, aperçoit un individu, recherché pour détournement d'une somme de cinq cents francs, commis au préjudice d'un commerçant de Lyon, qui l'avait employé comme caissier. Mandat d'arrêt était décerné contre lui. Les deux agents pouvaient donc escompter leur prime de capture. Ils le suivent, le voient entrer dans un garni minable, se renseignent auprès du logeur et montent dans sa chambre.

L'individu y vit sans feu, dans une misère noire, avec sa femme et sa fillette malades. Il explique qu'il a commis son détournement dans un coup d'affollement, pressé par la nécessité. Il n'avait plus d'argent pour acheter des médicaments. Le boulanger menaçait de lui couper tout crédit et son logeur de le jeter à la porte.

Il était venu à Grenoble avec sa famille pour se soustraire aux recherches. Il y a épuisé ses dernières ressources. Après de longs jours de démarches vaines, il vient de trouver un emploi pour la semaine suivante. Qu'on le laisse travailler, il indemnisera son patron par à-compte. Si on l'arrête, c'est condamner les siens à la mort. La femme est là, au dernier degré de la phtisie, qui se jette aux pieds des agents, suppliant qu'on ne lui enlève pas son unique soutien. La fillette, une fillette de trois ans, qui tousse à fendre l'âme, blottie d'instinct contre son père, agrippée à ses vêtements, comme pour le retenir, éclate en cris désespérés : « Papa !.... Papa ! » Les agents se sentent émus d'une telle détresse. Non seulement ils n'arrêtent pas le caissier, mais ils le réconfortent en lui disant : « Envoyez à votre patron, dès que vous le pourrez, votre premier à-compte. L'affaire s'arrangera Peut être même n'a-t-il pas porté plainte. Nous n'étions pas venus pour vous arrêter, mais pour vérifier vos papiers ». Puis, tirant chacun de leur gousset une pièce de cinq francs (c'était avant la guerre) ils lui en font largesse à titre de secours et s'éloignent

après avoir déclaré au logeur : « Ce sont de braves gens. Leurs papiers sont en règle. »

Voilà la note sur laquelle se termine le livre : *Haut les mains* ! livre écrit sans prétentions littéraires, à la bonne franquette, mais qui n'en fait pas moins honneur à son auteur. A défaut de fleurs de rhétorique, vous y trouverez — ce qui vaut mieux qu'une stérile éloquence — de la vie, du bon sens, de l'héroïsme et de la pitié.

ERNEST RAYNAUD.

GÉOGRAPHIE

Paul Lemoine, *Volcans et tremblements de terre*, 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque des merveilles*, avec 70 gravures, Paris, Hachette, s. d. (1928). — Max Sorre, *Mexique et Amérique centrale* (tome XIV de la *Géographie universelle*), 1 vol. in 8°, 48 fig. en texte, Paris, Colin, 1928. — Les géographes et le transsaharien.

Le livre de Paul Lemoine, **Volcans et tremblements de terre**, nous donne un résumé complet et bien condensé de ce que nous savons sur ces terrifiants phénomènes ; il est au courant des recherches les plus récentes ; l'illustration est abondante et soignée.

Contrairement à l'opinion commune, qui fut aussi pendant longtemps une opinion scientifique, les *éruptions volcaniques* et les *secousses séismiques* ne sont pas liées les unes aux autres par des relations de cause à effet. Elles ne se produisent pas en même temps. Les régions ébranlées ne connaissent guère d'éruptions volcaniques pendant l'ébranlement. Les éruptions volcaniques sont accompagnées, le plus souvent, de repos séismiques. D'autre part, les deux ordres de phénomènes diffèrent extrêmement, au point de vue de leur extension et de leur généralité : les bouches volcaniques sont localisées (au nombre d'environ 400 en activité, sans compter les volcans sous-marins), et presque partout les éruptions sont intermittentes, parfois à très longues périodes ; les secousses séismiques se produisent, à des degrés différents d'intensité, dans le monde entier, et il y en a sans cesse. Lemoine dit au moins une par jour ; Oldham, lui, allait bien plus loin ; il en comptait 30.000 par an, dont une soixantaine plus ou moins catastrophiques.

Cependant, si les volcans et les séismes sont des phénomènes différents, il n'y en a pas moins entre eux d'incontestables rap-

ports de coexistence dans l'espace, sinon dans le temps. Les régions les plus violemment ébranlées sont aussi celles où se produisent les phénomènes volcaniques ; les régions privées de volcans, ou celles dont les volcans paraissent réellement éteints, ne connaissent guère que de faibles tremblements de terre, des *microséismes*, dont les conséquences sont rarement catastrophiques ; souvent les séismographes peuvent seuls déceler le phénomène. Il semble bien que ce sont les mêmes énergies internes, arrivant à l'état paroxysmal, qui donnent naissance aux éruptions volcaniques et aux grands ébranlements : dégagements de chaleur, de roches fondues et de gaz, et explosions superficielles dans le premier cas ; réajustement des couches terrestres dans le second. Le paroxysme volcanique est essentiellement chaleur, l'ébranlement séismique est essentiellement mouvement : deux ordres de forces physiquement transformables l'une dans l'autre. Et ces énergies, tout internes qu'elles sont par leurs origines, ont leur genèse et leur foyer à peu de distance de la surface de la terre : une vingtaine de kilomètres pour les séismes ; probablement pas davantage pour les volcans. Avec leur rayon d'action très étendu, les ondes séismiques se propagent, en s'affaiblissant, des foyers d'ébranlement d'origine vers les régions non ébranlées. Au contraire, les *provinces* volcaniques, comme disent les spécialistes, sont étroitement localisées : il est probable qu'à l'intérieur de la terre, les foyers où s'élaborent, pour chaque groupe de volcans, les magmas en fusion, ne communiquent pas les uns avec les autres : il n'y a point de feu central, et les feux volcaniques sont séparés et superficiels. Les valcanologistes américains ont cru reconnaître, dans beaucoup de laves actuelles, tout simplement des schistes argileux en fusion.

Un fait important, qui enterre d'une manière définitive d'anciennes théories très répandues et parfois reprises de nos jours, c'est le suivant : les grands paroxysmes volcaniques, qui rejettent tant de gaz et de matières fondues, ne rejettent point d'eau ; ils sont anhydres. On ne peut donc supposer, comme on l'a fait longtemps, que la mer communique avec les cheminées éruptives, que les explosions volcaniques soient des explosions de chaudières à trop haute tension de vapeur d'eau, et que les cratères soient des soupapes de sûreté. S'il est vrai que la plupart des volcans sont près de la mer, parce que beaucoup de rivages

maritimes coïncident avec des fractures de dislocation, il est vrai aussi qu'il existe des volcans en activité très loin des côtes ; en tout cas, les éruptions des uns comme des autres ne sont jamais accompagnées de dégagement de vapeur d'eau.

§

Le tome XIV de la *Géographie universelle*, qui est l'œuvre de Max-Sorre, professeur à l'Université de Lille, est consacré au **Mexique** et à l'**Amérique centrale** : titre trop bref, car le volume comprend aussi une esquisse de la Méditerranée américaine et une description de l'archipel des Antilles. Peu de contrées du globe ont exercé un tel attrait sur nos imaginations, depuis les temps prestigieux de la conquête espagnole. Les Antilles, notamment, sont au nombre de ces paradis terrestres dont rêvent les enfants comme les hommes. Il y a précisément à ce sujet une page charmante dans les souvenirs d'enfance d'Edmund Gosse : « J'étais alors captivé par la géographie des Antilles, et j'avais tracé les cartes de leurs diverses parties. Il y avait quelque chose qui attirait puissamment mon imagination dans la grande chaîne des Antilles, posée sur la mer tel un bracelet ouvert, aux grosses et menues pierreries attachées par un fil invisible. J'aimais à fermer les yeux et à les contempler dans une vision panoramique, allongées là-bas du Cap Sant Antonio à la Bouche du Serpent. Plusieurs de ces îles charmantes, émeraudes et améthystes posées à la surface de la mer des Caraïbes, mon père les avait parcourues dans sa jeunesse. Aussi l'importunais-je de mes questions. »

Certainement, l'attrait des contrées tropicales de l'Amérique, Antilles, Mexique ou Amérique centrale, n'a pas disparu. Elles auront toujours pour elles leur beau ciel, leurs terres qui sont parfois d'une fertilité exubérante, et la variété de leurs populations dont les dominantes morales vont de la plus rude énergie à la grâce la plus indolente. Mais, là comme dans tous les pays où l'industrialisme moderne peut introduire sa préoccupation exclusive du rendement, ce sont des chiffres de production et d'échange, et parfois aussi des faits de domination et d'oppression brutale, qui dominent de plus en plus la géographie humaine. Les faits d'oppression ne sont pas d'hier. Il y en a eu avant l'arrivée des Européens ; ils se sont multipliés depuis que les races euro-

péennes sont là. Et puis, la nature elle-même se montre souvent sous d'autres traits que ceux d'un paysage paradisiaque : les cyclones, les tremblements de terre et les éruptions des terribles volcans du Mexique, de l'Amérique centrale et des Antilles, engloutissent de temps à autre de nombreuses vies humaines dans leurs soudaines catastrophes. Notre Martinique a été en partie ravagée et bouleversée, il y a un quart de siècle, par l'éruption de la Montagne Pelée dont les nuées ardentes anéantirent en quelques minutes la florissante ville de Saint-Pierre.

Le Mexique, le plus continental et le plus massif des pays de l'Amérique centrale, n'est guère, vers le nord, qu'un complexe de montagnes et de plateaux désertiques, sauf aux bords du golfe du Mexique où se trouvent les puits de pétrole exploités grâce aux capitaux des Américains du Nord. Comme au temps de Cortez, le vrai Mexique, où se groupe la majeure partie des 15 millions d'habitants de la République mexicaine, ce sont les « terres froides », mais fertiles, du plateau d'Anahuac, dominé par les grands volcans. Plus au sud, vers Oaxaca, le pays est plus fertile encore. Le Mexique, terre d'origine du maïs, possède toutes les possibilités d'un beau développement agricole. Ce progrès semble bien avoir été enrayé, au temps colonial espagnol et même encore aujourd'hui, par les travaux du sous-sol. Aujourd'hui encore, c'est du Mexique que vient 37 o/o de la production d'argent du monde entier ; puis, c'est le pétrole qui retient l'attention. Peut-être aussi l'hétérogénéité de la population du Mexique, la forte proportion des Indiens, que les colons espagnols n'ont jamais essayé d'exterminer, l'insalubrité des *terres chaudes* du littoral et même les conditions hygiéniques assez médiocres des hautes terres de l'intérieur, ont-elles contribué, comme l'avait déjà pressenti Humboldt, à retarder le développement du pays. Il est fort heureux pour lui qu'une zone presque désertique mette une vraie barrière entre lui et les Etats-Unis ; autrement, il est fort possible qu'il eût été absorbé, comme le furent la Californie et le Texas.

Avec l'Amérique centrale, nous entrons, partout où l'altitude le permet, dans la forêt dense des régions tropicales humides. La forêt nous paraît favoriser et même déterminer l'éparpillement actuel en six Etats des peuples de cette région isthmique, de plus en plus rétrécie jusqu'à Panama. C'est pourtant cette

forêt qui vit l'épanouissement de la civilisation maya, la plus originale et la plus riche de l'Amérique précolombienne. Sorre dit à ce propos : « L'antinomie classique entre le milieu forestier subéquatorial et des types déjà élevés de civilisation est moins absolue qu'on n'a souvent écrit ». Quant aux colons espagnols, métissés comme au Mexique avec de nombreux Indiens, ils n'ont jamais été capables de s'unir ; le sentiment centre américain qui se manifeste aujourd'hui chez eux ne les empêche pas d'être sous la tutelle des Etats-Unis : tutelle économique permanente comme celle de *l'United Fruit Company*, tutelle politique intermittente et souvent violente comme celle qui, au Nicaragua, mit aux prises les soldats de la bannière étoilée avec ceux de Sandino.

De même, les Grandes-Antilles sont aujourd'hui, sauf la Jamaïque, de véritables colonies des Etat-Unis, avec ou sans drapeau : Porto-Rico est une possession directe ; Cuba, l'île du sucre, officiellement indépendante, a été orientée par les banques et par les industriels des Etats-Unis vers la grande production sucrière (4 millions et demi de tonnes de sucre) ; sur les deux républiques noires d'Haïti, il y en a une, celle de l'ouest, notre ancienne colonie française de Saint-Domingue, que les Etats-Unis ont soumise depuis 1915, sans raison valable, à une dictature militaire.

L'ouverture du canal de Panama, œuvre impériale américaine, a sanctionné en quelque sorte la mainmise politique, militaire et économique de la grande république du Nord sur ces terres tropicales de l'Amérique indienne et espagnole, dont toutes les traditions morales et sociales sont contraires à celles des Anglo-Saxons, et dont, aujourd'hui encore, le peuplement européen ne se renouvelle que par l'afflux des immigrants d'Espagne : situation paradoxale et pleine de dangers pour l'avenir, à moins que les Etats-Unis n'aient la sagesse de desserrer leur étreinte.

§

Les plus notoires parmi les géographes français sont hostiles au projet de **chemin de fer transsaharien** : ils ont étudié la question, ils savent le projet inutile et ruineux pour la France, et ils ont l'habitude de faire passer, avant les intérêts particuliers et collectifs, la considération de l'intérêt général. Cela

n'est pas du goût de tout le monde. M. Bourdarie, directeur de la *Revue indigène*, a fait aux actionnaires de la *Banque coloniale* une causerie sur le transsaharien, qu'il a publiée dans sa Revue (septembre-octobre 1928) ; et il a trouvé sa prose tellement bonne qu'il l'a reproduite telle quelle dans le *Mois colonial et maritime* (décembre 1928). M. Bourdarie dit leur fait aux géographes adversaires de son chemin de fer ; par la même occasion, il dit son fait à la géographie, qui n'en peut mais, et qui ne s'en portera pas plus mal. Tout cela n'a guère d'importance. Ce qui est plus curieux, ce sont les arguments invoqués par le conférencier en faveur du transsaharien. Je promets quelques minutes de distraction à ceux qui auront la curiosité de s'en informer. Le panégyrique se couronne par cette magnifique déclaration : « J'ai pour le Sahara une sorte d'admiration mystique». A l'aide de ce qu'il appelle lui-même *l'imagination créatrice*, M. Bourdarie voit le Sahara couvert de gerbes de blé, de troupeaux de moutons, et même de forêts : « Reboiser le Sahara ? s'écrie-t-il. Et pourquoi pas ? » Poussée à ce point, la *sahanite* a quelque chose de morbide.

M. Bourdarie paraît croire que les adversaires du transsaharien acceptent l'argument politique et militaire invoqué par le Conseil supérieur de la défense nationale. Il se trompe. L'argument politique et militaire vaut ce que vaut l'argument économique, c'est-à-dire rien du tout. Dans une question qui ne relève d'aucune technicité spéciale, mais seulement de l'intérêt général et du bon sens, la situation et le grade des généraux qui se sont prononcés pour le transsaharien ne sauraient nous émouvoir, eussent-ils deux fois plus d'étoiles qu'ils n'en ont.

Je suis d'accord avec M. Bourdarie sur un point : le transsaharien, s'il se fait, ne sera jamais déficitaire. On bouchera les trous avec des jeux d'écriture et avec le bon argent de l'impôt. Contribuables, à vos poches ! Vos dettes ne sont pas assez lourdes ; vos impôts ne sont pas assez élevés. Un tel scandale ne peut durer.

CAMILLE VALLAUX.

ETHNOGRAPHIE

Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie de Paris : T. I, E. G. Waterlot : *Les Bas-Reliefs des bâtiments royaux d'Abomey (Dahomey)* ; — T. II, G. H. Luquet : *L'art Néo-Calédonien, documents recueillis par M. Archam-*

bault ; — T. III, R. Maunier : *La construction collective de la maison en Kabylie* ; — T. IV, R. Trautmann : *La littérature populaire à la Côte des Esclaves* ; T. V, L. Baudin : *L'empire socialiste des Incas* ; Volumes gr. in-8°, Paris, Institut d'Ethnologie, 191, Rue Saint-Jacques. — Charles M. Doughty : *Travels in Arabia Deserta* (avec nouvelle préface de 1920), Londres, Jonathan Cape, 8°. — J. Tom Brown : *Among the Bantu Nomads* (*40 years among the Bechuana with the first full description of their customs, manners and beliefs*, Londres, Seeley, Service et Cie, 8°.

L'Institut d'Ethnologie créé près l'Université de Paris par le groupe de *l'Année sociologique* a pour animateur Paul Rivet, le successeur de Verneau à la chaire d'anthropologie du Museum d'Histoire Naturelle. Cet Institut manifeste son existence par des cours (qui, je crois, donnent droit à un certificat de licence) et par des **Travaux et Mémoires**, dont cinq volumes ont déjà paru ; le sixième sera consacré à la linguistique peul, haoussa et bantou ; ce qui prouve que même dans ce centre théoriquement « ethnologique », le virus linguistique a pénétré... tout autant qu'y a pénétré le virus historique. C'est pourtant là que notre science devrait se constituer comme science autonome, et non pas comme servante des autres.

Je n'insisterai pas sur le livre de M. Baudin, **L'empire socialiste des Incas** ; c'est une étude qui n'est « ethnologique » que parce que les Incas vivaient dans l'Amérique du Sud et non en Asie antérieure. Historique et sociologique, ce mémoire est bien fait ; érudit certainement, parfois touffu. Souvent on rencontre des affirmations qui sortent du cadre du livre. Ainsi : « Il a fallu des siècles pour transformer les huanacos et les vigognes, peureux et indociles, en paisibles lamas et alpacas de toison et de couleur autres et incapables de vivre sans l'aide de l'homme ». C'est comme si on disait qu'il a fallu des siècles pour transformer le loup ou le renard en chien domestique. Il est pourtant évident que l'homme n'a domestiqué, même au Pérou, que les variétés domesticables ; les autres ne se sont pas laissé faire.

Les documents de ce livre sont dus aux envahisseurs ; on ne se fera jamais des Incas une idée plus claire qu'on ne le peut des Gaulois par César et autres porte-paroles des conquérants. Du moins, M. Baudin a-t-il réagi contre les fantaisies en cours (son dernier chapitre décrit l'idée qu'on s'est faite de ce peuple aux dix septièmeet dix-huitième siècles), qui déparent tant d'ouvrages sur l'Amérique précolombienne.

Les trois premiers tomes de la collection sont des monographies excellentes. Celle de Waterlot sur **Les Bas-Reliefs d'Abomey** est illustrée de reproductions en couleurs du plus haut intérêt ; ces relevés représentent une masse énorme de travail et de persévérance ; les moulages sont au Musée du Trocadéro. M. Waterlot a réussi à se faire expliquer la signification de chacun des éléments décoratifs de ces bas-reliefs à sens religieux. Il faut féliciter vivement l'Institut d'Ethnologie de cette publication, qui, de même que celle de M. Luquet sur **l'Art Néo-Calédonien**, apporte de précieuses contributions à l'étude des arts populaires.

Marius Archambault, que j'ai connu jadis, avait pour la Nouvelle-Calédonie une véritable marotte ; il y a passé des années à recueillir des données qui sont d'une portée toute spéciale, parce qu'on manquait de points de comparaison entre l'art des Canaques et celui des Mélanésiens et des Polynésiens qui vivent dans les îles voisines. L'exposé de Luquet est, comme tout ce que fait ce savant, parfait. Il étudie tour à tour la sculpture sur bois, la gravure sur bambou (nécessairement angulaire, tout comme en Malaisie, dans l'Afrique du Nord, etc.), les pétroglyphes (ou sculptures sur pierre) ; puis vient une analyse et une interprétation des motifs ; et comme conclusion, un chapitre d'ensemble sur l'art canaque ; — 242 figures dans le texte et 20 planches illustrent cette monographie.

Non moins intéressante et bien faite est celle de R. Maunier sur la **Construction collective de la Maison en Kabylie**, système dont il subsistait encore des restes en Savoie il y a cinquante ans et qu'on voit dans toute sa netteté primitive dans maints pays berbères de l'Afrique du Nord. Le livre est le résultat de plusieurs voyages en Kabyle et je sais par expérience que des enquêtes dans ces villages ne se font pas sans fatigue. L'étude générale de la maison kabyle (plan, dimensions, matériaux) est suivie d'une description de la phase préliminaire (choix de l'emplacement, avec rites spéciaux ; extraction des matériaux, leur apport et leur apprêt). Puis vient l'édification, dont toutes les phases sont strictement déterminées par la coutume ; bonnes notes sur la décoration (portes, fenêtres, *akoufi* ou grandes jarres à grains). Enfin, analyse du mécanisme économique et social, suivie d'un questionnaire détaillé, destiné

(voici une idée excellente) à promouvoir dans l'Afrique du Nord cet ordre de recherches. Trois planches terminent le volume.

René Trautmann, qui a vécu de longues années en A. O. F., donne, dans son volume sur la **Littérature populaire à la Côte des Esclaves**, la traduction de contes, de proverbes et de devinettes. On regrettera que les textes soient publiés tout nus, si je puis dire, c'est-à-dire que chacun d'eux n'ait pas été rapproché, avec commentaires, des textes de même type notés ailleurs en Afrique. Les recueils de contes populaires, de devinettes, etc., nègres constituent déjà une énorme bibliothèque ; ceux qui s'occupent le plus et le mieux de cette littérature, en ce moment, ce sont les Américains du Nord.

§

Peu de livres ont eu autant d'influence politique que l'**Arabia Deserta** de Charles M. Doughty, qui le premier parcourut des régions sur lesquelles on n'avait que des idées vagues et le plus souvent incorrectes. Du point de vue ethnographique (classement des tribus, manières de vivre, coutumes, superstitions, vêtements, etc.), ce récit de voyage est une mine inépuisable de faits et d'anecdotes typiques. Mais on devait payer cher ces deux volumes épais. On remerciera donc l'éditeur Jonathan Cape d'avoir publié une édition complète à bon marché (trente shillings) en un seul volume, avec toutes les cartes et illustrations.

Peu à peu, toutes les tribus bantou de l'Afrique orientale et méridionale ont leur monographie détaillée. Des Bechuana, on savait déjà pas mal de chose, grâce à Livingstone et aux autres explorateurs du siècle dernier ; mais il restait beaucoup à recueillir, comme le prouve l'excellent ouvrage de M. Tom Brown, qui a vécu quarante ans chez ces **Bantous Nomades**. On peut maintenant comparer dans le détail leurs mœurs avec celles de leurs voisins et avoir des idées précises sur leur forme de totémisme (chapitres II et III). Tour à tour sont décrits les rites de passage (de la naissance à la mort), la vie sociale, la vie religieuse (excellentes descriptions des cérémonies secrètes), les sacrifices, les croyances de toute sorte. Un recueil de proverbes, un court exposé de l'histoire du peuple Bechuana et des détails sur la répartition géographique de ses diverses branches terminent ce

volume, qui prend rang parmi les meilleures monographies ethnographiques de l'Afrique méridionale.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

V. Blasco-Ibañez : *Le Voyage d'un romancier autour du Monde*, Flammarion. — Maurice Soulié : *L'Equipage révolté*, Marpon.

Le regretté romancier V. Blasco-Ibañez, bien connu du public européen, a pu réaliser, avant sa mort, ce que beaucoup d'entre nous, je crois, ont souvent rêvé d'entreprendre : une visite, — même rapide, — de notre planète. Dans le livre examiné ici, *Le Voyage d'un romancier autour du Monde*, cet écrivain a successivement parcouru et décrit l'Inde, Ceylan, le Soudan égyptien, la Nubie, l'Egypte. En deux volumes parus antérieurement, il avait raconté ses pérégrinations aux Etats-Unis, à Cuba, au Japon, en Corée, en Mandchourie, en Chine, à Java, etc. On ne peut s'empêcher d'écrire ici ce vers d'un poète du XVIe siècle :

> Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage.

Le voyageur, cette fois, part de Calcutta, et c'est une occasion pour lui, entre autres choses, de nous parler de l'hindouisme et du mélange confus des doctrines ayant pour base le polythéisme et la magie. De la fameuse Trimourti : Brahma, Siva (l'esprit destructeur), Vichnou (l'esprit conservateur), c'est Siva qui se trouve être de beaucoup le plus populaire, ce qui est caractéristique de l'état d'âme de ces peuples. Puis Blasco-Ibañez se dirige vers le « vénérable Gange », dont nous avons tous aussi plus ou moins rêvé, et nous mène à Bénarès, la ville sainte, dont il nous brosse des descriptions vivantes et pittoresques. Ce lui est une occasion de nous donner des détails intéressants sur ce fameux lieu de pèlerinage, cette capitale religieuse du monde brahmanique, qui vit naître jadis le bouddhisme. C'est, en effet, l'an 595 environ (?) avant Jésus-Christ, que vint à Bénarès un jeune noble, issu d'une famille de guerriers, qui s'appelait Gautama. Il avait abandonné ses richesses afin de se consacrer exclusivement à la dévotion et à l'étude. Le prince, le futur Bouddha, se mit à enseigner une nouvelle doctrine, attaquant les deux classes de prêtres qui avaient accaparé toutes les fonctions religieuses. Au bout de quatre ans, il quitta Bénarès et, s'arrêtant

dans un de ses faubourgs. se mit à prêcher, au pied d'un arbre, devant un auditoire de mendiants, s'élevant contre les castes privilégiées des brahmanes et des svastikas, proclamant l'égalité de tous les hommes devant la divinité. Ces prédications convertirent rapidement les peuples de l'Inde. Mais les brahmanes, il y a mille ans, prirent leur revanche. La puissance du bouddhisme croula et Bénarès redevint la capitale du brahmanisme. Il n'y a plus aujourd'hui, dans cette ville, qu'un seul temple bouddhiste.

Le voyageur se rend ensuite à Darjeeling, dans « l'Inde froide », afin d'y contempler ce fameux pic appelé vulgairement Himalaya, mais auquel les Anglais ont donné le nom d'Everest (un inspecteur général des Indes) et dont on a beaucoup parlé ces temps derniers.

Puis c'est la traversée du golfe de Bengale, vers Ceylan, qui est resté, comme on sait, un des grands centres du bouddhisme. Il est hors de doute que Ceylan était jadis une presqu'île unie à l'Inde, mais la mer détruisit l'isthme qui les reliait. Ce fut par ce pont que la légende fit passer Rama, fils des dieux, descendu sur la terre, symbole peut-être de l'invasion de l'Inde par les Aryas. Ses hauts faits sont consignés dans le Ramayana, épopée sacrée des Hindous. Colombo, avec la rapidité actuelle des moyens de communication, est devenu le séjour d'hiver préféré des gens très riches, qui se contentèrent longtemps de la Côte d'azur, puis de l'Algérie et enfin de l'Egypte. Aussi maintenant tous les hôtels pour touristes de cette ville sont aussi grands que ceux des Etats-Unis. Dans les environs de Colombo, les routes, faites d'une terre rouge et friable, ont souvent besoin d'être réparées. Mais les Cinghalais rivalisent de paresse avec leurs épouses ; et ce sont des femmes, qui ne sont pas du pays, qui sont employées à cette tâche ingrate. Après avoir visité le fameux lac de Kandy, tant admiré des étrangers et des habitants de l'île, et le jardin zoologique (sans cages), qui n'a point son pareil dans le monde, M. V. Blasco-Ibañez, par la mer d'Oman, rejoint la côte occidentale de l'Inde où se déroula, il y a quatre siècles, l'épopée du peuple portugais, célébrée ensuite par Camoëns dans des vers immortels. Il visite d'abord l'opulente Bombay, puis Delhi, aujourd'hui capitale politique de l'Inde. C'est une occasion pour le voyageur de nous parler de l'Empire du Grand Mogol, qui eut son siège dans cette ville. On sait que cet empire

fut fondé par les descendants de Gengis-Khan et de Tamerlan et qu'il fut jadis la terreur de l'Europe. Delhi est aujourd'hui une accumulation incroyable de tous les styles, depuis les tombes primitives des populations errantes jusqu'aux édifices de l'architecture la plus raffinée du brahmanisme et des musulmans. Revenu à Bombay, c'est une occasion pour le voyageur de nous parler des *Parsis*. Ce sont, comme on sait, d'anciens Perses, qui ne voulurent pas se soumettre à la domination des musulmans, quand ceux-ci conquirent leur pays. Les Tours du Silence, où sont exposés, pour être dévorés, par les oiseaux de proie, les cadavres des sectateurs du Culte du Feu, font constraste avec le jardin délicieux qui les entoure. Avant de quitter l'Inde, M. V. Blasco Ibañez jette un regard d'ensemble sur le pays qu'il vient de parcourir. C'est ainsi qu'il est amené à nous dire que « l'ardent désir d'obtenir des distinctions supérieures à celles du voisin caractérise tous les Hindous, depuis le rajah jusqu'au paria, *ce qui aurait eu pour conséquence la division des castes* (!) » Je pense qu'il est inutile d'insister ici. Quant au problème de la *faim* aux Indes, sur lequel il s'étend et avec raison, c'est un des plus douloureux de la planète. La Chine, par exemple, a connu de terribles famines, mais l'Inde ! Tous les ans, cette calamité sévit dans une de ses parties et fait périr des centaines de milliers d'hommes. Ce qui complique encore cette question, ce sont les scrupules religieux des populations, interdisant toute nourriture animale.

Et c'est maintenant le départ pour l'Afrique. Sur le navire, un matin, on voit la terre des deux côtés. C'est la mer Rouge ; et le voyageur note ironiquement que, de toutes les mers qu'il a parcourues, c'est celle dont le bleu est le plus intense. On croise souvent, dans cette ruelle maritime, de grands paquebots se dirigeant vers l'Inde, Java, l'Australie, et aussi quelques vieux vapeurs aux ponts pleins de monde ; on dirait qu'ils transportent des troupeaux humains. Ce sont des pèlerins musulmans venant de l'Inde ou des ports de l'Afrique, qui se rendent à La Mecque. M. V. Blasco-Ibañez débarque à Port-Soudan, qui se trouve le point de départ du chemin de fer stratégique qui va à Khartoum.

C'est une ville toute récente (une trentaine d'années). Avec quelques rares compagnons, le voyageur veut atteindre, par le

Soudan et le désert de Nubie, la ville d'Assouan, terme du voyage en Egypte pour beaucoup de touristes remontant le Nil du nord au sud. Et c'est ici l'occasion pour l'auteur de nous parler longuement du siège de Khartoum (en 1883) et de tous les événements qui précédèrent et amenèrent cette fameuse intervention des Anglais. On connaît la fin tragique du général Georges Gordon, mis en pièces par les mahdistes ; et la reconquête du Soudan (1899) par le général en chef (*Sirdar*) Kitchener, qui devait, lui aussi, tragiquement mourir dans mer du Nord, pendant la grande guerre.

Le voyageur, qu'il faut suivre rapidement maintenant, va voir les colosses d'Abou-Simbel ou d'Ipsamboul et le temple égyptien le plus lointain de ceux qui ont été construits sur le Nil. Pour les touristes qui viennent d'Europe, c'est le dernier monument de ce genre qu'ils peuvent visiter ; pour ceux qui viennent d'Asie, comme M. V. Blasco-Ibañez, c'est la première révélation de l'art égyptien. Viennent ensuite le lac de Philae et les temples maintenant submergés. Avant le grand barrage d'Assouan, établi comme on sait par les Anglais, l'île où se trouvent ces temples était toujours au-dessus du niveau du fleuve ; maintenant, il faut naviguer sur une barque entre ces antiques édifices, un tiers seulement de leurs colonnes dépassant la surface de l'eau. La barque a au-dessous d'elle une île que l'on ne voit plus, celle de Philae. Mais le coton poussera en plus grande abondance !

Nous voici maintenant à Thèbes aux cent portes ou plutôt aux cent pylônes, ainsi que rectifie judicieusement le voyageur. C'est là que s'est concentrée, à son plus haut degré, la grandeur historique de l'Egypte ; c'est là que se trouvent encore les plus belles œuvres d'art de cet antique pays. Pendant les premiers temps du christianisme, la Thébaïde fut une solitude absolue ; mais les ascètes y accoururent nombreux, entre autres saint Paul de Thèbes. — Visite intéressante ensuite à Louqsor, à l'admirable colonnade de Karnak et à la fameuse Vallée des Rois : quatre kilomètres de tombeaux ; et au Ramesseum, temple que Ramsès II éleva en son honneur et où se trouve logée une collection nombreuse de statues. Enfin, voici Le Caire, atteint après 22 heures de voyage (en auto) depuis Louqsor. M. Blasco-Ibañez a passé sur des champs couverts de blé verdoyant où s'éleva jadis la célèbre Memphis, la plus ancienne capitale égyptienne et celle qui dura le plus long-

temps. Quant aux trois pyramides, qui firent rêver Napoléon et ses soldats, le voyageur moderne constate aussi à son tour qu'elles n'ont rien en elles-mêmes de nature à émouvoir le touriste au premier moment. Pour le Sphinx, c'est une gigantesque tête de pierre.

La visite du Caire est l'occasion d'un examen intelligent du Musée Egyptien, immense palais entouré de jardins et que créa notre savant compatriote Maspero, pour remplacer le Musée de Boulak, devenu insuffisant. Et nous terminons sur une description de la fameuse université musulmane d'El-Azhar, université dont j'ai déjà eu l'occasion de parler ici en analysant, il y a peu de temps, un livre, « La Caravane sans Chameaux ».

Comme M. Roland Dorgelès, notre voyageur constate la sourde hostilité qui accompagne les pas du visiteur non musulman. Cependant, quand le guide de M. Blasco-Ibañez dit qu'il est originaire de l'Espagne, on lève les yeux avec une sorte d'admiration religieuse. On n'ignore pas, en ce lieu, que les ancêtres furent jadis, dans ce pays, des conquérants audacieux.

Le voyage, en somme, se termine ici. A Alexandrie, les monuments ont disparu : il n'y a plus que de grands souvenirs. Et M. Blasco-Ibañez, de retour en France, à Monte-Carlo, ne peut, mélancolique, s'empêcher de se demander : « Ma promenade autour du monde n'a-t-elle été qu'un rêve ? »

Il ne me reste plus maintenant que peu de place pour parler du livre de M. Maurice Soulié, *L'Equipage révolté* ; et je le regrette, car sa lecture m'a fort intéressé. En 1787, le capitaine Bligh, de la marine anglaise, fut envoyé en mission par son gouvernement, à l'île d'*Otahiti*. Il commandait le *Bounty*, sloop d'environ 250 tonneaux, et partit de *Spithead*. Il y avait à bord quarante-quatre hommes, entassés dans une cage de bois de moins de trois cents mètres cubes. Le voyage fut long et dur. Arrivé à l'île dont la réputation fut si extraordinaire au XVIIIe siècle, à l'île voluptueuse que Bougainville l'a rendue célèbre, l'équipage y séjourna pendant un an. Puis, lorsque le capitaine Bligh voulut retourner en Angleterre, les hommes, se trouvant bien où ils étaient et, en outre, exaspérés par la dureté de leur commandant, refusèrent de lui obéir et s'emparèrent par la force du *Bounty*, puis, en plein océan, dans une mauvaise chaloupe, abandonnèrent leur chef avec quelques hommes restés fidèles. Le

capitaine *Bligh* réussit, après des semaines et des prodiges d'énergie, à aborder à l'île de Timor. Lui et ses compagnons étaient sauvés, mais dans quel état ! Une des choses les plus intéressantes de ce livre, c'est la publication de la plus grande partie du rapport journalier du capitaine *Bligh*. Ce voyage inouï, sur une barque ouverte de 8 mètres de long sur deux de large, chargée de plus de vingt hommes, sans vivres, sans autre guide qu'une mauvaise carte, sur une mer inconnue à cette époque, ce voyage restera, ainsi que l'écrit M. Maurice Soulié, un des plus beaux monuments de l'énergie et de l'endurance humaines.

Mais le livre tout entier mérite d'être lu ; et les curieuses estampes dont il est orné ajoutent à l'intérêt du récit.

AUGUSTE CHEYLACK.

CHRONIQUE DES MŒURS

Yvette Guilbert : *La Chanson de ma vie* (*mes mémoires*), B. Grasset. — Philippe Girardet : *Le Professeur d'avenir*, Berger-Levrault. — Maryse Choisy : *Un mois chez les filles*, Editions Montaigne. — Marise Guerlin : *Les Ventres maudits*.

La Chanson de ma vie d'Yvette Guilbert, comme cela nous ramène loin en arrière ! C'était à peu près en 1890, au temps où le *Mercure de France* se fondait, avec *l'Ermitage*, *la Plume* et *les Entretiens*. Yvette Guilbert était alors une longue midinette, au nez retroussé, au chignon roux, aux seins plats et aux longs gants noirs, qui détaillait avec une petite voix innocente des chansonnettes qui ne l'étaient pas (un peu comme fit plus tard Spinelly), et tout le monde raffolait d'elle ! Un moment, cette étoile originale disparut du firmament parisien, et par son livre nous savons les maisons du zodiaque où elle vagabonda alors, l'Amérique, puis, après la guerre, l'Allemagne, où elle fit connaître et acclamer nos chansons populaires. Et tout cela n'est pas sans mérite. Aussi faut-il se réjouir qu'elle en ait été récompensée non seulement par les applaudissements de la foule, mais aussi par l'affection de ses amis dont elle reproduit avec un juste orgueil les témoignages, aussi par la notoriété et la fortune, par le bonheur conjugal et par la sérénité de la vieillesse approchante. Ses dernières pages, qui sont une sorte d'hymne de reconnaissance religieuse: « Combien je remercie Dieu de n'avoir pas

fait de moi un être exclusivement heureux ! » sont d'une émotion vraiment touchante. Il ne semble pas, toutefois, qu'elle ait été mère, et c'est peut-être en pensant à cette carence qu'elle n'a pas osé se dire complètement heureuse, mais ceci mis à part, la vie de cette fine diseuse peut être donnée comme un exemple de bonheur, ce qui est hélas ! rare, et de gratitude pour ce bonheur rencontré, ce qui est plus rare encore.

Mme Yvette Guilbert, c'est le passé. M. Philippe Girardet, un ingénieur d'esprit littéraire, c'est l'avenir, puisqu'il intitule justement son livre **Le Professeur d'avenir** ! L'ouvrage, très curieusement illustré par Jean Saint-Paul, un nom cher au symbolisme et par conséquent au *Mercure*, est non moins curieux comme donnée, puisqu'il se présente comme un livre réimprimé en 2278 après avoir paru en 1928, et le contraste du texte d'aujourd'hui et des commentaires de « dans 350 ans » est assez savoureux ; c'est, en somme, un nouveau voyage au pays de la quatrième dimension, et les personnes qui aiment ce genre de fantaisie seront servies à souhait. Donc, en 2278 nos descendants auront des machines roulantes ou volantes, en comparaison desquelles nos autos et avions ne seront que jouets d'enfants, et nos macadams seront remplacés par des « élastites », comme nos ascenseurs par des « élévateurs à attraction moléculaire », et les maisons seront louées toutes meublées, ce qui supprimera les déménagements, et les nuits seront éclairées par des lumières diffuses, etc.

Mais en ce qui concerne la famille et l'amour, le commentateur de 2278 est sobre de notes, ce qui est bien fâcheux ; il se contente d'exprimer son dédain pour l'institution du jury, coupable d'absoudre les crimes passionnels, de constater que la durée de la vie humaine a fortement augmenté, la moyenne de l'existence étant montée à 72 ans, et qu'on a fait la découverte des vibrations télépathiques, source de l'amour. Voilà une source sur laquelle il aurait été bien intéressant d'avoir de plus amples indications !

Mme Maryse Choisy a tous les courages. Celui notamment d'écrire un livre intitulé **Un mois chez les filles**, et celui préalable de s'être documentée pour ce reportage très spécial de la façon la plus consciencieuse, jusqu'à se faire engager comme femme de chambre pour un mois dans une maison close ; et les

gens insatiables de conscience regretteront peut-être qu'elle ne se soit pas engagée comme femme de lit. car, enfin, du coup sa documentation serait devenue de première main, si j'ose m'exprimer ainsi, alors qu'elle ne l'est que de seconde. M. Jacques Valdour qui, pour étudier les ouvriers, se fait chaque année ouvrier lui-même, tantôt forgeron, tantôt moissonneur, tantôt tisserand, donne ici un exemple loyal qui fera peut-être rougir de dépit et de regret notre aimable consœur.

Donc, Mme Maryse Choisy a exploré tout ce monde à part, dont elle nous revient avec des images plein les yeux, des métaphores plein l'encrier et, espérons-le, des sourires plein l'âme. En a-t-elle vu, des maisons spécialisées pour ceci et pour cela et pour autre chose encore ! Que de ressources possède Paris dont on ne se doute pas ! Hélas, il n'y a pas lieu d'en être fier. On a bien la ressource de se dire que toutes les capitales en sont là, et que ce sont d'ailleurs des étrangers qui font la clientèle de ces endroits et souvent des étrangères qui y servent cette clientèle (la négresse !), ce n'en est pas moins gênant de savoir que, des « pôles » aux antipodes, quand quelqu'un vous dit avec des yeux de poisson frit : « Ah ! Paris ! » ce n'est pas précisément à la Sorbonne, au Louvre ou au Muséum qu'il pense. Mais ne soyons pas trop moraliste, ce serait ici contre nature (il est vrai que l'antiphysisme règne en ces beaux lieux !).

Notre autrice a d'ailleurs des opinions très vertueuses : « Quand on aura, dit-elle, supprimé tous les bordels [elle écrit en toutes lettres le mot qui est d'ailleurs très français et très euphonique] ce qui, j'espère bien, ne tardera pas... » et la voilà du coup enrégimentée dans le bataillon des abolitionnistes, et digne des éloges de toutes ces dames au sourcil froncé ! Plus loin, elle s'écrie en s'adressant aux goules qui engoulent et dégoulent (ici tout un petit poème en prose à assonances et allitérations, qui aurait ravi un symboliste de 1890) : « En vérité, une foule qui permet l'existence des goules est plus à blâmer que toi qui accomplis goulûment ton destin de goule... » d'où l'on peut conclure que notre consœur est si scandalisée par l'idée d'une personne en cette situation que, si elle assistait à la scène, elle s'élancerait à la tête d'une foule moralisatrice pour lui faire passer le goût du pain, je dis bien du pain ; mais que de dureté ! Quelque à cheval sur les convenances que vous soyez, lecteur, vous voyez-

vous égorgeant ces pauvres créatures pour les punir de s'être inclinées un peu trop bas ?

Mme Maryse Choisy semble également excessive quand elle proclame : « L'amour est le plus ennuyeux des passe-temps quand on n'aime pas. » Hélas ! on aime si peu ! et La Rochefoucauld a eu tellement raison de dire : « Que de gens ignoreraient l'amour s'ils n'en avaient pas entendu parler ! » Donc, je lui proposerai timidement de rectifier sa phrase en ajoutant à la fin un simple monosyllabe. « L'amour est le plus ennuyeux des passe-temps quand on n'aime pas ça. » Et avec ce « ça », que de perspectives qui s'éclairent ! C'est tout le palais enchanté de la volupté pure, sœur de la poésie pure, qui s'ouvre. Et du coup les deux domaines coexistent légitimement : la volupté, accessible même à ceux qui n'aiment pas et qui l'aiment, elle ; et l'amour, qui peut très bien se passer de possession, je vous prends à témoins, ô purs servants de l'amour platonique, le seul peut-être digne de ce beau nom amour !

Encore autre chose dont il faut être reconnaissant à notre reportrice, la façon très nette dont elle affirme qu'elle n'a jamais rencontré une véritable femme du monde dans les maisons qu'elle a explorées, ni les officielles, ni les clandestines. Les premières ont toujours dans leur personnel une « dame du monde » comme elles ont une négresse, et les secondes sont censées n'avoir que des dames du monde, qu'on s'attend à rencontrer dans les salons les plus aristocratiques après les avoir vues, et comment ! dans des boudoirs à huis entrebâillés. Or, il n'en est rien. Les honnêtes femmes restent chez elles, et les autres vont courir le guilledou. Cette division du travail me semble très louable pour les deux catégories, et il n'y a rien de plus impatientant que le jobard qui s'imagine, parce qu'il a graissé fortement la patte à une entremetteuse, avoir réellement possédé telle marquise, ou simplement telle vedette de théâtre ; on lui a fourni des ersatz, voilà tout ; chaque femme connue de Paris a ainsi, paraît-il, sa sosie, dressée à jouer son rôle.

Donc, ce livre au titre claquant, si j'ose dire, ne me semble pas aussi abominable qu'on l'a prétendu ; il n'est pas à laisser traîner entre toutes les mains, assurément, mais une fois qu'on s'est remis en selle (car, au début, on a pu être désarçonné par la verdeur des termes), on chevauche assez confortablement, je ne dis

pas l'autrice, mais avec l'autrice. Mme Maryse Choisy écrit de façon très savoureuse; elle sait se servir de sa langue, et ne recule devant aucune hardiesse ; elle a également une érudition variée, et un grand désir de s'instruire ; serait-elle de la famille de l'abbé de Choisy, comme on le dit ? C'est possible. Et étant donné les mœurs spéciales de ce docte, dévot et bizarre abbé, on comprendrait qu'elle eût des mœurs correspondantes, ce qu'une des histoires de son chapitre XV permet de supposer ; il serait pouacre de l'en blâmer, tous les goûts sont dans la nature, dirait-elle, même ceux qui vont contre, et je la soupçonne fort de n'avoir rien voulu ignorer de ce qui peut être connu ; mais quoi ! ce n'est là qu'une forme de l'esprit scientifique, et c'est à ce désir d'inconnu que nous devons la découverte du pôle nord. Notre aimable consœur préférerait sans doute les régions équatoriales, mais qui pourrait lui en faire grief ? Les zones chaudes sont plus agréables à découvrir tout d'abord et à revisiter ensuite. Peut-être un jour, après ce premier périple où elle n'a fait que longer les côtes, nous donnera-t-elle un second récit d'impressions de voyage qui l'aura fait pénétrer plus avant dans les intérieurs, et alors, pleins d'us et de raison comme le sage Ulysse, nous la lirons un soir près de la cheminée, sous le manteau d'icelle.

Un dernier mot. Ce que Mme Choisy reproche avec véhémence au régime des maisons closes, c'est l'esclavage, le fait que l'incluse ne peut refuser aucun entrant, fût-il « tout tordu, tout bossu, tout ventru, tout mal foutu », comme dit la chanson, et elle a bien raison ! Mais sa sévérité persisterait-elle si la femme avait le choix? Peut être appartient-il à notre hardie pionnière de nous donner ce qui nous manque encore, le *voluptuarium* idéal où le choix s'allierait au plaisir, et où Cavour pourrait proclamer : la femme libre dans la maison libre ! Oui, mais la nature humaine est si complexe ! Peut-être certaines protesteront, car il y a des âmes assoiffées de servitude et d'humiliation, voyez les mystiques ! Les religions antiques avaient trouvé la solution : la prostitution sacrée des filles de Babylone. Pourquoi Mme Maryse Choisy ne nous rendrait elle pas les collèges d'hiérodoules dont s'ornait la ville de Nabuchodonosor, et où le sacrifice à la déesse ennoblissait le sacrifice aux passants, même tout bossus, tout tordus, tout ventrus et tout mal foutus ?

C'est un titre bien mélodramatique que Mme Marise Guerlin a

donné à son livre sur les filles-mères, **Les Ventres maudits**, et bien injuste, car un ventre qui porte un enfant n'est jamais maudit, mais béni au contraire et digne de recevoir lui aussi la salutation angélique: «Vous êtes bénie entre toutes les femmes...» La fille-mère, quand elle est abandonnée, est sans doute moins heureuse que la femme mariée, mais c'est parce qu'elle est abandonnée, et la femme mariée, dans le même cas qu'elle, n'est pas plus heureuse. Au surplus, il faudrait en finir avec cette histoire dont on a vraiment abusé, le mépris sous lequel gisent écrasées les filles-mères, cela nous a valu un assez grand nombre de mauvais feuilletons et d'impatientantes pièces de théâtre ; c'est suffisant. La fille-mère n'est maudite ni par la religion, qui est au contraire sa grande consolatrice, ni par la société, qui est sa sincère protectrice ; il n'y a que quelques vieilles rombières qui quelquefois la regardent de haut en bas, mais si ces rombières-là n'ont pas d'enfants, et surtout si elles n'ont pas voulu en avoir, ce sont alors leurs ventres à elles, leurs ventres stériles, qui sont maudits. J'avoue, d'ailleurs, n'avoir jamais surpris, pour ma part, de ces mines méprisantes, et toutes les dames bourgeoises que j'ai pu entendre parler de filles-mères en parlaient d'une façon très apitoyée. Ceci dit, que la société ne fasse pas de la fille-mère une privilégiée par rapport à la femme mariée, c'est ce qui se comprend fort bien ; le mariage étant l'état régulier, l'état louable, l'état seul digne d'une société civilisée, on comprend que cette société le regarde avec faveur ; et l'on ne peut nier que la fille-mère a toujours eu le tort de ne pas jouer le jeu social suivant les règles ; mais la défaveur qui en résulte pour elle est vraiment bénigne et n'atteint pas sa moralité. Au surplus, depuis que la loi permet la recherche de la paternité, le grand reproche que la fille-mère pouvait faire à la dite société n'existe plus.

Malgré tout, le sort d'une pauvre fille séduite, même si elle a été imprudente et blâmable, est si digne de pitié qu'on excusera toujours les publicistes qui forcent un peu la note pour attirer et accroître cette pitié ; et pour cela faut-il louer ceux qui, comme Léon Frapié et comme Mme Guerlin, rappellent aux égoïstes, surtout aux égoïstes en matière de procréation, que toute femme qui met au monde un bébé est sacrée. Mais ceci, quelqu'un le conteste-t-il ?

Par contre, il faudra admettre que toute femme qui refuse de

mettre au monde ledit bébé, et qui pour cela recourt aux faiseuses d'anges, tombe plus bas que la pire prostituée, car la prostituée n'est pas une criminelle alors qu'elle l'est. Qu'on ait toute l'indulgence. et même tout l'intérêt affectueux possible pour les filles-mères, soit ! mais qu'en contre-partie on ait toute la sévérité et tout le mépris possibles pour les avorteuses, les infanticides, et même, j'irai volontiers jusque-là, pour les apôtres de la stérilité systématique.

SAINT-ALBAN.

SCIENCES MÉDICALES

M. Laignel-Lavastine : *La Méthode concentrique dans l'étude des psychonévrosés*, A. Chahine, éd., 46 fr. — Docteur Paul Farez : *Causeries sur l'art de bien gérer sa santé*, l'Expansion scientifique française, éd., 16 fr — Docteur Mollet et Rémi Pacher : *Le magnétisme qui guérit*, Le François, éd., 18 fr. — Docteur L. Dartigues : *Le renouvellement de l'organisme*, G. Doin, éd.

Tout le mouvement physio-psychologique contemporain tend, d'une part, à lier les variations de l'affectivité ou de l'humeur psychique à des modifications du sang, des glandes à sécrétion interne et du système nerveux grand sympathique, et d'autre part à reconnaître une base affective à la majorité des troubles mentaux caractérisés par des symptômes intellectuels.

La neuro-psychiatrie actuelle démontre cliniquement la prééminence de *mens* sur *ratio*, que les surréalistes croient avoir découverte et qui, au fond, n'est que la continuation des théories de Platon, dont « l'âme végétative » ressemble singulièrement aux fonctions nerveuses sympathiques. Les idées de William James, de Bergson, de Gaston Rageot, de Julien Benda, de Léon Daudet, sur le « moi profond » qu'ils appellent de noms différents, sont fortifiées par l'expérience médicale des psychonévrosés.

Les psychonévrosés sont caractérisés par leur absence de signes physiques d'affection organique du système nerveux, par la conservation de la conscience de leur état, et par ce fait qu'ils ne sont pas désinsérés de leur milieu social.

Il y a quatre grandes psychonévroses : *l'hystérie* produite par la volonté, guérie par la persuasion, sorte de mythomanie généralement liée à des troubles de l'instinct sexuel, la *neurasthénie*, où prédomine la fatigue, la *psychasthénie*, faite surtout de doute anxieux, avec obsession et aboulie, la *psychonévrose émotive*,

où les signes de l hyperémotivité se mêlent à divers signes de déséquilibre.

Dans toutes, il y a des *troubles du système nerveux du grand sympathique*, nerf régulateur de notre circulation, troubles dont la recherche est très délicate et que le docteur Laignel-Lavastine a parfaitement étudiés ; et des *troubles des glandes à sécrétion interne*, en particulier des glandes surrénales et de la glande thyroïde, qu'on peut appeler la glande de l'émotion.

Il y a là une très fine neuro-chimie, dont l'étude a singulièrement enrichi la science de l'affectivité et de l'imagination.

Dans son livre sur **La Méthode concentrique dans l'étude des psychonévrosés**, qui vient de paraître chez A. Chahine, le professeur Laignel-Lavastine reproduit ses leçons cliniques, faites dans son service de l'Hôpital de la Pitié. Il consacre d'importantes pages à la séméiologie spéciale du grand sympathique et des glandes à sécrétion interne, et, surtout, il développe les principes de ce qu'il appelle « le diagnostic en profondeur », partant de l'aspect psychique extérieur du malade pour aboutir à son « noyau morbifique central » c'est-à-dire à la maladie causale. En allant ainsi de la périphérie au centre, il nous apprend à étudier successivement chez le même sujet : *a*) la *zone psychique*, avec son versant extérieur (vie de relation) et son versant intérieur ; *b*) la *zone nerveuse*, avec son versant neurologique de relation (moelle épinière, réflexes, etc...) et son versant sympathique ; *c*) la *zone endocrinienne* avec son versant morphologique et son versant humoral ; *d*) la *zone viscérale* avec son versant physiologique et son versant anatomo-pathologique ; *e*) enfin le *noyau central morbifique* (tuberculose, hérédosyphilis, etc...)

Ainsi rien, n'est laissé de côté, et peut s'instituer une thérapeutique complète qui s'adresse à la fois aux symptômes et à la cause, qui associe la persuasion à l'hydrothérapie et à l'opothérapie, etc...

Ce volume précieux contient l'excellente conférence faite par le docteur Jean Vinchon, dans le même service hospitalier, sur *le diable chez les psychonévrosés*.

§

Le livre de Paul Farez sur **l'art de bien gérer sa santé** est un modèle du genre. Causeries familières d'une grande saveur,

réparties sous les rubriques suivantes : 1° La santé ; 2° les maladies ; 3° les petites misères ; 4° les attitudes mentales ; 5° les émotions et les tendances ; 6° le manger et le boire...

On voudrait citer des pages charmantes sur le bonheur des sourds (l'auteur nous rappelle Beethoven, Ronsard, Edison), sur la vertu des larmes qui lubrifient et sont antiseptiques — avez-vous remarqué à ce sujet que le Bertin du fameux portrait d'Ingres possède une petite tumeur dans l'angle interne de l'œil droit? Ingres a reproduit la dacryocystite (inflammation du sac lacrymal) dont souffrit son modèle. — Vous verrez dans ce livre en quoi un accès de goutte peut être utile à certaines dérivations, et que Lamartine, Janin, tant d'autres, en souffrirent. A propos de la tuberculose, Paul Farez s'élève avec raison contre les excès de certains phtisiologues célèbres qui, ne pensant qu'à la cure d'air, au sanatorium et au pneumo-thorax, ne cessent de répéter que toute autre thérapeutique est illusoire. Des engelures, peut-être serez-vous surpris que... le mariage les guérisse. Faites l'amour!

Enfin vous apprendrez bien des choses sur les régimes, au sujet desquels la médecine nous a fait faire tant de bêtises. Supprimer par exemple, comme ce fut si longtemps la règle, les hydrates de carbone aux diabétiques, c'est les condamner à cette « acidose », si redoutable. Quant aux bien portants, ils doivent manger de tout, et de la viande et des légumes et des fruits, et cuit et cru, un jour de jeûne par semaine étant, chez les non-anémiés, une excellente chose. Enfin je suis heureux de voir Farez se moquer des buveurs d'eau. J'ai dit depuis longtemps, avec le docteur Legrand (de Bruxelles) et le docteur Ch. Fiessinger, que les buveurs d'eau meurent, plus facilement que les buveurs de vin, d'attaques d'apoplexie.

L'eau claire, dit Farez, laisse les concrétions calcaires et d'autres déchets se déposer le long des petites artères, s'incruster dans leurs parois, les encrasser, les altérer, les rendre fragiles, d'où parfois leur effritement, leur rupture et... l'hémorragie cérébrale ! En quoi le vin — à dose modérée, bien entendu, — empêche-t il ces désordres ? C'est qu'il stimule les glandes à sécrétions internes, glandes endocrines, comme on les appelle. Vous savez bien ? La thyroïde, la surrénale et beaucoup d'autres encore ; elles viennent en aide à l'activité vitale, renforcent les défenses de l'organisme, régularisent les échanges nutritifs, assurent l'équilibre circulatoire. En outre, le vin tonifie le système

nerveux... Ajoutons qu'il est un redoutable ennemi des microbes. Pur, il tue en quinze minutes le bacille de la fièvre typhoïde, en une demi-heure s'il est coupé d'eau par moitié. Pur encore, il détruit en six minutes la plupart des bactéries qui fourmillent dans les huîtres infectées. De même, dans notre intestin, il combat la pullulation microbienne, il exalte notre résistance à l'auto-intoxication, il s'attaque à la cause la plus fréquente de l'appendicite chronique ; sans doute, il en subsiste beaucoup d'autres, mais c'est déjà très méritoire de s'en prendre à celle-là.

§

Le docteur Mollet, qui a écrit, en collaboration avec Rémi Pacher, **Le Magnétisme qui Guérit**, est « ancien interne des Hôpitaux de Paris ». Bigre ! Il nous raconte des choses mirobolantes sur le magnétisme, qui est l'énergie cosmique captée par nous. Ce fluide influence les personnes, les animaux, les plantes et les objets. Il guérit les gens de près et à distance, à plus de mille kilomètres, etc.. etc... Il guérit une quantité extraordinaire de maladies, énumérées à la fin du volume. Il a accompli « de véritables résurrections », etc., etc... Il existe des magnétiseurs qui sont de véritables mitrailleuses de fluide. Ainsi, le colonel Olcott, en le « fusillant » d'un doigt (un seul), guérit un aveugle, etc.. etc... On magnétise des graines, des plantes, etc., etc.. ; il y a des fluides toniques, « éliminateurs », « sédatifs », « fouettants », etc., etc... Ne vous fiez ni aux pierres des maisons de la rue Saint-Honoré, à Paris (influencées par les pensées de haine et de terreur des condamnés à l'échafaud en 1793) ; ni à la momie de Tout-an-Khamon, ni à l'auto rouge de Sarajevo... On fait des diagnostics à distance.., on influence les gens comme on veut.., on produit facilement le « transfert » d'une maladie à un arbre, etc., etc. , on ramène les femmes fugitives aux maris éplorés, etc., etc...

Que voilà un livre qui plaira aux « guérisseurs » ! Il y a beaucoup d'histoires... Comment pourrons-nous désormais faire croire à un « persécuté » que nul ne l'influence ?... Le docteur Mollet raconte tout cela gentiment, tranquillement. Il dit... et voilà tout.. Et c'est un homme savant, puisqu'il est « ancien interne des Hôpitaux de Paris ». Allez donc discuter ! Il suffit de croire. Il trouvera beaucoup de fidèles.

Hélas ! pour mon compte, j'ai lu son livre comme un roman. Après tout, ça vaut certains « Goncourt ».

§

Le docteur Dartigues à qui on doit, en clinique humaine, les termes de « Reviviscence », de « Revitalisation »,d'« Endocrinothérapie chirurgicale », résume tous ses travaux sur **le Renouvellement de l'organisme** dans un important volume,d'un intérêt passionnant. Il se défend d'abord de s'être « jeté, à la manière de tant, sur une pâture scientifique nouvelle, sur un filon à l'extraction retentissante duquel je participerais ». Il rappelle que, dès 1918, cette question avait fait l'objet de ses recherches. Il met en garde, dès l'introduction, contre les illusions. Nous risquons — quoiqu'on ne sache jamais avec la science ! — d'être soumis à une inéluctable « loi de longévité proportionnelle » ; mais si nous pensons qu'on ne chassera pas la vieillesse, du moins pouvons-nous, dès maintenant, dire qu'on la modifie, et c'est très beau. Les tares de la vieillesse s'évitent en partie par l'hygiène, par la cure de désintoxication bien conduite et surtout par cette « endocrinothérapie chirurgicale » dont le type est la greffe testiculaire de Voronoff, dont le docteur Dartigues a fait une opération de véritable orfèvrerie. Le public croit que cette greffe n'est utilisée que contre la vieillesse prématurée ou chez des personnes très âgées. On en a largement étendu les applications. On utilise la greffe testiculaire contre la sénilité,mais aussi contre certaines formes d'impuissance chez les jeunes, contre certaines névroses et psychoses, contre l'inversion sexuelle, la syphilis (Dartigues a noté que 80 o/o des préséniles qui avaient recours à lui étaient des syphilitiques, le tréponème étant la cause essentielle du vieillissement rapide), contre l'obésité, le diabète, l'hypertrophie de la prostate. Mis en goût, poussés par des biologistes hardis les chirurgiens ont, à quelques malades, greffé, avec du testicule de singe, de la glande thyroïde. On a même essayé des greffes « intersexuelles », cousu du testicule à la femme et de l'ovaire à l'homme. Mais, chose suggestive, l'homme à qui on a greffé un ovaire s'en trouve fort mal,à la suite de phénomènes toxiques très graves, tandis que la femme adornée d'un testicule n'y trouve que bénéfice.

Je vous laisse le soin des commentaires.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

LES REVUES

La Revue des Vivants : Dostoïewski au bagne ; lettre inédite. — *La Revue de France* : le « grenier » de Goncourt généreusement défendu par M. Georges Lecomte. — NAISSANCE : *Latinité* ; vues littéraires de MM. R. de la Tailhède, Henry Charpentier et Jacques Reynaud. — Mémento.

La Revue des Vivants (février) publie (d'après la publication qu'en fait la Maison d'édition de l'Etat soviétique) des lettres inédites de Dostoïewski, traduites par M. J.-W. Bienstock. La première est vraiment digne des « Souvenirs de la maison des morts ». Elle est datée de février 1854 et fut écrite à Omsk. Le déporté s'adresse à son frère Michel. Il lui raconte ce que fut sa vie au bagne, quatre années durant :

Nous vivions en tas, tous ensemble, dans la même caserne. Imagine-toi un bâtiment de bois vieux, branlant, destiné depuis longtemps à être démoli, hors d'usage. L'été, une chaleur insupportable ; l'hiver, un froid terrible. Tous les planchers sont pourris ; la saleté, la boue, les recouvrent sur une épaisseur de cinq centimètres ; on glisse dessus, on tombe. Les fenêtres, petites, sont couvertes de givre, de sorte qu'en plein jour, c'est à peine si on peut lire. Du plafond l'eau goutte ; partout des courants d'air. On est comme des harengs dans un tonneau. On met six bûches dans le poêle et ça ne chauffe pas (dans la chambre la glace fondait à peine), et l'air est suffocant. Et tout l'hiver c'est comme ça. Dans la caserne même, les prisonniers lavent leur linge, et il y a de l'eau partout. Impossible de se retourner. On ne peut pas sortir pour les besoins naturels, de la tombée de la nuit à l'aube, parce que la caserne est fermée, et il y a dans le vestibule une tinette ; aussi la suffocation est-elle effroyable. Tous les bagnards puent comme des cochons et ils disent qu'ils sont bien obligés de faire des cochonneries puisqu'ils sont des « êtres vivants ».

Nous dormions sur les planches nues. On ne nous permettait qu'un seul oreiller. Nous nous couvrions de nos pelisses courtes, mais les jambes restaient découvertes, et, toute la nuit, on tremblait de froid. Des puces, des poux, des cafards par tonne. L'hiver, nous étions vêtus de pelisses courtes de mauvaise qualité qui nous tenaient à peine chauds, et nous portions des bottes à tiges courtes, et il fallait sortir ainsi équipés en plein hiver. Comme nourriture, nous avions du pain et de la soupe, dans laquelle, soi-disant, il y avait pour chaque homme un quart de livre de viande. C'est de la viande hachée, et moi je n'en ai jamais vu. Les jours de fête, on nous donnait du gruau presque sans beurre. Pendant le carême, des choux à l'eau et rien de plus. Je me suis abîmé l'estomac d'une façon épouvantable, et, plusieurs fois, j'ai été malade.

Juge d'après cela si l'on pouvait vivre sans argent. Sans argent, je serais sûrement mort, et aucun prisonnier ne pourrait supporter une vie pareille. Mais tout le monde fait quelque chose, bricole, vend, et a des sous. Je buvais du thé et, parfois, mangeais un morceau de viande, c'est ce qui m'a sauvé. On était aussi obligé de fumer quelquefois, pour ne pas étouffer dans cette atmosphère. Tout cela se faisait en cachette. Souvent j'ai été malade, à l'hôpital. A cause du dérangement des nerfs, j'avais des crises d'épilepsie, mais d'ailleurs assez rarement. J'ai souffert aussi de rhumatismes aux jambes. A part cela, je suis assez bien portant. Ajoute à tous ces agréments l'impossibilité presque absolue d'avoir un livre, et quand on en trouve un, il faut lire en cachette. L'hostilité et des querelles éternelles autour de soi, des cris, du bruit ; toujours surveillé, jamais seul et cela quatre années durant, sans répit.

Vraiment, ce n'est pas exagérer de dire qu'on était bien mal. En outre, la responsabilité qui pèse toujours, et les fers, et l'abattement moral. Voilà ce que fut ma vie.

§

M. Georges Lecomte confie à **La Revue de France** (1er février) quelques pages de ses souvenirs, qu'il intitule : « Goncourt et son grenier ». On y retrouve l'accent généreux et la passion de justice qui viennent récemment d'inspirer à l'écrivain chevaleresque une vibrante défense de notre grand Carpeaux. Cette fois, M. Georges Lecomte apporte son témoignage contre les « calomnies » qui représentent la maison d'Edmond de Goncourt comme « une cour servile, cancanière, toujours prête — pour lui mieux plaire — à l'éreintement des émules exécrés du vieux maître jaloux ». Celui-ci « n'était pas méchant », et « il n'aurait pas toléré à ses dimanches la malveillance calomnieuse », atteste le fidèle du fameux salon. Il le hanta les cinq dernières années qu'en vécut l'hôte illustre, environ chaque dimanche, d'octobre à juillet, malgré la tentation des concerts symphoniques ou des parties de campagne. Il y a vu passer tous les « jeunes » de ce temps :

J'y étais attiré aussi par le plaisir d'y rencontrer des écrivains et des peintres dont les propos avaient beaucoup de saveur, de charme et d'intérêt. Georges Rodenbach était un causeur fin, artiste, captivant, que le délicieux Abel Bonnard me rappelle beaucoup. Chez Goncourt, j'ai entendu Maurice Barrès et Henri de Régnier deviser avec l'originalité la plus brillante au milieu des arbustes en fleurs (car, l'été venu, Goncourt recevait dans son salon, dont les portes s'ouvraient sur un jardin

arrangé dans le goût du XVIIIe siècle). Se complétant l'un l'autre, les deux Rosny, — l'aîné, grave et d'une bonhomie goguenarde ; le jeune, alerte et jovial, — intéressaient tout le monde par leurs ingénieux aperçus de science, de philosophie, de sociologie. Ardent et ferme dans ses opinions, Gustave Geffroy, grand liseur qui se rappelait tout, alliait à un air sévère la plus charmante gaîté. Se divertissant aux bouffonneries dont il s'indignait, Lucien Descaves bougonnait avec esprit, malice et plaisir. Revenant de l'Indo-Chine ou du boulevard, Paul Bonnetain disait les merveilles de l'un et les dessous de l'autre. Jean Ajalbert contait les beautés de l'Auvergne et les procès du Palais de Justice. Jean Lorrain stupéfiait Goncourt — naïf et crédule — par des énormités cocasses que, chuchote-t-on, il n'aurait pas assez oubliées dans la rédaction de la partie encore inédite de son *Journal*. Léon Hennique et Frantz-Jourdain partaient en guerre contre quelque infamie, le premier d'une voix sourde et vite étranglée par la passion, l'autre avec éclat et en brandissant la tête.

Voici que, des lueurs fauves dans ses yeux bleus qui pouvaient être si doux, le fougueux Octave Mirbeau semble arracher, avec ses doigts crispés, de sa bouche amère, les mots qui soulagent sa passion Au retour d'un voyage, Abel Hermant, causeur fin, placide et souriant, tout en nuances, nous dit ses impressions d'Oxford ou nous fait apercevoir les coupoles de Moscou, qu'il décrit à merveille. Entre deux gros rires, J.-F. Raffaëlli faisait soudain quelque juste remarque sur l'art ou sur les hommes. Une lueur de malice dans son regard gris, le peintre Eugène Carrière dégageait de l'encombrement de ses perpétuels : « N'est-ce pas ? » une profonde et judicieuse observation, parfois terrible. Alors, content de l'avoir formulée, il riait.

Malgré ces éléments d'intérêt, et surtout lorsque les plus précieux d'entre eux faisaient défaut, il arrivait que la conversation traînât, languissante. Alors, soudain, la vie, la lumière, la gaîté réapparaissaient. Et qu'est-ce qui les ramenait ? Un homme malade, mais à la tête ardente et magnifique, au regard de flamme et de douceur, qui, en veston de velours, la démarche hésitante, venait d'entrer au bras d'un jeune homme, beau, joyeux, plein de vie et de fougue : Alphonse Daudet, accompagné de son fils Léon, qui, l'œil amusé, dès le seuil, apportait, lui aussi, de la bonne humeur et de la force.

A peine installé sur le divan, près de Goncourt, qui, tout de suite, semblait comme illuminé et réjoui par la présence d'Alphonse Daudet, l'illustre auteur de *l'Arlésienne*, de *Sapho*, des *Lettres de mon Moulin*, refoulait ses douleurs, parfois fulgurantes, pour animer de sa verve cette réunion électrisée aussitôt.

En terminant, M. Georges Lecomte nous promet un portrait de l'auteur de *Sapho*.

§

NAISSANCE :

Latinité commence avec l'année sa carrière. Son fondateur, M. Jacques Reynaud, justifie son intention et ses buts par des « notes préliminaires » d'une belle tenue. Elles débutent par cette affirmation :

Quand les revues disparaissent ou qu'elles ne répondent plus au goût du public, il faut en créer d'autres. Une revue de littérature est nécessaire, aujourd'hui, en France ; une revue qui ne soit ni une grande revue, ni une revue d'avant-garde; une revue qui ne soit rédigée ni par des hommes trop mûrs, ni par de trop jeunes gens.

La ligne de *Latinité* est ainsi exposée :

Pureté de l'art, soumission de l'artiste à l'objet qu'il domine de sa raison et qu'il juge, voilà les principes, esthétiques et moraux, — difficilement conciliables, sans doute, — qu'il faut remettre en honneur dans notre littérature.

C'est sur ces principes généraux que nous aimerions à rallier les meilleurs esprits.

A côté de vertus proprement esthétiques, ils supposent, ces principes, l'intelligence, la générosité, l'enthousiasme, le respect des Maîtres, un sentiment vif et fier de la race et de la tradition.

En somme, tant à la création qu'à la critique de l'œuvre d'art, nous apportons des dispositions *classiques*.

Nous appelons classique l'état d'esprit d'un homme qui, sensible autant que personne à toutes les voix de l'univers, ne renonce pas à juger ce qu'il sent.

Ainsi, travaillant dans la ligne que nous ont tracée nos aînés, faisant leur juste part au Hasard et à la Raison, nous voudrions retrouver le climat pur où naîtraient des œuvres qui ne seraient pas indignes de la grande tradition d'Athènes, de Rome et de Paris.

M. Raymond de La Tailhède, au cours d'un bel éloge du poète Henry Charpentier, consigne cette opportune protestation contre le danger du snobisme actuel :

Entre la pleine lumière à Paris et les ténèbres dans le reste du monde, même pâlissantes sous le soleil de minuit, quant à moi j'ai fait mon choix. Et je dis « Arrière » aux oiseaux nocturnes. L'on s'efforce, depuis quelques années, de nous démontrer qu'il faut prendre comme modèle ce qui vient de l'étranger. Mais savez-vous ce qui lui manque à cet étranger ? D'avoir réglé son heure à la nôtre. — C'est donc une question de longitude ? — Si vous voulez. Il lui manque d'être Français.

Ce n'est pas là un nationalisme étroit. M. de La Tailhède voit juste et loin. Les Américains blancs ou noirs contaminent les lettres, après la musique, les mœurs commerciales et l'urbanisme. Il est indispensable de réagir si l'on veut sauver l'esprit latin. Si *Latinité* parvient à ramener l'ordre dans la maison des Lettres, elle aura accompli une œuvre de salut.

Notre époque est basse, écrit justement M. Henry Charpentier dans un « manifeste » où il rend hommage à Moréas et à Stéphane Mallarmé.

Nous ne méconnaissons point les qualités et les réussites nombreuses des versificateurs à la mode, observe M. H. Charpentier. Nous pensons que la fantaisie, la préciosité, l'ironie, le baroque, la divagation onirique peuvent être matière ou prétexte à Poésie, mais nous savons qu'ils n'en constituent pas l'essence. Ce ne sont qu'accidents.

La Poésie a pour nous un but plus élevé. Si elle le pouvait atteindre, elle s'identifierait avec la complète Connaissance. Elle serait ensemble intuition et architecture logique, Rêve et Raison, éclair illuminant loin les énigmes et la profondeur du Monde et de l'Homme.

Cette ambition, par delà Mallarmé et Moréas, nous unit à tous les poètes qui méditèrent sérieusement sur leur Art et leur mission. Sans remonter à Virgile, Callimaque, Aratos, Pindare ou Homère, nous savons qu'ils se nomment Chénier, Lamartine, Hugo, Vigny, Leconte de Lisle, et que chaque génération française en compta plusieurs. Ils furent heureux ou malheureux dans leur entreprise, mais il est plus beau, il est plus poétique de choir du ciel comme Phaéton, que de se maintenir, au moyen du balancier, sur la corde raide d'un cirque.

Mémento. — *Revue de Paris* : « Une balle perdue », comédie de M. Marcel Achard. — « Portrait de la reine Marie-Antoinette », par le comte de Saint-Priest.

Le Correspondant (25 janvier) : « Les œuvres allemandes à l'étranger », par M. Jacques Maupas.

Le Divan (janvier) : « Mesures pour rien », poèmes de M. Tristan Klingsor. — Mme M. J. Durry : « Une amitié de Chateaubriand ».

La Renaissance (2 février) : « Le scandale des exhumations militaires », par M. Jean Perrigault.

Nouvelle Revue française (1er févrie.) : M. R. Schwab : « Chant de l'Arc et d'Ishtar ». — M. Paul Valéry : « L'esprit s'arrache aux corps ». — M. Gustave Cohen : « Essai d'explication du *Cimetière Marin* ».

Mercure de Flandre (janvier) : M. J. Soete : « Locutions West-flamandes ».

Revue hebdomadaire (2 février) : M. A. Bellessort : « Le théâtre de Victor Hugo ». — M. Pierre Chasles : « Lénine traqué ».

Revue des Deux Mondes (1er février) : « La richesse alsacienne », par M. F. de Witt-Guizot. » — « Les tombes royales d'Our », par M. A. Moret. — Vérax : « M. Venizélos ».

Revue Universelle (1er février) : « L'Education sentimentale de Gœthe », par M. R. d'Harcourt. — « Saint-Arnaud et la préparation du coup d'Etat », par M. Quatrelles-l'Epine.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSÉES ET COLLECTIONS

A la Bibliothèque Nationale : « Exposition des plus belles reliures » ; publication d'albums et édition de fac-similés des richesses de la Bibliothèque. — Au Musée du Louvre : conférences de muséographie. — Au Musée des Arts décoratifs : 3e Exposition de la Décoration française contemporaine. — Le centenaire du Musée de Montpellier. — Mémento.

Continuant la série, inaugurée en 1924, des belles expositions où il révèle au public les richesses de la **Bibliothèque Nationale** dont il a la garde, M. Pierre Roland-Marcel nous montre en ce moment (1) les plus précieuses reliures appartenant à la Réunion des bibliothèques nationales (Bibliothèque de la rue de Richelieu, Arsenal, la Mazarine, Sainte-Geneviève). Près de quatre cents pièces, pour la plupart inconnues du grand public, sont réunies là. S'étendant sur une période de quatorze siècles, elles montrent par des spécimens de choix, d'une beauté ou d'une rareté exceptionnelle, l'évolution de cet art depuis le VIe siècle jusqu'au début du XIXe. Elle débute par l'ensemble, déjà admiré en 1926 à l'Exposition du Moyen Age, des merveilleuses reliures d'ivoire et d'orfèvrerie, habillant des Evangéliaires ou autres livres sacrés, conservées au Cabinet des médailles et dont il est superflu de vanter à nouveau la somptuosité et l'intérêt. Elle se continue par des reliures de cuir infiniment plus modestes, parfois sans autre ornement que les « bouillons » ou gros clous fixés sur les plats pour les protéger de l'usure, mais extrêmement rares, des XIIe et XIIIe siècles (de ce nombre est celle qui recouvre le célèbre album de croquis de l'architecte Villard de Honnecourt). Les reliures du XVe siècle montrent une ornementation plus développée : motifs de style gothique, scènes religieuses, figures de saints, etc., estampés à froid, c'est-à-dire sans l'adjonction d'argent ou d'or qui interviendra sous Louis XII. Une reliure en

(1) Inaugurée le 17 janvier, l'exposition restera ouverte jusqu'au 3 mars.

tapisserie et une autre en soie brodée montrent ce que furent à cette époque les reliures en étoffes précieuses. La beauté et la richesse s'accentuent au XVIe siècle avec l'incomparable groupe des quarante-quatre reliures (sur quatre-vingt cinq que possède la Réunion des bibliothèques) exécutées pour le trésorier des finances et bibliophile Jean Grolier, sous sa direction, offrant, pour la plupart des entrelacs géométriques avec fers dorés, ou bien des mosaïques de mastics de diverses couleurs. On admirera non moins les reliures, également à entrelacs, créées pour son émule Thomas Mahieu (dit aussi Maioli) et pour l'imprimeur Geofroy Tory, puis celles exécutées pour François Ier, Henri II et ses fils, Catherine de Médicis, Diane de Poitiers, les cardinaux Odet de Coligny et Charles de Lorraine, le connétable de Montmorency, le chancelier de Thou, etc. Vers la fin du règne de Charles IX, Clovis Ève imagine le décor « à la fanfare », composé d'une surabondance et d'une complication d'ornements qui, sous Henri IV et Louis XIII, provoquent une réaction, laquelle se manifeste par de simples semis d'initiales ou d'emblèmes poussés en or, dont le style discret a bien du charme. Mais le Grand Siècle veut plus de magnificence, et les reliures exécutées par Florimond Badier et Le Gascon pour Louis XIV, Marie-Thérèse, Colbert, Mazarin, Gaston d'Orléans et autres sont plus brillantes que jamais ; la protestation des austères reliures à la janséniste ne peut prévaloir sur leur prestige, qui se continue sous Louis XV et Louis XVI avec les délicieuses reliures à compartiments mosaïqués des Padeloup, les riches encadrements à dentelles inventés par les Douceur et les Derôme qui, avec les armes de leurs possesseurs, parent les maroquins exécutés pour le roi, la Pompadour, les princes du sang, Marie-Antoinette, les prélats et les nobles. L'époque révolutionnaire n'offre que quelques curiosités sans beauté ; le Directoire et l'Empire, avec les frères Bozérian, apportent des reliures sobres formées d'encadrements sans motif central (l'une, en maroquin citron, recouvre un exemplaire des *Poésies* d'Ossian ayant appartenu à Napoléon Ier) ; sous la Restauration, Purgold, Simier et Thouvenin luttent avec succès contre la vogue des reliures anglaises ; la gaufrure à froid ou dorée produit alors, à l'époque romantique, le type, qui va devenir si à la mode, de la reliure « à la cathédrale » dont un spécimen habille un exemplaire de la *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo,

amorçant ainsi la grande exposition du Romantisme qui, l'an prochain, succédera à celle-ci.

L'activité de M. Roland-Marcel ne s'est pas contentée de cette manifestation. Soucieux de remédier par ses propres moyens à la situation déplorable — et scandaleuse quand on voit ce qui se passe dans les autres pays (1) — à laquelle la lésinerie des pouvoirs publics accule la Bibliothèque Nationale et qui a failli, il l'avoue dans la préface du catalogue de l'exposition dont nous venons de parler, lui faire renoncer à celle-ci, il a eu l'idée d'entreprendre à l'intention des amateurs une série d'albums de luxe où seront reproduits, avec la perfection que permettent les moyens techniques actuels, les objets les plus précieux appartenant aux quatre départements de l'établissement dont il a la garde. Le premier de ces albums (2), offrant un choix de vingt des plus belles pièces appartenant à la « réserve » du Cabinet des estampes, vient de paraître : Schongauer, Mantegna, Dürer, Lucas de Leyde, Aldegever, Marc-Antoine Raimondi, Rembrandt, Claude Lorrain, Van Ostade, Parrocel, Watteau, Fragonard, Canaletto, Goya, Corot, et autres maîtres y sont représentés par des œuvres de la plus rare qualité, choisies par le conservateur du Cabinet, M. P.-A. Lemoisne, qui les a accompagnées de savantes notices.

M. Roland-Marcel a fait également exécuter des fac-similés de quelques-unes des savoureuses xylographies en couleurs du XIVe siècle qu'on admira en 1926 à l'Exposition du Moyen Age, et des moulages de quelques statuettes antiques du Cabinet des médailles, qui, les uns et les autres, sont d'une illusionnante fidélité et d'un bon marché alléchant.

Souhaitons que le public seconde ces intelligentes initiatives et contribue ainsi, en se procurant à lui-même un plaisir de choix, à la prospérité si menacée d'un des établissements les plus glorieux de notre pays.

(1) Alors que les crédits inscrits au budget pour la Réunion des bibliothèques nationales est de 845.400 francs, en Amérique la seule bibliothèque de Cleveland a à sa disposition un budget de 42.785.125 francs, supérieur à la totalité des ressources de nos bibliothèques nationales, universitaires et municipales classées.

(2) Tirés à 505 exemplaires, dont 300 sur papier d'Arches (à 300 fr.) et 205 sur papier de luxe (de 400 à 1200 fr.), ces albums ne seront pas réédités. Il ne reste plus que des exemplaires à 300, 400, et 500 fr.

§

En vertu du programme dont nous avons déjà parlé ici et dont nous parlons encore plus loin, élaboré par l'Institut international de coopération intellectuelle, la direction des Musées nationaux a adjoint dernièrement aux cours de l'Ecole du Louvre et aux conférences de l'Office d'enseignement par les musées, organisées par M. d'Estournelles de Constant, une série de dix-sept **conférences de muséographie** (1) faites par des conservateurs de nos musées ou de musées étrangers destinées à faire connaître au public et aux futurs conservateurs l'organisation des musées, leur histoire, les règles à observer dans leur construction, etc. Les six premières conférences données jusqu'ici et faites par M. Paul Vitry (organisation générale des musées français — nationaux, départementaux, municipaux, — vie des musées, leur rôle social et éducatif, etc.) et par M. Gaston Brière (formation historique des musées français sous l'ancien régime, sous la Révolution et l'Empire et au XIXe siècle) ont été, comme il fallait s'y attendre, extrêmement instructives. Après ces deux premiers conférenciers, un autre de leurs collègues du Louvre, M. Gabriel Rouchès, et M. Eugenio d'Ors, de l'Académie royale d'Espagne, parleront des musées espagnols ; M. Jean Verrier, de la conservation des monuments historiques ; M. Cellerier (récemment nommé, comme nous l'avons annoncé, directeur du laboratoire radiographique du Louvre), des applications scientifiques des rayonnements de lumière à l'étude des peintures ; M. Marcel Nyns, directeur des Beaux-Arts de Belgique, des musées belges ; M. Auguste Perret, de la construction d'un musée moderne ; M. J. Greber, de la construction des musées aux Etats-Unis ; M. Goulinat, de la technique de la peinture, de la restauration et de la conservation des tableaux.

D'autre part, l'Institut international de coopération intellectuelle créé par la Société des Nations en vue de coordonner les efforts réalisés dans les divers pays dans le domaine de l'enseignement (2) a tenu les 8 et 11 février à Paris deux réunions

(1) Elles ont lieu les mardis, à 17 h. dans les salles de l'Ecole du Louvre ; commencées le 8 janvier, elles dureront jusqu'au 21 mai ; le prix d'entrée est de 5 francs.

(2) Cet Institut — dont les bureaux sont 2, rue de Montpensier, au Palais-Royal — vient de créer une revue nouvelle, *La Coopération intellectuelle*

d'experts pour l'étude des problèmes techniques concernant les musées et les bibliothèques : notamment, en ce qui touche les premiers, l'unification des catalogues et des rédactions d'étiquettes, les conditions de reproduction des photographies d'œuvres d'art, les conférences internationales dans les musées comme celles qui ont lieu en ce moment au Louvre, les échanges d'œuvres d'art, etc. Mais la réforme la plus urgente à accomplir, parce que la plus utile pour les historiens d'art, serait celle qui a déjà été envisagée : l'établissement d'un répertoire de toutes les œuvres d'art conservées dans les musées du monde entier. Souhaitons qu'on y travaille sans retard.

§

Au **Musée des Arts décoratifs** est ouverte jusqu'au 17 mars la 3e « Exposition de la décoration française contemporaine », organisée par les divers syndicats d'ameublement et de décoration qui forment la « Fédération des industries d'art ». Il s'agit donc, non d'une exposition d'artistes, comme celles de la Société des artistes décorateurs, mais d'une présentation d'ensembles réalisés par des industriels — qui d'ailleurs ne manquent pas d'indiquer dans leurs stands le nom des artistes qui ont dessiné les meubles ou créé les objets qui les accompagnent. Le grand intérêt de cette exposition — où l'on voit, du reste, des ensembles dignes d'attention et où il faut admirer particulièrement le hall d'entrée, dû à M. Erik Bagge — est la conversion aux formules nouvelles, si longtemps dénigrées par elles, des maisons d'ameublement confinées obstinément jusqu'à ces derniers temps dans la copie des styles anciens. Elle a été longue à obtenir : on se rappelle l'échec des intéressantes tentatives de « l'Art nouveau » créé par S. Bing en 1896 et le peu de succès de sa participation à l'Exposition de 1900 ; il n'aura pas fallu moins de trente ans pour que les efforts des rénovateurs, secondés notamment par le Salon d'Automne, aboutissent à la victoire de l'Exposition des Arts décoratifs de 1925, qui a emporté les dernières résistances. Que le pauvre Bing n'est-il encore là pour en jouir !

(nº 1, 15 janvier 1929), destinée à tenir le public au courant de ses travaux et à donner par des articles documentés un tableau du mouvement d'ensemble des rapports intellectuels internationaux dans le monde d'aujourd'hui.

§

On a célébré le 20 janvier à **Montpellier** le centenaire de la création du **Musée Fabre**, un des plus beaux de France. Le nouveau sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, M. François-Poncet, a résumé dans le discours qu'il a prononcé à cette occasion l'histoire de ces collections, léguées à la ville par un de ses enfants, le peintre François-Xavier-Paul Fabre, élève de David, qui, au cours d'un séjour en Italie, avait été lié avec la comtesse d'Albany et avec l'ami de celle-ci, le poète Alfieri, et, à la mort de la comtesse, avait hérité de leurs collections à tous deux. Revenu finir ses jours à Montpellier, c'est en 1825 qu'il en fit don, ainsi que des siennes propres et de sa bibliothèque, à sa ville natale. Cet ensemble comprenait 224 tableaux, 26 dessins, 72 gravures, 4 marbres, 6 bronzes, 30 plâtres et 11 objets de curiosité, auxquels vinrent s'adjoindre à sa mort, en 1837, par un second legs, 104 nouvelles peintures, 57 gravures, 2 marbres, 28 plâtres, 34 objets d'art et quantité de dessins. L'année précédente, une donation faite par un autre Montpelliérain fixé à Paris, l'agent de change Valedau, avait encore enrichi le musée de 79 toiles, 345 dessins et aquarelles, 10 marbres, 11 bronzes et 18 objets d'art. Il y avait là surtout des tableaux italiens de la Renaissance, mais aussi des toiles de maîtres espagnols, flamands et hollandais des XVIe et XVIIe siècles et quelques beaux tableaux français du XVIIIe. L'art moderne était absent. Cette lacune fut heureusement et rapidement comblée, non seulement par les soins de la municipalité — qui ne manqua aucune occasion d'enrichir son musée par des acquisitions intelligentes comme celles, par exemple, de la *Stratonice* d'Ingres (réplique en sens inverse du célèbre tableau du Musée Condé) et de l'admirable portrait de *Mme Crozat* par Aved, — mais encore et surtout par une donation magnifique faite par un amateur, Alfred Bruyas, ami de Courbet, comprenant 148 tableaux, 86 dessins et 18 bronzes de l'art français du XIXe siècle (dont 14 Courbet, 6 Delacroix, 16 Tassaert, des Bonvin, des Corot, des Géricault, des Ingres, etc.).

On peut avoir un aperçu de ces richesses en lisant et en feuilletant le savant et charmant petit guide que l'ancien conservateur du musée, M. André Joubin, aujourd'hui directeur de la Bibliothèque d'art et d'archéologie de l'Université de Paris, et auteur déjà d'un ca-

talogue plus détaillé que nous avons signalé ici (1) vient de publier dans la collection des « Memoranda » de l'éditeur Laurens (2) : 50 reproductions nous montrent les pièces capitales — commentées par M. Joubin dans son introduction — de ce magnifique ensemble : *Résurrection* de l'école française du xve siècle, *Petits dessinateurs* de l'école française du xviie, portraits par J. de Troy, Sébastien Bourdon, Rigaud, Largillierre, Aved (la charmante *Mme Crozat* mentionnée tout à l'heure et que M. Joubin lui-même a identifiée), David, Fabre (son propre portrait), les inestimables Delacroix et Courbet, le *Voltaire*, l'*Hiver* et l'*Eté* de Houdon ; parmi les œuvres étrangères, celles de Véronèse, Ribera, Steen, Terburg, Jacob van Ruisdael, Reynolds, etc.

Mémento. — En attendant l'achèvement, maintenant prochain, de la collection, dirigée par M. Jean Guiffrey, des beaux albums consacrés à *La Peinture au Musée du Louvre*, l'*Illustration* vient de leur donner dès maintenant le complément qui convient, sous forme d'une *Histoire du Louvre : le château, le palais, le musée, des origines à nos jours (1200-1928)* (in-8, v-119 p., av. 139 fig., 1 planche et 2 plans en couleurs ; 30 fr.), rédigée par M. Louis Hautecœur, conservateur-adjoint au Musée du Louvre, et qui, spécialisé depuis longtemps dans l'étude de la construction et de l'histoire de cet édifice, était plus que personne capable de donner sur ce sujet le livre le plus sûrement documenté. De fait, sous son volume restreint, c'est là le travail le plus complet et, en outre, par l'agrément de sa rédaction, l'abondance et le caractère intéressant et souvent inédit de son illustration, le plus attrayant qu'on puisse souhaiter. L'auteur a développé cette histoire en huit chapitres : le Louvre de Philippe-Auguste, château carré, construit dès le début du xiie siècle et dont il subsiste des vestiges (salle basse et colonnes à chapiteaux sculptés) dans les sous-sols du palais actuel ; le Louvre de Charles V ; celui des Valois ; celui de Henri IV et de Louis XIII ; celui de Louis XIV ; celui du xviiie siècle ; le Louvre, musée à partir de la Révolution, et ses avatars successifs ; enfin l'achèvement de sa construction sous Napoléon III et la troisième République. Il expose au fur et à mesure les transformations successives du palais (que permet de saisir du premier coup d'œil un grand plan en plusieurs couleurs), raconte les multiples événements qui s'y déroulèrent et accompagne chacun de ces chapitres de nombreuses et excellentes reproductions d'ensembles ou de détails architecturaux, de plans, d'estampes, de tableaux et de dessins de l'époque, parfois des plus curieux, qui illustrent de fa-

(1) V. *Mercure de France*, 15 décembre 1927, p. 692.
(2) In-18, 64 p. av. 50 reprod. ; 5 fr.

çon tangible et vivante toute cette histoire. On ne saurait trop recommander au public cette évocation si prenante d'un si long et si illustre passé.

Auparavant le même auteur avait publié sur une des périodes les plus brillantes et les moins connues de cette histoire un magnifique volume retraçant en détail, avec nombre de gravures « d'après les tableaux, estampes et dessins tirés du Cabinet du Roi », *L'Histoire des châteaux du Louvre et des Tuileries sous le règne de Sa Majesté Louis XIV dit le Grand* (préface de M. Pierre de Nolhac ; Paris, éd. Van Oest ; in-4, VII-239 p. av. vignettes, 6 plans et 48 planches ; 180 fr.). Avec la même solide et sûre érudition, étayée ici en plusieurs points sur des documents et des plans importants qu'il a eu la bonne fortune de découvrir aux Archives Nationales, M. Hautecœur y raconte les travaux d'aménagement exécutés au Louvre après que Louis XIV s'y fut installé en 1652 ; la vie du roi, de la reine, de la reine mère, de Mazarin et des personnages de la cour dans ces appartements qu'avaient décorés de peintures Le Sueur, Romanelli et autres, et que des plans explicatifs permettent de reconnaître à travers les salles du Louvre actuel ; les fêtes qui y furent données ; les événements qui s'y déroulèrent tels (les débuts des amours de Louis XIV et de Mlle de La Vallière) ; puis les travaux, auxquels présida l'architecte Le Vau, en vue de continuer le « grand dessein » de nos rois, c'est-à-dire l'achèvement du Louvre : les projets (que nous montrent de bien intéressantes reproductions) fournis par divers artistes français et italiens, dont le Bernin ; la reconstruction, entre autres, par Le Brun de la Galerie d'Apollon que décorèrent Girardon ou d'autres sculpteurs et peintres, l'édification de la célèbre Colonnade, que M. Hautecœur précise être l'œuvre non pas du seul Claude Perrault, mais également de Le Vau, qui en aurait eu l'idée, et de Le Brun ; auparavant, en 1667, pour permettre l'achèvement du Louvre, l'installation du roi aux Tuileries transformées par Le Vau et embellies par les jardins de Le Nôtre, — jusqu'à ce que le roi, impatient, dit M. de Nolhac, « d'occuper une maison tout entière marquée de son signe, s'attache à la création de Versailles et se résout à y transporter la royauté et ses conseils », laissant encore une fois inachevé le vieux palais de nos rois Cette évocation par le texte et par les nombreux plans et gravures qui la rendent encore plus vivante, du décor trop peu connu qui encadra les débuts du grand règne, constitue une préface singulièrement attachante à l'histoire des splendeurs de Versailles.

M. Hautecœur est encore l'auteur d'une introduction et de notices descriptives qui accompagnent, dans un autre luxueux volume, qui forme le tome II d'un ouvrage dont nous avons signalé ici le tome premier : *Le Musée du Louvre : les chefs-d'œuvre de la peinture* (Paris, éditions Lapina ; in-folio, 29 p. d'introd. avec notices accompagnant 100 planches

dont 50 en couleurs ; préface de M. Henri Verne, texte français et anglais ; 160 fr.) des reproductions en noir ou en couleurs des principaux chefs-d'œuvre de notre grand musée depuis les Primitifs (par exemple Cimabué, Malouel, Gérard de Haarlem et autres) jusqu'à notre école moderne (Prud'hon, David, Ingres, Courbet, Manet et Degas) en passant par les grands maîtres italiens, allemands, espagnols et anglais. La nouveauté très séduisante de cet album, comme de celui qui l'a précédé, est que les planches en couleurs reproduisant les peintures sont entremêlées de reproductions en noir de dessins beaucoup moins connus, au nombre de 70, de maîtres de ces mêmes écoles.

Trois autres beaux livres, mais d'un caractère plus spécialement scientifique, ont été consacrés dans la collection de « l'Art français » dirigée par M. Pierre d'Espezel, aux éditions « Beaux-Arts », à ces maîtres du XVIIIe siècle: *Une dynastie de sculpteurs au XVIIIe siècle: les Lemoyne*, par M. L. Réau (41 p. av. 80 planches comprenant 136 reprod. ; 150 fr.) ; *La Tour*: la vie et l'œuvre de l'artiste, par M. Albert Besnard, avec catalogue critique par M. G. Wildenstein (97 p. av. 120 planches, comprenant 268 reprod, ; 150 fr.), et *Pater*, biographie et étude critique par Mlle Ingersoll-Smouse (in-4, 223 p. av. 213 reprod. ; 150 fr.). Ces trois volumes, comme le *Louis Moreau* et le *Lancret* de M. Georges Wildenstein, précédemment parus dans cette collection, et que nous avons loués ici, sont non seulement des ouvrages superbes, mais des instruments de travail extrêmement précieux : ils offrent en effet, après une étude biographique dont les noms de leurs auteurs, que nous venons de citer, disent l'excellence et l'intérêt, le catalogue descriptif, avec toutes les indications historiques et les références bibliographiques concernant la pièce étudiée, de *toutes* les productions de l'artiste, et la reproduction en belles héliogravures de ces mêmes créations. C'est donc l'œuvre complet d'un maître qui est mis ainsi sous nos yeux et offert à notre étude, et, particulièrement en ce qui concerne La Tour, c'est là un régal des plus savoureux.

Signalons en terminant deux périodiques récemment parus. L'un, qui est une nouvelle revue reprenant sous une autre forme une idée dont la réalisation a déjà été plusieurs fois tentée : *Bulletin des Musées de France*, publié à la Direction des Musées nationaux, par M. Paul Vitry (gr. in 8 ill. ; mensuel ; 50 fr.). On y trouvera toutes les nouvelles, concernant les collections publiques de notre pays avec des études dans leurs enrichissements ; son premier numéro contient, entre autres, un article de M. Charles Boreux, conservateur du département égyptien du Louvre, sur la nouvelle salle, dont nous parlerons prochainement, du *mastaba*. — L'autre est le fascicule 31 du très utile *Répertoire d'art et d'archéologie* publié sous la direction de M. Marcel Aubert par la Bibliothèque d'art et d'archéologie de l'Université de Paris (Paris, Cham-

pion, xvi. 262 p. à 2 col. ; 70 fr.). On y trouve, comme dans les précédents fascicules, le dépouillement par Mme Lucien Herr et Mlle G. Levallet des périodiques, et des catalogues de ventes de France et de l'étranger durant l'année 1926, avec la liste bibliographique, par M. Henri Stein, de tous les nouveaux ouvrages d'art parus chez nous et dans les autres pays. Il n'y a là pas moins de 221 sommaires de revues, de 282 indications de ventes, de 1770 titres de livres : c'est dire la quantité d'informations offerte ainsi aux travailleurs. Une table alphabétique des noms d'auteurs facilite la consultation de cette abondante documentation. Le fascicule 32, consacré à l'année 1927, paraîtra sous peu.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Glozel : préhistoire et psychologie. — Sous ce titre a paru dans le supplément littéraire et artistique de *la Nacion*, de Buenos-Aires, du 18 novembre 1928, une importante étude sur les trouvailles de Glozel, sorte de mise au point d'une haute touche philosophique, signée d'un éminent savant, M. Afranio Peixoto, professeur de psychiatrie à la Faculté de Médecine de Rio de Janeiro et membre de l'Académie Brésilienne.

C'est à nouveau la voix de l'étranger qui, aujourd'hui comme au temps de Boucher de Perthes, se fait entendre en toute indépendance et toute objectivité pour défendre une découverte française (faite en France par des Français) contre la cabale des naufrageurs.

Nous donnons la traduction presque complète de cet article :

C'est Julien l'Apostat qui le premier a signalé le caractère batailleur de ceux qui en Gaule même ont précédé les Français. Nous avons ici la nation querelleuse par excellence. Quand elle ne lutte pas contre les autres, elle se bat interminablement avec elle-même : luttes civiles politiques, littéraires, artistiques et même scientifiques. L'un d'eux, homme de grand mérite, l'abbé de Saint-Pierre, non content de se disputer avec tout le monde, en société comme dans les Académies, avait engagé un partenaire pour venir tous les matins entretenir avec lui d'âpres et intransigeantes discussions.

Un exemple de cette tendance est la guerre de Glozel. C'est une nouvelle affaire Dreyfus, dans laquelle, s'il n'y a pas encore de sang répandu ni aucun exilé, il y a des invectives, des insultes, des mensonges, des intrigues, des tromperies comme dans l'autre. Tantôt c'est un

chargé de cours libre au Collège de France, qui essaie d'introduire son nom dans une découverte d'autrui et, n'y parvenant pas, diffame le découvreur qui ne lui permit pas de collaborer ! « Sic vos non vobis». Tantôt c'est un professeur de l'Université de Toulouse, « embrouilleur », intrigant, monteur de cabales, qui falsifie des télégrammes et forge des nouvelles pour les publier dans les journaux. Tantôt c'est un membre de l'Académie des Inscriptions qui ment, fait des citations fausses, injurie, invente pour les nécessités de la cause, écrit des lettres anonymes !...

Mais n'anticipons pas. Glozel est une grande découverte, une découverte capable de révolutionner la préhistoire. C'est cela tout simplement. Dans un petit village de quatre maisons, du nom de Glozel, près de Vichy, dans le Massif Central d'Auvergne, en labourant un champ on a découvert des objets anciens, peu profondément enterrés. Au début on les supposa romains. Mais voilà qu'un médecin, amateur d'archéologie, va sur les lieux, étudie les trouvailles et affirme qu'il s'agit d'une station néolithique, c'est-à-dire de la pierre polie. Les objets trouvés bouleversent alors les idées acquises et acceptées par la science officielle. Les savants en place auraient bien désiré être auteurs de la découverte, mais comme ils ne le sont pas et que ces trouvailles jettent la perturbation dans leurs ouvrages et leurs théories, la première idée qui leur vient est de nier l'évidence en disant que les objets sont faux...

Le nouveau pour les conservateurs ne peut pas être bon et véritable, puisqu'il oblige les savants et les professeurs à changer leurs idées et à refaire leurs livres. La soif de gloire est si forte que tous se sentent lésés par une grande trouvaille d'autrui. De la réaction de le diminuer, l'annihiler, *invidia doctorum*. Pour d'autres enfin ces pierres millénaires, achetées à un campagnard pour quelques francs, pourraient être revendues à un *Américain pour quelques millions*....

Pour tout cela, discussion, injures, calomnies... Mais l'évidence constitue pour nous une certitude, cette vérité relative en ce monde.

Glozel existe, et il est authentique. Voyons quelle est sa nouveauté. C'est une station néolithique ; on trouve des haches en pierre polie, mais aucun silex avec polissage. Et contrairement aux idées admises, on trouve des dessins de Rennes avec ces pierres polies, de la céramique couverte d'inscriptions alphabétiformes, des vases d'argile avec des dessins idéographiques, et c'est dans cet ensemble que réside le paradoxe aux yeux de la science officielle.

En effet, on admettait que l'homme néolithique n'avait pas été contemporain du Renne en Europe Centrale, car cet animal a émigré vers le Nord lorsque le climat s'est adouci. Et avec lui sont partis les hommes de la civilisation quaternaire, appelée magdalénienne à cause des trouvailles de la station de la Madeleine, en France. Eh bien, Glozel

démontre que le Renne fut contemporain de l'homme et de la civilisation néolithique en France.

La co-existence du Renne et de la céramique, déclarée impossible, est prouvée pour Glozel.

L'homme paléolithique, seul, aurait possédé l'art de la gravure sur pierre et sur os : or, à Glozel, avec des vases primitifs, on trouve des dessins sur pierre et sur os, en même temps que des haches polies. La céramique tenue jusqu'alors pour très postérieure, l'imitation de la forme humaine en terre cuite qu'on croyait à peine antérieure à l'an mille avant J. C. en France, existaient déjà pour le moins deux mille ans avant, avec des motifs originaux sous forme de personnes ou de figures humaines, idoles bisexuées, etc.

Enfin l'écriture linéaire ou alphabétiforme, considérée comme d'origine phénicienne (1500 avant J. C. selon le tombeau d'Ahiram, trouvé à Biblos), ou d'époque plus ancienne, égéenne, selon les trouvailles d'Evans en Crète, se trouve être très antérieure, de 3 à 4.000 ans : elle est européenne et non asiatique.

L'adage devenu populaire et approuvé par la science officielle, « ex Orientale lux », se trouve en défaut. Les Phéniciens et les Egéens disséminèrent sur les rives de la Méditerranée, aux époques historiques, un alphabet simplifié qu'ils avaient reçu de leurs clients européens longtemps auparavant... La civilisation a passé d'Europe en Asie, comme plus tard elle est revenue en Grèce et dans le reste de l'Europe par l'Inde et l'Egypte, comme maintenant elle retourne de nouveau d'Europe aux Indes et au Japon. Ainsi, elle ne part pas simplement de l'Orient, mais va d'abord d'Occident en Orient, comme plus tard, aux temps historiques, d'Orient en Occident, comme de nos jours enfin d'Occident en Orient. Le zigzag de la culture, la spirale de la civilisation tourne autour de la terre. Glozel a simplement rectifié le point de départ (jusqu'à présent connu) : « ex Occidente lux ».

Aussi, une telle révolution dans la préhistoire, science à ses débuts et par conséquent très présomptueuse, ne pouvait manquer de produire un cataclysme. C'est ce que nous voyons. Si cette science a beaucoup de documents d'observation certaine, elle se base également sur de nombreuses conjectures et ce qui la domine est l'imagination. Le grand archéologue italien, qui exhuma et réédifia la Rome antique, Rossi, arriva à dire : « Préhistoire, science des analphabètes ». Salomon Reinach, autre grand savant, philologue et érudit, ajoute : « Quand un homme ne sait ni le grec, ni le latin, ni l'allemand, ni l'anglais, ni l'italien, quand il ne sait même pas écrire correctement sa langue, en un mot, quand il ne sait rien, il se fait préhistorien ».

Il est donc naturel que les préhistoriens se montrent présomptueux et que leur moralité soit à la hauteur de leur ignorance.

Boucher de Perthes, au milieu du siècle passé, comme maintenant le Docteur Morlet, qui n'étaient pas des préhistoriens, le premier, simple employé du fisc, le second, un médecin de Vichy, qui révolutionnèrent la préhistoire avec leurs trouvailles de la Somme et de Glozel, devaient pour le moins s'attendre à être martyrisés par les préhistoriens... En tout cas, ils ont eu à supporter la négation, l'accusation d'être des faussaires, la calomnie, et au moins l'envie,

Heureusement, de nos jours l'aventure est moins dangereuse qu'au temps de Galilée et de Servet. Le misonéisme arrive même à prendre des aspects humoristiques. Tel est le cas par exemple de l'éminent Camille Jullian, membre de l'Académie française, remarquable celtisant et historien des Gaules. Comme Elie de Beaumont, géologue bien connu, qui vit dans les silex de Boucher de Perthes des œuvres romaines, Jullian voit aussi dans Glozel un antre de sorcière, de l'époque de la conquête romaine, ayant réuni dans sa cachette tout ce matériel d'antiquité préhistorique. Camille Jullian n'est pas même allé à Glozel ; il a décidé de Paris ; il ne voulut pas même faire cas du fait que, parmi plus de 2.000 objets, il n'y en avait aucun en métal, aucune monnaie, rien de romain, rien de gaulois. N'importe, le savant fit des communications aux Académies et même parvint à traduire le pseudo-latin d'une inscription glozélienne. Il renouvela la bêtise d'Emile Burnouf qui traduisit, comme du chinois, qu'il ignorait du reste, une inscription trouvée par Schliemann à Troie. Jullian aussi arrangea son latin, prenant pour de l'écriture une cassure qui dans la reproduction photographique paraissait être une lettre... « Quandoque bonus ». Il appela à son secours son ami, le savant Audollent, doyen de l'Université de Clermont, qui fait autorité dans la lecture des inscriptions de latin magique, très difficiles. Eh bien ! ce dernier alla à Glozel, rechercha, examina et déclara que, dans les inscriptions, il n'y avait ni cursive, ni latin, ni phénicien, ni grec. Naturellement, ils sont devenus ennemis. Paul-Louis Courier disait : « Celui qui ne professe pas mes idées est un coquin. »

D'autres savants crient de loin : « C'est faux ! C'est impossible ! » Comme le faisait Bouillaud à l'Académie des Sciences, devant le phonographe : « C'est un ventriloque. » D'autres, sans même prendre la peine de venir voir, font comme Lavoisier qui, écrivant une information sur un aérolithe qu'on disait être tombé en France, décrétait sans sortir de Paris : « Puisqu'il n'y a pas de pierres au ciel, comment peut-il nous en tomber ! » Cela est plus clair que l'évidence.

D'autres, enfin, nous rappellent ce que racontent les Goncourt dans leur Journal. Mangeant à côté d'eux, l'astronome Flammarion se mit à leur prédire la fin de la terre, gelée, sans hommes, planète morte et toujours errante comme la pauvre lune actuelle qui nous a précédés

dans cette décadence. Et les Goncourt de se mettre à réfléchir ingénument, l'âme pleine de désillusion . « Et nous qui pensions que la langue française serait éternelle et nos livres éternellement lus ! »

Ainsi, René Dussaud, qu'on pourrait appeler « le phénicien », comme on pourrait appeler « l'étrusque » le Marmet du *Lys Rouge* d'Anatole France (ce n'est pas l'unique relation entre les deux, car l'un fut le M. Roux de « Monsieur Bergeret », que fut l'autre ?...) Dussaud tenait la pierre d'Ahiram, trouvée en Syrie, pour le premier document de l'alphabet (1.500 av. J. C.)! Enfoncé, le phénicien ! Donc Glozel est faux et Dussaud arrive jusqu'à l'indélicatesse des lettres anonymes avouées plus tard...

De même, sir Arthur Evans, l'homme de la Crète, qui a destitué les Phéniciens en faveur des Egéens, et qui, en aéroplane, train express, puissante auto, est venu en toute hâte de Londres à Glozel, pour ne rien voir, ne vouloir rien voir, ni entendre, seulement pour pouvoir dire que tout était une bêtise, une « forgerie », une chose impossible puisque Glozel récusait les Egéens comme inventeurs de l'alphabet.... Comme les savants aiment les Phéniciens, les Crétois, pauvres peuples anciens qui ne pouvaient soupçonner un tel dévouement posthume ! Cet amour est touchant ; pauvres hommes, ils aiment leur gloire éphémère qu'ils désirent vaniteusement unique et immortelle ! Les Goncourt, ne pouvant arrêter le Temps, la Terre, le Soleil comme Josué, auraient volontiers tordu le cou à Flammarion. Irrité de sa traduction latine, à laquelle a collaboré une fente de l'objet, reproduite par la photographie, Jullian prévoit la correctionnelle et la prison pour les glozéliens. Pauvre homme ! Quand nous tombons dans le ridicule, nos contradicteurs doivent être au moins emprisonnés !

« Quelqu'un viendra, qui me fera du bien », dit un proverbe. En 1891, Estacio de Veiga, ayant trouvé au Portugal des signes linéaires sur un fragment de vase, affirma qu'à la fin de l'âge de la pierre il y avait un langage écrit. En 1903, Ricardo Severo annonça à Alvão (Tras-los-montes) la découverte d'une station néolithique avec persistance du Renne et soutint, comme Piette en 1896, l'origine occidentale de l'alphabet et la grande antériorité de l'ibérique sur le phénicien et l'égéen. Eh bien, Alvão fut déclaré faux. Aujourd'hui Alvão est un contemporain de Glozel, dont il devient un témoin d'authenticité.

Deux Portugais illustres, Leite de Vasconcellos et Mendès-Corréa, vengent ainsi Estacio de Veiga et Ricardo Severo de leurs ennuis d'antan.

La vérité est un mensonge de la veille, qui alors contrariait la certitude humaine.

En somme, dans le cas de Glozel, nouvelle affaire Dreyfus, il y a des croyants et des incroyants sans connaissance des faits, comme c'est la

règle, mais simplement d'après leur propre sentiment. Il y a une lutte de savants, qui sont Français, par conséquent aimant la discussion, mais qui aussi sont hommes et par conséquent injustes, intrigants, envieux et pour la plupart méchants. Heureusement beaucoup d'autres sauvent l'honneur et l'idéal de l'espèce et le décorum auquel aspire la civilisation. Il existe un heureux découvreur qui s'est fait dans la défense, dans l'attaque, dans la polémique, dans tous ses écrits une réputation de préhistorien, le Docteur Morlet, de Vichy, le Boucher de Perthes du xxe siècle. Il y a une multitude de savants qui défendent l'évidence, la vérité des faits, et la vérité des idées que d'autres persistent à nier : Solomon Reinach, le premier et le plus grand de tous, qui n'a pas besoin de titres ; Espérandieu, de l'Académie des Inscriptions ; Loth, du Collège de France ; Depéret, de l'Académie des Sciences ; Viennot, vice-président de la Société géologique de France ; van Gennep, qui est devenu une autorité en ethnographie, préhistoire et archéologie dans le *Mercure de France* et avec ses livres ; Mayet, professeur à l'Université de Lyon ; Audollent, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand ; Boyet, professeur à l'Université de Bruxelles ; Leïte de Vasconcellos, professeur à l'Université de Lisbonne ; Mendès-Corréa, professeur à l'Université de Porto, et beaucoups d'autres, « les derniers mais non les moindres ».

Etant allé à Glozel, ayant visité le musée rural des Fradin, les paysans propriétaires du champ de fouilles où se livra et se continue une grande bataille pour la connaissance des obscures origines de l'humanité ; ayant vu à Vichy le Docteur Morlet, sa collection et sa franchise, sa ténacité et sa science ; ayant vu à Boulogne-sur-Seine près de Paris Salomon Reinach, dont le savoir est aussi encyclopédique que sa philosophie est tolérante, moi qui ne suis ni savant, ni archéologue, ni épigraphiste, ni rien, pas même préhistorien, j'ai admiré la découverte, sans aucun doute la plus grande de notre siècle, sur l'origine de l'homme et de la civilisation. Mais je me suis également intéressé à l'autre problème qui s'y rattache, toujours actuel et éternel, le problème psychologique.

Glozel est une mine de connaissances préhistoriques, mais c'est aussi un amphithéâtre de clinique psychologique. Ce n'est pas seulement l'homme primitif qu'on peut y étudier ; c'est aussi l'homme actuel, l'homme de tous les temps, certainement méchant, envieux, calomniateur, intrigant, faussaire, menteur, conservateur de sa vanité et négateur de l'évidence, l'homme enfin.

Mais il y a également la curiosité, l'étude, l'imagination, la logique, la science, la ténacité, la controverse, le débat, la réflexion, la sérénité, la connaissance, toutes choses humaines aussi. Glozel est préhistorique, mais il est aussi psychologique.

AFRANIO PEIXOTO

LETTRES ANTIQUES

Hippolyte de Rome : *Philosophumena ou réfutation de toutes les hérésies*, première traduction française avec une introduction et des notes par A. Siouville, 2 volumes, Rieder. — P. Cloché : *La civilisation athénienne*, Armand Colin. — Démocrite : *Doctrines philosophiques et réflexions morales*, traduites et précédées d'une introduction par Maurice Solovine, Alcan. — Mémento.

Les **Philosophumena** ou *Enseignements des philosophes* ne sont que la première partie d'un ouvrage dont le titre général est : *Réfutation de toutes les hérésies*. Ce second titre est le seul véritable. Le premier, le plus connu, n'a pris que par abus la place du second. Ce grand ouvrage se compose de deux parties. Dans la première, Hippolyte de Rome fait, en guise de préface et de préparation, un sommaire exposé de tous les systèmes philosophiques des Grecs et des principales superstitions des Gentils. Dans la seconde, l'auteur combat toutes les erreurs qui se sont élevées jusqu'à son temps au sein du christianisme. Or, comme presque toutes les hérésies de ce temps sont gnostiques, c'est surtout le gnosticisme qui est ici visé. Mais il est aussi d'autres sectes qui n'ont rien de gnostique et qu'Hippolyte combat avec la même ardeur. Ce grand ouvrage, qui jette une lueur si vivante sur les tout premiers siècles du christianisme, n'est connu que depuis peu. Le premier livre pourtant, sous le titre de *Philosophumena*, avait été édité en 1701. Les autres livres, sauf les livres II et III, qui manquent totalement, ont été découverts en 1842, et publiés en 1851. Ils n'avaient été jusqu'ici que traduits en latin ; et c'est à M. A. Siouville que revient l'honneur, et le grand honneur, d'en avoir publié la première et la seule traduction française.

Des origines d'Hippolyte nous ne savons absolument rien. Son nom semble indiquer qu'il appartenait à cette colonie de Grecs et d'Orientaux hellénisés qui joua pendant si longtemps un rôle prépondérant dans l'Eglise romaine. Disciple d'Irénée, il mérita par sa science et son zèle d'être coté comme le plus grand docteur que l'Eglise de Rome ait produit au cours des trois premiers siècles. Par le nombre et l'importance de ses ouvrages, il soutient la comparaison avec ses illustres contemporains, Tertullien de Carthage et Origène d'Alexandrie. Gardien jaloux et courroucé d'une orthodoxie qui nous laisse assez froids, Hippolyte nous

intéresse moins par la cause qu'il défend que par la méthode qu'il emploie pour réfuter et confondre ses nombreux adversaires. Apologiste d'un genre tout nouveau, Hippolyte croit que les hérésiarques n'ont fait que plagier les philosophes grecs et qu'à la base de toute hérésie il y a la doctrine d'un des divers philosophes païens. Son idée, écrit M. A. Siouville, dans son excellente si juste et si lisib introduction, « c'est qu'aucune hérésie n'est une œuvre origina e toutes ont leur source dans la philosophie grecque ou l erstitions païennes. Pour Hippolyte, Valentin n'est qu'un p de Pythagore et de Platon. Basilide d'Aristote, Marcion d ocle, Noët d'Héraclite. Telle est l'idée maîtresse et vraiment o le des *Philosophumena*, celle qui a fixé la méthode que l' levait suivre invariablement dans toutes ses grandes notice olyte a une telle phobie de tout ce qui est païen, en partic de la philosophie grecque, qu'il considère comme jugée et lamnée, par le fait même, toute doctrine chrétienne qui semb voir puisé à cette source empoisonnée. Aussi chercherait-on e ain, d'un bout à l'autre des *Philosophumena*, une seule réfutation directe d'une hérésie quelconque. Quand Hippolyte croit avoir démontré l'origine philosophique d'une hérésie, il la regarde comme suffisamment réfutée, et passe outre sans se préoccuper du reste ».

Hippolyte nous a donc conservé de précieux renseignements sur les philosophes grecs et sur les mystères du paganisme sacré. Mais la partie la plus vivante de son ouvrage est le livre IX, dans lequel nous assistons à la lutte furieuse d'Hippolyte, devenu évêque schismatique de Rome, contre Calliste, son heureux rival. Ce livre IX nous ouvre des perspectives auparavant insoupçonnées sur la vie intérieure de l'Eglise romaine au début du IIIe siècle. Il nous donne la clef du fameux traité de Tertullien sur la Pudicité, et nous révèle la transformation radicale qui s'opère à ce moment dans la conception de l'Eglise, considérée jusqu'alors comme la Société des « Saints » et qui se contentera désormais d'être simplement la Société des aspirants à la Sainteté. Hippolyte est le principal tenant de l'ancienne conception, et Calliste le représentant de la nouvelle. A cette époque, en effet, dans beaucoup d'églises, peut-être dans la plupart, trois péchés passaient pour irrémissibles au tribunal de l'Eglise : l'impudicité (fornication, adultère, péchés contre nature), l'apostasie sponta-

née et l'homicide. Or, Calliste, en homme pratique et sensible aux faiblesses de la nature humaine, avait jugé opportun d'admettre à la réconciliation, après une pénitence convenable, la catégorie la plus nombreuse parmi les grands pécheurs, celle des fornicateurs et des adultères. Tertullien comme Hippolyte reprochèrent avec véhémence cette mansuétude à Calliste, et la considérèrent comme un encouragement aux vices et aux voluptés réprouvés par le Christ.

Tels sont, en dehors de la connaissance de certaines sectes que sans lui nous ne connaîtrions point, les principaux attraits que peut offrir la lecture du grand ouvrage d'Hippolyte. La traduction, que nous aurions aimée tout à fait complète, de M. A. Siouville, se lit avec plaisir : des notes nombreuses expliquent et commentent les endroits difficiles, et une copieuse introduction, visant surtout à mettre en relief ces deux grandes figures qui s'opposent dans un contraste si net, prédispose efficacement le lecteur à la compréhension d'un texte hermétique parfois, mais d'un intérêt capital pour l'histoire de la pensée et de la croyance humaines.

Après nous avoir donné une traduction des *Doctrines et maximes* d'Epicure, dont nous avons dit les mérites en son temps, M. Maurice Solovine nous offre aujourd'hui, mais précédée cette fois d'une sérieuse et docte introduction, une traduction nouvelle des **Doctrines philosophiques et réflexions morales** de Démocrite. Ici, plus que pour Epicure peut-être, une introduction était indispensable. Celle qu'a écrite M. Maurice Solovine nous paraît excellente, tant pour le fond que pour la forme. Parler avec compétence du fondateur de la théorie atomique, montrer comment Démocrite établit, au moyen d'un petit nombre de notions et de principes, les solides bases de la science exacte, n'était pas une tâche facile à assumer. Pour la conduire à bien, il fallait un bon helléniste, doublé d'un esprit scientifique. Ces conditions se sont trouvées heureusement réunies en M. Maurice Solovine. Sans trop y insister, et avec une sagesse prudente et avertie, son introduction nous fait entrevoir comment, sur bien des points, les idées de Démocrite se rencontrent avec les conceptions les plus récentes de la science moderne. La traduction, faite sur le texte de Diels, est claire, intelligente et fidèle. Ce n'est donc pas pour ce traducteur et ce commentateur

que Démocrite écrivit : « Beaucoup d'érudits sont privés d'intelligence ».

Intelligent aussi, et profondément averti, est le petit, mais si précieux exposé, que M. Paul Cloché, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Besançon, vient d'écrire, pour la *Collection Armand Colin*, sur **La Civilisation athénienne**. Ce petit livre, par son esprit de finesse, sa saveur attique et sa science vivante, est d'une lecture aussi attachante qu'aisément profitable. Il peut avantageusement, pour l'intelligence de cette admirable civilisation qui, malgré ses ombres et ses taches, doit à bon droit être considérée comme l'une des plus parfaites éducatrices de l'humanité, remplacer bien des volumes bourrés de lourde érudition et de science indigeste. Veut-on savoir, par exemple, comment, en quelques lignes nerveuses, M. P. Cloché résume l'action du milieu géographique sur l'évolution de la pensée et de l'esthétique des Grecs ? Voici : « Le spectacle prolongé de paysages aux contours vigoureusement tranchés, où les formes et les teintes conservent toute leur valeur et tout leur éclat, donnera à l'homme l'habitude de la vision nette et définie, le goût des lignes pures et régulières, de l'Harmonie saine, robuste et franche. La pensée et le langage, à leur tour, s'imprégneront des mêmes habitudes et des mêmes goûts de précision fine et rigoureuse ».

Mémento. — Nous signalons avec plaisir à tous les lecteurs qui s'intéressent à des traductions humanistes, c'est-à-dire à celles qui, non contentes de vouloir être fidèles et littérales, font effort pour rendre présente à l'esprit du lecteur la valeur littéraire du texte original, celle de *Trois Idylles* de Théocrite, de M. Charly Clerc. Luxueusement éditée, cette traduction fait grand honneur au docte humaniste qui a voulu la tenter.

MARIO MEUNIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Oscar Wilde et Lord Alfred Douglas.— Manuscrits et petits papiers d'Henry Murger.

Oscar Wilde et Lord Alfred Douglas. — Nous avons reçu les deux lettres suivantes :

Le 2 février 1929.

Monsieur,

En réponse à la note dont vous avez fait précéder mon Appendice

dans le dernier numéro du *Mercure de France*, permettez-moi de dire que :

1° Il est absolument faux que ma famille ait jamais accepté de payer les dépenses de Wilde ou de lui donner de l'argent. De cette histoire absurde, inventée par l'inénarrable Frank Harris, il est fait justice définitivement et complètement dans mon livre dont vous avez publié l'Appendice ;

2° Malgré la fausseté de l'histoire que Harris raconte au sujet de la « famille Queensberry » (mon père, ma mère et mes frères ont tous haï et méprisé Wilde) s'engageant à fournir de l'argent pour Wilde, en fait c'est moi qui lui donnai trois cent soixante livres pour payer les frais de son procès contre mon père ; ceci fut établi au procès Ransome et fut en fait utilisé contre moi par l'avocat de Ransome comme exemple de ma conduite « antifiliale » ;

3° Vous avez le droit d'avoir votre opinion sur l'autorité « inattaquable » du livre de Frank Harris, qu'Harris lui-même a reconnu par écrit être une masse de mensonges et de tromperies. Je vous ferai cadeau de ce qui restera de Frank Harris après la publication de mon autobiographie ;

4° Toute l'histoire du procès Ransome, que j'ai perdu, comme chacun sait, est donnée dans mon livre, que vous n'avez pas lu. Quel droit avez-vous, par suite, de dire que j'ai omis de mentionner que je l'ai perdu ? Supposez-vous vraiment que je suis assez bête pour cacher la vérité sur une question qui est de notoriété publique ? Dans mon livre, j'explique comment il s'est fait que j'ai perdu ce procès ; et aussi comment plus tard je renvoyai la balle à Ross, qui était derrière Ransome dans le premier procès ;

5° Dans mon livre j'ai répondu (pour autant qu'il est possible de répondre à des questions aussi ridicules) aux mensonges grotesques et aux accusations fantastiques de Wilde dans son *De profundis*, de manière à convaincre quiconque est de bonne foi.

ALFRED DOUGLAS.

3 février 1929.

Monsieur,

Je constate en lisant de nouveau votre note que vous dites : « Il reste à Alfred Douglas le soin de dire quelle aide il a donnée à Wilde entre l'époque où celui-ci sortit de prison et le 12 février 1900 ». Je suis stupéfait de votre tranquille affirmation qu'il est de mon devoir d'expliquer jusqu'à quel degré j'ai aidé Wilde entre le moment où il sortit de prison et le moment où j'héritai de ma très petite fortune. Pourquoi même aurais-je eu à l'aider, sinon par pure bonté ou générosité ? Quel droit avait-il sur moi après avoir répudié mon amitié comme il l'avait fait alors qu'il était en prison ? Mais comme vous semblez penser que je vous dois, ainsi qu'à vos lecteurs, un exposé de mes affaires (privées), je

n'hésite pas à vous dire que, bien que je fusse très pauvre lorsque Wilde sortit de prison, je l'aidai autant qu'il me fut possible. Je lui donnai fréquemment de petites sommes et, comme vous le savez, je l'invitai à venir vivre comme mon hôte à Pausilippe, dans ma villa. Quand je fus obligé de le quitter à Pausilippe, je le laissai maître de ma villa avec un loyer de trois mois payés d'avance et je lui donnai deux cents livres, ce qui était une forte somme pour moi en ce temps là. Mes revenus annuels moyens entre le moment où Wilde sortit de prison et celui de la mort de mon père ne dépassaient certainement pas quatre cents livres, que me donnait ma mère. En fait, pendant ces années, Wilde eut vraiment plus d'argent que je n'en avais moi-même, car, bien que l'allocation provenant des biens de sa femme ne fût que de cent cinquante livres par an, il recevait continuellement de l'argent de toutes sortes de personnes, et il fit également plusieurs centaines de livres de droits d'auteur par la vente de sa *Ballade de la Geôle de Reading*. Il vendit aussi, pour des sommes allant de cinquante à cent livres, les droits de représentation de sa pièce de théâtre, *M. et Mme Daventry*, à au moins une demi-douzaine de personnes différentes. Quand Wilde quitta la prison, une somme de huit cents livres fut souscrite en sa faveur. Harris affirme qu'il lui a donné au moins mille livres. Il gagna au moins cinq cents livres avec la *Ballade de la Geôle de Reading* et avec la vente frauduleuse des droits exclusifs de sa pièce à plusieurs personnes. Je pourrais nommer une douzaine d'autres personnes qui lui ont donné de l'argent ; alors que moi-même, pendant la dernière année de sa vie, je lui donnai au moins mille livres. Si vous faites le total de tout cet argent, vous constaterez que la « terrible pauvreté » de Wilde à Paris pendant les trois dernières année de sa vie est une légende ridicule et une fable qui a été répétée par les biographes de Wilde qui connaissaient peu les faits ou par les jobards.

Je lui donnai trois cent soixante livres pour payer les frais du procès intenté contre mon père ; deux cents livres quand je le quittai à Naples ; et environ mille livres la dernière année de sa vie, lorsque je touchai l'héritage de mon père, soit 1560 livres en tout.

La vérité est que ma générosité pour Wilde (non seulement en argent, mais aussi en loyauté, en amitié et en pardon de ses épouvantables injures et de son ingratitude) a été vraiment anormale et don-quichottesque. Il n'y a pas un homme sur un million qui aurait agi comme je l'ai fait dans de telles circonstances. Ceux qui m'injurient parce qu'ils pensent qu'ils peuvent le faire impunément et parce qu'ils savent qu'il m'est impossible de me défendre contre leur campagne organisée de mensonges et de calomnies n'auraient jamais songé à faire pour l'un de leurs amis ce que j'ai fait pour Wilde.

ALFRED DOUGLAS.

§

Manuscrits et petits papiers d'Henry Murger. — D'une liasse de manuscrits de l'auteur de *Bonhomme Jadis* qui me sont parvenus entre les mains, j'ai pu tirer quelques documents curieux ou piquants, dont je forme une gerbe pour l'autel du souvenir.

J'ai relu par exemple, sur l'original, des lettres à Noel, professeur de dessin, éloigné du cercle des Buveurs d'eau, que ce dernier a publiées en partie dans l'*Histoire de Murger*, mais en coupant certains paragraphes, en mutilant quelques passages, adoucissant certains termes jugés trop crus et que j'ai découverts sur la robe de vélin jauni, enjolivée d'une écriture fine, mais toujours très lisible.

Elles sont adressées : à *Monsieur A. Léon Noel au Collège d'Orléans — Loiret.*

Voici sur un court billet destiné à *Monsieur Champfleury, rue Poissonnière, 42*, une invitation à déjeuner.

Je reproduis encore une lettre inédite, du 26 août 1845, avec l'en-tête du *Moniteur de la Mode, Journal du grand Monde* (sic), où Murger opérait, ainsi que l'a rappelé M. Pierre Dufay dans son étude *Des buveurs d'eau à la vie de Bohème*, parue dans le *Mercure de France* (1).

Murger y avait donné, en effet, parmi tant de poèmes, la ballade de Rose et Marguerite, et écrit les salons de 1845, 1846 et 1847.

Le nom de la destinataire de cette lettre est inconnu.

Madame,

J'ai l'honneur de vous renvoyer ci-joint votre nouvelle et votre courrier de Paris, dont M. Goubaud (le Directeur) regrette de ne pouvoir faire usage. M. Goubaud est en très bons termes avec le directeur du Journal des Jeunes personnes. Ce serait lui porter préjudice que de mentionner l'index papal qui a atteint le journal. D'un autre côté, le Moniteur n'a aucun intérêt à faire de réclames en faveur du Journal des Jeunes personnes.

Nous comprenons du reste combien il était difficile de faire un Courrier de Paris, à cette époque où tous les salons sont fermés, et où il y a par conséquent disette d'événemens (*sic*) et d'anecdotes. Une fois par hazard, nos abonnés se passeront de revue parisienne.

(1) I-IV-1922.

Veuillez agréer, Madame, l'assurance de la considération très distinguée

Avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre bien humble serviteur.

HENRY MURGER.

Si l'auteur n'a pas souri en clôturant son épitre d'une formule de politesse aussi amphigourique, c'est qu'il était habitué à ce genre d'exercice littéraire, imposé par son rôle de dictateur de la copie, qu'il jouait à cette époque dans le journal comme secrétaire de rédaction.

Sur un autre petit papier, je lis ceci en grosses lettres :

Monsieur Baudelaire
foule
aux pieds
L'exactitude

et plus bas : *Reçu de Monsieur Baudelaire un exemplaire des* Fleurs du mal. HENRY MURGER. — *Envoyez-en donc un à Buloz* (de la *Revue des Deux Mondes*).

Voici maintenant des vers couchés sur papier bleu, quelques-uns écrits à l'encre de même couleur et publiés d'ailleurs depuis longtemps. Je reproduis seulement cette strophe sans ponctuation dont le dernier vers a été raturé.

Quand du malheur tu sauras le martyre
Lorsque ton cœur sera triste-ulcéré
Ne pleure pas tes larmes feraient rire
Il est des yeux qui n'ont jamais pleuré
A ces heureux loin de porter envie
Jette en passant un regard de pitié
Car sans les pleurs que sait-on de la vie
C'est un roman qu'on n'a lu qu'à moitié.

Septembre 1844.

Sur le revers de la feuille se trouve précisément, barrée d'un grand X, la dernière strophe du poème à Christine de S... (la fameuse princesse dont Murger était amoureux). Elle renferme quelques variantes que je souligne.

Manuscrit.

Car votre ombre a flotté sur *la* muraille grise
Car sur la chaise usée où vous étiez assise
Telle que je vous vis — *je crois vous voir* encor
Calme vous endormir en me laissant l'extase

Et le parfum toujours reste aux parois du vase
Qu'il soit coupe d'argile — ou qu'il soit urne d'or

Le texte imprimé depuis porte :

Car votre ombre a flotté sur sa muraille grise
Car sur la chaise usée où vous étiez assise
Telle que je vous vis, *je vous revois* encor,
— Calme, — vous endormir en me laissant l'extase,
Car le parfum toujours reste aux parois du vase
Qu'il soit coupe d'argile — ou qu'il soit urne d'or.

Cette finale, fort belle d'ailleurs, a pu être composée la première, fournissant l'inspiration au morceau tout entier.

Murger, très épris de la femme à laquelle il dédiait ces rimes, demeurait malgré lui un soupirant platonique ; mais il souffrait de cette passion qui lui arrachait cet aveu :

Il n'est tel que le cœur pour rendre bête un homme.

C'est d'elle encore qu'il entretenait un peu plus tard Noel, dans sa lettre du 8 juillet 1842, que j'ai là sous les yeux... « J'ai décidément perdu de vue ma princesse suédoise. Cela me taquine, car c'est de ma faute. Je me suis comporté comme un melon vis-à-vis d'elle et je suis sûr qu'elle se moque complètement de moi. C'est vexant de perdre une conquête qui remonte par les femmes à Ogier le Danois ou au barde Ossian. »

C'était la *sœur de son âme* ; elle passa deux mois chez Murger, qui se repentait de lui avoir accordé gracieusement l'hospitalité, car « elle est sortie de ma chambre, déclarait-il, pure comme la vierge immaculée, ce qui ne prouve qu'une chose, c'est que je suis un crétin » (18 mai 1842).

La lettre suivante, d'un tout autre caractère, doit être donnée *in-extenso*, étant d'ailleurs inédite, sauf erreur de ma part. Elle offre un petit tableau de la vie fébrile des étudiants d'alors, épris d'idéal, et des jeunes aspirants à la gloire, férus de principes.

Février 42.

Mon cher Noel

J'ai appris par plusieurs lettres adressées par toi au Christ (1) que tu n'étais pas content de moi. Je te dois avant des explications au sujet

(1) Surnom donné à un jeune sculpteur de talent, élève de David d'Angers, connu pour sa bonté, de son vrai nom Joseph Desbrosses.

de ce retard, j'ai attendu, longtemps attendu avant d'aller chez Tournachon chercher sa réponse, parce que je ne voulais pas y aller ficelé aussi salement que je l'étais et quand grâce à l'événement que tu as appris par ma lettre du 7 de ce mois, j'ai pu quitter mes guenilles, je m'y suis présenté, mais alors Tournachon n'a pas eu le temps de t'écrire, et Barbara ne m'a pas fait parvenir de réponse malgré deux ou trois avertissements, touchant le départ prochain de ta malle. — Tu vois que, somme totale, il n'y a pas encore trop de ma faute, fais-moi l'amitié dans ta réponse de m'énumérer ce que tu as reçu, je me suis aperçu, mais trop tard, qu'au lieu de t'envoyer ta chemise je m'étais trompé et que c'était une à moi qui avait été emballée. A la première occasion je te la ferai passer et *vice versa*. Maintenant j'ai à t'entretenir longuement relativement à la séance trimestrielle qui a eu lieu vendredi dernier chez moi, laquelle séance a été très orageuse. Cabot qui, comme tu le sais, est vice-président, n'a pas malheureusement su remplir ses fonctions, il en est résulté un désordre inexplicable, et outre cela, il a fort maladroitement ouvert la séance en proposant une mention honorable à Tabar et à Vastine, pour *avoir surmonté mille difficultés pécuniaires et autres et avoir réussi à terminer leur tableau et à l'avoir* (1), (illisible) ce sont ses paroles, elles ont éveillé de prime abord une rumeur de la part de ceux qui avaient été moins heureux, de là échange de personnalités, confusion et enfin on posa formellement cette question : est-il bien de conserver dans la société des articles de mentions, récompenses et autres, ces éléments d'émulation ne sont-ils pas plutôt susceptibles de donner entre les associés des germes de jalousie et de vitalité dangereuse, en un mot doit-on conserver l'article ou l'annuler ? Se sont prononcés pour la conservation, Christ, Guilbert, Gothique (2), Cabot, pour l'ablation Adrien, Vastine, Tabar, Vicaire, Chintreuil, moi. Après une vive discussion où les personnalités se croisaient à tout bout de champs, discussion où hors Adrien, Christ et Gothique, il a été dit force choses insignifiantes, bon nombre d'inutiles et pas mal de stupidités sentimentales.

L'article a été détruit par une majorité : une chose nous contrariait, Adrien et moi, c'est qu'à défaut de ta présence nous n'ayons ton avis à cet égard, car enfin tu étais l'auteur de l'article, et mieux que tout autre tu en aurais pu prouver la nécessité. Mais je crois que si tu avais assisté à la séance tu aurais reconnu qu'en le conservant c'était un germe de zizanie qui n'aurait fait que s'accroître avec les mentions qu'on aurait pu faire. Maintenant voici un autre point en litige, c'est l'article politique. A la fin de la séance, Cabot, ahuri par le bruit, est

(1) Souligné dans le manuscrit.
(2) Léopold Desbrosses.

veau mettre cette question à l'ordre du jour. Comment moi, qui suis l'école de Chateaubriand, pourrais-je me trouver d'accord, et surtout pourrais-je *louer*, comme l'exige notre contrat, les ouvrages de Murger, d'Adrien ou de Noel, qui au contraire suivent par exemple en philosophie l'école de Leroux ou de Lamenais (*sic*) dans le cas où eux et moi seraient imprimés, la dissidence frappante de nos opinions m'interdirait la *louange* à leur égard, comme ils ne pourraient eux de leur côté vanter les miens sous peine d'être en contradiction évidente avec eux-mêmes. Que faut-il faire ? — En pareille occurence, lui a-t-il été répondu, pour être logique avec vous-même, *louez le style des productions de vos compagnons et gardez le silence* sur ce que vos convictions vous porteraient à combattre, de cette façon vous accomplissez le vœu de l'article 8. Je ne sais si Cabot n'aura pas compris, mais la confusion était telle qu'étourdi sans doute, il a laissé échapper le mot de démission, violentes rumeurs, etc., etc..., et on leva la séance, sans rien conclure à ce sujet. Depuis, j'ai revu Cabot, il a compris et accepté *le faux fayant du louez la forme* et *taisez-vous sur le fond*, dans le cas où ce que vous présumez arriverait, ce qui fait qu'à l'heure présente, il n'est plus question de démission, mais je crains et le dis à toi seulement qu'on ne soit forcé de lui retirer les fonctions de vice-président. Je me propose de manœuvrer en sorte, *pardonne cette expression*, en sorte qu'Adrien le remplace. Franchement c'est le seul qui pourrait se faire écouter, l'expérience me l'a prouvé à la dernière séance, il était le seul qui fut écouté assez tranquillement. Passe-moi ton avis au sujet de tout ce que je t'écris, il est probable que l'article politique sera mis à l'ordre du jour à la prochaine séance. Je te dirai franchement qu'il ne dépend que de moi pour le faire annuler, aussi il ne vivra pas longtemps, car ou la société est artistique ou elle ne l'est pas, eh bien, avec l'article tel qu'il existe, un homme de talent, qui viendrait se proposer à notre société ne serait pas accepté, s'il était légitimiste. Je crois qu'il serait bon, et penses-y, de rester seulement dans le cercle artistique proprement dit et d'écarter toute question politique.

Voilà ce qui a été proposé par Adrien et accepté à l'unanimité. Tout membre de la Société, qui pendant le cours d'un trimestre à un autre, aurait fait quelque remarque sur l'art formulé en aphorisme ou autrement, pourra la soumettre à la Société qui, après en avoir apprécié la justesse, l'inscrirait sur un livret à ce destiné, ce qui au bout de quelque temps pourrait donner un résultat fort intéressant. Il a été en outre accordé à Adrien la permission de fonder un journal pour son compte, tu as dû, du reste, avoir de lui des explications à ce sujet. Je m'arrête ici en te priant de me répondre longuement sur tout ce que je t'ai marqué et en t'invitant à ne me pas oublier près de Pierre Bisson.

Ton bien dévoué ami,

HENRY MURGER.

Je ne sais si c'est une blague, mais Nozan m'a dit qu'on lui avait payé son feuilleton 150 fr.

Evidemment une telle somme semblait un Pactole à cet éternel chasseur de pécune !

Ainsi donc cette lettre, dont le style certes est loin d'être limé, forme le curieux procès-verbal d'une séance de la société des Buveurs d'eau, fondée, on s'en souvient, à la fin de 1841.

Les questions soumises à l'ordre du jour peuvent nous sembler un peu puériles, mais notre jeunesse, dépourvue d'idéal, serait-elle d'humeur à les discuter aujourd'hui, avec la même fougue qui entraînait parfois loin des limites académiques les camarades de Murger ?

Pour terminer, je soumets, à titre de curiosité, aux gens de lettres assoiffés d'argent, ce curieux état des sommes touchées par le père de Mimi Pinson, pour quelques-unes de ses œuvres, et relevé par Nadar, qui l'a signé et certifié conforme.

Vie de Bohême........................	500 fr.
Vie de Jeunesse........................	500 »
Pays latin........................	500 »
Adeline........................	500 »
Buveurs d'eau........................	500 »
Dernier rendez-vous........................	500 »
Propos de ville 1°........................	100 »
Ballades et 1°........................	100 »
Roman de toutes les femmes 1°	100 »
Pour la réimpression........................	300 »
du vol. et fin de ces trois derniers augmentés	700 »
y compris le volume de........................	
Paris moitié inédit........................	100 »
Bonhomme jadis........................	100 »
Vie de Bohême........................	200 »
Gratification (?)........................	500 »
	5.300 (sic)
Mais le report indique bien..........	5.200 »
Edition (?)........................	200 »
Reproduction (?)........................	250 »
	5.650 fr.

Admettons ce total comme exact et nous aurons un aperçu de ce que rapportait un roman ou un recueil de contes à un écrivain de cette époque. Les honoraires d'aujourd'hui sont-ils plus éle-

vés proportionnellement à la vie chère ? C'est toujours pour certains ouvriers de la plume la continuation de la Bohème.

Mais celle-ci ne se présente plus sous son aspect tragique et pittoresque d'autrefois, bien qu'elle compte encore quelques martyrs, ou quelques apôtres, ses Schaunard et ses Colline, vers lesquels se tourne quand même la pitié du peuple badaud et bon enfant.

La vache enragée ne reste pas seulement l'animal symbolique de la misère intellectuelle de la période romantique : actuellement accaparée par des humoristes de la Butte Montmartre, elle offre ses flancs décharnés à ceux qui s'imaginent, en suçant son lait, puiser la force d'atteindre les hauts sommets de richesse et de gloire.

Toutefois, ceux qui l'entourent en se moquant de sa maigreur ne feraient plus partie du cénacle de Murger, dont ils trouveraient le programme d'action trop vieilli. Ils ont subi, pour la plupart, le joug de la fâcheuse évolution littéraire, dont les influences sont plus utilitaires qu'artistiques, et, s'adaptant aux goûts du jour qui poussent l'artisan du cerveau à la conquête du million, ils aspirent de toutes leurs forces à devenir les bourgeois dont ils rient.

EDMOND SPALIKOWSKI.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Orestes Ferrara : *Machiavel,* traduction par Francis de Miomandre, Honoré Champion. — Alfred Mortier : *Machiavel, Pages choisies,* Albin Michel.

Le **Machiavel** de M. Orestes Ferrara, élégamment traduit par M. Francis de Miomandre, est un de ces livres hardis et réfléchis qui laissent dans l'esprit une belle résonance virile. La richesse de l'information, la claire audace de la pensée fort insoucieuse des postulations du vulgaire, la sereine domination du sujet, l'union de la méditation à l'expérience des réalités, font à ce livre une fête pour l'intelligence. Tout en exprimant ma reconnaissance à l'auteur, je me sens envahi de quelque mélancolie. Je songe que les œuvres de pensée hardie et pénétrante tendent de plus en plus à fleurir ailleurs qu'en terre de France. Puissé-je me tromper !

Machiavel s'est livré à une coupable inconvenance. Fonction-

naire de troisième ou quatrième ordre en la ville de Florence, il se découvrit un esprit extraordinaire, capable de contempler de haut les plus complexes questions politiques avec une intrépidité, une fermeté et une pénétration de regard qui ne se rencontrent pas une fois par siècle. Au point de départ de Machiavel, il y avait un malentendu et l'histoire de Machiavel et celle de son œuvre à travers les siècles ne sont guère qu'une suite de malentendus. Quand on est voué aux fonctions subalternes, il ne faut pas s'aviser de jeter sur le monde un regard césarien ! Des pages très intéressantes et combien riches pour la connaissance de l'humanité nous montrent dans le livre de M. Ferrara l'exacte attitude des contemporains de Machiavel à son égard. Ils eurent pour lui les sentiments qu'on doit avoir pour un modeste fonctionnaire et ne pressentirent en rien qu'il pût être considéré par la suite comme un extraordinaire génie ou comme un monstre qu'on taxe d'infamie. Ceux qui connurent d'abord ses manuscrits n'en reçurent en bien ni en mal aucune impression particulière. Nos hommes de génie sont aujourd'hui plus avisés. Dès leur premier geste, ils s'écrient : « Attention ! vous êtes en présence du génie », et l'on est prévenu... M. Ferrara montre bien que le XVIIe et le XVIIIe siècle ne pouvaient comprendre Machiavel. Son manque de spiritualisme, son antichristianisme, sa haine de la Papauté, lui aliénèrent le XVIIe siècle, sa volonté très nette de résister aux grandes illusions sentimentales et au charme des « Nuées » le firent haïr du XVIIIe siècle :

La seconde moitié du XVIIe siècle, et plus encore le XVIIIe siècle avec sa réaction mystique, détruisirent dans l'âme collective ce bel esprit de vérité qui avait animé l'époque classique, et Machiavel, classique de la politique, tomba avec son temps Il avait aimé la vérité, il l'avait sentie quoiqu'elle fût triste et douloureuse : mais parce que c'était la vérité, elle constituait pour lui le facteur suprême du succès et du bien, et il ne pouvait se rattacher à l'époque des grandes illusions qui vint ensuite que par le martyre auquel il fut soumis. »

Jugement pénétrant sur le XVIIIe siècle et sur Machiavel à qui on peut appliquer les mots de Nietzsche sur Schopenhauer : « Il prit sur lui la souffrance volontaire de la veracité ».

M. Ferrara nous présente au cours des XVIIe, XVIIIe, XIXe et même XXe siècle, les divers jugements que suscita Machiavel. La gamme en est variée et étonnante ! La première grande attaque part d'un certain cardinal anglais, Reginald Pole, qui

déclare que le doigt du diable a écrit les paroles de Machiavel. En général, les princes lurent avec sympathie Machiavel, la notion machiavélique de l'Etat les plaçant dans une avantageuse position en face du pouvoir spirituel. L'Eglise au contraire vit dans les théories de Machiavel l'arme destinée « à démolir la prépondérance politique qu'elle avait mis plus de dix siècles à obtenir et qu'elle voulait défendre à tout prix ». Quant à Napoléon, il affirmait que les idées de Machiavel étaient un produit de la vérité vécue.

J'ai tout particulièrement apprécié dans le livre de M. Ferrara les pages consacrées à César Borgia. M. Ferrara sait résister aux jugements traditionnels et sa manière d'apprécier le fameux duc de Valentinois me semble une des plus impartiales qui soient. « Il est ouvert et franc », dit M. Ferrara, qui prend plaisir à le montrer « sincère jusqu'à la brusquerie » et négociant cartes sur table. Il aurait eu la passion du bien public et, somme toute, il n'aurait jamais versé le sang pour de futiles raisons, comme les autres princes de son temps. M. Ferrara convient cependant que sa virtuosité politique restait inférieure à celle de son père, le pape Alexandre VI, lui aussi calomnié à plaisir. Il montre que Machiavel, « qui eut la première idée de l'Etat moderne », et César Borgia, qui fit sur lui si vive impression, eurent en commun l'idée que le gouvernement « n'était pas pour eux un but personnel, mais un moyen de faire le bien ». Il est évident que la « mystique » de Machiavel est une mystique du bien public, — mais il est non moins évident que les moyens indiqués par Machiavel pour assurer le bien public vous donnent la chair de poule. Mais le réel est le réel !

On sent que M. Ferrara admire en Machiavel l'esprit de la Renaissance dans son opposition à ce qu'il nomme « l'esprit asiatique », qui est encore l'esprit chrétien. Avec beaucoup de crânerie, il nous dit :

> Les périodes de véritable grandeur sont celles qui rejettent les principes asiatiques et annulent leur influence sur l'esprit collectif. Les siècles de grandeur indiscutable, ceux qui nous ont transmis des trésors de culture et d'art, condamnent uniformément l'ascétisme et se moquent du surnaturel.

Et M. Ferrara de dresser un enthousiaste tableau d'une époque où le Vatican était un « centre de plaisir, d'art et de jeu » alors que dirigeants laïcs et religieux pratiquaient « une incré-

dulité complète pour tout ce qui n'est pas la vie réelle » ...

Mais M. Ferrara ne simplifie-t-il pas un peu trop le tableau de la Renaissance? L'esprit chrétien était-il si éliminé qu'il le prétend? Et chez certains esprits affranchis, que de superstitions diverses, et de goûts étranges pour la sorcellerie et pour la magie par exemple, substituées à la foi perdue? Et cette grandeur extraordinaire de la Renaissance, comment se fait-il que Machiavel ne l'ait point discernée, puisqu'il accusait son époque d'être misérable entre toutes et qu'elle lui inspirait un vif dégoût par toutes ses turpitudes? Avons-nous un critère certain pour la grandeur d'une époque? Sur quoi se fonder pour dire qu'une époque est plus grande qu'une autre? Tout dépend de l'idéal particulier que chacun se fait de la vie. Le christianisme apporte une intensité de vie intérieure qui peut faire la vie aussi grande que le dévouement fervent de l'individu aux fins que se propose la collectivité. Une âme de qualité donnera un accent supérieur à la vie, quel que soit l'état de santé ou de maladie du corps social auquel elle appartient. D'autre part, M. Ferrara ne condamne-t-il pas un peu catégoriquement le mysticisme, à son avis germe de décadence sociale? Et si le mysticisme était inséparable du fait même de vie! Si tous les positivismes englobaient à leur insu des éléments mystiques cachés! Si le mysticisme, chassé d'un côté, revenait toujours d'un autre côté sous d'étranges déguisements!

Voici qui atteste une bonne compréhension de Machiavel :

Le fait est qu'il place l'Etat au-dessus de tout, sa défense au delà de toutes les règles de la vie normale ; il croit que les procédés honorables sont les meilleurs, mais que la vie de l'institution vaut plus que tous les procédés.

On est prêt à louer cette sympathie de M. Ferrara qui lui permet de pénétrer l'œuvre de Machiavel parfois d'une manière incisive. Et cependant, j'entrevois des possibilités de discussion qui ne semblent pas frapper M. Ferrara.

En réalité, M. Ferrara n'a pas de peine à triompher des critiques les plus variées contre Machiavel, parce que ces critiques n'atteignent pas Machiavel au vrai point qu'il faut viser. En fait, il ne songe même pas aux critiques que j'entrevois parce que, homme d'Etat lui-même, il adopte instinctivement l'angle de vision qui est celui de Machiavel. Et instinctivement encore, il accepte comme évident l'axiome essentiel de Machiavel que d'ail-

leurs Machiavel n'a pas même songé à formuler. — Et cet axiome est le suivant : il y a identité entre l'intérêt et le bonheur des individus et la puissance de l'Etat... Règle générale : pour se battre avec un théoricien. il faut toujours aller chercher ses axiomes fondamentaux qu'il considère comme évidents. Si l'on conteste l'axiome cardinal de Machiavel et on peut le contester, la position de Machiavel, peut souffrir quelques correctifs. Que voulait dire Nietzsche par exemple, lorsqu'il écrivait que les époques les plus intéressantes pour l'individu sont celles où la santé de l'Etat est défaillante ? Et n'y aurait-il pas la possibilité d'un bien curieux traité de machiavélisme à l'usage de l'individu dans ses rapports avec l'Etat ! Il n'y aurait qu'à prendre des exemples, non dans les principautés construites par l'imagination, mais dans les principautés réelles, pour voir que fort souvent les citoyens qui ont résolument dissocié leur intérêt personnel de celui de l'Etat y ont trouvé de grands avantages et ont évité de grands périls.

Que voulait dire Palante lorsqu'il parlait des antinomies entre la société et l'individu ? En supposant que le tout des aspirations de l'homme peut se satisfaire par la constitution d'un Etat vigoureux et la ferveur civique et la joie d'appartenir à une collectivité bien unie où chacun ne songe qu'à vivre pour la puissance du tout, Machiavel n'envisage-t-il pas des hommes un peu autres que ceux qu'on rencontre effectivement dans les principautés réelles ? Si cet implacable réaliste avait lui aussi ses illusions ! Si sa connaissance de l'homme présentait parfois quelques insuffisances ! S'il s'était laissé abuser sur certains points par les historiens antiques, insuffisamment critiqués ! Si le plus intéressant et le plus précieux de la vie humaine commençait au delà des rapports de l'individu et de l'Etat ! Si pour conserver à la plante humaine sa souplesse, sa richesse, sa spontanéité, sa plus haute vitalité et son épanouissement spirituel, il était nécessaire que l'individu réagisse sur quelques points contre la volonté du « prince », qui tend à contraindre en lui la part d'humanité qui n'est pas orientée vers les fins de l'Etat ?

La discussion de Machiavel nous mènerait extrêmement loin. Et si le livre de M. Ferrara a forcé mon estime et m'a apporté des pages qui m'ont été une délectation, je n'en aurais pas moins désiré une discussion plus vive des idées fondamentales de Machiavel.

Je souhaite succès aux **Pages choisies de Nicolas Machiavel**, présentées par M. Alfred Mortier. Mais je ne sais pas si ce livre rencontrera en France beaucoup de lecteurs. Car la victoire, qui a stimulé notre appétit d'exister et notre sens pratique des affaires, a laissé je ne sais quelle torpeur dans les intelligences françaises. Et il faut un esprit singulièrement actif et délié pour se plaire à la lecture de Machiavel !

L'Introduction de M. Alfred Mortier est brève, mais assez substantielle. Agréable à lire, elle peut contribuer à rétablir dans les esprits une vision de Machiavel qui sera un bon correctif à la grossière et absurde vision coutumière du grand Florentin.

M. Alfred Mortier a eu raison de puiser une bonne part de ses extraits en dehors des principaux livres de Machiavel. Il est bien d'avoir emprunté aux *Lettres familières* le tableau curieux de la vie de Machiavel exilé. Il est bien d'avoir fait appel à la *Vie de Castraccio Castracani* et de n'avoir pas omis la relation du fameux guet-apens de Sinigaglia. On sent que M. Mortier a voulu donner tous les textes de Machiavel qui éclairent la politique des Borgia, et cette intention est louable.

Il est visible que M. Alfred Mortier a accordé la plus grande importance au *Prince*. C'est à cet ouvrage qu'il emprunte ses plus nombreux extraits. A mon gré, il a un peu sacrifié le *Discours sur Tite-Live*, où apparaissent maints aspects caractéristiques de Machiavel, qu'on voit moins nettement dans le *Prince*. Peut-être est-ce dans le *Discours sur Tite-Live* qu'on voit le mieux Machiavel sous l'aspect d'un précurseur de Montesquieu. C'est là aussi qu'on trouve quelques-uns de ses plus beaux accents pour la liberté.

Dans les extraits de l'*Histoire de Florence*, j'ai regretté de ne pas voir figurer le saisissant discours d'un séditieux dans l'émeute de 1378, et aussi une très curieuse page et toute d'actualité, sur ce qu'on peut nommer les victoires désastreuses.

Chaque fois que la victoire appauvrit, ou que la conquête affaiblit le vainqueur, on a dépassé ou l'on n'a point atteint l'objet pour lequel on faisait la guerre... Pour un tel état, la défaite n'est qu'un simple malheur, tandis que la victoire est un véritable désastre. Dans le premier cas, il ne souffre que le mal que lui fait l'ennemi ; dans le second, il subit, malgré sa victoire, les prétentions de ses propres amis ; prétentions d'autant plus insupportables qu'elles sont moins fondées, et qu'il se voit forcé d'accabler ses sujets du fardeau de charges nouvelles.

Je sais la difficulté de composer un livre d'extraits. Les préférences personnelles jouent un grand rôle. Il est impossible de contenter tout le monde avec de pareils ouvrages. Dans l'ensemble, le livre de M. Alfred Mortier est un travail consciencieux et judicieux.

GABRIEL BRUNET.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Albert Giraud. — Gaston Heux : *Symphonies et sérénades*, éditions gauloises. — Guillaume van Looy : *Poèmes pour la Rose*, L'Oiseau bleu. — George Adam : *Petits commerces*, Ed. Georges Thone, Liège. — Roger de Leval : *Amarillaire*, L'Oiseau bleu. — Marcel Clémeur : *Le Déclin d'Avril*, sans nom d'éditeur. — Mémento.

Albert Giraud, que l'on vient de fêter au *Résidence-Théâtre*, appartient au groupe de *La Jeune Belgique* qui, quoi qu'on en ait dit, sonna le réveil de nos lettres. Vétéran des âpres luttes entreprises par Max Waller contre notre béotisme d'alors, il perpétue en des temps incertains une ère héroïque dont ses vers impeccables prolongent magnifiquement l'écho.

Pour être moins connue que celle d'un Verhaeren ou d'un Maeterlinck, son œuvre est cependant de celles qui marquent dans l'histoire littéraire. Conçue en dehors de la mode et du temps, elle ne s'inspire que de principes éternels et se rattache ainsi à la tradition classique.

Cette fidélité de Giraud au classicisme est selon les uns son honneur, selon les autres sa faiblesse. Car si, par son intransigeance doctrinale, il affirme sa volonté d'artiste, il renonce aussi aux bénéfices souvent précaires, mais toujours flatteurs, de l'actualité.

Dès son premier livre, il avait du reste pris attitude :

Je m'exile à jamais dans ces vers nostalgiques
Et mon cœur n'attend rien des hommes d'aujourd'hui,

lit-on dans la pièce liminaire de *Hors du Siècle* qui date de 1887.

Dans *Les Dernières Fêtes*, *La Guirlande des Dieux*, *La Frise empourprée*, *Le Miroir caché*, il ne fait qu'accentuer cet aristocratisme, et, bien qu'il ait déserté sa tour d'ivoire pour écrire les poèmes de guerre du *Laurier*, son art n'a jamais dérogé aux règles qu'il lui avait assignées. Il s'inspire d'ailleurs de glorieux

modèles : Vigny, Baudelaire et les grands Parnassiens régnaient en maîtres parmi les poètes de la *Jeune Belgique* qui, combattant au nom de l'Art pour l'Art, puisaient dans la vie et l'œuvre de leurs illustres devanciers une leçon et un exemple.

Tandis qu'Ivan Gilkin se livrait éperdument aux mortelles délices des *Fleurs du Mal* et s'évertuait à en capter les aromes, Albert Giraud qui, comme Vigny et Leconte de l'Isle, se refusait aux suffrages de la multitude, emprunta à Théophile Gautier son amour du décor et du faste, qui répondait d'ailleurs à de secrètes prédilections.

Flamand d'origine, c'est avec une ardeur toute flamande qu'il transmue dans ses opulents poèmes les trésors de ses maîtres.

Car lui aussi est un poète pour qui le monde extérieur existe et que ne troublent guère les problèmes qu'il ne comprend pas.

Il suffit de lire quelques uns de ses vers pour s'en apercevoir. Tous, obéissant à une rigoureuse métrique, sont marqués au coin de la plus stricte objectivité et malgré la nostalgie qui les imprègne, ils ne s'évadent jamais d'un décor préconçu. Pour ce poète en marge de son temps, ce n'est donc pas dans un monde irréel que se trouve l'asile rêvé. Giraud n'a que faire d'un univers chimérique, où ne résonnerait pas comme il le souhaite son verbe autoritaire. Malgré l'appel des symbolistes, dont la captieuse voix l'incite à l'aventure, il s'obstine dans une contemplation aiguë des êtres et des choses, et, loin de se perdre avec Mallarmé, Rimbaud et Verlaine dans une Thulé de songe, ou avec son illustre rival Emile Verhaeren parmi les villes et les campagnes hallucinées, Albert Giraud, en vrai Flamand réaliste, emprunte au somptueux manteau de l'histoire l'étoffe et l'or de ses poèmes.

Précédant les piaffantes cavalcades de princes, de cardinaux, de tribuns et de reîtres, il chante sur la grande lyre qu'il dénommera « la sœur auguste de l'épée » les méditations des rois, les désirs ambigus des dauphins, les rêves des grands peintres et les tourments secrets des Dieux.

Visions somptueuses régies par un sévère équilibre, élans plus fiers qu'audacieux, mais toujours irrésistibles, lyrisme qui, tout en n'innovant rien, s'efforce de maintenir dans ses rets magnifiques les hautes lois du rythme et du verbe, tout cela éclate, palpite et rayonne dans cette œuvre savante, à laquelle il n'aura manqué qu'un peu d'abandon pour égaler les plus grandes.

Car comme Apollon qui l'inspire etdont il est l'un des derniers interprètes, Giraud ne pardonne pas à Marsyas son admirable crime. Plus cruel même que l'Archer divin, chaque fois que retentit autour de lui le chant de la flûte sacrilège, il ressuscite son ennemi pour le plaisir de l'écorcher à nouveau.

C'est à ces heures-là que son Dieu le possède tout entier et lui prête des accents rebelles aux injures de la lassitude et de l'âge.

Dans cette lutte forcément inégale, puisqu'à peine immolé le satyre renaît chaque fois plus vivant, Albert Giraud garde toute la fougue d'un messager apollinien qui, même au seuil de la défaite, trouve toujours dans son carquois le trait victorieux.

Tour à tour allègre et cruel, il imprime alors à ses alexandrins le rythme même de sa fièvre. Car Apollon a beau l'inspirer, il n'est plus qu'un homme en proie à sa passion et c'est en homme qu'il se rue sur son splendide adversaire. Sans doute, les blessures de Marsyas, sa pathétique plainte et le geste de ses bras vaincus pénètrent le poète d'une horreur sacrée. Mais le drame de cette agonie et le reflet d'étoile qui filtre à travers les paupières du mourant inspirent soudain à l'homme qui vient de s'éveiller d'invincibles remords, aussitôt trahis par le halètement du vers et l'humaine cadence de la strophe. Aussi assisterons-nous sans nous en étonner au triomphe occulte de Marsyas dans certains poèmes où Giraud, s'abandonnant enfin à lui-même, dégage de leurs liens tyranniques ses admirables dons de poète et d'artiste.

C'est cet artiste et ce poète injustement méconnu que l'on a fêté dans un récent gala lyrique. Apollon a dû, certes, s'en réjouir. Mais Albert Giraud peut être assuré que Marsyas ne fut pas le dernier à l'applaudir.

Puisse M. Gaston Heux se ménager, lui aussi, la faveur de ces rivaux réconciliés ! Car M. Gaston Heux, qui professe pour Albert Giraud une admiration filiale, hante comme lui les domaines olympiens. Il est le confident des dieux et son œuvre, déjà considérable, retentit d'innombrables hymnes en leur honneur. Mais alors que l'on pénètre dans l'œuvre d'Albert Giraud par une route royale, ce sont des chemins détournés qui mènent aux temples desservis par M. Gaston Heux. Lucide, la Muse d'Albert Giraud prend son essor en pleine lumière. Celle que s'est choisie M. Gaston Heux ne dédaigne pas les sortilèges noc-

turnes et, pour être toujours harmonieux, ses chants paraissent souvent obscurs.

On s'en aperçoit dans le nouvel ouvrage que M. Heux vient de publier aux *Editions Gauloises* sous le titre **Symphonies et sérénades**. Ces symphonies et ces sérénades font suite à *L'Initiation douloureuse*, parue il y a deux ans, et n'illustrent qu'un épisode de la grande œuvre lyrique poursuivie par M. Heux avec une ferveur et un enthousiasme auxquels on ne rendra jamais assez hommage.

Dans une longue préface, M. Gaston Heux s'attache à justifier ce qu'il appelle son hermétisme. Car M. Heux l'avoue sans détour : il est ou croit être un poète difficile, ce qui lui a valu d'ailleurs, de la part de quelques-uns de ses amis, un rapprochement flatteur avec M. Paul Valéry. Selon M. Heux, l'hermétisme d'un poème résulterait d'un excès de richesses, puisque les sensations, l'intelligence et la sensibilité s'y confondent en synthèses, correspondances, restrictions et symboles communs.

Chargée de tels trésors, une œuvre demeure obscure pour qui n'en découvre point la clef. Mais comme cette obscurité la rend susceptible d'une foule d'interprétations, elle offre à qui la découvre l'attrait d'une terre vierge et le prestige d'un mystère sans cesse renouvelé.

Ces considérations de M. Heux s'appliqueraient assez bien à Mallarmé et à Valéry, dont le haut lyrisme a déjà envoûté des légions de commentateurs.

Cependant, on se demande, après lecture de *Symphonies et sérénades*, ce qui constitue, d'après M. Heux, l'hermétisme de son art. En vain chercherait-on dans ses poèmes les magnétiques points d'interrogation des sonnets mallarméens et de *La Jeune Parque*.

Bien au contraire, les idées de M. Heux s'y cristallisent sans effort autour de problèmes fort ordinaires.

Leur seul mérite tient à la virtuosité verbale du poète qui, enivré par les mots et soucieux de les asservir à son caprice, s'en sert tantôt pour d'expertes jongleries, tantôt pour d'éloquentes vaticinations.

Au Parnasse qu'il vénère, M. Heux a emprunté un sens de la plasticité qui nous vaut, dans *Symphonies et sérénades*, tant de beaux vers et tant d'éclatantes images.

Mais comme à cette plasticité M. Gaston Heux joint un goût marqué de la fantaisie, il se fait que son livre, souvent quand on s'y attend le moins, glisse de la grande ode au madrigal, avec une verve aussi déconcertante qu'irrésistible.

Ce n'est pas par leur perfection formelle que plairont les **Poèmes pour la Rose** de M. Gommaire van Looy. Pourquoi s'en plaindre d'ailleurs, puisque, imprégnés de l'essence même de la poésie, ils possèdent une vertu supérieure à toutes les formules ?

Improvisés, semble-t-il, au gré de l'heure et tout vibrants encore de l'émoi qui les fit naître, ils prolongent de la fleur qu'ils célèbrent la libre grâce, les parfums épars et cette souveraine langueur, si proche de celle des lèvres bien-aimées.

Cette rose, autour de laquelle ils voltigent amoureusement, n'a cependant rien de mystique ni de voluptueux. Eclose au cœur même du poète, elle n'est que prétexte à harmonieuses litanies sans signification précise, mais d'une fraîcheur inoubliable.

Il y a de la fraîcheur aussi dans **Petits Commerces** de M. George Adam, qu'un éditeur bénévole loue peut-être plus qu'il ne sied, dans un « papillon » ultra-lyrique. A en croire ce thuriféraire bien intentionné, M. Georges Adam, qui a vingt ans, nous aurait gratifiés d'emblée d'une œuvre. C'est aller un peu vite en besogne. Car si M. Adam possède quelque talent, il le doit en dehors de lui-même, à des réminiscences de M. Marcel Thiry et d'Henry Bataille, quand ce n'est pas de M. Paul Géraldy et de M. Francis Jammes.

Pour M. Roger de Leval qui publie **Armillaire**, la poésie n'est pas le jeu nonchalant qui plaît à M. Adam.

Sans doute, il y a quelque agrément à tresser des guirlandes plus ou moins touffues de métaphores et d'images. Pour peu qu'il ait de l'imagination et du savoir-faire, n'importe qui peut ainsi nous donner le change et acquérir une enviable notoriété.

En vouant ses poèmes à un symbole cosmographique, M. de Leval échappe à ce péril et leur assigne une destinée plus hautaine.

S'entrelaçant autour d'un centre spirituel comme les différents cercles de la sphère armillaire, ils empruntent à ce centre un élan qu'ils lui restituent aussitôt en conquêtes.

Aussi le moindre poème de M. de Leval dépasse-t-il le cadre

où il s'est inscrit et fait sourdre, à travers son apparente trame, la mystérieuse musique de l'esprit.

M. Marcel Clémeur est plus ingénu et se préoccupe moins de la beauté seconde d'un poème que de son pittoresque. Avec M. Noël Ruet, dont il est d'ailleurs le compatriote, il représente en Belgique le lyrisme charmant mis à la mode par M. Tristan Derême et, comme la plupart des poètes fantaisistes de France, il n'a pas manqué de servir, dans ses rythmes et ses thèmes, le précieux et subtil génie de P. J. Toulet.

Sensible et imaginatif à souhait, il « aquarellise » aujourd'hui des sites heureux et d'aimables visages et, même quand l'effleure la mélancolie, il ne modifie en rien la gamme de ses couleurs. Sans différer beaucoup de ses précédents recueils, **Le Déclin d'Avril**, qu'il vient de faire paraître avec un poème liminaire de M. Fernand Mazade, affirme une fois de plus ses enviables dons.

Mémento. — Le dernier fascicule de la revue **Echantillons** est consacré à la France et aux jeunes écrivains français.

— Les **Nouvelles** dédient un copieux fascicule au gentil poète Noël Ruet.

GEORGES MARLOW.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

Sigurd Host : *Ibsens digtning og Ibsen selv* (*l'Œuvre d'Ibsen et Ibsen lui-même*), Oslo, Gyldendal. — Erik Kihlman : *Ur Ibsens dramatikens idehistoria* (*Sur les origines idéologiques de l'œuvre d'Ibsen*), Helsingfors, Söderström. — Fr. Ozding : *Det lärde Holland* (*la « Hollande savante »*), Oslo, Gröndahl. — Francis Bull : *Fra « Hærmandene » over « Vidderne » til « Kjärlig hedens komedie »* (*des « Guerriers » par « les Hauteurs » à « la Comédie de l'Amour »*), Oslo, Dybwad. — Halvdan Koht ; *Henrik Ibsen, eit Diktarliv* (*Henrik Ibsen, vie d'un poète*), Oslo, Aschehoug. — Henrik Ibsen : *Handreaarsutgave* (*Edition du centenaire*), Oslo, Gyldendal. — Mémento.

A l'occasion du centenaire d'Ibsen ont été publiés, naturellement, un certain nombre d'études ou d'ouvrages d'ensemble. La revue d'histoire littéraire *Edda* lui a consacré un numéro spécial, où divers collaborateurs étrangers ont donné des articles. Qu'il me soit permis de signaler le mien, afin que ma conclusion soit énoncée dans une revue française : je pense avoir établi que, pour son vaste drame *Empereur et Galiléen*, Ibsen a en partie traduit du français, et en partie résumé environ 300 pages de l'ouvrage d'Albert de Broglie : *l'Eglise et l'empire romain au IVe siècle.*

C'est précisément parce qu'il savait mal le français qu'il a dû se résoudre à ce pénible travail de traduction, car il lui avait suffi de lire quelques pages pour comprendre qu'il lui fallait avoir deux longs chapitres de cette histoire à sa disposition, sous une forme commode, pour le consulter et y puiser à son aise.

M. Sigurd Höst a publié une édition norvégienne du volume qu'il avait d'abord publié en français, et dont le *Mercure* a rendu compte. Il a intitulé son livre : **l'œuvre d'Ibsen et Ibsen lui-même**, et ce titre indique fort bien ce qu'il a voulu. Etudier le curieux individu Ibsen, quelquefois pour lui-même, et surtout pour mieux saisir son œuvre, c'est l'objet que se proposent, aujourd'hui, presque tous ceux qui écrivent sur lui. En Norvège, il fut un temps, qui s'est ensuite prolongé à l'étranger, où l'on considérait l'œuvre seule, mais elle n'était le plus souvent que le prétexte de dissertations assez confuses, par lesquelles la méthode actuelle semble bien justifiée.

Il est clair, cependant, que la biographie d'Ibsen est dès maintenant suffisamment connue, et le recul suffisant, pour que l'on puisse, de nouveau, examiner plus directement l'œuvre elle-même. C'est ce qu'a pensé M. Erik Kihlman, finlandais, qui a écrit (en suédois) **Sur les origines idéologiques de l'œuvre dramatique d'Ibsen**. Son livre a précédé le centenaire de quelques années, mais je devais le signaler parce qu'il est exceptionnel, et à cause de son haut intérêt. M. Kihlman ne prétend pas être complet, et indique lui-même qu'il y a lieu d'étudier les liens certains entre la pensée d'Ibsen et celle du poète danois Paludan Müller : on s'en était peu avisé jusqu'ici, mais visiblement on y pense, et je ne serais pas surpris s'il paraissait bientôt quelque mémoire sur ce sujet. En attendant, le philosophe finlandais ne s'est occupé que des analogies depuis longtemps signalées entre le dramaturge norvégien et deux autres danois : J.-L. Heiberg et Sören Kierkegaard. Sur l'admiration d'Ibsen pour J.-L. Heiberg et leur accord essentiel, on trouvera dans cet ouvrage des vues nouvelles et que je crois tout à fait justes. Ibsen avait pour le philosophe vaudevilliste une vénération qu'il fallait expliquer. En ce qui concerne Kierkegaard, les rapprochements sont aussi présentés avec une force impressionnante ; je crois pourtant qu'Ibsen a très peu subi l'influence directe de Kierkegaard, et que, malgré leurs ressemblances, il pouvait

difficilement le comprendre, surtout à cause de l'opposition de leurs idées en matière religieuse.

Nous revenons aux études biographiques avec M. Fr. Ording, qui, par ses relations de famille, avait accès à de nombreux documents relatifs à **la Hollande savante**. Tel est le nom par lequel on désigne un groupe d'amis dont Ibsen a été, de 1857 à 1864, un des membres les plus assidus. Ils se réunissaient chez Paul Botten-Hansen, critique érudit et bibliophile, qui était le « Hollandais » par excellence, ainsi désigné par application d'une phrase de Ludvig Holberg. Cet ouvrage est intéressant parce qu'il précise l'atmosphère intellectuelle dans laquelle Ibsen se plaisait. C'était un milieu alors tout à fait exceptionnel en Norvège, le premier de ce genre que l'on y ait vu, certainement, car on y parlait de tout avec une rare liberté. Le ton était souvent moqueur, et la conversation souvent semée de répliques de Holberg, mais le fond était généralement sérieux, tous, sauf Ibsen, étant des savants, — surtout historiens. Sans cesse on mêlait les considérations transcendantes aux questions actuelles où se manifestaient à la fois des tendances d'esprit fort « avancées », comme on dirait aujourd'hui, et un certain pessimisme critique dont l'effet a été d'entraîner la plupart des « Hollandais », par la suite, à une attitude de conservateurs. Ibsen est resté très lié toute sa vie avec les principaux membres de ce groupe, où l'on admirait Björnson comme poète, mais non comme personnalité. L'étude de ce milieu est importante pour l'histoire de la vie intellectuelle norvégienne, et pour la connaissance d'Ibsen au cours d'une période décisive de sa vie.

La portée de la crise qu'il a subie pendant cette période a été fort bien mise en évidence par M. Francis Bull, dans sa conférence à l'Académie norvégienne d'Oslo, où il ne va toutefois que **des « Guerriers » par « les Hauteurs », à « la Comédie de l'Amour »**, c'est-à-dire de 1857 à 1862. Il y parle, naturellement, des « Hollandais », — et aussi du livre de M. Fr. Ording, pour le louer comme utile, aimable, renseignant, mais en même temps pour exprimer des réserves sur l'appréciation psychologique de l'auteur. Celui-ci, en effet, oubliant qu'ils étaient des jeunes gens à l'époque où il veut les replacer, les a trop vus tels qu'ils sont restés plus tard dans le souvenir de leur entourage : moins gais, moins brillants dans leur conversation, l'esprit

trop ombrageux et rassis. Le fait de les avoir connus dans leur âge mûr a mis contre eux en méfiance le professeur Gerhard Gran, qui a créé une sorte d'injuste légende à leur sujet et a, au contraire, incité M. Fr. Ording à les louer surtout pour des manières d'être et de penser qui n'étaient pas encore les leurs et à négliger un peu leurs qualités essentielles d'alors. Ce qui importe, c'est la qualité de la gymnastique intellectuelle à laquelle on se livrait dans la « Hollande savante », où l'humour s'appuyait sur un savoir étendu et solide. Ibsen a certainement passé dans ce milieu des heures délicieuses, et parfois il s'y montrait causeur exubérant. Cela ne l'empêchait pas toutefois de se rapprocher de Björnson, et de fonder avec lui la « société norvégienne », groupement qui n'était pas en opposition avec les « Hollandais », mais qu'Ibsen était le seul d'entre eux à fréquenter. C'est dire qu'il était alors tiraillé entre deux tendances, et c'est cette situation dont M. Francis Bull a cherché le reflet dans ses rares œuvres des années 1857-62. Ce fut, en effet, l'époque de la plus grande fermentation de son esprit, et M. Francis Bull se plaît aux sujets subtils, qu'il sait traiter avec aisance et clarté.

L'ouvrage le plus important que nous a donné le centenaire est celui de M. Halvdan Koht, l'éditeur de la correspondance et des ébauches, etc., pour lesquelles il a écrit des introductions et des notes si précieuses. Il est professeur d'histoire, et non de littérature, et il lui était naturel de raconter Ibsen et de le suivre dans sa vie et son développement. Voilà donc une biographie de plus : **Henrik Ibsen, vie d'un poète**, est le titre qu'il a donné à son livre. Nous n'en avons d'ailleurs encore que la première partie : « Années de misère (1828-1866) », en sorte que nous sommes réduits, là encore, à la période qui précède celle des œuvres généralement connues du public français. A la fin de ce premier volume de M. Halvdan Koht, Ibsen est encore à onze ans de distance de la publication de son premier drame moderne. C'est dire que le public français est à l'égard d'Ibsen dans la même situation qu'un admirateur de Racine qui ne connaîtrait qu'*Esther* et *Athalie*. Certes, il aurait de quoi admirer. Mais son jugement sur Racine serait peut-être un peu erroné. Ibsen, il est vrai, a été un dramaturge à formation lente. Mais lorsqu'il a ouvert la série de ses drames modernes, il était depuis longtemps un maître dans la technique de son art, il avait écrit nombre

d'œuvres qui resteront, et même, si l'on compte les représentations données en Norvège, on trouve que celles des pièces de la première partie de sa vie ont été plus nombreuses que celles des drames modernes. Le premier volume de M. Halvdan Koht n'est donc nullement une sorte d'introduction, bien qu'il s'arrête à 1866. Pourquoi cette coupure, bien que le premier des drames modernes soit de 1877 ? Le sous-titre l'indique ; c'est en 1866 que, pour la première fois, Ibsen a obtenu un grand succès, et c'est alors que ses années de misère ont pris fin. Il avait 38 ans. C'est alors aussi que ses œuvres commencent à se répandre à l'étranger, d'abord au Danemark.

M. Halvdan Koht était merveilleusement outillé pour écrire cette biographie. S'agit-il du mouvement ouvrier de 1851, auquel Ibsen s'est si vivement intéressé ? Koht est socialiste et a étudié cette histoire aux sources. Ibsen prend part ensuite aux efforts pour créer une langue norvégienne distincte du danois et plus proche des dialectes ? Koht connaît à fond la question, et, allant plus loin que n'alla jamais Ibsen, il a écrit son livre en *landsmaal*. Ibsen s'est passionné plus tard pour l'intervention de la Norvège en faveur du Danemark dans l'affaire du Slesvig ? Koht a publié, précisément sur la position de la Norvège et de la Suède dans ce conflit, un travail qui épuise le sujet. Quant à ce qui concerne plus directement et personnellement Ibsen, nul ne possède documentation plus ample et plus sûre. Et comme cette documentation, avec les discussions qui en précisent la portée, a été indiquée dans des introductions et des notes antérieurement publiées, l'auteur a pu se débarrasser de tout appareil scientifique dans son ouvrage nouveau, qui est écrit à l'usage d'un plus large public, mais, bien entendu, sans rien sacrifier à un désir de vulgarisation.

Halvdan Koht a visé à être complet. La biographie d'Ibsen est détaillée. L'homme est situé dans son milieu de famille, d'abord, puis d'amis, et dans l'ambiance de son temps. Ses œuvres sont situées dans sa vie, ses intentions ressortent, les influences littéraires sont signalées, ses idées sont analysées, en elles-mêmes et dans leur rapport avec les grands courants de l'époque, dans son pays. En somme, l'auteur a fait à peu près ce que j'aurais voulu faire, ce que j'ai tenté avec le premier volume de ma traduction des œuvres complètes d'Ibsen et les quelques extraits, publiés

dans des revues, des notices écrites pour les volumes suivants, qui n'ont pu paraître. Il y a cette différence, — outre l'autorité qui s'attache à la compétence hors de pair de M. Halvdan Koht et à son talent, — qu'il s'adresse aux lecteurs norvégiens, ou du moins scandinaves, et par suite a pu supposer connus une foule de faits d'ordre historique, personnel ou idéologique, qu'il m'a fallu exposer à l'usage d'un public ignorant de l'histoire et de la littérature norvégiennes. Le livre est à la fois minutieux et sobre, et tout de même ample. La lucidité de M. Halvdan Koht en rend la lecture facile, même dans les parties où la plupart des historiens et commentateurs s'efforcent généralement à une décevante subtilité.

Le second séjour d'Ibsen à Kristiania (1857-1864) est la période de sa vie qui restait jusqu'ici la plus obscure. Gerhard Gran l'avait représentée comme uniformément maussade et lamentable. Les chapitres que lui consacre M. Koht sont les plus nouveaux de son ouvrage. Il a su distinguer les moments successifs de joie et d'orgueilleux espoir, de repliement sur soi-même, de découragement et de laisser-aller, puis de sombre énergie, d'enthousiasme, de profonde misère, et de colère, qu'Ibsen a traversés en ces quelques années, sans doute les plus décisives de sa vie. C'est là surtout que les œuvres s'insèrent exactement dans la biographie; celle-ci et les poèmes et pièces s'illustrent mutuellement. On savait que ce lien existait, mais on n'avait pu préciser : il fallait pour cela étudier, avec une rigoureuse chronologie, l'histoire du petit « Théâtre norvégien » que dirigeait Ibsen à Kristiania, la série de ses articles et de ses poèmes, et ses relations avec Björnson. L'existence douloureuse du jeune dramaturge, jusqu'à son départ de Norvège, devient ainsi plus tragiquement émouvante que dans le gris trop monotone et sombre avec lequel on la peignait.

Enfin, je dois signaler la grande **Edition du Centenaire.** Il en était besoin, car le texte des œuvres d'Ibsen n'avait jamais été très bien établi, et les variations d'orthographe ont quelque importance dans un pays où la langue est en voie de transformation rapide, et pour un auteur qui fut très attentif à ce mouvement. Ce minutieux travail est fait surtout par M. Didrik Arup Seip, et toutes les futures éditions des Œuvres d'Ibsen, de forme plus populaire, en profiteront. Mais l'édition du Centenaire comprendra en outre tous les articles et poèmes, la correspondance aug-

mentée de moitié, les variantes, les ébauches, et un dictionnaire de la langue d'Ibsen, plus un album. Chaque œuvre est accompagnée d'une notice rapide et substantielle sur ses origines, par MM. Francis Bull et Halvdan Koht, et d'une description des manuscrits, par M. D. A. Seip. D'après les trois volumes qui en ont paru, c'est une publication qui fait honneur à la librairie norvégienne, et il faut espérer que nos bibliothèques en souscriront quelques exemplaires. Quiconque voudra étudier sérieusement Ibsen ne pourra désormais s'en passer.

MÉMENTO. — Je ne peux que signaler brièvement ici l'ouvrage de M. Lucien Maury : *l'Imagination scandinave* (Perrin, éd.) L'auteur est un spécialiste des choses suédoises, et j'ai rendu compte dans le *Mercure*, pendant la guerre, d'un livre qu'il a spécialement consacré à la Suède. Les écrivains suédois tiennent naturellement une grande place dans son nouveau volume, mais il y montre aussi que sa curiosité s'est étendue aux écrivains danois, norvégiens, et même finnois. On trouvera là de brèves, mais renseignantes études sur les Danois Kierkegaard, Brandes, Karin Michaëlis, et sur les Norvégiens Ibsen, Björnson, Knut Hamsun, Hans E Kinck et Sigrid Undset.

On me permettra de signaler aussi la traduction que je viens de publier du roman *Le Carrefour*, de Johan Frederik Vinsnes, avec une lettre de Johan Bojer et une préface de Lucien Maury (Stock, éd). Une description des bas-fonds d'Oslo est assez inattendue dans les littératures scandinaves, et il y a là un certain Quisling, dont le type est bien singulier. Par la forme aussi, le roman est curieux.

P. G. LA CHESNAIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Georges Valois : *L'Homme contre l'Argent*, Valois. — Athanas G. Politis : *L'Hellénisme et l'Egypte moderne*. Paris, Librairie Félix Alcan, 1929.

M. Georges Valois, dans **L'Homme contre l'Argent**, raconte ses *souvenirs de Dix ans* (1918-1928). Comme il sait écrire et narrer, son livre est d'une lecture agréable, d'autant plus intéressante qu'il raconte le plus qu'il peut des dessous des groupements auxquels il a pris part.

Valois est révolutionnaire par instinct. Dans la vie politique normale, le politicien ne progresse en général que peu à peu. Si au contraire on fait une révolution, on peut espérer prendre le pouvoir et même arriver à le garder. C'est ce qu'a fait Lénine

au nom du communisme. Valois l'a rêvé et le rêve encore au nom du syndicalisme.

Dès 1898, Valois faisait partie « d'un petit groupe révolutionnaire » et était l'un des élèves préférés de Georges Sorel. Ses réflexions, à cette époque, l'avaient déjà conduit au syndicalisme, mais comme le syndicalisme était intimement uni avec le socialisme, alors plus parlementaire qu'aujourd'hui, il rêva d'une dictature réalisant ses idées. Ce rêve le conduisit à devenir royaliste, la monarchie étant une des formes de la dictature. Vers 1906, il entra à l'Action Française.

Il est vrai qu'on n'y était pas syndicaliste du tout, mais on y était si follement révolutionnaire que Valois s'y trouva bien pendant quelque temps. Puis, il chercha à la doubler d'une action syndicaliste appropriée et capable de la renforcer. La guerre interrompit ce travail. Il le reprit en 1918 et en octobre proposa la fondation d'une Confédération nationale de la production française. Elle eut lieu peu après. « Il découvrit alors que les gros industriels, qui parlaient tant de la collaboration des classes, en étaient fort peu partisans en fait... M. Loucheur et ses amis voulaient une Confédération strictement nationale, dominant une Confédération ouvrière associée à ses travaux dans un Conseil économique sans pouvoirs. »

Valois avait repris la direction de sa librairie. L'expérience qu'il y acquit lui inspira de proposer à ses confrères la fondation d'une société pour les transports de librairie. Elle fut décidée dans une réunion au *Mercure de France*. Ce fut le point de départ d'un mouvement d'où sortit la fondation de la Maison du Livre Français, de la Semaine du Livre, du 2e Congrès du Livre, etc. Mais tout cela, ce n'était pas la Révolution. Il eut le sentiment qu'elle eût été possible le 1er mai 1919 « par la jonction des combattants et des producteurs, surtout des ouvriers syndicalistes... Il y eut un mouvement de foule énorme vers les boulevards à Paris... Il ne se produisit exactement rien... Ni le communisme, ni l'Action française ne surent et ne purent prendre le commandement du peuple qui s'offrait... Leur démission date de ce 1er mai .. L'Argent, qui régnait, conserva le commandement. »

A ce moment, Valois faisait paraître en chronique dans l'*Action Française* l'*Economie Nouvelle*. L'ouvrage fut publié en volume en 1920. « Il obtint un succès énorme (20.000 ex.)... La *Journée*

Industrielle se lançait alors... Eugène Mathon [gros industriel roubaisien] lui accorda son concours, à condition qu'elle appuyât mes thèses qui furent regardées comme la doctrine à opposer au marxisme. » « En pleine inflation... fin 1919, Valois commença à voir clair. » En février 1920, il proposa aux éditeurs l'adoption du franc-or. « Il fut pris pour une sorte d'aliéné. » Il publia alors « *La Monnaie saine tuera la vie chère* », mais, « pendant toute une année, put croire qu'il était seul... La vérité est que le silence était organisé. » Fin 1921, il lança l'idée d'une Semaine de la Monnaie, faisant suite à celles du Livre, du Bâtiment et du Commerce extérieur. Elle eut lieu en juin 1922 et obtint le même succès que ses devancières. L'Action Française bénéficiait de ce mouvement au point que Romier put demander : « Les industriels veulent-ils un roi ? » Mais les Semaines n'étaient pour Valois qu'un masque du « complot » qu'il voulait exécuter. Le 19 décembre 1921, il en conféra avec Lucien Moreau et Maurras, et demanda à ce dernier : « A quand le *coup ?* » Maurras répondit par « une longue démonstration sur la chute des idées démocratiques... » « Il « fit pitié » à Valois qui exposa son plan : « L'Etat parlementaire se disloquant, il faut se tenir prêt à prendre l'Etat au moment où il s'effondrera, donc créer des organes de gouvernement, demander de l'argent aux rentiers... construire des organes inter-syndicaux... faire un large appel aux classes ouvrières... tenir prêtes les troupes de l'Action française comme troupes de choc... convoquer les Etats Généraux... Je vous demande un an, dit Valois... Nous ferons lancer le mot par autrui. Six mois plus tard, nous prendrons la tête du mouvement. » Maurras dit son accord. Un an plus tard, le mouvement pour les Etats Généraux naissait « spontanément » dans le pays. « Il fut brisé par l'assassinat de Marius Plateau le 22 janvier 1923 ». Pujo « et ses mouchards le remplacèrent ; cela arrêta toute action révolutionnaire de l'Action fr. » Celle-ci avait déclaré que si l'un des siens tombait assassiné, un de ses adversaires au moins serait frappé par elle. Avant la guerre, Valois avait mis sur pied une équipe de six « vengeurs », chargés chacun d'un homme à venger et de sa contre-partie ; la contre partie de Valois était Clemenceau. « Le jour de l'assassinat de Plateau, il y eut trois exécutions décidées. Il y avait des volontaires. Après les obsèques, il n'y avait plus qu'une exécution... Mais on étudiait plusieurs coups... Trois semaines passèrent...

Au comité hebdomadaire, quelqu'un demanda la parole au nom des « vengeurs » possibles et lut une déclaration où il était dit que les Français n'étant pas des assassins, on ne trouverait personne pour abattre un adversaire à coups de revolver par surprise. » Seuls, Valois et Moreau continuèrent à demander « une décision ». Les autres « furent heureux de se libérer à l'aide du motif noble ».

Valois eut alors « le sentiment net que le complot des Etats était crevé, au moins avec les moyens de l'Action française », et « considéra que le Comité de liaison des grandes Associations pourrait être la cellule d'un organe de gouvernement, le cas échéant. Il chercha aussi les moyens de donner aux Présidents de la République et du Conseil le goût de s'appuyer sur un mouvement extra-parlementaire. Au cours de 1923, systématiquement, les réunions de province du Comité des Etats se terminèrent par le vote d'ordres du jour télégraphiés aux deux Présidents... Ceux-ci répondaient... Daudet fit à ce moment la faute à ne pas commettre : il donna en première page les grands résultats que Valois obtenait parmi les industriels... Chaumet, président du Comité républicain du Commerce, lequel Comité siégeait assidument au Comité de liaison des grandes Associations... posa alors la question constitutionnelle... Valois obtint qu'elle ne fût pas posée... Alors Chaumet déclara que son Comité donnait sa démission. Le président du Comité de liaison, M. Coignet, déclara que ce Comité ne pouvait siéger sans le Comité républicain. Le Comité de liaison fut ainsi supprimé. Par la faute de Daudet, deux années de travail furent perdues.

Dans toute la France, nous nous trouvâmes devant une hostilité très organisée. Nous fîmes une grosse manifestation pour la briser. A l'automne de 1923, nous organisâmes une « journée » où le programme des Etats-Généraux fut exposé... Ce fut un gros succès...Le mouvement parut devoir porter par ses propres moyens.

Je prévoyais une grande crise monétaire pour 1924... Parlons avec Mangin, dis-je à l'Action Française. — « Non, il n'est pas royaliste, objecta Daudet. » — « Il garderait tout pour lui, il est manginiste », ajouta Maurras. Je pris sur moi de voir Mangin. Je lui fis mon exposé. Je conclus : « Il n'y a pas à renverser un gouvernement, mais à prendre la place d'un gouvernement défaillant. Si une assemblée, prenant en main les affaires, faisait appel à vous pour le salut public, lui don-

neriez-vous votre concours ? » Le général me regarda fixement pendant quelques instants en silence... Mais soudain : « Oui », dit-il.

Le franc baissait. Longtemps, Valois soutint que c'était par la faute de Lasteyrie. Puis, dans un article du 27 janvier 1924, il déclara que le vrai responsable était Poincaré. Ce jour-là même, à 8 h. du matin, un coup de téléphone lui apprit que Poincaré lui accordait l'audience demandée trois mois auparavant. Valois lui dit :

Il n'y a qu'un moyen de relever le franc aujourd'hui : les pleins pouvoirs, la dictature... Prenez les pleins pouvoirs, vous aurez toute la France avec vous, et nous-mêmes nous serons dans l'obligation de vous suivre. » Pendant une demi-heure, nous échangeâmes des réflexions. Il tenait les pleins pouvoirs pour impossibles. Il finit par me déclarer, avec ce ton rageur qu'on lui connaît : « Dans ce pays-ci, les mouvements de gauche l'emporteront toujours sur les mouvements de droite »... Sa conclusion était rigoureusement exacte, mais il fallait faire une dictature de gauche. Mon erreur était de vouloir faire une dictature de droite.

Contre l'avis de Valois, l'Action française prit part aux élections du 11 mai 1924 et y dépensa deux millions. Daudet était convaincu qu'elle aurait dix sièges. De ses candidats, seul Valois fut élu, mais il ne fut pas proclamé, des maires ayant refusé d'admettre l'identité de Valois et de Gressent. Il refusa de protester. Il y eut ensuite, entre le 11 mai et le ministère Herriot, « une période où Valois considéra que l'on pouvait tenter un coup sérieux... L'Action française ne fit rien ». Valois, lui, conçut alors le « complot fasciste ». Il en envoya le plan au duc d'Orléans. « Il ne nous appartiendra pas à nous autres de faire un roi, y disait-il, mais une révolution hardie... Ce sera au prince ensuite de se faire appeler comme modérateur. »

Fin août, Valois consolida sa réconciliation avec Romier, qui préparait son entrée au *Figaro*. Ce journal, l'*Action française* et une feuille populaire à fonder devaient servir d'entrée en jeu ; Valois cherchait aussi le moyen de lancer un appel du côté des communistes. Il demanda qu'on le mette en contact avec eux à une conférence qu'il fit sous le nom de l'Union des Corporations françaises au théâtre de Périgueux. Le maire, un ex-chemineau nommé Marcel Delagrange, occupait la loge municipale. Valois exposa les thèses qui furent plus tard celles du Faisceau ; il criti-

qua âprement la bourgeoisie individualiste et loua l'esprit héroïque du combattant et de l'ouvrier révolutionnaire. Delagrange quitta sa loge et parla après lui. Valois lança ensuite son appel aux communistes. « Vous et nous, s'écria-t-il, nous sommes contre la ploutocratie... *Faisons la Révolution ensemble* ». Stupeur, puis élan de la salle. « J'accepte, dit Delagrange, mais la Révolution faite, qui commandera ? » — « Nous ! » lui cria Valois. La salle applaudit frénétiquement. Mais le scandale fut grand à Paris. Le Comité des Forges téléphona au Comité de la Laine, où régnait Mathon, pour lui demander ce que ça signifiait. Mathon avait jadis dit à Romier : « Nous payons, donc nous commandons », et celui-ci lui avait répliqué qu'il ne serait jamais « le porte-plume des industriels ». Mathon vint à Paris, vit Valois, mais celui-ci ne lui fit aucune concession.

Le 11 nov. 1924, à une réunion tenue sous le couvert de la *Revue Universelle*, Valois lança son premier appel aux « combattants ». Nombre de ceux-ci (comme Philippe Barrès, André d'Humières, Serge André), tout à fait étrangers à l'Action fr., donnèrent leur adhésion ; les jours qui suivirent, le Comité des Etats organisa la Semaine de la Propriété Commerciale.

Déjà en octobre, Romier avait annoncé à un petit comité hebdomadaire que les communistes préparaient des événements sérieux. Peu de temps après, Mathon apporta à Valois la circulaire 128 de Désiré Ley à son Consortium du Textile de Roubaix-Tourcoing ; il y exposait la propagande communiste. « En soi, c'était un document sans aucune valeur... mais très dangereux... si on le donnait comme *pris à l'ennemi.* » Valois refusa de le publier, mais, la semaine qui suivit, toute la presse le reproduisit *L'Humanité* ne le renia pas.

Ce fut la grande panique. *L'Action française* lança d'émouvants appels pour la défense de l'ordre. Les ligueurs s'inscrivirent en foule, l'argent arriva de tous les points cardinaux... [Maurras et] Pujo ne firent rien.. Les ligueurs furent littéralement angoissés... On reflua sur moi... Je priai mon ami M. D... qui avait pris en main l'organisation de l'aviation... de se mettre en relations avec Pujo... Nous eûmes l'un et l'autre l'impression nette que Pujo se désintéressait totalement d'une action quelconque.

Cette grande panique faisait partie de ce grand plan... d'effrayer les nations occidentales et latines .. pour les lancer contre les Soviets

pour le salut de l'Empire britannique... Cette folle opération est rêvée par toute une ploutocratie.

A cette époque, Maurras était d'accord avec Valois pour dire que « le péril était ploutocratique ».Il l'autorisa à avoir, le 3 déc. 1924, une entrevue avec Delagrange. La réunion des Jeunesses patriotes à Sèvres et leurs matraques, l'attentat de la rue Damrémont, firent échouer l'idée d'action en commun.

Notre groupe occulte, dit Valois, n'avait pas encore réussi à constituer un organe capable de financer le grand quotidien... A l'Action Française, on se plaignit de nos lenteurs. Je brusquai le mouvement. Van den Brœk donna un grand dîner au Sporting Club ; il y avait un nombre énorme de millions autour de la table. Cela donna 200.000 fr. ... En février 1925, le *Nouveau Siècle* [hebdomadaire] fut fondé, sans argent, avec quelques promesses. Le premier numéro parut avec un fameux Forain... *Et maintenant, place au Combattant méconnu !...* Les abonnements affluèrent... Nous fûmes violemment attaqués par l'*Humanité*, salués joyeusement par les combattants... Soudain, François Coty, que nous ne connaissions pas,nous fit dire : « Vous faites un journal admirable. Il faut en faire un quotidien. Je mets dix millions à votre disposition »... Nous vîmes Coty tout de suite, Arthuys et moi : « Nous avons, lui dis-je, l'intention d'être les maîtres de notre journal. Par conséquent, quel que soit votre apport, la direction sera toujours au groupe de combattants qui a pris l'initiative du mouvement. » — « Parfait, répondit Coty, alors vous comprendrez que je me retire si le journal cesse de mener la politique à laquelle je m'intéresse ». — « D'accord ».... A la fin de juillet [Coty nous dit] : « Il vous faut 6 millions pour un an. Vous allez en trouver 4 1/2, et je fais 1 1/2. Je ne reviens pas sur ma parole... »

[Mais auparavant, à la fin d'avril 1925,] Maurras m'avait dit : « Il nous faut 150.000 fr. pour demain. Où les trouver ? » — « Je ne vois qu'une personne à qui nous puissions les demander, c'est Coty. » — « Allons les lui demander ensemble ». Je fis la grimace. Je me rappelais trop la campagne violente de Maurras contre Coty. Cela faisait du chantage à retardement... Maurras me pressa... Nous fûmes chez Coty. Il entra dans nos vues à l'instant... En sortant, Maurras me dit : « Nous avons eu tort de ne pas lui en demander 300. »

[Le franc continuait à baisser]. Ma thèse était que l'inflation était voulue par un groupe de banquiers, en particulier par M. Horace Finaly... C'est une ploutocratie qui a démoli le franc en 1925 et 1926.

En juin 1925... assassinat de Berger (secrétaire de Plateau) .. L'Action fr. n'eut aucune réaction... Maurras avait promis les événements décisifs pour 1925... Je vis Daudet, qui avait été battu à l'élection séna-

toriale de Maine-et Loire. J'avais préparé un manifeste pour appeler les patriotes à l'action révolutionnaire hors du Parlement Je le dis à Daudet. Il protesta violemment. « Je veux retourner au Parlement, me dit-il. J'en ai besoin. Pour l'immunité. Et pour l'affaire de mon fils. »

Le *Nouveau Siècle* hebdomadaire croissait. Fin juillet 1925, la fondation du quotidien fut décidée... Nous avions la certitude des 6 millions nécessaires à une année .. Un jour d'août... la fondation et le lancement du fascisme en France furent définitivement décidés... A la mi-septembre, à Roanne... première réunion sous le nom des Légions avec mobilisation et manœuvre de cadres. C'était l'Action française du lieu qui avait organisé la journée... Gros succès... Le 21 septembre, je vis Maurras. Le soir, nous savions, Arthuys et moi, que tout ce que nous avions préparé nous crevait dans les mains. Mathon et Coty se retiraient : notre groupe se disloquait et nous étions sans argent. Nous fîmes connaître. . que le *Nouveau Siècle* paraîtrait avant la fin de l'année et nous fixâmes la date du lancement du Faisceau au 11 novembre.

Le 5 octobre, nous fûmes réunis chez Lucien Moreau... Maurras exposa l'accusation : « Valois mène une politique personnelle pour laquelle il demande de l'argent aux amis de l'Action française. Coty est prêt à donner 100.000 fr. par mois à l'Action française, à condition de ne pas verser au *Nouveau Siècle* ce qu'il lui avait promis. Je demande donc à Valois de renoncer à publier le *Nouveau Siècle*. » Ma réponse fut qu'il ne m'appartenait plus de décider seul... et que sur toutes les sommes recueillies, il y avait à peine 20.000 fr. venant d'amis directs de l'*Action française*. Maurras insistait : « Caisse commune ». Boisfleury m'avoua la situation : l'Action française devait sortir 700.000 fr. en quelques semaines ; elle n'avait pas le sou, et elle avait mangé les 300.000 fr. reçus pour la veuve de Berger... Maurras me pressa: « Votre solution ? » — « Je vous donne ma démission. » — « Alors, c'est la dissociation de l'Action française. » « Nous nous disputerons abonnés et souscripteurs ! » me cria Daudet. Pas une fois il ne fut question de l'action à mener.

Le Faisceau tint sa première réunion en chemises bleues le 11 novembre à la salle Wagram : enthousiasme. De même le 17 à Périgueux. Mais le 14 décembre, une agression imprévue des camelots empêcha la réunion à la Salle d'Horticulture :

La coalition des droites et leur évolution vers le syndicalisme furent arrêtées net .. Le mouvement en souffrit cruellement.. Les légionnaires ne pouvaient pas arriver à comprendre l'attaque du Faisceau par un groupe de droite... Au 11 novembre, nous avions pris place comme fédérateurs dans le mouvement national... Devant les attaques persistantes de l'Action française, nous devenions groupe d'avant-garde, risquant d'être tout à fait isolés...

En janvier 1926, nous nous occupâmes de reprendre l'ascendant sur l'Action française (21 réunions)... Les légions sortaient du sol... L'année 1926 toute entière nous donna 20 000 inscrits... Le 21 février 1926, grand rassemblement à Verdun... Le 27 juin, nous fûmes à Reims 10 à 12.000.

Une journée à Meaux devait succéder à celle de Reims et être suivie par une autre à Paris; mais en juillet 1926, Poincaré prit le pouvoir : « Nous devînmes beaucoup plus vulnérables, dit Valois : nous perdions cet épais matelas de sympathies que nous valait notre fonction de défenseurs du franc. » Le coup de main du Faisceau contre l'Action française, le 14 novembre (1 blessé ; « fusillade ; personne ne fut tué, ce fut miracle ») accéléra la chute du Faisceau : « Le public n'y comprit exactement rien ; la campagne pour le Bloc latin fut rendue absolument impossible». Le 7 décembre 1926, le quotidien fut suspendu.

Le Faisceau avait coûté très cher ; le groupe central avait puisé cyniquement dans la caisse remplie par les sympathisants. Valois cite : « Pour 3 semaines de tournées de Raymond Batardy et Marcel Delagrange : 23.000 fr. Pour 5 semaines de tournées de Marcel Bucard et Philippe Lamour : 50.000 fr. » « Serge André et moi, écrit Valois, nous exigeâmes la réforme des bureaux... Coty avait terminé le versement de son million et demi... Je savais qu'il était tout au moins tout à fait opposé à notre syndicalisme. Je demandai que le mouvement fût exclusivement alimenté par des souscriptions volontaires des membres de nos organisations. » Presque tout le personnel du *Nouveau Siècle* s'insurgea et passa à l'*Ami du Peuple* ; Valois et ses amis, tout en s'occupant à liquider un passif d'un million et demi, continuèrent à évoluer. Le 20 mars 1927, Valois adhéra officiellement à la République ; partisan désormais du *coup avec la gauche*, il ne distingua plus entre Coty et Maurras. Coty, d'après lui, veut faire de la France l'esclave de l'Angleterre et le soldat de la ploutocratie: il avait fait suggérer au Faisceau de tuer Finaly ; il solde les 2 millions de déficit annuel de l'Action française, il dépense pour sa politique 80 à 100 millions par an ; ce sont des charges d'Etat ; l'« or anglais » se dissimule derrière Coty !

Valois a pu passer à gauche, sa mentalité n'a pas changé : c'est celle de l'Action.

EMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Finance

François Piétri : *La querelle du franc 1924-1928;* Hachette. 15 »

Histoire

G. Dupont-Ferrier : *La formation de l'Etat français et l'unité française;* Colin. 9 »

Georges Grosjean : *Le sentiment national dans la guerre de cent ans;* Edit. Bossard. » »

Stéphane Gsell : *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord.* Tome VIII; *Jules César et l'Afrique. Fin des royaumes indigènes;* Hachette. 45 »

Albert Mathiez : *La réaction thermidorienne.* Avec 16 pl. h. t.; Colin. 40 »

Linguistique

Charles Callet : *Le mystère du langage. Les sens primitifs et leurs évolutions,* suivi d'un choix des études et méditations d'Auguste Callet sur la formation du français. Avec 2 portraits; Maisonneuve. » »

Littérature

Guillaume Apollinaire : *Contemporains pittoresques.* En frontispice, un portrait de l'auteur par Picasso. (Coll. Le Livre neuf); La Belle page. 80 »

Vlaminck : *Tournant dangereux,* souvenirs de ma vie; Stock. » »

Fernand Fleuret : *Supplément au « Spectateur nocturne » de Rétif de La Bretonne.* Cuivres et bois originaux de Laboureur; Edit. du Trianon. » »

Léonce Grasilier : *L'aventure des quatre sergents de La Rochelle, 1822;* Edit. Rupella. 12 »

Joseph Le Gras : *Abd el Kader.* (Coll. *Les grandes vies aventureuses*); Berger-Levrault. 10 »

Maurice Privat : *La vie et la mort d'Alfred Lœwenstein, l'homme aux deux milliards;* Nouv. Soc. d'édition. 10 »

André Rouveyre : *Supplément à « L'Homme de Cour » de Baltazar Gracian.* Quatre cuivres de Georges Gorvel, bois originaux d'Angélina Beloff; Edit. du Trianon. » »

Dr Charles Szabo : *En marge de Strindberg,* pièces détachées; Les Gémeaux. 10 »

Musique

André Cœuroy : *Appels d'Orphée;* Nouv. Revue critique. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

René Gérin : *Trois historiens qualifiés.* Reproductions de trois articles de M. G. Demartial sur les origines et les responsabilités de la guerre de 1914; S. n. d'édit. » »

Poésie

Dom A. M. Achard : *Chanteurs de Dieu.* Bois de Pierre Nisot; Vromant. » »

Dr Denis Auguste Dumarest : *Souvenirs et fantaisies* (vers et prose); Figuière. » »

G. Espé de Metz : *Thèmes prosodiques;* Berger-Levrault. » »

Marie Kondacheva : *Sur l'écume;* Figuière. 10 »

Philéas Lebesgue : *Présages.* Delpeuch. » »

Pierre Léo : *Les soirs;* Figuière. 6 »

Pierre Reverdy : *La balle au bond;* Cahiers du Sud, Marseille. » »

Gérardot de Sermoise : *Le cœur.* Avec un poème de Fernand Mazade; Libr. de France. 15 »

Franz Steurs : *Etape.* Avec préface de Maurice Gauchez; Renaissance d'Occident, Bruxelles. » »

Questions coloniales

Jacques Doriot : *Les colonies et le communisme;* Edit. Montaigu. 10 »

Questions médicales

Docteur Mollet avec la collab. de Rémi Pacher : *Le magnétisme qui guérit;* Le François. 18 »

Roman

V. Blasco Ibanez : *Sous la pluie blanche des orangers,* traduit de l'espagnol par René Lafont; Flammarion. 12 »

Marguerite Burnat-Provins : *Le voile;* Albin Michel. 12 »

Jean Cyrnos : *Trois filles pour... un garçon;* Figuière. 10 »

Jean Dorsenne : *Pauline au cœur trop tendre;* Nouv. Revue critique. » »

Pierre Frondaie : *La côte des dieux;* Emile-Paul. 12 »

Maurice Genevoix : *Cyrille;* Flammarion. 12 »

Franz Hellens : *La femme partagée;* Grasset. 12 »

J. Kessel : *Belle de jour;* Nouv. Revue franç. 12 »

Géo London : *Lévy-Pendulas;* Libr. des Champs-Elysées. 12 »

Gisèle Mauger : *Ali et Si Ahmed;* Figuière. 12 »

Eve Paul Margueritte : *La fiancée captive;* Flammarion. 12 »

Jean du Perrier : *Fleuve du Seigneur;* Renaissance du Livre. 12 »

Eugène Quinche : *La femme traquée;* Lemerre. » »

Princesse Mirza Riza Khan-Arfa : *Le roman d'un harem;* Flammarion. 12 »

George Sand : *La mare au diable;* Nelson. 7 »

Alec Scouffi : *Au poiss'd'or;* Edit. Montaigne. 12 »

Charles Tillac : *L'émeute;* Edit. Argo. 12 »

Léandre Vaillat : *Le sourire de l'ange;* Flammarion. 12 »

Emile Zola : Œuvres complètes. *Les Rougon-Macquart. La bête humaine.* Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Sciences

Marcel Boll : *Matière, Electricité, Radiations.* Ce qu'il faut connaître pour suivre les progrès de la physique actuelle. Avec 40 figures; Delagrave. 7 50

Raoul Combes : *La vie de la cellule végétale.* II : *Les enclaves de la matière vivante;* Colin. 9 »

Sociologie

Ch. Aug. Bontemps : *Les serfs du Vatican. L'Eglise contre le peuple. De Marc Sangnier au Père Philippe;* Edit. de l'Epi. 3 »

Henri Damaye : *Problèmes sociaux et biologie;* Alcan. 12 »

Louis Fondard : *L'école devant le problème paysan;* Imp. Ged, Marseille. » »

René Giraudan : *Les idées sociales de Taine;* Edit. Argo. 12 »

Charles Heyraud : *La grande faute. Le problème des élites;* Perrin. 15 »

H. G. Wells : *La conspiration au grand jour,* traduit de l'anglais par Odette Keun et J. Fouret; Edit. Montaigne. 12 »

Théâtre

Pierre Richard : *La coupe de cigüe,* tragédie en 2 actes; Libr. de l'Archevêché, Lyon. 4 »

Varia

Annuaire de la Curiosité, des Beaux-Arts et de la Bibliophilie, 1929; 90, rue Saint-Lazare, Paris. » »

Abel Hermant : *Remarques de Monsieur Lancelet pour la défense de la langue française.* Avec une préface; Flammarion. 12 »

Voyages

André Beucler : *Paysages et villes russes*; Nouv. Revue franç. 9 »

Walter B. Harris : *Le Maroc disparu,* traduit de l'anglais par Paul Odinot. Avec une préface du Général Gouraud et une introduction de M. Michaux Bellaire; Plon. 15 »

Georges R. Manue : *Sous le signe du Dragon;* Nouv. Revue franç. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le carton du Journal des Goncourt. — A propos de la stérilisation des anormaux. — Un épisode inconnu de l'enfance d'Emile Zola. — L'assassinat du duc de Berri et la salle de l'Opéra. — Un ministre de l'air il y a deux siècles. — A la Bibliothèque Nationale. — A propos de l'étymologie de « cocktail ». — Le Sottisier universel.

Le carton du Journal des Goncourt (1). — Le 23 mai 1896, les éditeurs G. Charpentier et Fasquelle annonçaient dans la *Bibliographie de la France* la prochaine mise en vente du tome IX du *Journal des Goncourt* :

Pour paraître le mardi 26 mai
Journal des Goncourt
Mémoires de la vie littéraire
Troisième série — Troisième volume
Tome neuvième
1892-1895

Le volume paraissait à la date annoncée et était signalé, le 30 mai, comme venant de paraître.

Cependant, le 27 juin suivant, cet avis du feuilleton de la *Bibliographie* n'était pas sans surprendre ses lecteurs :

G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs
11, rue de Grenelle, 11, Paris
AVIS IMPORTANT

Nous prions instamment *MM. nos Correspondants* de vouloir bien nous retourner de suite les exemplaires qu'ils peuvent encore avoir en magasin du *Journal des Goncourt, Tome IX et dernier.*

Nous leur retournerons ces exemplaires dès que nous aurons fait un changement indispensable.

Quant aux frais d'aller et de retour occasionnés par cet échange, ils seront supportés par nous.

(1) Cf. *Mercure de France,* 1er septembre 1923, p. 565-566.

Ce « changement indispensable», c'était, on l'a deviné, la substitution d'un carton au passage qui, à la page 254, sous la date du Lundi 8 octobre (1894), avait éveillé les susceptibilités de Mme Lauth-Sand :

On me contait aujourd'hui que la grand'mère de la petite Sand, mariée au fils Lauth, un graveur toqué qui s'habillait en rose, et qu'elle quitta pour suivre un jeune homme qui s'habillait comme tout le monde, avait gardé jusqu'à sa mort, sans le faire refaire, le matelas sur lequel elle avait été très heureuse.

Déjà procédurière et ne tenant pas compte que ce matelas constituait pour le moins un euphémisme, Mme Aurore Sand, farouche gardienne de la vertu de sa grand'mère et de la sienne propre, avait menacé le vieux Goncourt d'un procès. D'où le carton, qu'à la librairie même on se garda bien de joindre à tous les exemplaires et ce découragement d'Edmond de Goncourt : « menaces de procès, des volumes à retirer de la circulation », dont Alphonse Daudet se fit l'écho.

Ce n'est là qu'un document, mais il pourrait figurer en note dans le joli volume (comme ceux qui l'ont précédé non mis dans le commerce) que vient de publier Me Maurice Garçon, érudit et spirituel défenseur de M. Jacques Boulenger, au cours des poursuites que lui avait intentées la petite-fille de Lélia : *En marge de Lui et Elle. Elle et Eux.* — *29 juin 1928.* — P. D.

§

A propos de la stérilisation des anormaux.

Lyon, le 7 février 1929.

Monsieur le Directeur,

Le *Mercure* du 1er février a publié un article fort intéressant de Mme Marie-Thérèse Nisot sur la stérilisation des anormaux.

L'auteur y révèle que, longtemps avant la loi vaudoise du 8 septembre 1928, applicable sur le seul territoire du canton de Vaud, loi qui prescrit la stérilisation obligatoire de certaines catégories de personnes, cette pratique et celle de la castration étaient courantes dans plusieurs cantons suisses.

Certains faits cités dans cette étude semblent, à première vue, si monstrueux qu'on se demande s'ils ont vraiment pu se produire dans un pays civilisé. Je n'aborde pas ici la question de savoir si la loi vaudoise — la première de ce genre, sauf erreur, qui ait été promulguée en Europe — doit être tenue pour bonne ou pour mauvaise. Mme Nisot ne nous dit pas comment des médecins, sans y être autorisés par aucun texte législatif, ont pu impunément stériliser ou même châtrer tant d'hommes et de femmes. Je me suis laissé dire que, dans certains cantons de la libre Helvétie, l'amour hors mariage est considéré comme délictueux. Alors, le même puritanisme dont procède cette rigueur au-

toriserait la castration, qualifiée crime en droit pénal français, punie par Napoléon des travaux forcés à perpétuité et même de la peine de mort si le patient meurt dans les quarante jours ?

Si votre collaboratrice a dit vrai, les praticiens qui opèrent et les magistrats qui se dérobent au devoir de la répression auraient dû, les uns et les autres, subir un châtiment rigoureux.

« Parmi les motifs, écrit Mme Nisot, qui ont déterminé le législateur vaudois à intervenir, il faut citer en tout premier lieu la considération que la mesure nouvelle ne ferait que sanctionner un état de choses existant. » Vraiment, je ne puis croire que les enfants de Guillaume Tell se laissent traiter de la sorte. A moins que, jusqu'à ce jour, on ne leur ait soigneusement caché les exploits des hongreurs et la complicité des pouvoirs publics. Il faudrait alors remercier Mme Nisot d'avoir dénoncé cette turpitude secrète.

D'autre part, c'est pour une femme montrer un enviable sang-froid que de pouvoir écrire sans sourciller : « Il est à remarquer que bien souvent, en Suisse, on stérilise des femmes mariées bien portantes dans le but de préserver la descendance, le mari étant aliéné, dégénéré ou alcoolique. Les professeurs Muret, Mahaim et Maier se sont toutefois élevés contre cette pratique. »

Vous entendez : un médecin peut s'arroger le droit de punir sur le corps de la femme les tares du mari ! Quelques professeurs « s'élèvent contre cette pratique », mais le Parquet ne bouge pas. Et les Suissesses n'ont pas levé l'étendard de la révolte, en accrochant à la hampe les surgénitoires de leurs bourreaux ! Mme Nisot n'observe-t-elle pas, au surplus, que, dans la plus vieille démocratie du monde, dans ce pays où la Constitution déclare solennellement que l'indigence ne peut pas être un empêchement au mariage, on stérilise, par mesure d'économie, « des femmes mariées qui ont de nombreux enfants assistés » ?

D'après votre collaboratrice, il est vrai, les législateurs vaudois auraient estimé « que l'internement prolongé dans un asile constituait la plupart du temps une atteinte à la liberté individuelle et un inconvénient plus grave qu'une intervention chirurgicale bénigne ». Je le répète, je ne veux pas discuter le principe de la loi. Je concède même qu'elle est défendable, si on l'applique uniquement à des hommes ou à des femmes que la stérilisation permettrait de laisser en liberté au lieu de les enfermer dans un asile. Encore faudrait-il, pour se prononcer en connaissance de cause, être renseigné sur la technique opératoire et sur toutes ses conséquences physiologiques. Or, Mme Nisot est muette sur ce point.

Mais j'y reviens, ce qui exige un démenti catégorique ou des sanctions sévères, c'est le fait que l'on aurait, sans que la loi le permît, fait subir la castration ou la stérilisation à des êtres humains et surtout à

des femmes saines, coupables uniquement d'être pauvres ou d'avoir des maris anormaux.

Veuillez excuser, Monsieur le Directeur, la longueur de cette lettre et agréer, etc. DENISE CHARTIER.

§

Un épisode inconnu de l'enfance d'Emile Zola.

Oran, ce 25 janvier 1929.

Monsieur le Directeur,

En effectuant des recherches, voici plusieurs années, dans les Archives Municipales de Marseille pour des travaux d'histoire moderne, j'ai eu l'occasion de compulser des rapports de police depuis la Révolution jusqu'à 1850 environ. Parmi les renseignements que j'ai glanés, en voici un qui pourra intéresser les amis et les ennemis d'Emile Zola. Je livre ce document dans sa naïve simplicité à la curiosité littéraire :

Rapport journalier du 3 au 4 avril 1845. Arrondissement du Cours. M. Poleti, commissaire de Police.

Nous avons fait conduire au Palais de Justice le nommé Mustapha, âgé de 12 ans, natif d'Alger, domestique au service de M. Zola, ingénieur civil, logé Rue de l'Arbre, N° 4, prévenu d'attentat à la pudeur sur le jeune Emile Zola, âgé de cinq ans.

Je m'efface maintenant devant les disciples de Cabanès ou de M. Freud.

Je vous prie d'agréer, etc.

ALFRED CHABAUD
Professeur au Lycée d'Oran.

§

L'assassinat du duc de Berri et la salle de l'Opéra. — On lit dans la *Vie de S. A. R. Mme la Duchesse de Berry*, par M. Armand Praviel (*Revue hebdomadaire* du 24 novembre 1928, p. 441) :

Justement, ce jour-là, où tout lui commandait [au duc de Berri] de rester tranquille, il y était au fond très peu disposé. Après le dîner solennel aux Tuileries, le temps sembla se radoucir. Il pleuvait. Pourquoi ne pas aller faire un tour à l'Opéra, où l'on donnait une représentation des plus variées : *Le Rossignol*, *le Carnaval de Venise* et *les Noces de Gamache* ? Déjà près de la cheminée, Caroline [la duchesse de Berri] étouffait un bâillement ; elle regarda son mari qui en faisait autant. Ils se mirent tous les deux à rire. Ils s'étaient devinés. Hop ! en route ! En cinq minutes ils sont rue Le Peletier.

Or, l'Opéra ne se trouvait pas alors rue Le Peletier, mais place Louvois, car c'est précisément à la suite de l'assasinat du duc de Berri que la salle de la rue Le Peletier fut construite. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le Grand Larousse, au mot *Opéra* :

L'assassinat du duc de Berri, *le 13 février 1820*, provoqua la destruction du théâtre de la place Louvois. Le prince, poignardé comme on sait, sur les marches

de l'Opéra, à onze heures du soir, fut apporté expirant au foyer, et l'archevêque de Paris, appelé en toute hâte pour lui administrer les sacrements, refusa de se rendre dans un lieu si profane, s'il ne lui était promis qu'on démolirait la salle. On le lui promit. L'Opéra resta fermé pendant deux mois, et l'on mit aussitôt à l'étude un projet de construction. C'est à ce moment qu'on choisit le vaste emplacement de l'hôtel Choiseul, rue Le Peletier, pour y élever, *en 1821*, une salle qui devait être provisoire, et qui dura jusqu'au 28 octobre 1873.

§

Un ministre de l'air il y a deux siècles. — A la toute dernière page des *Mémoires du Marquis d'Argenson* (publiés par son descendant, Paris, Jannet, 1858 ; t. V. p. 390-391) — de celui qu'on surnommait d'Argenson la Bête, et qui était un des esprits les plus curieux, les plus avancés de son temps, — on lit ces lignes, qui montrent, entre mille, que ce « balourd », comme le qualifiait Saint-Simon, n'était pas si bête qu'il pouvait le sembler à ses contemporains.

INVENTION DES BALLONS

Ceci est encore une idée qu'on va traiter de folie, je suis persuadé qu'une des premières découvertes à faire, et réservée peut-être à notre siècle, c'est de trouver l'*art de voler en l'air*. De cette manière, les hommes voyageront vite et commodément, et même on transportera des marchandises sur de grands vaisseaux volants. Il y aura des armées aériennes. Nos fortifications actuelles deviendront inutiles, La garde des trésors, l'honneur des femmes et des filles seront bien exposés, jusqu'à ce qu'on ait établi des maréchaussées en l'air et coupé les ailes aux effrontés et aux bandits. Cependant les artilleurs apprendront à tirer au vol. Il faudra dans le royaume une nouvelle charge de secrétaire d'Etat pour les forces aériennes.

...N'avez-vous pas vu des enfants attacher un chat à leur cerf-volant ? De la même manière vous ferez partir et voyager dans les airs des hommes avec des provisions.

On a depuis peu envoyé à l'Académie un mémoire qui traitoit, dit-on, de quelque chose de semblable. M. Hérault en protégeoit l'auteur ; peut-être brigue-t-il déjà la cinquième place de Secrétaire d'Etat, celle dont je viens de parler.

Il n'a guère fallu moins de deux siècles, — d'Argenson rédigea à partir de 1735 ses *Pensées sur la réformation de l'Etat*, — pour réaliser cette anticipation au profit de M. Eynac, sinon de la langue française. L'expression « ministre de l'air » est purement absurde ; celle de « ministre des forces aériennes » eût été un peu plus logique et française. Nos nombreux hommes d'Etat-académiciens n'ont donc jamais lu les œuvres de leur double confrère d'Argenson ? Ils pourraient y prendre pas mal d'idées, et même des leçons de français. — J.G.P.

§

A la Bibliothèque Nationale. — La Bibliothèque Nationale souffre toujours d'une générale impécuniosité. M. Roland-Marcel s'en

plaignait encore, dans une interview parue le lundi 7 janvier dans un journal du soir. Il est certain que ce qu'il a vu en Amérique ne peut que nous humilier. Mais, comme une profonde transformation du régime de nos Bibliothèques parisiennes est en préparation ; comme, à la Nationale de la rue de Richelieu, une prochaine salle, qui décongestionnera l'unique où l'on puisse actuellement travailler, va bientôt s'ouvrir, attendons les événements pour revenir sur certains désiderata criants Il en est un, au moins, qui, sans obérer d'aucune sorte le maigre budget de l'établissement, pourrait être comblé. Le *Journal Officiel* du 25 novembre 1917 — *Débats Parlementaires*, nº 96, p. 3143 — contient le texte d'une interpellation de M. Join-Lambert à M. Herriot où, entre autres choses, il est demandé qu'on ne laisse plus, le matin, à 9 heures, les travailleurs se morfondre sur le trottoir de la rue de Richelieu tant que l'horloge de l'établissement n'a pas frappé ses neuf coups. Nul spectacle n'est plus ridicule que celui-là, ni plus humiliant. Rien, cependant, n'a été fait pour supprimer un tel abus. Il serait parfaitement aisé évidemment de permettre aux travailleurs matineux de pénétrer au moins — comme on le fait aux Archives nationales — dans la cour de la Nationale !

M. Join-Lambert demandait aussi que, puisqu'on a supprimé les W. C. naguère annexés à la salle de travail, l'on autorisât les lecteurs se rendant aux lieux d'aisances, lointains et ouverts à tous les vents, de se couvrir le chef. Qu'on n'objecte pas que cette mesure permettrait les vols. Nous raconterions, alors, comment ont disparu de la Nationale certains volumes de Victor Hugo, emportés par un voleur qui, lui, est sorti nu-tête... M. de la Roncière n'a certes pas oublié l'aventure, puisqu'il l'a poussée jusqu'au Commissariat de police dans des conditions un peu comiques, en vérité... Les Libri ne sont pas tous Inspecteurs des Bibliothèques, ni même collaborateurs de la *Bibliofilia*... et si un Lord anglais, en l'an de grâce 1927 — voir le rapport présenté par le Président du *Board of Education*, lord Eustace Percy, M. P. : *Public Libraries Committee* (London, 1927, p. 12) — continue à estimer que ledit Libri fut *a distinguished Italian Librarian*, le voleur de la Nationale qui laissa son chapeau en place et emporta les *Hugo* a dû copieusement se rire d'un règlement qui impose aux chauves des rhumes de cerveau, tout en lui permettant de dérober nos livres...

Enfin, pour finir ce trop long écho, disons — d'après le dernier fascicule de la *Revue des Bibliothèques* — qu'à New-York, on vient de créer une station de métro spéciale pour la *Free Public Library*, qui permet d'y accéder directement. A Paris, les *Transports en commun de la Région Parisienne* font passer rue de Richelieu divers autobus. Le square Louvois, devant la Nationale, semblait tout indiqué pour un arrêt obligatoire. Que nenni ! Les véhicules filent à toute vitesse et ne

s'arrêtent qu'au coin de la rue des Petits-Champs ! Une Bibliothèque, c'est bon, sans doute, pour les gens à autos et pas un de ces Messieurs du Conseil Municipal n'a eu l'idée de faciliter, par un arrêt de l'autobus en face de ce temple du travail intellectuel, le retour à ses modestes pénates du savant pauvre, encore, peut-être, que chargé de gloire. Ce serait, cela, évidemment de la démagogie. — C. P.

§

A propos de l'étymologie de « cocktail ». — Dans le *Mercure* du 15 novembre dernier, à l'écho intitulé : *Andrews J. Volstead, la loi sèche et le cock-tail*, nous rapportions diverses opinions au sujet de l'origine probable de l'expression *cock-tail*. Si, dans ce rapide essai, nous étions allé jusqu'en Saintonge, nous n'avions pas songé à orienter notre curiosité jusqu'au pays des Aztèques. Cependant, d'une longue lettre que nous a adressée du Mexique un éminent philologue de là-bas, il appert que le vocable *cocktail* n'est rien autre chose qu'une reconstruction populaire — analogue à celles que nous signalions dans nos deux échos sur la *dengue* (*Mercure* des 15 décembre et 1er janvier derniers) — d'une expression aztèque, qui s'écrirait : *xoc-tl*. Dans l'impossibilité où nous sommes ici d'entrer dans les détails, nous nous bornons à transcrire l'indication, qui s'appuie sur de fortes bases. En tout cas, il faut désormais répudier l'enfantine étymologie : *cock* (coq) et *tail* (queue) et l'interprétation qu'en donnait Mme B. van Hors.

Ce genre d'interprétations est d'ailleurs aussi courant que facile. Faut-il rappeler — sans quitter le domaine linguistique anglo-saxon — qu'on a proposé pour *runagate* — qui n'est autre que l'espagnol : *renegado* — la dérivation *run, a, gate* ; que *demijohn* a été rattaché — comme notre *dame-jeanne*, que le *Larousse* scolaire associe intrépidement au « provençal *damajano* » — à je ne sais quel *John*, alors que son étymologie est la localité persane *Damaghan*, naguère célèbre par la fabrication d'analogues récipients ; que l'*alligator* (dont parle déjà Shakespeare à la scène 1, acte V, de *Romeo and Juliet*) n'est — à travers une série de mutilations et transformations qu'indique le *Century Dict.* — que le vulgaire *lagarto* espagnol ; que le mot *rosemary* n'est que la déformation populaire du *romarin* (*rosmarinus*), sans rien de commun avec *Marie-Rose*, ou *Marie à la Rose, etc.* ; que d'*asparagus*, — emprunté par les Latins au grec — on a fait *sparrow-grass*, comme si les moineaux avaient la moindre prédilection pour l'asperge ; que la fameuse *Palestine soup* de nos bons amis les Anglais ne s'appelle point du tout ainsi parce qu'il y entre des *Jerusalem artichokes* — comme il est courant de l'entendre dire, — mais bien cette variété de l'artichaut dite : *girasole*, importée d'Italie, en même temps, sans doute,

que le macaroni, et rebaptisée : *Jerusalem* par MM. les Puritains ? *Etc., etc.* Qu'on relise, à ce propos, les *Diversions of Purley*, du fécond John Horne Tooke. — C. P.

§

Le Sottisier universel.

Depuis le 20 janvier 1870, jour où l'armée du général R. Cadorna pénétra dans Rome par la Porta Pia... P. GENTIZON, *Le Temps*, 5 février.

Dès qu'elle eut vu le jeune et brillant Richelieu, qui n'avait alors qu'un an de moins qu'elle, Mlle de Charolais sentit qu'entre eux l'amour n'aurait pas seulement l'importance d'un caprice. — *Gringoire*, 8 février.

La vie des végétaux se résumait dans l'élytre d'un insecte. — ELIAN J. FINBERT, *Le Batelier du Nil*, p. 66 (Grasset).

D'abord tenté par les formules du néo-impressionnisme, cherchant à décomposer la lumière par l'égrenage des tons en vibrations multiples et multicolores, il abandonne très vite le procédé compliqué, presque mathématique, mis à la mode par les travaux de Pasteur. — *Le Gaulois artistique*, 8 février.

Mme de Pompadour, ayant appris du compositeur Philidor, qui était aussi un maître du damier, l'art de faire Louis XIV « échec et mat », réussit le coup un Jeudi-Saint. — *Excelsior*, 6 février.

LA RAGE DU COQ. — Le coq est susceptible, après une période d'incubation qui peut être très courte ou très prolongée, de contracter la rage... Au cours de la rage furieuse, le coq peut attaquer ses congénères, des animaux d'autres espèces ou même l'homme, et par ses coups de bec transmettre la maladie. On agira donc sagement en faisant suivre le traitement antirabique aux personnes mordues. — *Bulletin médical*, 30 janvier.

Le premier match, ainsi que tous les autres, aura lieu à Madison Square le 22 février entre Paolino Uzcudun et Christner... le deuxième, le 27 février, à Miami entre Sharkley et Young Stribling. — *Paris-Midi*, 13 février.

LES LACS ITALIENS. — Les lacs de Constance et de Lugano avaient déjà été signalés comme étant couverts par la glace. Voici qu'à son tour le lac de Zurich est gelé jusqu'à la hauteur d'Obermellen. Le thermomètre est descendu jusqu'à — 18° dans les hauts lacs. — *La Liberté*, 11 février.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.